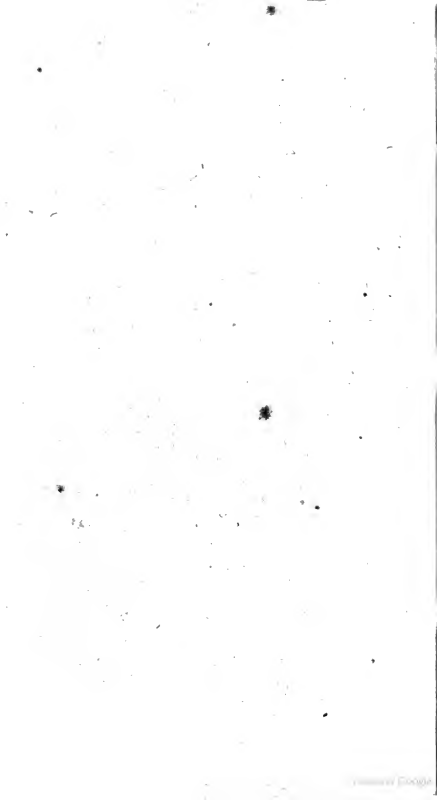




9671

Palat. XXXIV 14.



LES
PROVINCIALES,
AVEC LES NOTES
DE WENDROCK.

Tome IV.

a

222

1. The first part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them. The list includes names such as "J. H. Smith", "W. J. Brown", and "C. L. Green", among others.

558012

LES
PROVINCIALES,
OU
LETTRES ECRITES
PAR
LOUIS DE MONTALTE
A UN PROVINCIAL DE SES AMIS:
AVEC LES NOTES
DE GUILLAUME WENDROCK:
NOUVELLE EDITION.
TOME QUATRIEME.



A AMSTERDAM;
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
M. DCC. LXVII.

T A B L E

*Des Lettres & des Notes contenues
dans le quatrieme Tome.*

XIII LETTRE. **Q**UE la doctrine de Lessius sur l'homicide est la même que celle de Victoria : combien il est facile de passer de la spéculation à la pratique. Pourquoi les Jésuites se sont servis de cette vaine distinction, & combien elle est inutile pour les justifier. *Page 1*

NOTE UNIQUE. De l'Homicide. *37*

§. I. Réfutation des chicanes des Jésuites. *ibid.*

§. II. Histoire du P. François Lamy, Jésuite, écrite par un Docteur de Louvain. *41*

§. III. Censures de la Faculté de Théologie de Louvain contre la pernicieuse doctrine du P. Lamy, Jésuite. *50*

§. IV. Suite de l'histoire du P. Lamy, tirée de la Théologie fondamentale de Caramuel. *53*

§. V. En quel sens Montalte condamne la distinction de spéculation & de pratique. *62*

XIV LETTRE. On réfute par les Peres les maximes des Jésuites sur l'homicide. On répond en passant à quelques-unes de leurs calomnies, & on compare leur doctrine avec la forme qui s'observe dans les jugemens criminels.

63

NOTE, ou Dissertation Théologique sur l'homicide.

99

SECTION I. Où l'on pose quelques principes nécessaires pour mieux comprendre cette doctrine de l'homicide.

ibid.

§. I. Premier principe : Que l'homme a été plus corrompu par le péché originel dans sa volonté que dans son entendement, & qu'ainli il a plus d'opposition pour les vérités qui regardent les mœurs, & en juge moins sainement que de celles qui regardent la foi.

ibid.

§. II. Second principe : Que l'on doit puiser dans la Tradition le sens des Ecritures sur la Morale comme sur la foi.

105

§. III. Application de ces principes à la doctrine pernicieuse de l'Apologiste sur l'homicide. Regle certaine pour examiner ces questions.

109

§. IV. Conséquences qui suivent naturellement de cette regle : Première conséquence.

116

T A B L E.

vij

Seconde conséquence.

ibid.

Troisième conséquence.

117

SECTION II. On réfute par les Peres & par les Conciles la doctrine des Jésuites sur l'homicide.

120

§. I. Que la doctrine des Jésuites est condamnée par un consentement unanime des Peres.

**ibid.*

§. II. La même doctrine prouvée par les Conciles.

127

§. III. Troisième preuve tirée de la patience qui est commandée aux Chrétiens.

130

SECTION III. Réfutation des raisons des Jésuites.

136

§. I. Réfutation de cette raison qui est presque l'unique fondement de leur opinion : *L'honneur est plus cher que la vie. Il est donc permis de tuer pour défendre l'honneur, comme pour défendre la vie.*

ibid.

§. II. Où l'on marque en passant la conduite qu'un Théologien pieux & prudent doit garder dans la décision des points de Morale.

145

§. III. Fausse apparence de douceur dont les Jésuites couvrent leur opinion.

148

§. IV. Que rien n'est plus foible que les bornes que les Jésuites, après avoir aboli les commandemens de Dieu, mettent quelquefois à leurs maximes pour

arrêter la licence des meurtres qu'elles autorisent. 153

XV LETTRE. Que les Jésuites ôtent la calomnie du nombre des crimes, qu'ils ne font point de scrupule de s'en servir pour décrier leurs ennemis. 162

NOTE I. Que la doctrine des Jésuites sur la calomnie est fautive, erronée, & hérétique. 198

§. I. Réfutation de cette doctrine par les principes établis ci-dessus. *ibid.*

§. II. On réfute la raison par laquelle les Jésuites prétendent prouver que la calomnie n'est pas un crime. 205

§. III. Examen de deux argumens de l'Apologiste des Casuistes. Réfutation du premier, par lequel il tâche d'éloigner des Jésuites le soupçon, qu'ils mettent en pratique leurs maximes sur la calomnie. 210

§. IV. Réfutation du second argument, où l'on fait voir que les Jésuites ne se donnent pas seulement la liberté de calomnier ceux qui imputent à leur Société des crimes dont elle n'est point coupable, mais qu'ils calomnient ceux mêmes qui lui en reprochent de véritables. 218

NOTE II. Mauvaise foi de l'Apologiste sur les exemples que Montaigne rapporte des calomnies des Jésuites. 223

T A B L E. ix

NOTE III. De la délicatesse des Jésuites qui se plaignent qu'on les a traités trop durement , parce que Montalte dit qu'ils mentent impudemment. 232

Catalogue des calomnies de l'Apologiste des Casuistes. 233

XVI LETTRE. Calomnies horribles des Jésuites contre de pieux Ecclésiastiques & de saintes Religieuses. 243

NOTE I. Obstination des Jésuites à soutenir les calomnies les plus horribles. 244

NOTE II. Histoire du Chapelet secret du saint Sacrement. 302

NOTE III. Récit abrégé des miracles faits par la sainte Epine dans le Monastere des Religieuses de Port-Royal de Paris. 312

XVII LETTRE. On fait voir , en levant l'équivoque du sens de Jansénius, qu'il n'y a aucune hérésie dans l'Eglise. On montre par le consentement unanime de tous les Théologiens, & principalement des Jésuites , que l'autorité des Papes & des Conciles écuméniques n'est point infallible dans les questions de fait. 324

Lettre au R. P. Annat, Confesseur du Roi , sur son Ecrit qui a pour titre : La bonne foi des Jansénistes. 375

XVIII LETTRE. On fait voir encore plus invinciblement par la réponse du



T A B L E.

- Pere Annat , qu'il n'y a aucune hérésie dans l'Eglise : Que tout le monde condamne la doctrine que les Jésuites renferment dans le sens de Janfénius , & qu'ainfi tous les fideles font dans les mêmes sentimens fur la matiere des cinq Propositions. On marque la différence qu'il y a entre les disputes de droit & de fait , & on montre que dans les questions de fait on doit plus s'en rapporter à ce qu'on voit , qu'à aucune autorité humaine. 393
- Dialogue de Guillaume Wendrock pour servir d'éclaircissement à la dix-huitieme Lettre. 447

Fin de la Table du Tome quatrieme.

Censure & Approbation des Docteurs en Théologie de l'Université de Bordeaux.

N O U S soussignés Docteurs & Professeurs Royaux en Théologie dans l'Université de Bordeaux, déclarons que, suivant l'Arrêt du Parlement, le Livre intitulé : *Ludovici Montaltii Litteræ Provinciales de morali & politicâ Jesuitarum disciplina*, nous ayant été mis entre les mains pour en examiner la bonne ou mauvaise doctrine, & donner notre avis s'il contenoit quelque hérésie; après avoir premièrement invoqué le secours du Pere des lumieres, nous avons lû avec soin ledit Livre, & qu'après avoir délibéré ensemble sur la doctrine y contenue, & nous être communiqué nos avis, nous n'y avons trouvé aucune hérésie. Fait dans le Couvent des Carmes, le 6 du mois de Juin, l'an 1660.

Signé,

FRANÇOIS ARNAULD, de
l'Ordre de saint Augustin.

F. JEAN-BAPTISTE GONET, de
l'Ordre des Freres Prêcheurs.

LOPEZ, Chanoine Théologal.

TREIZIEME



TREIZIEME LETTRE *

E C R I T E

AUX RR. PP. JÉSUITES.

Que la doctrine de Lessius sur l'homicide est la même que celle de Victorius. Combien il est facile de passer de la spéculation à la pratique. Pourquoi les Jésuites se sont servis de cette vaine distinction, & combien elle est inutile pour les justifier.

Du 30 Septembre, 1656.



ES RÉVÉRENDIS PERES,

Je viens de voir votre dernier Ecrit, où vous continuez vos impostures jusqu'à la vingtieme, en

* Cette Lettre a été revue & corrigée par M. Nicole.

Tome IV.

A

2 TREIZIEME LETTRE.

déclarant que vous finissez par-là cette sorte d'accusation, qui faisoit votre premiere partie, pour en venir à la seconde, où vous devez prendre une nouvelle maniere de vous défendre, en montrant qu'il y a bien d'autres Casuistes que les vôtres qui sont dans le relâchement aussi-bien que vous. Je vois donc maintenant, mes Peres, à combien d'impostures j'ai à répondre : & puisque la quatrieme où nous en sommes demeurés est sur le sujet de l'homicide, il sera à propos, en y répondant, de satisfaire en même tems à la 11, 13, 14, 15, 16, 17 & 18 qui sont sur le même sujet.

Je justifierai donc dans cette Lettre la vérité de mes citations contre les faussetés que vous m'imposez. Mais parce que vous avez osé avancer dans vos écrits *que les sentimens de vos auteurs sur le meurtre sont conformes aux décisions des Papes & des loix ecclésiastiques*, vous m'obligerez à détruire dans ma Lettre suivante une proposition si té-

méraire & si injurieuse à l'Eglise. Il importe de faire voir qu'elle est exempte de vos corruptions, afin que les hérétiques ne puissent pas se prévaloir de vos égaremens, pour en tirer des conséquences qui la déshonorent. Et ainsi en voyant d'une part vos pernicieuses maximes, & de l'autre les canons de l'Eglise qui les ont toujours condamnées, on trouvera tout ensemble & ce qu'on doit éviter, & ce qu'on doit suivre.

Votre quatrieme imposture est sur une maxime touchant le meurtre, que vous prétendez que j'ai faussement attribuée à Lessius. C'est celle-ci : *Celui qui a reçu un soufflet, peut poursuivre à l'heure même son ennemi, & même à coups d'épée, non pas pour se venger, mais pour réparer son honneur.* Sur quoi vous dites que cette opinion-là est du casuiste Victoria. Et ce n'est pas encore-là le sujet de la dispute. Car il n'y a point de répugnance à dire, qu'elle soit tout ensemble de Victoria &

4 TREIZIÈME LETTRE.

de Lessius ; puisque Lessius dit lui-même qu'elle est aussi de Navarre & de votre Pere Henriquès, qui enseignent : *Que celui qui a reçu un soufflet, peut à l'heure même poursuivre son homme, & lui donner autant de coups qu'il jugera nécessaire pour réparer son honneur.* Il est donc seulement question de sçavoir, si Lessius est du sentiment de ces auteurs, aussi-bien que son confrere. Et c'est pourquoi vous ajoutez : *Que Lessius ne rapporte cette opinion que pour la réfuter ; & qu'ainsi je lui attribue un sentiment qu'il n'allègue que pour le combattre, qui est l'action du monde la plus lâche & la plus honteuse à un Ecrivain.* Or je soutiens, mes Peres, qu'il ne la rapporte que pour la suivre. C'est une question de fait, qu'il fera bien facile de décider. Voyons donc comment vous prouvez ce que vous dites, & vous verrez ensuite comment je prouve ce que je dis.

Pour montrer que Lessius n'est pas de ce sentiment, vous dites-

qu'il en condamne la pratique. Et pour prouver cela, vous rapportez un de ses passages *l. 2, c. 9, n. 82*, où il dit ces mots : *J'en condamne la pratique*. Je demeure d'accord, que si on cherche ces paroles dans Lessius au nombre 82 où vous les citez, on les y trouvera. Mais que dira-t-on, mes Peres, quand on verra en même tems qu'il traite en cet endroit d'une question toute différente de celle dont nous parlons ; & que l'opinion, dont il dit en ce lieu-là qu'il en condamne la pratique, n'est en aucune sorte celle dont il s'agit ici, mais une autre toute séparée ? Cependant il ne faut, pour en être éclairci, qu'ouvrir le livre même où vous renvoyez. Car on y trouvera toute la suite de son discours en cette maniere.

Il traite la question *Scavoir si on peut tuer pour un soufflet*, au *n. 79*, & il la finit au *n. 80*, sans qu'il y ait en tout cela un seul mot de condamnation. Cette question étant

6 TREIZIEME LETTRE.

terminée , il en commence une nouvelle en l'article 81. *Sçavoir si on peut tuer pour des médifances, &c.* Et c'est fur celle-là qu'il dit au n. 82 ces paroles que vous avez citées : *J'en condamne la pratique.*

N'est-ce donc pas une chose honteuse , mes Peres , que vous osiez produire ces paroles pour faire croire que Lessius condamne l'opinion , qu'on peut tuer pour un soufflet , & que n'ayant rapporté en tout que cette seule preuve , vous triomphiez là-dessus , en disant comme vous faites : *Plusieurs personnes d'honneur dans Paris ont déjà reconnu cette insigne fausseté par la lecture de Lessius , & ont appris par-là quelle créance on doit avoir à ce calomniateur ?* Quoi , mes Peres ! Est-ce ainsi que vous abusez de la créance que ces personnes d'honneur ont en vous ? Pour leur faire entendre que Lessius n'est pas d'un sentiment , vous leur ouvrez son livre en un endroit où il en condamne un autre. Et comme ces

personnes n'entrent pas en défiance de votre bonne foi, & ne pensent pas à examiner s'il s'agit en ce lieu-là de la question contestée, vous trompez ainsi leur crédulité. Je m'affure, mes Peres, que pour vous garantir d'un si honteux mensonge, vous avez eu recours à votre doctrine des équivoques, & que lisant ce passage *tout haut*, vous disiez *tout bas* qu'il s'y agissoit d'une matiere. Mais je ne sçais si cette raison, qui suffit bien pour satisfaire votre conscience, suffira pour satisfaire la juste plainte que vous feront ces gens d'honneur, quand ils verront que vous les avez joués de cette sorte.

Empêchez-les donc bien, mes Peres, de voir mes Lettres : puisque c'est le seul moyen qui vous reste pour conserver encore quelque tems votre crédit. Je n'en use pas ainsi des vôtres : j'en envoie à tous mes amis : je souhaite que tout le monde les voie. Et je crois que nous avons tous raison. Car enfin,

8 TREIZIEME LETTRE.

après avoir publié cette quatrième imposture avec tant d'éclat, vous voilà décriés si on vient à sçavoir que vous y avez supposé un passage pour un autre. On jugera facilement que si vous eussiez trouvé ce que vous demandiez au lieu même où Lessius traite cette matiere, vous ne l'eussiez pas été chercher ailleurs ; & que vous n'y avez eu recours , que parce que vous n'y voyiez rien qui fût favorable à votre dessein. Vous vouliez faire trouver dans Lessius ce que vous dites dans votre imposture *pag. 10, ligne 12. Qu'il n'accorde pas que cette opinion soit probable dans la spéculation : & Lessius dit expressément en sa conclusion n. 80. Cette opinion qu'on peut iuer pour un soufflet reçu , est probable dans la spéculation.* N'est-ce pas-là mot à mot le contraire de votre discours ? Et qui peut assez admirer avec quelle hardiesse vous produisez en propres termes le contraire d'une vérité de fait ? De sorte qu'au-lieu que vous concluiez de

HOMIC. DANS LA SPÉCUL. 9
votre passage supposé, que Lessius
n'étoit pas de ce sentiment, il se
conclut fort bien de son véritable
passage, qu'il est de ce même senti-
ment.

Vous vouliez encore faire dire à
Lessius, *qu'il en condamne la prati-*
que. Et comme je l'ai déjà dit, il ne
se trouve pas une seule parole de
condamnation en ce lieu-là, mais
il parle ainsi : *Il semble qu'on n'en*
doit pas FACILEMENT permettre la
pratique : In praxi non videtur FA-
CILE PERMITTENDA. Est-ce-là,
mes Peres, le langage d'un homme
qui condamne une maxime? Diriez-
vous qu'il ne faut pas *permettre fa-*
cilement dans la pratique les adulte-
res & les incestes? Ne doit-on pas
conclure au-contraire, que puisque
Lessius ne dit autre chose, sinon
que la pratique n'en doit pas être
facilement permise, son sentiment
est que cette pratique peut être
quelquefois permise, quoique ra-
rement? Et comme s'il eût voulu
apprendre à tout le monde quand

10 TREIZIEME LETTRE.

on la doit permettre , & ôter aux personnes offensées les scrupules qui les pourroient troubler mal-à-propos , ne sçachant en quelles occasions il leur est permis de tuer dans la pratique , il a eu soin de leur marquer ce qu'ils doivent éviter pour pratiquer cette doctrine en conscience. Ecoutez-le , mes Peres. *Il semble , dit-il , qu'on ne doit pas le permettre facilement , A CAUSE du danger qu'il y a qu'on agisse en cela par haine , ou par vengeance , ou avec excès , ou que cela ne causât trop de meurtres.* De sorte qu'il est clair que ce meurtre restera tout-à fait permis dans la pratique , selon Lessius , si on évite ces inconvéniens , c'est-à-dire si l'on peut agir sans haine , sans vengeance , & dans des circonstances qui n'attirent pas beaucoup de meurtres. En voulez-vous un exemple , mes Peres ? En voici un assez nouveau. C'est celui du soufflet de Compiègne. Car vous avouerez que celui qui l'a reçu , a témoi-

HOMIC. DANS LA SPÉCUL. 11
gné par la maniere dont il s'est conduit, qu'il étoit assez maître des mouvemens de haine & de vengeance. Il ne lui restoit donc qu'à éviter un trop grand nombre de meurtres : & vous sçavez, mes Peres, qu'il est si rare que des Jésuites donnent des soufflets aux officiers de la Maison du Roi, qu'il n'y avoit pas à craindre qu'un meurtre en cette occasion en eût attiré beaucoup d'autres en conséquence. Et ainsi vous ne sçauriez nier que ce Jésuite ne fût tuable en sûreté de conscience; & que l'offensé ne pût en cette rencontre pratiquer envers lui la doctrine de Lessius. Et peut-être, mes Peres, qu'il l'eût fait, s'il eût été instruit dans votre Ecole, & s'il eût appris d'Escobar, *qu'un homme qui a reçu un soufflet, est réputé sans honneur jusqu'à ce qu'il ait tué celui qui le lui a donné.* Mais vous avez sujet de croire que les instructions fort contraires qu'il a reçues d'un Curé que vous n'aimez pas trop, n'ont pas peu contribué

12. TREIZIEME LETTRE.

en cette occasion à sauver la vie à un Jésuite.

Ne nous parlez donc plus de ces inconvéniens qu'on peut éviter en tant de rencontres, & hors desquels le meurtre est permis selon Lessius, dans la pratique même. C'est ce qu'ont bien reconnu vos auteurs cités par Escobar, *dans la pratique de l'homicide suivant votre Société. Est-il permis, dit-il, de tuer celui qui a donné un soufflet? Lessius dit que cela est permis dans la spéculation; mais qu'on ne le doit pas conseiller dans la pratique, non consulendum in praxi, à cause du danger de la haine ou des meurtres nuisibles à l'Etat qui en pourroient arriver. MAIS LES AUTRES ONT JUGÉ, QU'EN ÉVITANT CES INCONVÉNIENS CELA EST PERMIS ET SUR DANS LA PRATIQUE: In praxi probabilem & tutam judicaverunt Henriques, &c.* Voilà comment les opinions s'élèvent peu à peu jusqu'au comble de la probabilité. Car vous y avez porté celle-ci en la permettant enfin :

sans aucune distinction de spéculation ni de pratique , en ces termes : *Il est permis lorsqu'on a reçu un soufflet de donner incontinent un coup d'épée , non pas pour se venger , mais pour conserver son honneur.* C'est ce qu'ont enseigné vos Peres à Caën en 1644 dans leurs écrits publics , que l'Université produisit au Parlement , lorsqu'elle y présenta la troisième requête contre votre doctrine de l'homicide , comme il se voit en la p. 339 du livre qu'elle en fit alors imprimer.

Remarquez donc , mes Peres , que vos propres auteurs ruinent d'eux-mêmes cette vaine distinction de spéculation & de pratique , que l'Université avoit traitée de ridicule , & dont l'invention est un secret de votre politique , qu'il est bon de faire entendre. Car outre que l'intelligence en est nécessaire pour les 15 , 16 , 17 & 18 impostures , il est toujours à propos de découvrir peu à peu les principes de cette politique mystérieuse.

14 TREIZIEME LETTRE.

Quand vous avez entrepris de décider les cas de conscience d'une maniere favorable & accommodante, vous en avez trouvé où la Religion seule étoit intéreffée, comme les questions de la contrition, de la pénitence, de l'amour de Dieu, & toutes celles qui ne touchent que l'intérieur des consciences. Mais vous en avez trouvé d'autres, où l'Etat a intérêt aussi-bien que la Religion, comme sont celles de l'usure, des banqueroutes, de l'homicide, & autres semblables. Et c'est une chose bien sensible à ceux qui ont un véritable amour pour l'Eglise, de voir qu'en une infinité d'occasions où vous n'avez eu que la Religion à combattre, vous en avez renversé les loix sans réserve, sans distinction, & sans crainte, comme il se voit dans vos opinions si hardies contre la pénitence & l'amour de Dieu; parce que vous sçaviez que ce n'est pas ici le lieu où Dieu exerce visible-ment sa justice. Mais dans celles où

L'Etat est intéressé aussi-bien que la Religion , l'appréhension que vous avez eue de la justice des hommes, vous a fait partager vos décisions , & former deux questions sur ces matieres ; l'une que vous appelez *de spéculation* , dans laquelle , en considérant ces crimes en eux-mêmes , sans regarder à l'intérêt de l'Etat , mais seulement à la loi de Dieu qui les défend , vous les avez permis sans hésiter , en renversant ainsi la loi de Dieu qui les condamne : l'autre que vous appelez *de pratique* , dans laquelle , en considérant le dommage que l'Etat en recevrait , & la présence des Magistrats qui maintiennent la sûreté publique , vous n'approuvez pas toujours dans la pratique ces meurtres & ces crimes que vous trouvez permis dans la spéculation , afin de vous mettre par-là à couvert du côté des Juges. C'est ainsi , par exemple , que sur cette question , s'il est permis de tuer pour des médisances , vos auteurs , Filiutius ,

16 TREZIEME LETTRE.

tr. 29, cap. 3, n. 52. Reginaldus, l. 28, cap. 5, n. 63, & les autres, répondent : *Cela est permis dans la spéculation*, Ex probabili opinione licet; mais je n'en approuve pas la pratique, à cause du grand nombre de meurtres qui en arriveroient, & feroient tort à l'Etat si on tuoit tous les médians; & qu'aussi on seroit puni en justice en tuant pour ce sujet. Voilà de quelle sorte vos opinions commentent à paroître sous cette distinction, par le moyen de laquelle vous ne ruinez que la Religion, sans blesser encore sensiblement l'Etat. Par là vous croyez être en assurance. Car vous vous imaginez que le crédit que vous avez dans l'Eglise, empêchera qu'on ne punisse vos attentats contre la vérité; & que les précautions que vous apportez pour ne mettre pas facilement ces permissions en pratique, vous mettront à couvert de la part des Magistrats, qui n'étant pas Juges des cas de conscience, n'ont proprement intérêt qu'à la pratique exté-

POLITIQUE DES JÉSUITES. 17
ieure. Ainsi une opinion qui seroit
condamnée sous le nom de prati-
que, se produit en sûreté sous le
nom de spéculation. Mais cette base
étant affermie, il n'est pas difficile
l'y élever le reste de vos maximes.
Il y avoit une distance infinie entre
la défense que Dieu a faite de tuer,
& la permission spéculative que vos
auteurs en ont donnée. Mais la dis-
tance est bien petite de cette per-
mission à la pratique. Il ne reste seu-
lement qu'à montrer que ce qui est
permis dans la spéculation, l'est
bien aussi dans la pratique. On ne
manquera pas de raisons pour cela.
Vous en avez bien trouvé en des
cas plus difficiles. Voulez-vous voir,
mes Peres, par où l'on y arrive?
Suivez ce raisonnement d'Escobar,
qui l'a décidé nettement dans le pre-
mier des six tomes de sa grande
Théologie morale, dont je vous ai
parlé, où il est tout autrement
clairé que dans ce Recueil qu'il
voit fait de vos vingt-quatre vieil-
lards : car au-lieu qu'il avoit pensé

18 TREIZIEME LETTRE.

dans ce tems-là , qu'il pouvoit y avoir des opinions probables dans la spéculation , qui ne fussent pas sûres dans la pratique , il a connu le contraire depuis , & l'a fort bien établi dans ce dernier ouvrage : tant la doctrine de la probabilité en général reçoit d'accroissement par le temps , aussi-bien que chaque opinion probable en particulier. Ecoutez-le donc *in præloq. n. 15.* Je ne vois pas , dit-il , comment il se pourroit faire que ce qui paroît permis dans la spéculation , ne le fût pas dans la pratique : puisque ce qu'on peut faire dans la pratique , dépend de ce qu'on trouve permis dans la spéculation ; & que ces choses ne diffèrent l'une de l'autre , que comme l'effet de la cause. Car la spéculation est ce qui détermine à l'action. D'OU IL S'ENSUIT QU'ON PEUT EN SÛRETÉ DE CONSCIENCE SUIVRE DANS LA PRATIQUE LES OPINIONS PROBABLES DANS LA SPÉCULATION , & même avec plus de sûreté que celles qu'on n'a pas si bien examinées spéculativement.

En vérité, mes Peres, votre Escobar raisonne assez bien quelquefois. Et en effet, il y a tant de liaison entre la spéculation & la pratique, que quand l'une a pris racine, vous ne faites plus de difficulté de permettre l'autre sans déguisement. C'est ce qu'on a vû dans la permission de tuer pour un soufflet, qui de la simple spéculation, a été portée hardiment par Lessius à une pratique *qu'on ne doit pas facilement accorder*, & de-là par Escobar à une *pratique facile*; d'où vos Peres de Caën l'ont conduite à une permission pleine, sans distinction de théorie & de pratique, comme vous l'avez déjà vu.

C'est ainsi que vous faites croître peu à peu vos opinions. Si elles paroissent tout d'un coup dans leur dernier excès, elles causeroient de l'horreur; mais ce progrès lent & insensible y accoutume doucement les hommes, & en ôte le scandale. Et par ce moyen la permission de tuer si odieuse à l'Etat & à l'Eglise,

s'introduit premièrement dans l'Eglise , & ensuite de l'Eglise dans l'Etat.

On a vu un semblable succès de l'opinion de tuer pour des médifances. Car elle est aujourd'hui arrivée à une permission pareille sans aucune distinction. Je ne m'arrêteroïs pas à vous en rapporter les passages de vos Peres , si cela n'étoit nécessaire pour confondre l'assurance que vous avez eue de dire deux fois dans votre quinzieme imposture , *p. 26 & 30. Qu'il n'y a pas un Jésuite qui permette de tuer pour des médifances.* Quand vous dites cela , mes Peres , vous devriez empêcher que je ne le visse ; puisqu'il m'est si facile d'y répondre. Car outre que vos Peres Reginaldus , Filiutius , &c. l'ont permis dans la spéculation , comme je l'ai déjà dit , & que de-là le principe d'Escobar nous mène sûrement à la pratique ; j'ai à vous dire de-plus , que vous avez plusieurs auteurs qui l'ont permis en mots propres , & entr'autres le Pere

PROGRÈS DES OPIN. PROB. 21

Héreau dans ses leçons publiques, ensuite desquelles le Roi le fit mettre en arrêt dans votre maison, pour avoir enseigné outre plusieurs erreurs : *Que quand celui qui nous décrie devant des gens d'honneur, continue après l'avoir averti de cesser, il nous est permis de le tuer, non pas véritablement en public, de peur de scandale, mais en cachette ;* SED CLAM.

Je vous ai déjà parlé du Pere Lamy, & vous n'ignorez pas que sa doctrine sur ce sujet a été censurée en 1649 par l'Université de Louvain. Et néanmoins il n'y a pas encore deux mois que votre Pere des Bois a soutenu à Rouen cette doctrine censurée du Pere Lamy, & a enseigné : *Qu'il est permis à un Religieux de défendre l'honneur qu'il a acquis par sa vertu, MÊME EN TUANT celui qui attaque sa réputation: ETIAM CUM MORTE INVASORIS.* Ce qui a causé un tel scandale en cette ville, à, que tous les Curés se sont unis pour lui faire imposer silence & l'o;

22 TREIZIEME LETTRE.

bliger à rétracter sa doctrine par les voies canoniques. L'affaire en est à l'Officialité.

Que voulez-vous donc dire, mes Peres? Comment entreprenez-vous de soutenir après cela, *qu'aucun Jésuite n'est d'avis qu'on puisse tuer pour des médisances?* Et falloit-il autre chose pour vous en convaincre que les opinions même de vos Peres que vous rapportez, puisqu'ils ne défendent pas spéculativement de tuer, mais seulement dans la pratique, à cause du mal qui en arriveroit à l'Etat. Car je vous demande sur cela, mes Peres, s'il s'agit dans nos disputes d'autre chose, sinon d'examiner si vous avez renversé la loi de Dieu qui défend l'homicide. Il n'est pas question de sçavoir si vous avez blessé l'Etat, mais la Religion. A quoi sert-il donc dans ce genre de dispute de montrer que vous avez épargné l'Etat, quand vous faites voir en même tems que vous avez détruit la Religion, en disant, comme vous faites, p. 28, l. 3. *Que le*

ans de Reginaldus sur la question de tuer pour des médisances, est qu'un particulier a droit d'user de cette sorte de défense, la considérant simplement en elle-même? Je n'en veux pas davantage que cet aveu pour vous confondre. Un particulier, dites-vous, a droit d'user de cette défense, est-à-dire de tuer pour des médisances, en considérant la chose en elle-même. Et par conséquent, mes Pères, la loi de Dieu qui défend de tuer, est ruinée par cette décision.

Et il ne sert de rien de dire ensuite, comme vous faites, que cela est légitime & criminel, même selon la loi de Dieu, à raison des meurtres & des désordres qui en arriveroient dans l'Etat, parce qu'on est obligé selon la loi de Dieu d'avoir égard au bien de l'Etat. C'est sortir de l'état de la question. Car, mes Pères, il y a deux loix à observer : l'une qui défend de tuer; l'autre qui défend de nuire à l'Etat. Reginaldus n'a pas pu être violé la loi qui défend de nuire à l'Etat, mais il a violé certai-

24 TREIZIEME LETTRE.

nement celle qui défend de tuer. Or il ne s'agit ici que de celle-là seule. Outre que vos autres Peres qui ont permis ces meurtres dans la pratique, ont ruiné l'une aussi-bien que l'autre. Mais allons plus avant, mes Peres. Nous voyons bien que vous défendez quelquefois de nuire à l'Etat, & vous dites que votre dessein en cela est d'observer la loi de Dieu, qui oblige à le maintenir. Cela peut être véritable, quoiqu'il ne soit pas certain; puisque vous pourriez faire la même chose par la seule crainte des Juges. Examinons donc, je vous prie, de quel principe part ce mouvement.

N'est-il pas vrai, mes Peres, que si vous regardiez véritablement Dieu, & que l'observation de sa loi fût le premier & principal objet de votre pensée, ce respect régneroit uniformément dans toutes vos décisions importantes, & vous engageroit à prendre dans toutes ces occasions l'intérêt de la Religion. Mais si l'on voit au-contraire que
vous

vous violez en tant de rencontres les ordres les plus saints que Dieu ait imposés aux hommes, quand il n'y a que sa loi à combattre; & que dans les occasions mêmes dont il s'agit, vous anéantissez la loi de Dieu, qui défend ces actions comme criminelles en elles-mêmes, & ne témoignez craindre de les approuver dans la pratique, que par la crainte des juges; ne vous donnez-vous pas sujet de juger que ce n'est point Dieu que vous considérez dans cette crainte; & que si en apparence vous maintenez sa loi en ce qui regarde l'obligation de ne pas nuire à l'Etat, ce n'est pas pour la loi même, mais pour arriver à vos fins, comme ont toujours fait les moins religieux politiques?

Quoi, mes Peres, vous nous direz qu'en ne regardant que la loi de Dieu qui défend l'homicide, on a droit de tuer pour des médisances! Et après avoir ainsi violé la loi éternelle de Dieu, vous croirez lever

le scandale que vous avez causé, & nous persuader de votre respect envers lui, en ajoutant que vous en défendez la pratique pour des considérations d'Etat, & par la crainte des Juges ! N'est-ce pas au-contraire exciter un scandale nouveau, non pas par le respect que vous témoignez en cela pour les Juges, car ce n'est pas cela que je vous reproche : & vous jouez ridiculement là-dessus *pag. 29* ? Je ne vous reproche pas de craindre les Juges, mais de ne craindre que les Juges. C'est cela que je blâme ; parce que c'est faire Dieu moins ennemi des crimes que les hommes. Si vous disiez qu'on peut tuer un médisant selon les hommes, mais non pas selon Dieu, cela feroit moins insupportable ; mais quand vous prétendez que ce qui est trop criminel pour être souffert par les hommes, soit innocent & juste aux yeux de Dieu qui est la justice même ; que faites-vous autre chose, sinon montrer à tout le monde que par cet horrible renver-

PROGRÈS DES OPIN. PROB. 27
fement, si contraire à l'esprit des
Saints, vous êtes hardis contre
Dieu, & timides envers les hom-
mes? Si vous aviez voulu condam-
ner sincèrement ces homicides, vous
auriez laissé subsister l'ordre de Dieu
qui les défend : & si vous aviez osé
permettre d'abord ces homicides,
vous les auriez permis ouvertement
malgré les loix de Dieu & des hom-
mes. Mais comme vous avez voulu
les permettre insensiblement, & sur-
prendre les Magistrats qui veillent à
la sûreté publique, vous avez agi
finement en séparant vos maximes,
& proposant d'un côté *qu'il est per-
mis dans la spéculation de tuer pour
des médisances* (car on vous laisse
examiner les choses dans la spécu-
lation) & produisant d'un autre
côté cette maxime détachée, *Que
ce qui est permis dans la spéculation,
l'est bien aussi dans la pratique.* Car
quel intérêt l'Etat semble-t-il avoir
dans cette proposition générale &
métaphysique? Et ainsi ces deux
principes peu suspects étant reçus

28 TREIZIEME LETTRE.

séparément , la vigilance des Magistrats est trompée ; puisqu'il ne faut plus que rassembler ces maximes , pour en tirer cette conclusion où vous tendez , qu'on peut donc tuer dans la pratique pour de simples médifances.

Car c'est encore ici , mes Peres , une des plus subtiles adresses de votre politique , de séparer dans vos écrits les maximes que vous assemblez dans vos avis. C'est ainsi que vous avez établi à part votre doctrine de la probabilité , que j'ai souvent expliquée. Et ce principe général étant affermi , vous avancez séparément des choses qui pouvant être innocentes d'elles-mêmes , deviennent horribles étant jointes à ce pernicieux principe. J'en donnerai pour exemple ce que vous avez dit *pag. 11* dans vos impostures , & à quoi il faut que je réponde , *Que plusieurs théologiens célèbres sont d'avis qu'on peut tuer pour un soufflet reçu.* Il est certain , mes Peres , que si une personne qui ne tient point la

probabilité avoit dit cela , il n'y auroit rien à reprendre ; puisqu'on ne seroit alors qu'un simple récit qui n'auroit aucune conséquence. Mais vous , mes Peres , & tous ceux qui tiennent cette dangereuse doctrine, *Que tout ce qu'approuvent des auteurs célèbres , est probable & sûr en conscience ;* quand vous ajoutez à tout cela, *Que plusieurs auteurs célèbres sont d'avis qu'on peut tuer pour un soufflet ;* n'est-ce faire autre chose sinon de mettre à tous les Chrétiens le poignard à la main pour tuer ceux qui les auront offensés , en leur déclarant qu'ils le peuvent faire en sûreté de conscience , parce qu'ils suivront en cela l'avis de tant d'auteurs graves ?

Quel horrible langage , qui en faisant que des auteurs tiennent une opinion damnable , est en même temps une décision en faveur de cette opinion damnable , & qui autorise en conscience tout ce qu'il se fait que rapporter ! On l'entend, mes Peres , ce langage de votre

30 TREIZIEME LETTRE.

Ecole. Et c'est une chose étonnante que vous ayez le front de parler si haut, puisqu'il marque votre sentiment si à découvert, & vous convainc de tenir pour sûre en conscience cette opinion, *Qu'on peut zuer pour un soufflet*, aussi-tôt que vous nous avez dit que plusieurs auteurs célèbres la soutiennent.

Vous ne pouvez vous en défendre, mes Peres, non plus que vous prévaloir des passages de Vasquez & de Suarès que vous m'opposez, où ils condamnent ces meurtres que leurs confreres approuvent. Ces témoignages séparés du reste de votre doctrine, pourroient éblouir ceux qui ne l'entendent pas assez. Mais il faut joindre ensemble vos principes & vos maximes. Vous dites donc ici que Vasquez ne souffre point les meurtres. Mais que dites-vous d'un autre côté, mes Peres? *Que la probabilité d'un sentiment n'empêche pas la probabilité du sentiment contraire.* Et en un autre lieu : *Qu'il est permis de suivre l'opinion la moins probable*

*& la moins sûre, en quittant l'opinion la plus probable & la plus sûre. Que s'enfuit-il de tout cela ensemble, sinon que nous avons une entière liberté de conscience pour suivre celui qui nous plaira de tous ces avis opposés? Que devient donc, mes Peres, le fruit que vous espé-
 riez de toutes ces citations? Il dis-
 paroît, puisqu'il ne faut pour votre condamnation que rassembler ces
 maximes, que vous séparez pour
 votre justification. Pourquoi pro-
 duisez-vous donc ces passages de vos
 auteurs que je n'ai point cités, pour
 excuser ceux que j'ai cités, puis-
 qu'ils n'ont rien de commun? Quel
 droit cela vous donne-t-il de m'ap-
 peler *imposteur*? Ai-je dit que tous
 vos Peres sont dans un même dérè-
 lement? Et n'ai-je pas fait voir au-
 contraire, que votre principal inté-
 rêt est d'en avoir de tous avis, pour
 servir à tous vos besoins? A ceux
 qui voudront tuer, on présentera
 effius; à ceux qui ne voudront pas*

32 TREIZIEME LETTRE.

tuer, on produira Vasquez, afin que personne ne sorte mal content, & sans avoir pour soi un auteur grave. Lessius parlera en païen de l'homicide, & peut-être en chrétien de l'aumône: Vasquez parlera en païen de l'aumône & en chrétien de l'homicide. Mais par le moyen de la probabilité que Vasquez & Lessius tiennent, & qui rend toutes vos opinions communes; ils se prêteront leurs sentimens les uns aux autres, & seront obligés d'absoudre ceux qui auront agi selon les opinions que chacun d'eux condamne. C'est donc cette variété qui vous confond davantage. L'uniformité seroit plus supportable: & il n'y a rien de plus contraire aux ordres exprès de S. Ignace & de vos premiers Généraux, que ce mélange confus de toutes sortes d'opinions. Je vous en parlerai peut-être quelque jour, mes Peres; & on sera surpris de voir combien vous êtes déçus du premier esprit de votre

POLITIQUE DES JÉSUITES. 33
institut; & que vos propres Géné-
raux * ont prévu que le dérégle-
ment de votre doctrine dans la mo-
rale , pourroit être funeste non-seu-

* [Vos propres Généraux.] Ce fait , qui est très singulier , fait beaucoup d'honneur au Pere *Viteleschi* , Général des Jésuites , mais n'en fait gueres aux Théologiens de sa Compagnie. Le voici donc. Cet illustre Jésuite écrivit le 4 Janvier 1617 , une Lettre circulaire à toute sa Compagnie , pour les avertir que les opinions trop libres de quelques-uns de sa Société , sur-tout en ce qui concerne les mœurs , non-seulement pourroient la détruire , mais encore causer de très grands dommages à toute l'Eglise en général. Il en veut sur-tout aux opinions probables , & il exhorte tous les Théologiens qui lui sont soumis , de suivre les sentimens qui sont les plus severes , ceux qui sont appuyés sur l'autorité des Auteurs graves & de plus grande réputation ; celles enfin qui sont plus conformes aux bonnes mœurs , qui peuvent profiter aux ames & nourrir la piété , &c. Les Jésuites n'ont gueres profité de ces sages avis. Quoi qu'il en soit , voici les paroles mêmes du Général *Viteleschi*. *Nonnullorum ex Societate sententia (in rebus præsertim ad mores spectantibus plus nimio libera) non modò periculum est ne ipsam evertant , sed ne etiam Ecclesiæ Dei universa insignia afferant detrimenta ; omni itaque studio perficient , ut qui docent scribuntve , minimè hæc regulâ & sententiâ in delectu sententiarum utantur : Tueri qui , potest , probabilis est ; autore non caret. Verùm ad eas sententias accedant quæ tutiores , quæ graviorum majorisque nominis D. Doctorum suffragiis sunt frequentatæ , quæ bonis moribus conducunt magis , quæ denique pietatem alere & prodesse queant , non vastare , non perdere.* *Viteleschi* Epistolâ 4. Januar. 1617.

34 TREIZIEME LETTRE.

lement à votre Société, mais encore à l'Eglise universelle.

Je vous dirai cependant que vous ne pouvez tirer aucun avantage de l'opinion de Vasquez. Ce seroit une chose étrange, si entre tant de Jésuites qui ont écrit, il n'y en avoit pas un ou deux qui eussent dit ce que tous les chrétiens confessent. Il n'y a point de gloire à soutenir qu'on ne peut pas tuer pour un soufflet, selon l'Evangile; mais il y a une horrible honte à le nier. De sorte que cela vous justifie si peu, qu'il n'y a rien qui vous accable davantage; puisqu'ayant eu parmi vous des docteurs qui vous ont dit la vérité, vous n'êtes pas demeurés dans la vérité, & que vous avez mieux aimé les ténèbres que la lumière. Car vous avez appris de Vasquez, *Que c'est une opinion païenne & non pas chrétienne, de dire qu'on puisse donner un coup de bâton à celui qui a donné un soufflet: c'est ruiner le Décalogue & l'Evangile, de dire qu'on puisse tuer pour ce sujet, & que les plus*

scélérats d'entre les hommes le reconnoissent. Et cependant vous avez souffert que contre ces vérités connues, Lessius, Escobar & les autres aient décidé, que toutes les défenses que Dieu a faites de l'homicide, n'empêchent point qu'on ne puisse tuer pour un soufflet. A quoi sert-il donc maintenant de produire ce passage de Vasquez contre le sentiment de Lessius, sinon pour montrer que Lessius est *un païen & un scélérat*, selon Vasquez? Et c'est ce que je n'osois dire. Qu'en peut-on conclure, si ce n'est que Lessius *ruine le Décalogue & l'Evangile?* Qu'au dernier jour Vasquez condamnera Lessius sur ce point; comme Lessius condamnera Vasquez sur un autre, & que tous vos auteurs s'éleveront en jugement les uns contre les autres, pour se condamner réciproquement dans leurs effroyables excès contre la loi de JESUS-CHRIST?

Concluons donc, mes Peres, que puisque votre probabilité rend les

36 TREIZIEME LETTRE.

bons sentimens de quelques-uns de vos auteurs inutiles à l'Eglise, & utiles seulement à votre politique, ils ne servent qu'à nous montrer par leur contrariété la duplicité de votre cœur, que vous nous avez parfaitement découverte, en nous déclarant d'une part que Vasquez & Suarès sont contraires à l'homicide; & de l'autre, que plusieurs auteurs célèbres sont pour l'homicide; afin d'offrir deux chemins aux hommes, en détruisant la simplicité de l'esprit de Dieu, qui maudit ceux qui sont doubles de cœur, & qui se préparent deux voies, *Væ duplici corde, & ingredienti duabus viis.*



NOTE UNIQUE

SUR LA

TREIZIEME LETTRE:

De l'Homicide.

§. I.

Réfutation des chicanes des Jésuites:

L'Apologifte, après avoir nié avec une hardieffe surprenante une chose connue de toute la France, c'est-à dire, le soufflet que le P. Borin Jésuite donna, comme le rapporte Montalte, à M. Guille un des Officiers de cuisine du Roi, qui préparoit par ordre de sa Majesté à dîner dans leur college de Compiègne à la Reine Christine de Suede, il continue dans le reste de sa lettre à excuser par de vaines subtilités les excès dont Montalte a convaincu leurs Auteurs.

Il commence par le passage de Victoria : *Dites moi, Monsieur, demande-t il à Montalte, si ce n'est pas ce passage que vous avez donné à Lessius en votre septieme lettre.* Je réponds pour Montalte qu'oui, & qu'il

38 NOTE SUR LA XIII LETTRE.

a eu raison de le lui donner. *Dites-moi*, poursuit l'Apologiste, *si ce n'est pas ce même passage que vous restituez à Victoria dans la treizieme.* Oui, j'avoue qu'il est de Victoria, mais je soutiens en même tems qu'il est aussi de Lessius. *Dites-moi*, ajoute l'Apologiste, *si ce n'est pas-là une fausseté & une contradiction manifeste.* Non, ce n'est point une fausseté, ni une contradiction; mais ce que vous dites est une pure chicane d'un homme qui ne sçait où il en est. *Enfin dites-moi*, conclut l'Apologiste, *s'il suffit à celui qui est coupable d'une pareille falsification, de dire pour sa justification que ce n'est pas encore le sujet de la dispute.* Oui sans doute cela suffit, s'il est vrai qu'en effet ce ne soit pas le point de la question. Or il est certain que ce ne l'est pas. Car il ne s'agit point en cet endroit de sçavoir de qui sont ces paroles, mais seulement de qui est cette opinion. Montalte dans sa septieme lettre n'avoit proprement rapporté, ni les paroles de Lessius, ni celles de Victoria, puisqu'ils ont écrit en Latin, & que Montalte écrivoit en François. Il avoit seulement exprimé leur pensée par les termes que sa langue lui fournissoit. Il ne s'agissoit donc que de sçavoir, s'il s'étoit trompé en attribuant à Lessius ce qui avoit été enseigné par Victoria. Or on a droit d'attribuer une opinion à celui qui l'approuve, puisque c'est l'approbation que nous lui donnons, qui

ous la rend propre. Ainsi Lessius & Victoria ayant approuvé celle-ci, Montalte pu l'appeller l'opinion de Lessius & de Victoria. Et c'est là tout ce qu'il prétend ci.

Mais, dit l'Apologiste, non-seulement es paroles, mais *l'opinion même n'est pas de Lessius*. Fort bien, le voilà au point de la question. Voyons donc comment il prouve qu'elle n'est pas de Lessius. C'est, dit il, qu'il en condamne la pratique. *Il ne faut pas, dit Lessius, la permettre facilement dans la pratique.*

Que nous importe ? Elle est donc au moins de Lessius dans la spéculation, puisqu'il l'approuve en cette manière. Or c'est uniquement ce que dit Montalte, & l'Apologiste ne le convainc point de la lui avoir attribuée dans un autre sens. Ajoutez que Victoria ne la permet pas non plus indifféremment dans la pratique. Ainsi Lessius ne la rejetant pas absolument, ne s'éloigne point, ou très peu, de Victoria. Il ne veut pas à la vérité qu'on la permette facilement dans la pratique. Il dit que la chose demande de grandes précautions. Mais Victoria conviendra volontiers de tout cela. Sur quoi donc l'Apologiste fonde-t-il cette différence infinie qu'il met entre le sentiment de l'un & de l'autre, & tous les reproches outrageans qu'il fait sur ce sujet à Montalte ?

Mais ce qui suit est encore plus insup-

40 NOTE SUR LA XIII LETTRE.

portable Montalte avoit dit dans sa septieme lettre , *Que plusieurs Jésuites enseignent que la loi de Dieu ne défend point de tuer pour de simples médisances.* L'Apologiste veut prouver qu'il ne justifie pas dans sa douzieme lettre ce qu'il avoit avancé , & pour cela il se sert d'une subtilité merveilleuse. Il distingue entre *médisances* & *simples médisances*. Il avoue qu'à la vérité il y a quelques Jésuites qui enseignent qu'il est permis de tuer pour des *calomnies atroces* ; mais il nie qu'il y en ait aucun qui ait jamais permis de tuer pour de *simples calomnies* , prenant captieusement ces mots de simples calomnies pour de légères calomnies. Tous ceux qui sçavent la langue Françoisse se moqueront d'une chicane si frivole. Car dans l'usage de cette langue , une simple calomnie n'est pas une calomnie légère , mais une calomnie qui demeure dans les bornes de la calomnie , & qui ne passe point jusqu'à la violence. Ainsi quelque atroce qu'elle puisse être , elle est toujours simple calomnie , tant qu'on n'en vient point aux mains & aux coups.

Au reste je crains fort qu'il n'y ait point assez de sincérité dans ce qui est ajouté par l'Apologiste : « Qu'il est à regretter , que M. du Val se trouve engagé avec , Bannez , dans le parti de ceux qui per- , mettent de tuer pour des calomnies , atroces qui touchent l'honneur & la vie ,

HISTOIRE DU P. LAMY. 41

quand on ne peut les repousser autrement. » Je n'examinerai point le sentiment de M. du Val, que plusieurs cependant justifient de l'erreur qu'il lui impute. Je dis seulement que ce regret dont témoigne être touché, tient plus de impudence que d'une vraie douleur ; puisque rien n'est plus commun parmi les Jésuites, que cette doctrine dont il veut faire croire que les Jésuites ne sont pas coupables. Et afin d'en convaincre tout le monde, il est bon d'insérer ici l'histoire du Pere Lamy, qui m'a été envoyée de Louvain, & d'y ajouter de nouveaux traits tirés de Caramuel.

§. II.

*Histoire du P. François Lamy, écrite
par un Docteur de Louvain.*

LE R. P. F. Lamy de la Société de Jésus, natif de Cosanzo en Italie, Docteur en Théologie & Professeur dans leurs Colleges de l'Aquila, de Naples, de Grats & de Vienne, & maintenant Chancelier de l'Université de Grats, a donné au public & fait imprimer à Douay en 1640, un Cours de Théologie Scolastique suivant la méthode de la Société. Il enseignoit dans le Traité du Droit & de la justice disp. 36, sect. 7, num. 118 cette

42 NOTE SUR LA XIII LETTRE.

pernicieuse opinion : « Ainsi , dit-il , les
„ Ecclésiastiques & les Religieux , en
„ gardant la modération d'une juste dé-
„ fense , pourront au-moins défendre cet
„ honneur qui vient de la vertu & de la
„ sagesse , en tuant même ceux qui le leur
„ veulent ravir. Je dis plus , qu'ils sem-
„ blent même être obligés , au-moins par
„ la loi de la charité , à se défendre quel-
„ quefois de cette sorte ; comme lorsque
„ tout un Ordre seroit déshonoré , s'ils
„ venoient à perdre leur réputation. D'où
„ il s'ensuit qu'il sera permis à un Ecclé-
„ siastique , ou à un Religieux , de tuer
„ un calomniateur , qui menace de publier
„ de grands crimes de lui ou de son Or-
„ dre , quand il n'y a que ce seul moyen
„ de l'empêcher , comme il semble qu'il
„ n'y en a point d'autre , si ce calom-
„ niateur est près d'en accuser cet Or-
„ dre ou ce Religieux publiquement
„ & devant des personnes de considéra-
„ tion. »

Ensuite , pour pallier un peu cette doctrine erronée , il ajoutoit : « Mais parce
„ que je n'ai point lu cette décision dans
„ aucun autre Auteur , je ne veux pas
„ qu'on prenne ce que je viens de dire ,
„ comme si je m'étois voulu opposer au
„ sentiment commun. Je ne la propose
„ que par forme de dispute , & je re-
„ mets le tout au jugement du lecteur
„ prudent. »

Quand on réimprima ce même Ouvrage du Pere Lamy pour la seconde fois à Anvers en 1649, on ajouta dans la table cette remarque, “ s’il est permis de défendre son propre honneur contre ceux qui l’attaquent, à *num.* 103, *ad* 118.

J’y propose une opinion qui paroissoit nouvelle, mais je l’ai trouvée depuis presque dans les mêmes termes dans Pierre Navarre, *l.* 2, *de Rest. c.* 3, *n.* 371 & 372 & dans Sayrus, qui l’enseigne aussi avec la même distinction dont je me sers, *lib.* 6, *Thef. casuum consc.* *ap.* 17, *n.* 22 & 23.,,

Mais le Conseil souverain de Brabant, la Requête du Procureur - Général fiscal, ayant premièrement demandé & obtenu la censure de cette doctrine, de M. Archevêque de Malines & de la sacrée faculté de Louvain, fit défense de publier cette seconde édition, que cette opinion n’en fût retranchée. Les protecteurs de cet Ouvrage voyant cela, firent présenter au Conseil par l’Imprimeur les paroles suivantes, pour être mises à la place de celles que nous venons de rapporter. “ C’est pourquoi les Ecclésiastiques & les Religieux, en gardant la modération d’une juste défense, pourront au moins défendre cet honneur qui vient de la vertu & de la sagesse. Je dis plus, qu’ils semblent même être obligés, au moins par la loi de la cha-

44 NOTE SUR LA XIII LETTRE.

„ rité, à se défendre quelquefois de cette
 „ sorte , comme lorsque tout un Ordre
 „ seroit déshonoré, s'ils venoient à per-
 „ dre leur réputation. Mais ils le doivent
 „ faire avec la modération que j'ai mar-
 „ quée au nombre 111 & dans les sui-
 „ vants, où j'ai traité amplement de cette
 „ matiere. Je n'ai rien dit dans la pre-
 „ miere édition, que ce que j'ai lu depuis
 „ dans Pierre Navarre de Toledé *,
 „ Théologien d'une grande réputation,
 „ l. 2, de *Rest. c. 3, n. 7 & seq.*

„ On peut considérer (c'est la suite de
 „ cette prétendue correction) deux sor-
 „ tes d'honneurs dont l'homme est capa-
 „ ble. L'un qui vient d'un bien spirituel;
 „ soit des vertus intellectuelles, comme
 „ sont la sagesse, la prudence, la scien-
 „ ce, &c. soit des vertus qui résident
 „ dans la volonté, comme sont toutes les
 „ vertus. Car l'homme est honoré & mé-
 „ rite de l'être, à cause de ces biens de
 „ l'ame, non-seulement parmi les sages,
 „ mais aussi parmi ceux qui ne le sont pas.
 „ L'autre sorte d'honneur est celui qui
 „ vient des biens du corps, comme de
 „ la force, de la santé, de la beauté, &c.
 „ On pourroit donc dire qu'il n'est pas

* Ce Pierre NAVARRE, de Toledé en Espagne, fut un illustre Canoniste du XVI. siecle, dont je ne connois qu'un seul Ouvrage intitulé, *Petrus Navarrus Toletanus de ablatorum restitutione in foro conscientia. In-4. Lugduni 1594. --- & Brixia 1606.*

HISTOIRE DU P. LAMY. 45

permis indifféremment de tuer pour défendre toute sorte d'honneur, mais seulement pour celui du premier genre, qui est le véritable honneur, & celui qui mérite par lui-même d'être désiré; & ainsi il ne sera permis de tuer pour défendre l'honneur de la seconde espèce, que lorsqu'il est nécessaire ou utile pour acquérir d'autres biens. Excepté ce cas, il ne seroit pas permis de le faire... C'est de ce dernier honneur qu'il faut entendre Covarruvias 3, p. *relat. de homic.* § 7, n. 4, lorsqu'il dit qu'il n'est pas permis de tuer pour défendre son honneur. Car s'il parloit de l'honneur qui naît même des biens de l'esprit, ou du second dans le cas où il est nécessaire pour acquérir d'autres biens, tous les casuistes conviennent qu'il est permis de les défendre en tuant celui qui l'attaque. Car c'est de cet honneur qu'il est écrit, *Ayez soin de conserver votre réputation; & ailleurs, La bonne réputation vaut mieux que de grandes richesses.* S'il est donc permis pour la défense des biens temporels de tuer celui qui nous les veut enlever, à plus forte raison sera-t-il permis de tuer pour cet honneur, qui, comme nous l'avons dit, n'est pas vain & frivole, mais solide & nécessaire dans le monde. Sayrus, de l'Ordre de saint Benoît, homme très doc-

46 NOTE SUR LA XIII LETTRE.

„ te , enseigne la même chose ; & Inno-
 „ cent IV, in cap. *Dilecto de sent. excom.*
 „ l. 6 , approuve l'action du Doyen d'Or-
 „ léans. Il étoit permis, dit-il, à ce Doyen,
 „ si le Bailli le vouloit dépouiller injuste-
 „ ment de ses biens , de repousser la force.
 „ Et ce que nous venons de dire n'a pas
 „ seulement lieu à l'égard des Laïques ,
 „ mais à l'égard des Ecclésiastiques. Car
 „ ce principe , Il est permis de repousser
 „ la force par la force , a lieu aussi à l'é-
 „ gard des Ecclésiastiques , & leur donne
 „ le même droit de défendre leurs biens
 „ qu'aux Laïques. Lessius l. 2 , c. 9 , n. 47
 „ explique ce même cas , & en improuve
 „ avec raison la pratique , comme je fais
 „ aussi ; quoique du Val , docteur de Sor-
 „ bonne & Professeur Royal en Théolo-
 „ gie , passe plus avant , *Tract. de Char.*
 „ *quæst. 17 , art. 1* , où il dit que si quel-
 „ qu'un devoit infailliblement perdre la
 „ vie , sa réputation ou sa fortune , ou si
 „ toute une famille devoit être certaine-
 „ ment ruinée par des crimes qu'un ca-
 „ lomniateur imposeroit devant des Ju-
 „ ges , comme par exemple si quelqu'un
 „ étoit faussement accusé par de faux té-
 „ moins de crime de leze majesté : cet
 „ homme dans ces circonstances pourroit
 „ tuer en cachette celui qui auroit formé
 „ cette calomnie contre lui , s'il ne s'en
 „ pouvoit garantir autrement. Mais j'ai
 „ témoigné ci-dessus num. 111 , que je

HISTOIRE DU P. LAMY. 47

croyois ce cas métaphysique , en ce qu'il suppose qu'il n'y ait aucun autre moyen d'échapper de ce danger. ,

Voilà ce que les défenseurs du Pere amy présenterent au Conseil de Brant, comme une correction de ce qu'il avoit voulu obliger de retrancher. Mais le Conseil voyant qu'outre la fausseté de quelques-unes de ces citations, ce changement qu'on avoit fait, tendoit plutôt à confirmer de nouveau l'erreur qu'à la corriger, il ne crut pas devoir s'en contenter, & ordonna derechef qu'on ôtât cette opinion de ce livre. L'obéissance qu'on rendit à cette ordonnance, ne fut encore qu'une illusion manifeste. Car on se contenta de retrancher ces paroles de la premiere édition : *D'où il s'ensuit qu'il sera mis à un Ecclésiastique ou à un Religieux, &c.* Mais on laissa tout ce qu'il y avoit auparavant dans cet article. Or comme ces paroles retranchées, qui permettent expressément aux Ecclésiastiques & aux Religieux de tuer les calomnieux, sont qu'une conclusion tirée des principes que le Pere Lamy établit auparavant; il est visible que ce malheureux dogme, qui devoit être détruit jusques dans ses principes, a reçu à peine quelque légère atteinte, & qu'il renaitra de nouveau avec autant de facilité qu'il s'en trouve à tirer des principes qu'on a posés; conséquence naturelle qui se présente

48 NOTE SUR LA XIII LETTRE.

d'abord à l'esprit. Outre que les mauvaises conclusions ne pouvant être tirées que de mauvais principes, il s'ensuit que celui dont le Pere Lamy a tiré cette doctrine, & qu'il a laissée dans son livre, est aussi mauvais que la conclusion qu'il en a tirée. Il est contenu dans le *num.* 111, où il soutient qu'il est permis à un Laïque de tuer celui qui le veut déshonorer par ses actions ou par ses discours, s'il n'y a point d'autre moyen d'éviter ce déshonneur, & qu'il est censé n'en avoir point d'autre, lorsque celui qui lui veut faire affront injustement, lui dit actuellement des paroles injurieuses. Il est évident que si on ne condamne cette doctrine dans les Laïques aussi-bien que dans les Ecclésiastiques, il faut nécessairement, je ne dis pas seulement tolérer, mais même approuver une infinité de meurtres qui se commettent tous les jours dans les Etats.

Pendant qu'on examinoit dans le Conseil de Brabant la doctrine que nous avons rapportée, on découvrit dans le même Auteur une autre opinion qui n'est pas moins horrible. C'est dans le même livre, & dans la même *disp.* 36, *sect.* 8, *n.* 130, où après avoir fait le dénombrement de quelques cas dans lesquels il dit qu'il est permis de défendre son bien, même en tuant celui qui le veut ravir, il ajoute ceux qui suivent. « Non-seulement, dit-il, il est

est permis de défendre ce que nous possédons actuellement, mais aussi les choses auxquelles nous avons un droit commencé, & que nous espérons de posséder un jour. C'est pourquoi il est permis tant à un héritier qu'à un légataire de se défendre (en tuant) contre celui qui l'empêche injustement, ou l'entrer en possession de l'hérédité, ou le percevoir les legs qui lui ont été faits. Et de même celui qui a droit sur une chaire ou sur une prébende, peut user de la même défense contre ceux qui lui en empêchent injustement la possession. Néanmoins un créancier ne pourroit en faire de même contre son débiteur, de son autorité privée, & sans le faire venir en jugement, quand même il diroit qu'il ne le voudroit pas payer; mais il le pourroit contre ceux qui empêcheroient que le débiteur ne le payât, quand il n'y a point d'autre moyen, & qu'il y a danger qu'à moins que d'en venir-là, on ne perde sa dette par l'obstacle qu'il apportera au payement ». Voilà ce qui a retranché de la seconde édition du livre du Pere Lamy, par l'ordre du Consouverain de Brabant, à la réquisition Procureur-Général, après qu'on eut duit la censure de Louvain contre ces positions.

§. III.

Censures de la Faculté de Théologie de Louvain contre la pernicieuse doctrine du P. Lamy, Jésuite.

L'An 1649, le sixième jour de Septembre, fut convoquée sous le serment accoutumé, à la requête de M. le Procureur général, une assemblée de la sacrée Faculté de Théologie de Louvain, pour donner son jugement sur une doctrine contenue dans le cinquième tome du Cours de Théologie Scolastique du Pere François Lamy, composé par lui selon la méthode de la Société, & exprimé en ces termes : * « Il sera permis » à un Ecclésiastique, ou à un Religieux, » de tuer un calomniateur qui menace de » publier de grands crimes de lui ou de » son Ordre, quand il n'y a que ce seul » moyen de l'empêcher, comme il semble qu'il n'y en a point d'autre, si ce calomniateur est près d'en accuser cet Ordre ou ce Religieux devant des personnes de considération, si on ne le tue ». La Faculté, après une mûre délibération, a jugé que cette doctrine est fautive en elle-même, & pernicieuse à

* Disp. 36. Sect. 7. num. 118.

LE P. LAMY CENSURÉ. 51

tout le genre humain, tant en soi que par ses diverses conséquences qu'on en peut tirer. Ainsi l'une & l'autre puissance, tant ecclésiastique que séculière, doivent concourir ensemble pour l'abolir. La même faculté a permis de plus, qu'il fût délégué à M. le Procureur-Général un Acte de son jugement, signé par le Bedeau.

Autre Censure.

L'An 1649, le huitieme jour d'Octobre, fut convoquée sous le serment accoutumé, à la requête de M. le Procureur-Général, une assemblée de la sacrée faculté de Théologie de Louvain, pour donner son jugement sur deux articles de la doctrine de François Lamy, contenus dans le cinquieme tome de son Cours de Théologie Scolastique, composé par lui selon la méthode de sa Société en la *Disp.* 5, *Sect.* 8, *num.* 131 & 132. Le premier, qui est au *numb.* 131 est conçu en ces termes. " On conclut en troisieme lieu que non-seulement il est permis de défendre ce que nous possédons actuellement, mais aussi les choses auxquelles nous avons un droit commencé, & que nous espérons de posséder un jour. C'est pourquoi il est permis tant à un héritier qu'à un légataire de se défendre contre celui qui l'empêche injustement, ou d'entrer en possession de l'hérédité, ou

§ 2 NOTE SUR LA XIII LETTRE.

» de percevoir les legs qui lui ont été
 » faits. Et celui de même qui a droit sur
 » une chaire ou sur une prébende, peut
 » user de la même défense contre ceux
 » qui en empêchent injustement la posses-
 » sion. L'autre article est au *nomb.* 132.
 » On conclut en quatrieme lieu qu'un
 » créancier ne peut user de cette défense
 » contre son débiteur de son autorité pri-
 » vée, & sans le faire venir en juge-
 » ment, quand même il diroit qu'il ne le
 » voudroit pas payer ; mais qu'il en peut
 » user contre ceux qui empêcheroient
 » que son débiteur ne le payât, quand il
 » n'y a point d'autre moyen, & que par
 » cet empêchement il y a danger de perdre
 » sa dette. La Faculté, après une mûre
 » délibération, a jugé que la doctrine
 » contenue dans ces deux articles, en-
 » tendue d'une défense qui va à tuer,
 » comme toute la suite & le titre même
 » de la section le marquent assez, est
 » non-seulement fausse, mais encore per-
 » nicieuse à l'Etat & à tout le genre hu-
 » main, & qu'ainsi on la doit entière-
 » ment abolir „.



§. I V.

*Suite de l'Histoire du P. Lamy , tirée
de la Théologie fondamentale de
Caramuel.*

NOUS venons de voir combien les Jésuites firent d'efforts auprès du Conseil de Brabant , pour défendre cette doctrine du Pere Lamy. Mais leur crédit n'ayant pu sauver des erreurs si énormes , on avoit sujet de croire qu'après un jugement si solennel , ils ne continueroient pas à les défendre. Cependant ils ne firent jamais plus paroître que c'est par une résolution fixe & un dèsssein constant , que la Société défend par toute sorte de moyens la réputation de tous ses membres contre quiconque ose les attaquer.

Il ne s'étoit pas encore passé six mois depuis ces censures de la Faculté & ce jugement du Conseil de Brabant , que ces Peres se persuadant qu'on avoit outragé toute la Société en la personne d'un de ses Théologiens , commencerent à faire du bruit par toute l'Europe. Ils tâcherent d'engager tous les Théologiens attachés à leur Compagnie , ou infectés des maximes corrompues de la nouvelle morale , à défendre la cause du P. Lamy , comme

§4 NOTE SUR LA XIII LETTRE.

la cause commune des Casuistes. Et quoique leurs intrigues soient ordinairement assez secretes, celles-ci néanmoins sont devenues publiques par la vanité de Caramuel. Car cet homme est tellement avide de louanges, que dans la crainte d'en laisser périr une seule de toutes celles qui lui ont été données, il a pris la peine d'insérer dans sa Théologie fondamentale la lettre obligeante, & pleine de témoignages d'estime, que le P. Zergol, Jésuite de Grats, lui écrivit sur ce sujet.

« Entre les autres consultations, dit-il, » je crois que celle qui s'est faite cette » année par toute l'Europe, mérite bien » d'être considérée comme une des plus » célèbres. Afin de mieux faire connoître » de quoi il s'agit, j'insérerai ici les Lettres pleines d'érudition que m'en écrivit le Pere Zergol, & la réponse que » je lui ai faite.

Lettre du Pere Zergol.

» M. R. P. Un de mes amis (*c'est le » Pere François Lamy*) ayant publié la » doctrine que vous verrez dans cette » lettre, a le déplaisir de voir qu'elle a » été très rigoureusement censurée par » quelques Théologiens, (*c'est la Faculté » de Louvain*) & qu'on lui défend de la » faire imprimer. Il m'a prié de consulter sur ce sujet tous les Docteurs les

plus célèbres dans la science des cas de conscience que je connoïtrois. Je me suis facilement rendu à la priere d'un si cher & si véritable ami ; & pour le satisfaire , ma premiere pensée a été de m'approcher de la lumiere du grand Caramuel. Car je suis entièrement persuadé , ou que mon ami sera tellement éclairé par ce grand flambeau des beaux esprits , qu'il se consolera aisément de son infortune , si Caramuel la trouve juste ; ou que les ténèbres de ses adversaires étant dissipées , ils seront couverts de confusion & de honte , d'avoir condamné une doctrine dont ils verront Caramuel se déclarer le protecteur. Je recherche néanmoins encore les sentimens des autres sçavans , afin que s'il s'en trouve un nombre assez considérable qui juge qu'elle est exempte d'erreur , & qu'elle mérite d'être imprimée , ce juge sévère , qui n'a pu être fléchi par la force & par le poids des raisons , soit au - moins éclairé par la multitude des sçavans. Il est vrai que si mon ami s'en fut entièrement rapporté à moi , je n'aurois point voulu d'autre juge que Caramuel , parce que je sçais très certainement que les autres ne découvriront pas ce qu'il n'aura pu découvrir. C'est le sentiment que j'ai dans le cœur , & que je fais paroître librement devant tout le monde , tou-

56 NOTE SUR LA XIII LETTRE.

» tes les fois qu'en ma présence on vient
 » à parler de Caramuel, dont on ne parle
 » jamais que pour le louer. Je prie Dieu,
 » comme j'ai déjà fait, qu'il vous conser-
 » ve long-tems pour le bien de son Eglise,
 » & pour l'honneur des Belles-Lettres,
 » & qu'il vous inspire une volonté effi-
 » cace d'achever enfin ce livre des princi-
 » pales résolutions des cas de conscience,
 » qui a été promis au monde depuis long-
 » tems. Je ne doute point de la grandeur
 » & de l'importance de cet Ouvrage. Je
 » sçais qu'on a besoin de beaucoup de
 » tems pour y travailler. Mais je sçais aussi
 » que l'esprit de Caramuel peut beaucoup
 » abrégér le tems, sans que la doctrine
 » soit traitée moins exactement. Vous
 » voyez comment je me laisse emporter
 » à ma hardiesse. J'ai peur que ce ne soit
 » avec trop peu de respect & de retenue.
 » Je me sou mets de tout mon cœur à vo-
 » tre Révérence, pour lui faire toutes les
 » satisfactions qu'il lui plaira. Et je finis en
 » la suppliant de me permettre de baiser
 » cette main si illustre dans le monde ».

A Grats, le 1 Janvier 1650. c'est-à-
 dire quelques mois après la censure de
 Louvain, qui fut conclue le 6 de Sep-
 tembre 1649.

Caramuel, qui n'est pas avare de louan-
 ges envers ceux qui lui en donnent, après
 avoir répondu aux complimens du Pere
 Zergol, propose & décide la question en
 cette maniere,

« On demande, dit il, si la doctrine de
 , Pierre Navarre, de Sayrus, & de
 , François Lamy, touchant le pouvoir de
 , tuer pour défendre son honneur, est
 , digne de quelque censure. J'ajoute que
 , c'est aussi celle de Gordon *de Rest. quæst.*
 , 4. *cap. 1. num. 7.* de Sancius dans les
 , Disputes choisies *disp. 46. num. 8.* &
 , d'autres cités par eux. Et pour résou-
 , dre cette question, je demande si l'on
 , peut alléguer un seul Théologien qui
 , soit contraire en termes formels au Pere
 , Lamy. Je demande encore si ce cen-
 , seur qui condamne cette doctrine, ose-
 , roit obliger son pénitent à suivre l'opi-
 , nion contraire; je dis obliger, & non
 , pas conseiller. C'est pourquoi tous tant
 , que nous sommes de doctes, nous con-
 , cluons que la doctrine du Pere Lamy
 , est la seule véritable qu'il y ait sur ce su-
 , jet, & que la doctrine contraire est en-
 , tièrement improbable ».

Jugez par là du caractère de cet hom-
 me. Il confirme ensuite sa décision par
 cette maxime digne du grand Caramuel,
 « Quand il s'agit, dit-il, d'une matière
 , dont un Auteur grave a traité exprès
 , & à dessein, la résolution de cet Au-
 , teur doit être estimée moralement cer-
 , taine, c'est-à-dire plus sûre que quel-
 , que opinion probable que ce soit, jus-
 , qu'à ce que d'autres Auteurs graves
 , viennent aussi à la combattre expresse-
 , ment ».

58 NOTE SUR LA XIII LETTRE.

» ment. Car alors elle cessera d'avoir la
» même certitude, & elle commencera
» à être plus probable, également pro-
» bable, ou moins probable, selon qu'elle
» aura plus ou moins d'adversaires. Enfin
» elle deviendra improbable, quand ils la
» rejetteront tous unanimement ».

Voilà quelle est l'autorité que s'attribuent ces Docteurs aveugles, qui n'empêchera pas que je ne leur oppose encore ici cette maxime que j'ai prouvée ailleurs, & qui est sans doute beaucoup plus véritable que la leur : « Quand la décision
» d'un cas n'a point d'autres Auteurs que
» Caramuel, Diana, ou quelque autre
» Casuiste semblable, elle est morale-
» ment fautive. On peut même croire im-
» probables plusieurs opinions qui sont
» unanimement approuvées par les nou-
» veaux Casuistes ».

Mais cessons de nous fâcher contre Caramuel. Remercions-le plutôt de ce qu'il nous a conservé cette lettre du Pere Zergol. Car quelles lumières n'en peut-on point tirer pour mieux connoître quel est le génie de la Société ?

On y voit 1. la fermeté, ou plutôt l'obstination avec laquelle elle soutient les erreurs les plus odieuses de ses Théologiens.

2. De quelle manière elle attire les autres Théologiens dans son parti, & de quelles bassesses elle se sert quand elle n'a point d'autre moyen de les gagner.

3. Quel jugement elle porte de Caramuel, & l'approbation qu'elle donne à ses décisions impies.

On voit enfin parce que Caramuel ajoute au même endroit, qu'il n'y a point de dogme si horrible, pourvu qu'il plaise à quelque Jésuite de le hasarder, qu'elle ne soit prête à défendre comme permis, par cette seule raison que ses Auteurs l'ont avancé. Car ce Casuiste rapporte dans la même dispute * un cas effroyable, qu'il nous assure que les Jésuites ne laissent pas de soutenir comme une conséquence de la doctrine du Pere Lamy. « Vous demandez, dit-il, si un Religieux » qui, se laissant aller à la fragilité, aura » abusé d'une femme de basse condition, » laquelle se trouvant fort honorée de s'être » abandonnée à un si grand personnage, s'en vante & le décrie, peut tuer » cette femme ? Que puis-je répondre à » cela, sinon ce que j'ai oui dire au R. P. » N. Docteur en Théologie, & homme » d'un grand esprit & d'un grand sçavoir. » Il disoit que le Pere Lamy se fût bien » passé de décider qu'il la pouvoit tuer ; » mais qu'ayant une fois fait imprimer » cette décision, il étoit obligé de la soutenir, & nous de la défendre. Et en » effet cette doctrine est probable, & un » Religieux s'en pourroit servir, & tuer

60 NOTE SUR LA XIII LETTRE.

» la femme dont il a abusé, de peur qu'elle
» ne le diffamât. C'est ce que je vous
» laisse à examiner soigneusement ».

Il est vrai qu'il y a déjà quelques années que ces choses se sont passées. Mais on ne peut douter, après ce qu'ils ont fait cette année en France, qu'ils ne soient toujours dans les mêmes principes. Car les Curés de Paris ayant principalement attaqué cette doctrine du meurtre, les Jésuites l'ont défendue fortement dans une lettre publique adressée aux Evêques. Et pour lui donner plus d'autorité, ils ont prétendu non-seulement que c'étoit la doctrine de M. Du Val & de Bannez, mais encore celle du Cardinal de Richelieu, qui, disent-ils, approuve dans son *Instruction du Chrétien* *, qu'on tue en cachette les calomnieurs. Ce n'est pas ici le lieu de parler des railleries que toutes les personnes d'esprit firent sur l'allégation d'un tel témoin. Achéons d'examiner les chicanes de l'Apologiste.

* *Leçon 16.*



§. V.

En quel sens Montalte condamne la distinction de Spéculation & de Pratique.

ON a de la peine à s'empêcher de rire, quand on lit les raisonnemens puérils que l'Apologiste fait sur la distinction de spéculation & de pratique. Il prouve sérieusement qu'un grand nombre de Théologiens se sont servis de cette distinction: comme si quelqu'un avoit jamais douté que ces termes ne fussent en effet très communs dans l'Ecole, ou que Montalte eût attribué aux Jésuites de les avoir inventés. Ce bon Apologiste devoit cesser de divertir le public par ses chicanes ridicules. Il devoit mieux examiner ce que l'on reproche à ses confreres. Personne ne les reprend de se servir de cette distinction. Mais l'Université de Paris & Montalte se plaignent, avec raison, de ce qu'ils s'en servent pour excuser les neurtres. Car c'est une chose également absurde & criminelle de permettre les neurtres, même dans la spéculation, c'est-à-dire, n'ayant égard qu'à la vérité & à la loi éternelle. Car par-là on détruit, autant que cela est dans le pouvoir des hommes, la loi éternelle & le commandement

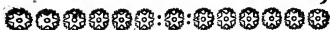
62 NOTE SUR LA XIII LETTRE.

de Dieu : & ce principe supposé, les hommes ne s'abstiendront plus du meurtre qu'à cause de certaines circonstances, qu'il ne leur sera pas difficile de changer quand ils le voudront.

Mais pourquoi m'étendre ici sur les conséquences dangereuses de cette distinction ? Montalte l'a fait avec une éloquence à laquelle on ne peut rien ajouter.

Je ne releverai point non plus ce que l'Apologiste dit dans le reste de sa Lettre touchant les opinions probables, parce que j'ai suffisamment expliqué toute cette matière dans mes Notes sur la cinquième Lettre.





QUATORZIEME LETTRE*

E' C R I T E

AUX RR. PP. JÉSUITES.

On réfute par les SS. Peres les maximes des Jésuites sur l'homicide. On répond en passant à quelques-unes de leurs calomnies ; & on compare leur doctrine avec la forme qui s'observe dans les jugemens criminels.

Du 23 Octobre 1656.

MES RÉVÉRENDIS PERES,

Si je n'avois qu'à répondre aux trois impostures qui restent sur l'homicide, je n'aurois pas besoin d'un long discours, & vous les verrez ici réfutées en peu de mots : mais comme je trouve bien plus important de donner au monde de l'horreur de vos opinions sur ce sujet, que de justifier la fidélité de mes citations,

* M. Nicole a revu & corrigé cette Lettre.

64 QUATORZIEME LETTRE.

je serai obligé d'employer la plus grande partie de cette Lettre à la réfutation de vos maximes, pour vous représenter combien vous êtes éloignés des sentimens de l'Eglise, & même de la nature. Les permissions de tuer que vous accordez en tant de rencontres, font paroître qu'en cette matiere vous avez tellement oublié la loi de Dieu, & tellement éteint les lumieres naturelles, que vous avez besoin qu'on vous remette dans les principes les plus simples de la Religion & du sens commun. Car qu'y a-t-il de plus naturel que ce sentiment, *Qu'un particulier n'a pas droit sur la vie d'un autre ? Nous en sommes tellement instruits de nous-mêmes*, dit saint Chrysostome, *que quand Dieu a établi le précepte de ne point tuer, il n'a pas ajouté que c'est à cause que l'homicide est un mal ; parce, dit ce Pere, que la loi suppose qu'on a déjà appris cette vérité de la nature.*

Aussi ce commandement a été imposé aux hommes dans tous les

tems. L'Evangile a confirmé celui de la loi; & le Décalogue n'a fait que renouveler celui que les hommes avoient reçu de Dieu avant la loi en la personne de Noé, dont tous les hommes devoient naître. Car dans ce renouvellement du monde Dieu dit à ce Patriarche : *Je demanderai compte aux hommes, & au frere, de la vie de son frere. Qui-conque versera le sang humain, son sang sera répandu; parce que l'homme est créé à l'image de Dieu.*

Cette défense générale ôte aux hommes tout pouvoir sur la vie des hommes. Et Dieu se l'est tellement réservé à lui seul, que selon la vérité chrétienne, opposée en cela aux fausses maximes du paganisme; l'homme n'a pas même pouvoir sur sa propre vie. Mais parce qu'il a plu à sa Providence de conserver les sociétés des hommes, & de punir les méchans qui les troublent, il a établi lui-même des loix pour ôter la vie aux criminels: & ainsi ces meurtres, qui seroient des attentats pu-

66 QUATORZIEME LETTRE.

nissables sans son ordre, deviennent des punitions louables par son ordre, hors duquel il n'y a rien que d'injuste. C'est ce que saint Augustin a représenté admirablement au l. 1 de la Cité de Dieu ch. 28. *Dieu, dit-il, a fait lui-même quelque exception à cette défense générale de tuer, soit par les loix qu'il a établies pour faire mourir les criminels; soit par les ordres particuliers qu'il a donnés quelquefois pour faire mourir quelques personnes. Et quand on tue en ces cas-là, ce n'est pas l'homme qui tue, mais Dieu, dont l'homme n'est que l'instrument, comme une épée entre les mains de celui qui s'en sert. Mais si on excepte ces cas, quiconque tue se rend coupable d'homicide.*

Il est donc certain, mes Peres; que Dieu seul a le droit d'ôter la vie, & que néanmoins ayant établi des loix pour faire mourir les criminels, il a rendu les Rois ou les Républiques dépositaires de ce pouvoir. Et c'est ce que S. Paul nous apprend, lorsque parlant du droit que les Souv-

rains ont de faire mourir les hommes, il le fait descendre du ciel, en disant : *Que ce n'est pas en vain qu'ils portent l'épée, parce qu'ils sont les ministres de Dieu, pour exécuter ses vengeances contre les coupables.*

Mais comme c'est Dieu qui leur a donné ce droit, il les oblige à l'exercer ainsi qu'il le feroit lui-même, c'est-à-dire avec justice, selon cette parole de saint Paul au même lieu, *Les Princes ne sont pas établis pour se rendre terribles aux bons, mais aux méchans. Qui veut n'avoir point sujet de redouter leur puissance, n'a qu'à bien faire : car ils sont ministres de Dieu pour le bien.* Et cette restriction rabaisse si peu leur puissance, qu'elle la relève au-contraire beaucoup davantage : parce que c'est la rendre semblable à celle de Dieu, qui est impuissant pour faire le mal, & tout-puissant pour faire le bien ; & que c'est la distinguer de celle des démons, qui sont impuissans pour le bien, & n'ont de puissance que pour le mal. Il y a seulement

68 QUATORZIEME LETTRE.

cette différence entre Dieu & les Souverains , que Dieu étant la justice & la sagesse même , il peut faire mourir sur-le-champ qui il lui plaît , & en la maniere qu'il lui plaît. Car outre qu'il est le maître souverain de la vie des hommes , il est sans doute qu'il ne la leur ôte jamais ni sans cause , ni sans connoissance , puisqu'il est aussi incapable d'injustice que d'erreur. Mais les Princes ne peuvent pas agir de la sorte , parce qu'ils sont tellement ministres de Dieu , qu'ils sont hommes néanmoins , & non pas dieux. Les mauvaises impressions les pourroient surprendre , les faux soupçons les pourroient aigrir , la passion les pourroit emporter ; & c'est ce qui les a engagés eux-mêmes à descendre dans les moyens humains , & à établir dans leurs Etats des juges , auxquels ils ont communiqué ce pouvoir ; afin que cette autorité que Dieu leur a donnée , ne soit employée que pour la fin pour laquelle ils l'ont reçue.

Concevez donc, mes Peres, que pour être exempts d'homicide, il faut agir tout ensemble, & par l'autorité de Dieu, & selon la justice de Dieu; & que si ces deux conditions ne sont jointes, on pèche, soit en tuant avec son autorité, mais sans injustice; soit en tuant avec justice, mais sans son autorité. De la nécessité de cette union il arrive, selon saint Augustin, *Que celui qui sans autorité tue un criminel, se rend criminel lui-même, par cette raison principale, qu'il usurpe une autorité que Dieu ne lui a pas donnée; & les juges au-contraire qui ont cette autorité, sont néanmoins homicides, s'ils font mourir un innocent contre les loix qu'ils doivent suivre.*

Voilà, mes Peres, les principes du repos & de la sûreté publique, qui ont été reçus dans tous les tems & dans tous les lieux, & sur lesquels tous les législateurs du monde, sacrés & profanes, ont établi leurs loix; sans que jamais les païens mêmes aient apporté d'exception à

70 QUATORZIEME LETTRE.

cette regle , sinon lorsqu'on ne peut autrement éviter la perte de la pudicité ou de la vie : parce qu'ils ont pensé qu'*alors* , comme dit Cicéron , *les loix mêmes semblent offrir leurs armes à ceux qui sont dans une telle nécessité.*

Mais que hors de cette occasion, dont je ne parle point ici , il y ait jamais eu de loi qui ait permis aux particuliers de tuer , & qui l'ait souffert , comme vous faites , pour se garantir d'un affront , & pour éviter la perte de l'honneur , ou du bien , quand on n'est point en même tems en péril de la vie ; c'est , mes Peres , ce que je soutiens que jamais les infideles mêmes n'ont fait. Ils l'ont au-contraire défendu très expressement. Car la loi des XII Tables de Rome portoit : *Qu'il n'est pas permis de tuer un voleur de jour , qui ne se défend point avec des armes.* Ce qui avoit déjà été défendu dans l'Exode *ch. XXII.* Et la loi *Furem , ad Legem Corneliam* , qui est prise d'Ulpien , *défend de tuer même*

les voleurs de nuit, qui ne nous mettent pas en péril de mort. Voyez-le dans Cujas, tit. dig. de just. & jur. ad l. 3.

Dites - nous donc, mes Peres ; par quelle autorité vous permettez ce que les loix divines & humaines défendent ? & par quel droit Lessius a pu dire l. 2, c. 9, n. 66 & 72. *L'Exode défend de tuer les voleurs de jour qui ne se défendent pas avec des armes ; & on punit en justice ceux qui tueroient de cette sorte. Mais néanmoins on n'en seroit pas coupable en conscience, lorsqu'on n'est pas certain de pouvoir recouvrer ce qu'on nous dérobe, & qu'on est en doute, comme dit Sotus ; parce qu'on n'est pas obligé de s'exposer au péril de perdre quelque chose pour sauver un voleur. Et cela est encore permis aux ecclésiastiques mêmes. Quelle étrange hardiesse ! La loi de Moïse punit ceux qui tuent les voleurs lorsqu'ils n'attaquent pas notre vie, & la loi de l'Evangile selon vous les absoudra ! Quoi, mes Peres, Jésus-Christ est,*

72 QUATORZIEME LETTRE.

il venu pour détruire la loi , & non pas pour l'accomplir ? *Les juges puniroient* , dit Lessius , *ceux qui tueroient en cette occasion ; mais on n'en seroit pas coupable en conscience.* Est-ce donc que la morale de Jésus-Christ est plus cruelle & moins ennemie du meurtre , que celle des païens , dont les juges ont pris ces loix civiles qui le condamnent ? Les chrétiens font-ils plus d'état des biens de la terre , ou font-ils moins d'état de la vie des hommes , que n'en ont fait les idolâtres & les infideles ? Sur quoi vous fondez-vous , mes Peres ? Ce n'est sur aucune loi expresse ni de Dieu , ni des hommes , mais seulement sur ce raisonnement étrange. *Les loix , dites-vous , permettent de se défendre contre les voleurs ; & de repousser la force par la force. Or la défense étant permise , le meurtre est aussi réputé permis , sans quoi la défense seroit souvent impossible.*

Cela est faux , mes Peres , que la défense étant permise , le meurtre
soit

soit aussi permis. C'est cette cruelle maniere de se défendre , qui est la source de toutes vos erreurs , & qui est appelée par la Faculté de Louvain UNE DÉFENSE MEURTRIERE , *Defensio occisiva* , dans leur censure de la doctrine de votre Pere Lamy sur l'homicide. Je vous soutiens donc qu'il y a tant de différence , selon les loix , entre tuer & se défendre , que dans les mêmes occasions où la défense est permise , le meurtre est défendu quand on n'est point en péril de mort. Ecoutez-le , mes Peres , dans Cujas au même lieu. *Il est permis de repousser celui qui vient pour s'emparer de notre possession ; MAIS IL N'EST PAS PERMIS DE LE TUER.* Et encore : *Si quelqu'un vient pour nous frapper , & non pas pour nous tuer , il est bien permis de le repousser , MAIS IL N'EST PAS PERMIS DE LE TUER.*

Qui vous a donc donné le pouvoir de dire , comme font Molina , Reginaldus , Filiutius , Escobar ; Lessius , & les autres : *Il est permis*

74 QUATORZIEME LETTRE.

*de tuer celui qui vient pour nous frapper ? Et ailleurs : Il est permis de tuer celui qui veut nous faire un affront , selon l'avis de tous les casuistes : Ex sententia omnium , comme dit Lessius n. 74. Par quelle autorité , vous qui n'êtes que des particuliers , donnez-vous ce pouvoir de tuer aux particuliers , & aux Religieux mêmes ? Et comment osez-vous usurper ce droit de vie & de mort , qui n'appartient essentiellement qu'à Dieu , & qui est la plus glorieuse marque de la puissance souveraine ? C'est sur cela qu'il falloit répondre ; & vous pensez y avoir satisfait , en disant simplement dans votre treizieme imposture , *Que la valeur pour laquelle Molina permet de tuer un voleur qui s'enfuit sans nous faire aucune violence , n'est pas aussi petite que j'ai dit , & qu'il faut qu'elle soit plus grande que six ducats .* Que cela est foible , mes Peres ! Où voulez-vous la déterminer ? A quinze ou seize ducats ? Je ne vous en ferai pas moins de reproches. Au-moins vous ne*

ſçauriez dire qu'elle paſſe la valeur d'un cheval. Car Leſſius *l. 2, c. 9, n. 74* décide nettement, *Qu'il eſt permis de tuer un voleur qui s'enſuit avec notre cheval*. Mais je vous diſ de plus, que ſelon Molina cette valeur eſt déterminée à ſix ducats, comme je l'ai rapporté : & ſi vous n'en voulez pas demeurer d'accord, prenons un arbitre que vous ne puiſſiez reſuſer. Je choiſis donc pour cela votre Pere Reginaldus, qui expliquant ce même lieu de Molina *l. 28, n. 68* déclare : *Que Molina y DÉTERMINE la valeur pour laquelle il n'eſt pas permis de tuer, à trois ou cinq ducats*. Et ainſi, mes Peres, je n'aurai pas ſeulement Molina, mais encore Reginaldus.

Il ne me ſera pas moins facile de réfuter votre quatorzieme impoſture, touchant la permiſſion *de tuer un voleur qui nous veut ôter un écu*, ſelon Molina. Cela eſt ſi conſtant, qu'Eſcobar vous le témoignera *tr. 1, ex. 7, n. 44*, où il dit que *Molina détermine régulièrement la valeur pour*

76 QUATORZIEME LETTRE.

*laquelle on peut tuer , à un écu. Aussi vous me reprochez seulement dans la quatorzieme imposture , que j'ai supprimé les dernieres paroles de ce passage : Que l'on doit garder en cela la modération d'une juste défense. Que ne vous plaignez - vous donc aussi de ce qu'Escobar ne les a point exprimées ? Mais que vous êtes peu fins ! Vous croyez qu'on n'entend pas ce que c'est , selon vous , que se défendre. Ne sçavons-nous pas que c'est 'user d'une défense meurtriere ? Vous voudriez faire entendre que Molina a voulu dire par-là , que quand on se trouve en péril de la vie en gardant son écu , alors on peut tuer , puisque c'est pour défendre sa vie. Si cela étoit vrai , mes Peres , pourquoi Molina diroit-il au même lieu , *Qu'il est contraire en cela à Carrerus & Bald* , qui permettent de tuer pour sauver sa vie ? Je vous déclare donc qu'il entend simplement , que si l'on peut sauver son écu sans tuer le voleur , on ne doit pas le tuer ; mais que si l'on ne le peut*

fauver qu'en tuant, encore même qu'on ne coure nul risque de sa vie, comme si le voleur n'a point d'armes, qu'il est permis d'en prendre & de le tuer pour sauver son écu; & qu'en cela on ne sort point, selon lui, de la modération d'une juste défense. Et pour vous le montrer, laissez-les s'expliquer lui-même, *tom. 4, tr. 3, d. 11, n. 5. On ne laisse pas de donner dans la modération d'une juste défense, quoiqu'on prenne des armes contre ceux qui n'en ont point, ou qu'on en prenne de plus avantageuses qu'eux. Je sçais qu'il y en a qui sont d'un sentiment contraire: mais je n'approuve point leur opinion, même dans le tribunal extérieur.*

Aussi, mes Peres, il est constant que vos auteurs permettent de tuer pour la défense de son bien & de son honneur, sans qu'on soit en aucun péril de sa vie. Et c'est par ce même principe qu'ils autorisent les duels, comme je l'ai fait voir par tant de passages sur lesquels vous n'avez rien répondu. Vous n'atta-

78 QUATORZIEME LETTRE.

quez dans vos écrits qu'un seul passage de votre Pere Layman, qui le permet, *lorsqu'autrement on seroit en péril de perdre sa fortune ou son honneur* : & vous dites que j'ai supprimé ce qu'il ajoute, *Que ce cas là est fort rare*. Je vous admire, mes Peres; voilà de plaisantes impostures que vous me reprochez. Il est bien question de sçavoir si ce cas-là est rare : il s'agit de sçavoir si le duel y est permis. Ce sont deux questions séparées. Layman en qualité de casuiste doit juger si le duel y est permis; & il déclare que oui. Nous jugerons bien sans lui si ce cas là est rare; & nous lui déclarerons qu'il est fort ordinaire. Et si vous aimez mieux en croire votre bon ami Diana, il vous dira *qu'il est fort commun*, *part. 5, tr. 19, Misc. 2, Resol. 99*. Mais qu'il soit rare, ou non, & que Layman suive en cela Navarre, comme vous le faites tant valoir, n'est ce pas une chose abominable qu'il consente à cette opinion? Que pour conserver un faux honneur il soit

permis en conscience d'accepter un duel, contre les Edits de tous les Etats chrétiens, & contre tous les Canons de l'Eglise, sans que vous ayez encore ici pour autoriser toutes ces maximes diaboliques, ni loix, ni canons, ni autorités de l'Ecriture ou des Peres, ni exemple d'aucun Saint, mais seulement ce raisonnement impie : *L'honneur est plus que la vie. Or il est permis de tuer pour défendre sa vie. Donc il est permis de tuer pour défendre son honneur.* Quoi, mes Peres, parce que le dérèglement des hommes leur a fait aimer ce faux honneur plus que la vie que Dieu leur a donnée pour le servir, il leur sera permis de tuer pour le conserver ? C'est cela même qui est un mal horrible, d'aimer cet honneur-là plus que la vie. Et cependant cette attache vicieuse, qui seroit capable de souiller les actions les plus saintes, si on les rapportoit à cette fin, sera capable de justifier les plus criminelles, parce qu'on les rapporte à cette fin ?

80 QUATORZIEME LETTRE.

Quel renversement, mes Peres !
 & qui ne voit à quel excès il peut
 conduire ? Car enfin il est visible
 qu'il portera jusqu'à tuer pour les
 moindres choses, quand on mettra
 son honneur à les conserver : je dis
 même jusqu'à tuer *pour une pomme*.
 Vous vous plaindriez de moi, mes
 Peres, & vous diriez que je tire de
 votre doctrine des conséquences
 malicieuses, si je n'étois appuyé sur
 l'autorité du grave Lessius, qui parle
 ainsi n. 68. *Il n'est pas permis de tuer*
pour une chose de petite valeur, comme
pour un écu, ou POUR UNE POMME,
AUT PRO POMO, si ce n'est qu'il nous
fût honteux de la perdre. Car alors on
peut la reprendre, & même tuer, s'il
est nécessaire, pour la ravoir : ET si
opus est occidere ; parce que ce n'est
pas tant défendre son bien que son hon-
neur. Cela est net, mes Peres. Et
 pour finir votre doctrine par une
 maxime qui comprend toutes les au-
 tres, écoutez celle-ci de votre Pere
 Héreau, qui l'avoit prise de Lessius :
Le droit de se défendre s'étend à tout ce

qui est nécessaire pour nous garder de toute injure.

Que d'étranges suites sont enfermées dans ce principe inhumain, & combien tout le monde est-il obligé de s'y opposer, & sur tout les personnes publiques ! Ce n'est pas seulement l'intérêt général qui les y engage, mais encore le leur propre ; puisque vos casuistes cités dans mes Lettres, étendent leurs permissions de tuer jusqu'à eux. Et ainsi les factieux qui craindront la punition de leurs attentats, lesquels ne leur paroissent jamais injustes, se persuadent aisément qu'on les opprime par violence, croiront en même tems, *Que le droit de se défendre s'étend à tout ce qui est nécessaire pour se garder de toute injure.* Ils n'auront plus à vaincre les remords de la conscience, qui arrêtent la plupart des crimes dans leur naissance, & ils ne penseront plus qu'à surmonter les obstacles du dehors.

Je n'en parlerai point ici, mes Peres, non plus que des autres meur-

82 QUATORZIEME LETTRE.

tres que vous avez permis , qui sont encore plus abominables , & plus importans aux Etats que tous ceux-ci , dont Lessius traite si ouvertement dans les *Pontes* 4 & 10 aussi bien que tant d'autres de vos auteurs. Il seroit à désirer que ces horribles maximes ne fussent jamais sorties * de l'enfer ; & que le diable qui en est le premier auteur , n'eût jamais trouvé des hommes assez dévoués à ses ordres pour les publier parmi les chrétiens.

Il est aisé de juger par tout ce que j'ai dit jusques ici, combien le relâchement de vos opinions est contraire à la sévérité des loix civiles ,

* Je suis bien aise de rapporter ici un fait important qui fait beaucoup d'honneur à M. Arnaud. On lui communiqua un Ouvrage considérable , où l'on avoit rapporté toutes les autorités des auteurs Jésuites préjudiciables à la vie des Rois & des Souverains. Cet illustre Docteur en empêcha l'impression , sur cette raison qu'il étoit dangereux pour la sûreté des Rois , & pour l'honneur des Jésuites, qu'un pareil Ouvrage vît jamais le jour : & de fait l'Ouvrage ne fut point imprimé. Quelqu'un , moins délicat que M. Arnaud , en a fait imprimer un pareil dans le Livre qui a pour titre , *Recueil de Pièces concernant l'Histoire de la Compagnie de Jésus* , par le P. Jouvenç.

& même païennes. Que sera-ce donc si on les compare avec les loix ecclésiastiques, qui doivent être incomparablement plus saintes, puisqu'il n'y a que l'Eglise qui connoisse & qui possède la véritable sainteté? Ainsi cette chaste épouse du Fils de Dieu, qui à l'imitation de son époux sçait bien répandre son sang pour les autres, mais non pas répandre pour elle celui des autres, a pour le meurtre une horreur toute particulière, & proportionnée aux lumières particulières que Dieu lui a communiquées. Elle considère les hommes non-seulement comme hommes, mais comme images du Dieu qu'elle adore. Elle a pour chacun d'eux un saint respect qui les lui rend tous vénérables, comme rachetés d'un prix infini, pour être faits les temples du Dieu vivant. Et ainsi elle croit que la mort d'un homme, que l'on tue sans l'ordre de son Dieu, n'est pas seulement un homicide, mais un sacrilège, qui la prive d'un de ses membres : puisque, soit qu'il

84 QUATORZIEME LETTRE.

soit fidele, soit qu'il ne le soit pas, elle le considere toujours, ou comme étant l'un de ses enfans, ou comme étant capable de l'être.

Ce sont, mes Peres, ces raisons toutes saintes, qui depuis que Dieu s'est fait homme pour le salut des hommes, ont rendu leur condition si considerable à l'Eglise, qu'elle a toujours puni l'homicide qui les détruit, comme un des plus grands attentats qu'on puisse commettre contre Dieu. Je vous en rapporterai quelques exemples, non pas dans la pensée que toutes ces sévérités doivent être gardées, je sçais que l'Eglise peut dispenser diversement de cette discipline extérieure; mais pour faire entendre quel est son esprit immuable sur ce sujet. Car les pénitences qu'elle ordonne pour le meurtre, peuvent être différentes selon la diversité des tems; mais l'horreur qu'elle a pour le meurtre, ne peut jamais changer par le changement des tems.

L'Eglise a été long-tems à ne ré-

concilier qu'à la mort ceux qui étoient coupables d'un homicide volontaire, tels que sont ceux que vous permettez. Le célèbre concile d'Ancyre les soumet à la pénitence durant toute leur vie; & l'Eglise a cru depuis être assez indulgente envers eux, en réduisant ce tems à un très grand nombre d'années. Mais pour détourner encore davantage les chrétiens des homicides volontaires, elle a puni très sévèrement ceux mêmes qui étoient arrivés par imprudence, comme on peut voir dans saint Basile, dans saint Grégoire de Nyffe, dans les décrets du Pape Zacharie & d'Alexandre II. Les canons rapportés par Isaac évêque de Langres, *tr. 2, 13 ordonnent sept ans de pénitence pour avoir tué en se défendant.* Et on voit que S. Hildebert, évêque du Mans, répondit à Yves de Chartres : *Qu'il a eu raison d'interdire un Prêtre pour toute sa vie, qui pour se défendre, avoit tué un voleur d'un coup de pierre.*

N'ayez donc plus la hardiesse de

86 QUATORZIÈME LETTRE.

dire que vos décisions sont conformes à l'esprit & aux canons de l'Eglise. On vous défie d'en montrer aucun qui permette de tuer pour défendre son bien seulement : car je ne parle pas des occasions où on auroit à défendre sa vie , *se suaque liberando* : vos propres auteurs confessent qu'il n'y en a point , comme entr'autres votre Pere Lamy , *tom. 5, disp. 36, num. 136. Il n'y a, dit-il, aucun Droit divin ni humain, qui permette expressément de tuer un voleur qui ne se défend pas.* Et c'est néanmoins ce que vous permettez expressément. On vous défie d'en montrer aucun qui permette de tuer pour l'honneur , pour un soufflet , pour une injure & une médifance. On vous défie d'en montrer aucun qui permette de tuer les témoins , les Juges & les Magistrats , quelque injustice qu'on en appréhende. L'esprit de l'Eglise est entièrement éloigné de ces maximes féditieuses , qui ouvrent la porte aux soulèvemens , auxquels les peuples sont si natu-

rellement portés. Elle a toujours enseigné à ses enfans qu'on ne doit point rendre le mal pour le mal; qu'il faut céder à la colere; ne point résister à la violence; rendre à chacun ce qu'on lui doit, honneur, tribut, soumission; obéir aux Magistrats & aux Supérieurs, même injustes, parce qu'on doit toujours respecter en eux la puissance de Dieu qui les a établis sur nous. Elle leur défend encore plus fortement que les loix civiles, de se faire justice à eux-mêmes: & c'est par son esprit que les Rois chrétiens ne se la font pas dans les crimes mêmes de léze-majesté au premier chef, & qu'ils remettent les criminels entre les mains des Juges, pour les faire punir selon les loix, & dans les formes de la justice, qui sont si contraires à votre conduite, que l'opposition qui s'y trouve vous fera rougir. Car puisque ce discours m'y porte, je vous prie de suivre cette comparaison, entre la maniere dont on peut tuer ses ennemis selon vous,

88 QUATORZIEME LETTRE.

& celle dont les Juges font mourir les criminels.

Tout le monde sçait , mes Peres , qu'il n'est jamais permis aux particuliers de demander la mort de personne , & que quand un homme nous auroit ruinés , estropiés , brûlé nos maisons , tué notre pere , & qu'il se disposeroit encore à nous assassiner , à nous perdre d'honneur , on n'écouterait point en justice la demande que nous ferions de sa mort. De sorte qu'il a fallu établir des personnes publiques qui la demandent de la part du Roi , ou plutôt de la part de Dieu. A votre avis , mes Peres , est-ce par grimace & par feinte que les Juges chrétiens ont établi ce règlement ? Et ne l'ont-ils pas fait pour proportionner les loix civiles à celles de l'Evangile ; de peur que la pratique extérieure de la justice ne fût contraire aux sentimens intérieurs que des chrétiens doivent avoir ? On voit assez combien ce commencement des voies de la justice vous confond ;

mais le reste vous accablera.

Supposez donc , mes Peres , que ces personnes publiques demandent la mort de celui qui a commis tous ces crimes , que fera-t-on là-dessus ? Lui portera-t-on incontinent le poignard dans le sein ? Non , mes Peres ; la vie des hommes est trop importante , on y agit avec plus de respect : les loix ne l'ont pas soumise à toutes sortes de personnes , mais seulement aux juges dont on a examiné la probité & la suffisance. Et croyez-vous qu'un seul fût pour condamner un homme à mort ? Il en faut sept pour le moins , mes Peres. Il faut que de ces sept , il n'y en ait aucun qui ait été offensé par le criminel , de peur que la passion n'altère ou ne corrompe son jugement. Et vous sçavez , mes Peres , qu'afin que leur esprit soit aussi plus pur , on observe de donner les heures du matin à ces fonctions : tant on apporte de soin pour les préparer à une action si grande , où ils tiennent la place de Dieu , dont ils sont

les ministres , pour ne condamner que ceux qu'il condamne lui-même.

Et c'est pourquoi , afin d'y agir comme fideles dispensateurs de cette puissance divine , d'ôter la vie aux hommes , ils n'ont la liberté de juger que selon les dépositions des témoins , & selon toutes les autres formes qui leur sont prescrites : ensuite desquelles ils ne peuvent en conscience prononcer que selon les loix , ni juger dignes de mort que ceux que les loix y condamnent. Et alors , mes Peres , si l'ordre de Dieu les oblige d'abandonner au supplice le corps de ces misérables , le même ordre de Dieu les oblige de prendre soin de leurs ames criminelles ; & c'est même parce qu'elles sont criminelles , qu'ils sont plus obligés à en prendre soin ; de sorte qu'on ne les envoie à la mort , qu'après leur avoir donné moyen de pourvoir à leur conscience. Tout cela est bien pur & bien innocent : & néanmoins l'Eglise abhorre tellement le

fang, qu'elle juge encore incapables du ministère de ses autels ceux qui auroient assisté à un arrêt de mort, quoiqu'accompagné de ces circonstances si religieuses : par où il est aisé de concevoir quelle idée l'Eglise a de l'homicide.

Voilà, mes Peres, de quelle sorte, dans l'ordre de la justice, on dispose de la vie des hommes : voyous maintenant comme vous en disposez. Dans vos nouvelles loix, il n'y a qu'un juge, & ce juge est celui-là même qui est offensé. Il est tout ensemble le juge, la partie & le bourreau. Il se demande à lui-même la mort de son ennemi, il l'ordonne, il l'exécute sur-le-champ; & sans respect ni du corps ni de l'ame de son frere, il tue & damne celui pour qui Jésus-Christ est mort; & tout cela pour éviter un soufflet, ou une médisance, ou une parole outrageuse, ou d'autres offenses semblables, pour lesquelles un juge, qui a l'autorité légitime, seroit criminel d'avoir condamné à la mort

92 QUATORZIEME LETTRE.

ceux qui les auroient commises ; parce que les loix sont très éloignées de les y condamner. Et enfin, pour comble de ces excès , on ne contracte ni péché , ni irrégularité , en tuant de cette sorte sans autorité , & contre les loix , quoiqu'on soit Religieux , & même Prêtre. Où en sommes-nous , mes Peres ? Sont-ce des Religieux & des Prêtres qui parlent de cette sorte ? Sont-ce des Chrétiens ? Sont-ce des Turcs ? Sont-ce des hommes ? Sont-ce des démons ? Et sont-ce-là des *mysteres révélées par l'Agneau à ceux de sa Société* , ou des abominations suggérées par le Dragon à ceux qui suivent son parti ?

Car enfin , mes Peres , pour qui voulez-vous qu'on vous prenne ? Pour des enfans de l'Evangile , ou pour des ennemis de l'Evangile ? On ne peut être que d'un parti ou de l'autre , il n'y a point de milieu. *Qui n'est point avec Jésus-Christ est contre lui.* Ces deux genres d'hommes partagent tous les hommes. Il

Y a deux peuples & deux mondes répandus sur toute la terre, selon S. Augustin : le monde des enfans de Dieu, qui forme un corps dont Jésus-Christ est le chef & le roi : & le monde ennemi de Dieu, dont le diable est le chef & le roi. Et c'est pourquoi Jésus-Christ est appelé le Roi & le Dieu du monde ; parce qu'il a par-tout des sujets & des adorateurs : & que le diable est aussi appelé dans l'Écriture le Prince du monde, & le Dieu de ce siècle ; parce qu'il a par-tout des sup-pôts & des esclaves. Jésus-Christ a mis dans l'Eglise, qui est son empire, les loix qu'il lui a plu selon sa sagesse éternelle ; & le diable a mis dans le monde, qui est son royaume, les loix qu'il a voulu y établir. Jésus-Christ a mis l'honneur à souffrir ; le diable à ne point souffrir. Jésus-Christ a dit à ceux qui reçoivent un soufflet, de tendre l'autre joue ; & le diable a dit à ceux à qui on veut donner un soufflet, de tuer ceux qui leur voudront faire

94 QUATORZIEME LETTRE.

cette injure. Jésus-Christ déclare heureux ceux qui participent à son ignominie; & le diable déclare malheureux ceux qui sont dans l'ignominie. Jésus-Christ dit : Malheur à vous quand les hommes diront du bien de vous ; & le diable dit : Malheur à ceux dont le monde ne parle pas avec estime.

Voyez donc maintenant , mes Peres , duquel de ces deux royaumes vous êtes. Vous avez ouï le langage de la ville de paix, qui s'appelle la Jérusalem mystique ; & vous avez ouï le langage de la ville de trouble , que l'Ecriture appelle *la spirituelle Sodome* : lequel de ces deux langages entendez-vous ? Lequel parlez-vous ? Ceux qui sont à Jésus-Christ ont les mêmes sentimens que Jésus-Christ , selon Saint Paul ; & ceux qui sont enfans du Diable , *ex patre diabolo* , qui a été homicide dès le commencement du monde , suivent les maximes du diable , selon la parole de Jésus-Christ. Ecoutons donc le langage de

voire école , & demandons à vos auteurs : Quand on nous donne un soufflet , doit-on l'endurer , plutôt que de tuer celui qui le veut donner ? ou bien est-il permis de tuer pour éviter cet affront ? *Il est permis* , disent Lessius , Molina , Escobar , Reginaldus , Filiutius , Bardellus , & autres Jésuites , *de tuer celui qui nous veut donner un soufflet*. Est-ce-là le langage de Jésus-Christ ? Répondez-nous encore. Seroit-on sans honneur en souffrant un soufflet , sans tuer celui qui l'a donné ? *N'est-il pas véritable* , dit Escobar , *que tandis qu'un homme laisse vivre celui qui lui a donné un soufflet , il demeure sans honneur* ? Oui , mes Peres , *sans cet honneur* que le diable a transmis de son esprit superbe en celui de ses superbes enfans. C'est cet honneur qui a toujours été l'idole des hommes possédés par l'esprit du monde. C'est pour se conserver cette gloire , dont le démon est le véritable distributeur , qu'ils lui sacrifient leur vie par la fureur des

duels à laquelle ils s'abandonnent, leur honneur par l'ignominie des supplices auxquels ils s'exposent, & leur salut par le péril de leur damnation auquel il s'engagent, & qui les a fait priver de la sépulture même par les canons ecclésiastiques. Mais on doit louer Dieu de ce qu'il a éclairé l'esprit du Roi par des lumieres plus pures que celles de vótre théologie. Ses Edits, si séveres sur ce sujet, n'ont pas fait que le duel fût un crime, ils n'ont fait que punir le crime qui est inséparable du duel. Il a arrêté par la crainte de la rigueur de sa justice, ceux qui n'étoient pas arrêtés par la crainte de la justice de Dieu : & sa piété lui a fait connoître que l'honneur des chrétiens consiste dans l'observation des ordres de Dieu & des regles du christianisme, & non pas dans ce fantôme d'honneur, que vous prétendez, tout vain qu'il est, être une excuse légitime pour les meurtres. Ainsi vos décisions meurtrieres sont maintenant

nant en averfion à tout le monde ; & vous feriez mieux confeillés de changer de fentimens , fi ce n'eft par principe de religion , au-moins par maxime de politique. Prévenez, mes Peres , par une condamnation volontaire de ces opinions inhumaines , les mauvais effets qui en pourroient naître , & dont vous feriez refponfables. Et pour concevoir plus d'horreur de l'homicide , fouvenez-vous que le premier crime des hommes corrompus , a été un homicide en la perfonne du premier juſte ; que leur plus grand crime a été un homicide en la perfonne du chef de tous les juſtes ; & que l'homicide eſt le ſeul crime qui détruit tout enſemble l'Etat , l'Eglife , la nature & la piété.

JE viens de voir la réponſe de votre apologiſte à ma treizieme Lettre. Mais ſ'il ne répond pas mieux à celle-ci , qui ſaſſait à la plupart de ſes difficultés , il ne méritera pas de réplique. Je le plains de le voir

98 QUATORZIEME LETTRE.

fortir à toute heure hors de son sujet, pour s'étendre en des calomnies contre les vivans & contre les morts. Mais pour donner créance aux mémoires que vous lui fournissez, vous ne deviez pas lui faire défavouer publiquement une chose aussi publique que le soufflet de Compiègne. Il est constant, mes Peres, par l'aveu de l'offensé, qu'il a reçu sur sa joue un coup de la main d'un Jésuite; & tout ce qu'ont pu faire vos amis, a été de mettre en doute s'il l'a reçu de l'avant-main, ou de l'arriere-main; & d'agiter la question, si un coup de revers de la main sur la joue, doit être appelé soufflet, ou non. Je ne sçais à qui il appartient d'en décider; mais je croirai cependant que c'est au moins un soufflet probable. Cela me met en sûreté de conscience.



N O T E
S U R L A X I V L E T T R E,
O U
DISSERTATION THÉOLOGIQUE
S U R L' H O M I C I D E.

Où l'on pose quelques principes nécessaires pour mieux comprendre cette doctrine sur l'Homicide.

S E C T I O N P R E M I E R E.

§. I.

Premier principe : Que l'homme a été plus corrompu par le péché originel dans sa volonté que dans son entendement , & qu'ainsi il a plus d'opposition pour les vérités qui regardent les mœurs , & en juge moins sainement , que de celles qui regardent la foi.

PUisque les Jésuites persistent à soutenir avec une opiniâtreté surprenante les opinions sanguinaires de leurs confrères sur l'homicide , & que l'Apologiste des Jésuites & celui des Casuistes entreprennent de nouveau de les défendre ; je crois qu'il ne sera pas inutile , pour réprimer leur témérité , d'ajouter quelque

Eij

100 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

chose à tout ce que Montalte en dit dans cette Lettre : d'autant plus que les principes que nous établirons , peuvent s'appliquer non - seulement à la matiere de l'homicide dont il s'agit ici , mais aussi à celle de la calomnie dont nous parlerons dans la suite , & à celle de la simonie dont nous avons parlé ailleurs. Ils pourront encore donner de grandes lumieres pour réfuter une infinité d'autres opinions corrompues qu'on trouve dans les Casuistes. Au reste j'emprunterai de Messieurs les Curés de Paris tout ce que je dirai ici , & je ne ferai qu'étendre dans ces Notes la doctrine qu'ils établissent dans leurs excellens & savans Ecrits.

Le péché originel , qui , comme la foi nous l'enseigne , a corrompu toute la nature humaine , n'a pas seulement corrompu notre corps , mais il a fait aussi une plaie très funeste à notre ame , & l'a blessée dans ses deux principales facultés , l'entendement & la volonté. L'une & l'autre ont participé à ce péché , & en ont éprouvé les suites malheureuses. L'entendement obscurci & comme aveuglé , s'est trouvé incapable de connoître la vérité ; & la volonté , en se séparant du souverain bien , s'est répandue dans l'amour des créatures & d'elle - même. Cependant , comme la volonté avoit eu plus de part au péché que l'entendement , sa corruption a été beaucoup plus grande que les

DISSERT. SUR L'HOMICIDE. 101
ténèbres de l'entendement n'ont été
laissées.

Mais comme la volonté ne peut-être
trompée qu'elle n'obscurcisse l'enten-
dement, cette corruption de la volonté a
produit de nouvelles ténèbres dans l'es-
prit, à l'égard de toutes les choses vers
lesquelles la volonté s'est portée par un
désordre déréglé. C'est ce qui fait que no-
tre esprit n'est jamais plus obscurci &
est aveugle, que quand il s'agit de dis-
tinguer le bien d'avec le mal, & de choi-
sir les règles qu'il doit suivre dans sa
conduite; parce qu'outre son peu de pé-
nétration naturelle, il est encore environné
de ténèbres qui viennent de la concupis-
cence. C'est ce qui produit cette diversité
d'opinions de mœurs que nous voyons parmi
les hommes. C'est ce qui fait qu'il n'y a
rien de si impie & de si criminel, qui ne
soit regardé dans quelque partie du monde
comme saint & comme permis. Si l'esprit
ne comprend pas les mystères de la foi,
il ne les aime pas. Mais il a de
l'éloignement & de l'aversion pour les
préceptes moraux, qui lui commandent
de mettre un frein à ses passions. C'est
pourquoi on persuadera bien plutôt à un
Chinois ou à un Américain, de croire
qu'il n'y a qu'un seul Dieu, que de re-
noncer à la pluralité des femmes, ou de
supprimer les mouvemens de la vengeance.
Dieu a préparé aux hommes des re-

102 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

medes pour ces deux sortes de maux. Il les a retirés des opinions insensées où ils étoient sur la Divinité, en se faisant connoître à eux. Il les a retirés des diverses erreurs où ils étoient sur la morale, & les a fait rentrer dans la voie de la vérité, en leur donnant une loi. Et pour leur faire sentir le besoin qu'ils avoient de cette loi, il les a abandonnés pendant plus de deux mille ans à leurs égaremens, afin que leur propre expérience les convainquît de leur misère & de leur aveuglement. « Dieu, » dit excellemment saint Thomas *, a » laissé les hommes pendant le tems qu'a » duré la loi naturelle, sans leur donner » d'autre loi. Et les erreurs où ils sont » tombés ont convaincu leur orgueil de » la profonde ignorance où le péché les » a plongés ».

De peur même que nous n'oubliaffions un si grand bienfait, & que nous ne crussions avoir acquis cette connoissance par nos propres forces, Dieu a voulu laisser encore une infinité de nations dans l'erreur, pour nous faire voir sans cesse dans cette multitude de peuples différens, ce que peut la raison abandonnée à elle-même, & combien elle est incapable de connoître le bien & le mal.

C'est pourquoi un Théologien véritablement humble & chrétien, a autant de

* *In Ep. ad Gal. c. 3. vers. 7.*

népris pour sa raison, qu'il a de respect pour cette lumière qu'il reçoit de Dieu. Le principal usage qu'il fait de sa raison, est de s'en servir pour se convaincre que rien n'est plus raisonnable que de soumettre la raison à la loi de Dieu, & d'en fixer la légèreté par les heureux liens de autorité divine. Et cette obéissance n'est pas sans récompense. Il mérite de comprendre la souveraine justice des commandemens de Dieu, après l'avoir adorée sans la comprendre. Celui, au-contraindre, qui, au-lieu d'avoir ce religieux respect pour la loi de Dieu, consulte de nouveau sa raison, la prend seule pour guide de sa conduite, & croit qu'elle suffit pour discerner ce qui est bon & ce qui est mauvais; celui-là se rend coupable d'une ingratitude criminelle, il méprise les bienfaits de Dieu, &, selon les termes de l'Evangile, *il aime mieux les ténèbres que l'Evangile.*

Or cette lumière céleste que nous devons préférer à la raison, n'est autre chose que la parole de Dieu, ou écrite, ou passée jusqu'à nous par une tradition non interrompue depuis les Apôtres. C'est ce qui a fait dire au Prophète Roi * : *Votre parole est la lampe qui éclaire mes pas, & la lumière qui me conduit dans les sentiers où je marche.* C'est la raison de ce commande-

104 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

ment que Dieu fait au peuple d'Israël dans le livre de Josué (a) *Que le livre de cette loi, dit-il, soit toujours proche de vous : ayez soin de le méditer jour & nuit, afin que vous observiez & que vous fassiez tout ce qui y est écrit. Ce sera alors que vous rendrez votre voie droite, & que vous en aurez l'intelligence. Ne vous en détournerez point ni à droite ni à gauche., afin que vous agissiez avec discernement en tout ce que vous faites.* C'est encore la raison de la défense qu'il lui fait ailleurs (b) en ces termes : *Vous ne vivrez point dans la terre que le Seigneur vous doit donner, comme on vit ici aujourd'hui, où chacun fait ce que bon lui semble ; mais vous y observerez tout ce que je vous ordonne.* C'est enfin sur ce même principe qu'est fondé cet avertissement que saint Paul donne à un de ses disciples : « Quant à vous, dit-il (c), » demeurez ferme dans les choses que » vous avez apprises, & qui vous ont été » confiées, sachant de qui vous les avez » apprises, & considérant que vous avez » été nourri dès votre enfance dans les » Lettres saintes, qui peuvent vous instruire pour le salut par la foi qui est en » Jésus-Christ. Car toute Ecriture qui est » inspirée de Dieu, est utile pour instruire, pour reprendre, pour corriger,

(a) Josué, c. 1. v. 6. 7. 8.

(b) Deut. c. 12. v. 8. & 14.

(c) 2. Tim. c. 3. v. 14. & 15.

» & pour conduire à la piété & à la justice ».

§. II.

Second principe : Que l'on doit puiser dans la Tradition le sens des Ecritures sur la morale comme sur la foi.

SI ceux qui n'ont pas la parole de Dieu pour guide ne peuvent manquer de s'égarer , ceux qui l'expliquent par leur propre esprit , & qui mettent selon leur caprice des exceptions à ses préceptes , tombent presque dans les mêmes erreurs & dans les mêmes égaremens. Car il n'y a rien de si précis , ni de si clair dans l'Ecriture , qu'on ne puisse éluder par quelque artifice.

Dieu , pour remédier à ce mal , a voulu que nous reçussions le véritable sens des Ecritures , par le même canal qu'elles font venues à nous. Ce canal est la tradition , qui est , selon la doctrine constante des Peres , la source commune où nous ne devons pas moins puiser les regles de nos mœurs , que les vérités de notre foi. C'est sur ce principe qu'Innocent I , écrivant à Victricius : « Ce ne sont point , » dit il , nos préceptes que nous publions ; » mais les préceptes établis par la tradition des Apôtres & des Peres , que la

106 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

» lâcheté de quelques Pasteurs a fait né-
 » gliger , & que nous désirons de voir
 » observés par tout le monde , suivant
 » l'avis que S. Paul nous donne dans son
 » Epître aux Thessaloniens : *Demeurez*
 » *fermes* , dit-il , & *conservez les traditions*
 » *que vous avez apprises , soit par nos paroles ,*
 » *soit par notre lettre* ».

Le huitieme Concile , tenu à Constan-
 tinople , dit la même chose d'une maniere
 encore plus expresse. « Pour marcher
 » sûrement , dit-il * , dans le chemin
 » royal & dans la voie droite de la jus-
 » tice de Dieu , & pour ne point tomber
 » dans l'erreur , il faut suivre les regles
 » que les saints Peres ont établies ,
 » qui sont comme des flambeaux ardents
 » & toujours allumés pour nous conduire.
 » C'est pourquoi nous déclarons qu'on
 » doit garder & observer avec soin les
 » décisions de l'Eglise Catholique &
 » Apostolique , que nous avons reçues
 » par la tradition tant des saints Apôtres
 » que des Conciles orthodoxes , soit
 » œcuméniques , soit provinciaux , &
 » des Peres ou Docteurs de l'Eglise qui
 » ont parlé par l'Esprit de Dieu. Car le
 » grand Apôtre nous avertit très expres-
 » sément , de garder les traditions que
 » nous avons apprises , soit par les paro-
 » les , soit par les écrits des Anciens

» qui se sont distingués par la sainteté de
 » leur vie ».

Et le second Concile de Limoges tenu en 1134. « Ce que nous devons, dit-il, observer en toutes choses & sur toutes choses, c'est de donner aux peuples, non nos propres traditions, mais les commandemens de Dieu ; de ne les obliger à rien qui ne soit appuyé sur l'autorité des divines écritures, & de n'avoir pas la présomption, ce qu'à Dieu ne plaise, de rien établir, enseigner, ou ordonner de nous-mêmes, & qui ne soit prescrit par les commandemens de Dieu, & par les maximes des saints Peres.

„ Parce que nous avons reçu la foi par les Apôtres, dit Pierre Damien *, & la discipline que l'on doit observer dans l'Eglise par les hommes apostoliques qui leur ont succédé, nous conservons presque avec une même religion, & l'ordre de cette discipline que nous tenons des anciens, & les fondemens de la foi qui sont inviolables. C'est pour-quoi saint Paul recommande à Timothée de sçavoir l'ordre qu'il faut garder dans la maison de Dieu „.

Et l'Auteur de l'Apologétique pour Grégoire VII dit, “ qu'on ne doit pas „ moins s'opposer à ceux qui attaquent

* Ep. 18.

108 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

„ les regles autorisées par l'Eglise, qu'à
 „ ceux qui attaquent la foi, puisque c'est
 „ imiter les démons, que de suivre les
 „ regles des saints Peres dans ce qui
 „ regarde seulement la foi, & de les
 „ abandonner dans ce qui regarde les
 „ mœurs „.

Entin le même Grégoire VII s'exprime
 d'une maniere encore plus forte. “ Con-
 „ sidérant, dit-il, ce mépris qu'on fait
 „ depuis long tems de la discipline de
 „ l'Eglise, & la hardiesse avec laquelle
 „ on la néglige, & que par l'instigation
 „ du diable on anéantit & on foule aux
 „ pieds ces regles saintes, qui sont les
 „ principaux & les veritables moyens que
 „ nous ayons de sauver les ames ; touchés
 „ du danger évident où est le troupeau
 „ du Seigneur, nous avons recours aux
 „ décisions & à la doctrine des SS. Peres ;
 „ nous n'établissons rien de nouveau,
 „ rien de notre propre invention : nous
 „ ne faisons que proposer la premiere &
 „ l'unique regle de discipline ecclésiast-
 „ tique, & montrer le chemin par lequel
 „ les saints Peres ont marché, & où nous
 „ devons rentrer en abandonnant l'erreur.
 „ Car nous ne connoissons point d'autre
 „ porte par laquelle les brebis & les
 „ Pasteurs du troupeau de Jésus-Christ
 „ puissent arriver au salut & à la vie
 „ éternelle, que celle qu'il nous a mon-
 „ trée lui-même quand il dit : *Je suis la*

orte ; si quelqu'un entre par moi , il sera sauvé , & il trouvera des pâturages. Nous ne connoissons point d'autre voie que celle qu'il nous a fait annoncer par les Apôtres , qui a été suivie par les saints Peres , & qui nous est marquée dans l'Evangile & dans toutes les pages de l'Ecriture ,.

Il s'ensuit évidemment de ce principe , que lorsque les Peres ont entendu généralement un commandement de Dieu , nous le devons entendre dans la même généralité , & n'approuver aucune exception qui en resserre l'étendue , si elle n'a été approuvée par les Peres ; & que par conséquent si on en veut introduire quelque une , qu'on voit clairement qu'ils ont rejetée , on doit la rejeter sans hésiter.

§. III.

Application de ces principes à la doctrine pernicieuse de l'Apologiste sur l'Homicide. Regles certaines pour examiner ces questions.

ON ne sçauroit dire combien dans un seul passage l'Apologiste des Caïstes a ramassé d'erreurs pernicieuses contre ces principes. C'est à la page 88. qu'il parle ainsi : « Faites - nous voir ,

§ 110 NOTE SUR LA XIV LETTRE:

„ disent ils à Montalte, que Dieu veut
 „ qu'on épargne la vie des voleurs &
 „ qui outragent indignement un homme
 „ d'honneur. Faites-nous voir que cette
 „ défense de tuer est un précepte qui
 „ est né avec nous, & que nous ne de-
 „ vons pas nous conduire par la lumière
 „ naturelle, pour discerner quand il est
 „ permis, ou quand il est défendu de
 „ tuer son prochain. Il faut un texte ex-
 „ près pour cela. Celui dont vous vous
 „ êtes servi ne défend autre chose, sinon
 „ de ne point tuer sans cause légitime,,.

Ce seul passage suffit pour abolir tous les commandemens de Dieu. Car qu'y a-t-il de si clair & de si évident, qu'on ne puisse facilement éluder par cette exception? Dieu fait un commandement général de ne point commettre d'adultère : *Vous ne commettrez point d'adultère*, dit le Décalogue. C'est - à - dire, vous n'en commettrez point, *s'il n'y a une cause légitime*, dira un homme instruit dans la morale des Jésuites. Dieu fait de même un commandement général de ne point adorer les idoles. Mais si on admet l'exception des Jésuites, on dira, malgré cette défense, que les chrétiens qu'on obligeoit par la crainte de la mort à présenter de l'encens aux idoles, le pouvoient faire sans crime; parce que le commandement de ne point rendre d'honneur aux idoles, se doit entendre de ne le point faire sans

DISSERT. SUR L'HOMICIDE. III

cause légitime, dont, selon l'Apologiste, il appartient à la raison de juger. Or il est certain qu'elle jugera facilement que la nécessité de sauver sa vie, en est une cause assez légitime. Car nous voyons que non-seulement les plus sages d'entre les païens en ont été persuadés, comme saint Augustin le remarque de Socrate; que non-seulement plusieurs hérétiques ont enseigné depuis, que cela étoit permis, & ont été condamnés pour cela par l'Eglise: mais que les Jésuites même ont porté les Chinois à faire la même chose, ainsi que le rapporte Hurtado, & M. l'évêque d'Angelopolis, dans la lettre au pape Innocent X*.

Ne sera-t-il pas facile d'éluder de même ce commandement, *Vous ne porterez point de faux témoignage*? Ou plutôt les Jésuites ne l'ont ils pas éludé par une semblable exception, en soutenant qu'il défend seulement de calomnier sans sujet, comme la Lettre suivante nous le fera voir?

Mais pour revenir au commandement de ne point tuer, puisqu'il suffit pour s'en dispenser, que la raison juge

* Pour ce qui regarde les Idolâtries Chinoises, qui sont permises par les Jésuites, on doit voir le 3. volume & le 6. de la *Morale pratique des Jésuites*, livre excellent, contre lequel la Société n'a pas osé élever la voix; tant ce que M. Arnauld a dit est convaincant.

112 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

qu'il y a une cause légitime de tuer, en combien d'occasions ne s'en croira-t-on pas dispensé ? Combien d'homicides ne sera-t-il pas permis de commettre, quelquefois de l'aveu même des Jésuites, quelquefois aussi malgré eux, mais toujours conséquemment à leurs principes ? Il est permis, disent-ils, de tuer celui qui me veut donner un soufflet ; parce que la raison juge qu'un soufflet est une cause légitime pour tuer un homme. Donc il est aussi permis de venger un soufflet qu'on a donné à un ami, par la mort de celui qui le lui a donné ; & ceux qui offrent pour cela leurs services à d'autres, ne se rendent point criminels. Il est permis, disent encore les Jésuites, de tuer un calomniateur ou un voleur. Donc à plus forte raison est-il permis de tuer les ennemis de la Religion, ceux qui nuisent au salut des autres, qui les portent à pécher, soit par leur mauvaise doctrine, soit par leurs mauvais exemples, ou de quelque autre manière que ce soit. Car quelle cause plus légitime peut-on avoir de tuer ? Quand la maxime des Jésuites aura-t-elle lieu, si ce n'est dans ces rencontres ? S'il est permis de tuer pour conserver sa vie, combien le doit-il être davantage de tuer pour conserver la vie de l'ame, qui est infiniment plus considérable que celle du corps ?

Mais que de meurtres permis par cette

le exception , à quiconque s'en voudra vir ! Si une femme paroît avec un habit modeste , & qu'elle porte les hommes péché ; si un évêque ou un curé scanse son peuple par sa mauvaise conduite, sa négligence , ou par sa doctrine ; si on croit qu'une personne fait quelque préjudice à la Religion : qui doute que le principe des Jésuites ne fournisse des raisons pour tuer en conscience tous ces gens-là ? Qu'est-ce qui mit le poignard à la main de Clément & de Ravallac * , ces détestables parricides de deux rois de France , sinon ces cruelles opinions ? Quel intérêt les ministres des rois , que ces peuples regardent toujours comme les auteurs de leurs misères , n'ont-ils pas d'en arrêter le cours ? Que n'ont-ils pas à craindre de cette doctrine des Jésuites ? Leur vie ne dépend plus des loix

* Je ne puis m'empêcher de marquer ici ce que j'ai lu dans un auteur moderne sur la mort de Henri IV. « On s'est imaginé , dit cet auteur , que la mort de Henri IV étoit le coup d'un insensé , qui avoit perdu l'esprit. On se trompe : ce fut une affaire de parti projetée & méditée à Naples en 1608 , & malheureusement exécutée en France en 1610. Un reste de la ligue y entra : les fugitifs François le concurent avec le Pere Alagona (Jésuite) oncle du duc de Lermes , & le proposerent à Naples , en 1608 , au Capitaine la Garde. Il y connut alors Ravallac , qui revint en France pour cette horrible exécution , »

YI4 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

& des princes : elle est entre les mains de quelque dévot meurtrier , qui aura appris des Jésuites que le commandement de Dieu ne défend autre chose , sinon de tuer sans cause légitime , & que chacun peut discerner par la lumière naturelle , s'il y a ou s'il n'y a pas une cause légitime de tuer.

Après cela Montalte n'avoit-il pas raison d'appréhender pour sa vie , comme il le marque dans sa septieme Lettre avec tant d'esprit , & de ne se pas fier à l'humanité de Caramuel , qui n'épargnoit la vie des Janfénistes , que parce qu'il supposoit qu'ils ne pouvoient nuire à la réputation des Jésuites ? En effet , il s'en faut beaucoup que tous les Jésuites tombent d'accord de cette supposition. Ils ne se plaindroient pas si hautement des railleries de Montalte , s'ils croyoient qu'elles ne fissent aucun tort à leur réputation. Il seroit donc permis à tout Jésuite , selon leur doctrine , de prendre des mesures pour se défaire de Montalte & de leurs autres ennemis ; puisqu'il est permis de tuer , non-seulement pour conserver la réputation de piété qu'on s'est acquise , mais aussi pour conserver celle de sçavant , comme le dit le Pere Lamy. C'est pourquoi Montalte & ses amis ayant fait descendre honteusement les Jésuites de ce premier rang qu'ils se vantoient de tenir dans les sciences , & la Société n'ayant

ieres d'autre moyen de recouvrer cette gloire, que d'exterminer tous ceux qui y ont obstacle, il n'y a point de doute qu'elle ne pût armer pour cela les meurtriers qui lui sont dévoués. Ainsi ses adversaires doivent regarder comme un grand bienfait, de ce qu'elle s'est contentée jusqu'ici de demander leur sang dans les sermons & les écrits de ses auteurs, & qu'elle ne l'ait point encore fait répandre par ses satellites.

Il est évident que toutes ces conséquences suivent naturellement de ce seul principe des Jésuites que nous avons apporté : *Que c'est par la lumiere de la raison que nous devons discerner quand ce que Dieu a défendu généralement, est permis ou défendu.*

C'est pourquoi si nous voulons éviter ces opinions abominables, nous tirerons des commandemens de Dieu la connoissance du bien & du mal : nous apprendrons de la tradition quel est le sens des commandemens. Ainsi lorsque nous verrons qu'une chose est défendue généralement par la loi de Dieu, & que l'Écriture & la tradition n'y mettent aucune exception, nous regarderons comme coupables d'un très grand crime, ceux qui oseront en mettre de nouvelles, tirées de la raison ou du caprice de l'homme.

§. IV.

Conséquences qui suivent naturellement de cette regle.

PREMIERE CONSÉQUENCE.

LA premiere conséquence est , que tout ce que les Jésuites peuvent alléguer pour prouver qu'il est permis de tuer pour défendre son honneur ou son bien , est visiblement faux & insoutenable. Ils n'apportent aucune autorité de l'Écriture ou des Peres , sur laquelle ces exceptions soient appuyées , & ils avouent qu'ils ne les tirent que de la raison. Dès-là ils sont condamnables , sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans un autre examen. Car il suffit que leur opinion soit nouvelle , & fondée seulement sur la raison , pour la rejeter comme fausse.

II. CONSÉQUENCE.

IL s'ensuit en second lieu que l'Apolo-
giste des casuistes est ridicule , de demander qu'on lui montre un commandement particulier & *un texte exprès* , qui défende de tuer pour l'honneur. Car quand on apporte une loi générale , on n'est point obligé d'en apporter de spéciales

contre les exceptions particulieres ; puisqu'elles sont réputées toutes comprises dans la loi générale, dès-là qu'elles n'ont point été exceptées expressement par le législateur. Il suffit donc à celui qui soutient qu'il n'est pas permis de tuer pour défendre son honneur, d'apporter ce commandement général, *Vous ne tuerez point.* Mais c'est à celui qui prétend que ceux qui tuent pour défendre leur honneur, ne sont point compris dans cette loi, à prouver cette exception. Que les Jésuites fassent donc voir par l'Ecriture, par les Pères, par les Conciles, qu'il est permis de tuer celui dont on a reçu un soufflet. Autrement ils demeureront manifestement convaincus d'avoir corrompu la loi de Dieu.

III. CONSÉQUENCE.

IL s'ensuit en troisieme lieu, qu'il est inutile, pour appuyer ces exceptions, d'apporter l'exemple des princes, qui font punir de mort les criminels, ou des soldats qui dans une guerre légitime tuent les ennemis de l'Etat. Car on n'approuve ces exceptions que parce qu'elles sont appuyées sur l'autorité de l'Ecriture & de la tradition. *Ce n'est pas en vain*, dit l'Apôtre *, *que le prince porte l'épée ; car il est le*

* Rom. c. 13, v. 14.

118 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

ministre de Dieu pour exécuter sa vengeance, en punissant celui qui fait le mal. L'exception des soldats est aussi évidente dans l'Écriture, puisque saint Jean ne condamne point leur profession : & dans la tradition, puisqu'on voit que les Pères ne l'ont jamais interdite à tous les chrétiens.

„ Mais, dit l'Apologiste *, vous ne
 „ prouvez point qu'il soit fait aucune men-
 „ tion de cette exception avant Noé, ou
 „ même avant Moïse. Il faut donc que
 „ vous condamnerez de péché toutes les
 „ Républiques & Souverains, qui durant
 „ ces tems-là ont puni de mort les malfai-
 „ teurs. Ce qui est évidemment contraire
 „ à la raison.

Foible & frivole argument. Car premièrement combien y avoit-il de choses que les anciens patriarches tenoient par tradition, & qu'on ne trouvoit point exprimées dans la loi ! Le cardinal du Perron prouve, par exemple, que l'immortalité de l'ame n'est point expressément marquée dans la loi, & qu'ainsi cette vérité n'étoit connue que par tradition. On ne peut nier qu'il n'y eût de même beaucoup d'autres traditions qu'on avoit reçues d'Adam & de Noé, & qui n'avoient point d'autre origine que la révélation de Dieu. Or si je disois que celle-ci est de ce nombre, que pourroit répondre l'Apologiste ?

Mais je veux agir avec lui de meilleure foi. J'avoue que ce précepte, *Vous ne tuerez point*, est un précepte de la loi naturelle. Mais je prétends que cette exception, qui permet aux Républiques de punir de mort les criminels, est aussi de la loi naturelle, parce que sans cela la société humaine ne pourroit pas subsister. Ainsi cette loi & cette exception ont eu lieu avant le déluge, & depuis le déluge jusqu'à la loi de Moïse. Il est vrai néanmoins que durant tout ce tems-là l'une & l'autre a été fort peu connue des hommes, sinon de ceux qui l'avoient apprise par la tradition, ou à qui Dieu l'avoit révélée. Dieu en donnant sa loi, a renouvelé ce précepte, & en même tems cette exception. Car comme il a défendu de tuer par ce précepte, *Vous ne tuerez point*, il a aussi ordonné de punir de mort de certains crimes. S'il n'eût pas fait l'un & l'autre, & qu'il eût tellement défendu de tuer qu'il n'eût pas en même tems permis expressément de punir les criminels par autorité publique, on auroit lieu de douter si cela est permis ou non, quoique cela le fût par le droit naturel. Mais comme il s'ensuivroit de-là de grands inconvéniens, Dieu a voulu autoriser cette exception par une tradition constante, & même par les saintes Ecritures, afin qu'il ne restât aucun lieu d'en douter. Il étoit donc de la sagesse de Dieu de ne point séparer la loi de l'ex

ception. Ainsi il ne faut pas s'étonner que ceux qui supposent le contraire, tirent d'une supposition ridicule des conséquences encore plus ridicules.

S E C T I O N I I.

On réfute par les Peres & par les Conciles la doctrine des Jésuites sur l'Homicide.

§. I.

Que la doctrine des Jésuites est condamnée par un consentement unanime des Peres.

IL suffiroit, comme nous venons de le voir, pour convaincre les Jésuites que leur opinion est tout-à-fait téméraire, d'avoir montré qu'elle n'est appuyée sur aucune autorité des Peres. Ainsi on n'auroit pas droit de nous demander après cela, que nous prouvions par des passages positifs que les Peres & les Conciles ont enseigné le contraire ; c'est à-dire, qu'il n'est pas permis de tuer pour défendre son honneur. Cependant, pour satisfaire pleinement les Jésuites, je veux bien montrer ici l'un & l'autre en peu de mots. Je commence par les Peres.

Mais l'apologiste des Jésuites nous en épargne

DISSERT. SUR L'HOMICIDE. 121

épargne la peine. Car il avoue que plusieurs Peres, & plusieurs même d'entre les Théologiens modernes, ont cru qu'il n'est pas permis de tuer pour sauver sa vie. Il cite saint Cyprien *l. 1, epist. 1*. Lactance *div. Instit. l. 6, c. 20*. Saint Cyrille *l. 11, in Joan. c. 12*, saint Augustin *l. 1, de lib. arb. cap. 5*. Gerson *Traët. de Euchar.* & Augustin d'Ancone *de Potestate Eccl. 9, 52, art. 3*. Il auroit pu encore ajouter saint Augustin dans sa lettre à Publicola, & dans son ouvrage contre Fauste *l. 21, c. 70*; S. Ambroise *Offic. l. 3, cap. 4*; Primatus *Epist. ad Rom. cap. 12*; saint Basile *Ep. can. 55*; les canons d'Isaac, évêque de Langres *c. 13*; saint Hildebert, évêque du Mans dans sa lettre à Ives de Chartres, & enfin S. Bernard *de Præcepto & dispens. cap. 7*.

Or qui peut douter que tous ces Peres, qui ont cru qu'il n'étoit pas permis de tuer, même pour défendre sa vie, n'ayent été très éloignés de croire qu'il fût permis de tuer pour défendre son honneur? En effet il est certain qu'ils ont enseigné que cela n'étoit nullement permis, comme les Jéuites le reconnoissent eux mêmes. Il doit donc demeurer pour constant, que le sentiment des Peres est qu'il n'est pas permis de tuer pour défendre l'honneur.

“ Mais, dit l'apologiste, le commun

Tome IV.

F

122 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

„ des Théologiens , & saint Thomas même , ne suivent pas en cela les sentimens des Peres quant à la défense de tuer pour la vie ; pourquoi ne me sera-t-il pas permis de ne les pas suivre sur la défense de tuer pour l'honneur ? L'honneur n'est-il pas plus précieux que la vie ? „ Voilà le grand & presque l'unique argument que l'apologiste des Jésuites (a) , & après lui celui des Casuistes (b) , rebattent jusqu'à lasser les lecteurs.

Mais il est aisé de répondre à cette difficulté. Il suffit de remarquer deux choses. La première , que quelque jugement que l'on porte de l'opinion des Théologiens , qui croient qu'il est permis de tuer pour défendre sa vie , on n'en peut conclure qu'on puisse sans crime abandonner le sentiment unanime des Peres. Car ces Théologiens , bien loin d'avouer que les Peres leur soient opposés , tâchent au-contraire de les amener à leur opinion ; ou s'ils avouent que quelques uns n'ont pas cru qu'il fût permis de tuer pour défendre sa vie , ils prétendent que d'autres l'ont cru , & qu'ainsi la tradition sur ce point n'est pas constante. Or ils font voir par plusieurs passages des Papes , & même

(a) P. 248.

(b) P. 48.

des Conciles, qu'en ces cas un Théologien peut sans témérité suivre une opinion qui est approuvée par quelques Pères, quoiqu'elle soit condamnée par d'autres.

De plus, ce n'est pas sans fondement que ces Théologiens nient qu'on doive comprendre les assassins & les voleurs dans cette défense générale de tuer par autorité privée, que font la plupart des Pères qu'on leur objecte : puisque non-seulement les magistrats & les loix permettent qu'on tue ces sortes de gens ; mais qu'elles l'approuvent même en quelque manière, quoiqu'elles ne l'ordonnent pas. Il semble donc qu'on a une autorité légitime de tuer ceux contre lesquels les loix arment chaque particulier comme contre des ennemis publics.

Or si cela est vrai, comme ces Théologiens le prétendent, on ne peut accuser leur opinion de témérité ; & les Jésuites n'en peuvent conclure que par une conséquence très fautive, qu'il est permis de s'éloigner de la doctrine des Pères qui défendent de tuer pour l'honneur. Car leur autorité sur ce point n'est ni douteuse, ni incertaine, ni partagée par les sentimens de quelques-uns d'entre eux qui aient enseigné le contraire. On ne sauroit trouver pendant l'espace de quinze siècles, un seul auteur catholique auquel il soit venu

124 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

dans l'esprit de dire qu'on puisse tuer un homme pour défendre son honneur. Et on ne peut pas dire de même que les loix & les magistrats l'ayent jamais approuvé ou toléré , puisque toutes les loix punissent très sévèrement ceux qui tuent pour une telle cause.

Mais si au- contraire la prétention de ces Théologiens est mal fondée , & que ce soit une doctrine certaine & appuyée sur une tradition constante , qu'il n'est pas permis de tuer pour défendre sa vie , on peut à la vérité accuser de témérité tous ceux qui se sont éloignés de cette doctrine. Mais cela ne rend pas la cause des Jésuites meilleure. La témérité des uns ne diminue pas celle des autres , elle ne fait au- contraire que l'augmenter. Car si on peut accuser de témérité ceux qui permettent de tuer pour défendre sa vie , quoique les loix l'approuvent très clairement ; combien sont plus criminels ceux qui , contre toutes les loix , permettent de tuer pour défendre son honneur ?

La seconde chose qu'il faut remarquer, c'est qu'il n'est pas difficile de concilier la doctrine de saint Thomas & des Théologiens , qui , après lui , semblent enseigner qu'il est permis de tuer pour défendre sa vie , avec la doctrine des Peres , qui semblent nier absolument que cela soit permis. En effet , on peut dire qu'ils sont plu-

tôt contraires dans la maniere de s'exprimer , que dans la chose même.

Car d'un côté les Peres qui ne veulent pas que l'on tue , n'empêchent pas absolument de se défendre. Au-contre, saint Jérôme veut que ce soit une action de vertu que d'estropier un voleur , afin de lui ôter par-là le pouvoir de voler. Et de l'autre saint Thomas (a) ne permet pas non plus indifféremment de tuer pour défendre sa vie , mais seulement avec de grandes précautions. Car il enseigne (b) premièrement , qu'il n'est pas permis d'avoir intention de tuer pour éviter soi-même d'être tué. Il veut en second lieu (c) , qu'en se défendant on n'use que des moyens qui tendent non à donner la mort à celui qui nous attaque , mais à conserver notre propre vie. Enfin il n'excuse le meurtre de péché , que quand il est involontaire , & qu'on le commet contre son intention.

Or on doit prendre tellement toutes ces conditions , qu'on ne les réduise pas à des précisions métaphysiques ; mais qu'on les explique par le sens commun , & par les regles de la prudence & de la charité.

(a) 2. 2. q. 64. a. 7.

(b) *In corp. & ad 1.*

(c) *Ad 4.*

126 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

Si donc un homme attaqué par un voleur met l'épée à la main pour le repousser, qu'il le fasse de manière qu'il tâche plutôt de parer les coups qu'on lui porte, que d'en porter lui-même; ou s'il en porte quelqu'un, qu'il évite autant qu'il peut de le tuer; on peut dire que s'il le tue malgré toutes ces précautions, c'est involontairement & contre son intention: & peut-être que les Peres, de même que saint Thomas, n'auroient pas condamné de péché cette action.

Mais si cet homme, en se défendant, a d'abord intention de tuer ce voleur, s'il tâche de lui porter le coup dans la gorge, ou de lui percer le cœur, comme parle Molina, on ne peut plus dire, s'il le tue, que ce soit contre son intention; car il avoit intention de lui porter un coup qu'il sçavoit bien être mortel, & il vouloit & souhaitoit que ce coup lui donnât effectivement la mort; non pas qu'il souhaitât la mort de ce malheureux en elle-même, mais parce qu'il souhaitoit par-là se garantir lui-même de la mort. Ainsi on ne peut pas dire, selon S. Thomas, ni selon les autres Peres, que cet homme soit entièrement exempt de péché, quoiqu'il soit beaucoup moins criminel que ceux qui tuent pour défendre leur bien ou leur honneur.

Cette explication de la doctrine de

saint Thomas, & de celle des Peres, établit une parfaite conformité dans toute la tradition, & elle ôte aux Jésuites tout moyen d'autoriser leur doctrine meurtrière par celle de saint Thomas. Il permet de tuer, mais pour défendre sa vie, & pourvu qu'on n'ait point intention de tuer ; & eux ils permettent non seulement de tuer un calomniateur, ou celui qui veut donner un soufflet, mais d'avoir même intention de le tuer. Car il est impossible que dans ces cas on tue jamais contre son intention : quand on tue, c'est toujours de dessein prémédité. Comment donc se pourroit-il faire qu'on fit sans crime pour défendre l'honneur, ce que, dans les mêmes circonstances, on ne pourroit pas faire sans péché, selon saint Thomas, même pour sauver sa vie ?

§. II.

La même doctrine prouvée par les Conciles.

LEs Canons des Conciles ne font pas voir moins clairement l'esprit de l'Eglise sur les homicides. Ils ne parlent que de deux sortes d'homicides, les uns volontaires, & les autres involontaires : & ils ordonnent également des peines, quoi-

128 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

que différentes, pour les uns & pour les autres.

S'ils ne parlent pas expressement de ceux qui tuent pour défendre leur honneur, je ne crois pas que les Jésuites fassent cette injure aux Peres, de vouloir prétendre qu'ils ont voulu les épargner, eux qui ont ordonné une pénitence si rigoureuse pour les homicides involontaires, ou parce qu'ils ont cru qu'ils n'arrivent presque jamais que par négligence, ou parce qu'ils les ont considérés, ainsi que le remarque le Concile de Wormes, comme une suite de quelque péché caché, que Dieu punit en permettant qu'on tombe dans ce malheur.

Je demande donc aux Jésuites en quel rang i's veulent qu'on mette ceux qui tuent pour défendre leur honneur. Ce n'est pas sans doute au rang de ceux qui tuent involontairement : car où trouverait-on des homicides volontaires, si ceux-là ne le sont pas ? Il faut donc les regarder comme des homicides volontaires, & reconnoître par conséquent qu'ils sont compris dans tous les canons qui ont été faits contre ces sortes de crimes, comme sont le canon 21 du concile d'Ancyre, le 56 de l'Epître canonique de saint Basile, le 5 de saint Grégoire de Nyssse dans sa Lettre à Létoius, le 31 du Concile d'Epône de l'an 517, le 28 du

DISSERT. SUR L'HOMICIDE. 129

IV concile d'Orléans de l'an 541, le 78 ch. de la collection de saint Martin de Brague, le 9 canon du concile de Reims de l'an 630, le 23 de la lettre du pape Zacharie de l'an 747 à Pepin, & le 7 chapitre du traité des Remedes des péchés par le vénérable Bede, & encore le 22 canon du concile de Mayence, qui rapporte plusieurs autres canons de l'Eglise, le 54, 55, 56, 57, 58 & 59 du concile de Nantes de l'an 900.

Tous ces canons établissent sans distinction des peines très rigoureuses pour les homicides volontaires : & jamais il n'est venu dans l'esprit des Peres qui ont fait ces loix, d'en excepter ceux qui tuent un calomniateur, ou celui qui veut donner un soufflet. Cela étoit réservé à la nouvelle Théologie des Jésuites, qui en les exemptant du crime, les exempté aussi de la peine qui leur est due.



§. III.

*Troisième preuve tirée de la patience
qui est commandée aux Chrétiens.*

ON peut ajouter aux preuves que nous venons de rapporter, tous les passages de l'Ecriture & des Peres qui nous commandent de souffrir les injures, ou qui défendent de se venger. Car il est certain que les Peres ont appelé vengeance, ce que les Jésuites appellent une juste défense. On n'avoit point encore inventé de leur tems cette science admirable dont nous sommes redevables aux Casuistes, & qui apprend à enfoncer le fer dans le cœur de son ennemi sans aucun désir de vengeance. On parloit alors plus simplement, & on n'avoit pas assez de subtilité pour donner un autre nom que celui de vengeance, à l'action d'un homme qui tue celui dont il a reçu un soufflet.

Les Peres ayant donc condamné la vengeance, ont condamné en même tems les meurtres que les Jésuites tâchent de justifier : mais ils les ont condamnés encore plus clairement, lorsqu'ils ont enseigné qu'on doit au-moins observer, dans la préparation du cœur, le précepte de Jésus-Christ, qui nous ordonne de pré-

fenter l'autre joue à celui qui nous donne un soufflet , & tous les autres préceptes de la patience chrétienne. Dira-t-on qu'ils supposoient que cette patience & cette disposition intérieure pouvoient subsister avec les meurtres qu'on fait pour défendre son honneur ? Les Jésuites ne peuvent faire d'autre réponse ; mais ils suffit pour les confondre , de les renvoyer à l'explication que saint Augustin donne en plusieurs endroits , & sur-tout dans sa cinquieme lettre , à la maxime que je viens de rapporter.

« Qui peut , dit il , ignorer , je dis même
 » me parmi ceux qui ne font point profession de la religion de Jésus-Christ ,
 » combien on lit tous les jours dans nos
 » églises de préceptes qui tendent à unir
 » les cœurs , & qui n'ont point été puisés dans les raisonnemens des hommes ,
 » mais qui sont tirés de la parole de Dieu
 » même ? C'est à quoi tendent particulièrement ceux que nos ennemis aiment
 » mieux décrier , que de s'en instruire :
 » Que quand on a été frappé sur une joue ,
 » il faut tendre l'autre : Que quand on
 » veut nous ôter notre robe , il faut encore donner le manteau : Et que si quel-
 » qu'un nous veut forcer de faire mille
 » pas avec lui , il en faut faire deux mille.
 » Car l'unique but de ces préceptes est
 » que les méchans soient vaincus par les
 » bons , ou plutôt que ce qu'il y a de mau-

132 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

„ vais dans les méchans , soit vaincu &
„ détruit par le bien.

Mais comment doit-on pratiquer tous ces préceptes ? c'est ce qu'il explique par les paroles suivantes. « Il faut donc , ajout^e-t-il , que l'homme juste & qui fait profession de piété , soit prêt à souffrir avec patience la malice des méchans , dans le desir de les voir devenir bons , & augmenter par là le nombre des gens de bien. Car s'il imitoit leur malice , il augmenteroit lui-même le nombre des méchans. Mais enfin ces préceptes de Jésus-Christ regardent plutôt la préparation du cœur , que ce qui se passe au-dehors , & ne vont qu'à nous faire consacrer au-dedans la patience & la charité , nous laissant au surplus la liberté de faire au-dehors ce qui paroîtra le plus utile pour ceux dont nous devons désirer le bien. C'est ce que Jésus-Christ même , ce parfait modele de patience & de douceur , nous a fait voir clairement par son exemple , lorsqu'ayant été frappé sur la joue , il se contenta de dire seulement : *Si j'ai mal parlé , faites-le voir ; mais si j'ai bien parlé , pourquoi me frappez-vous ?* »

Et un peu après : » C'est donc , dit-il , dans la disposition du cœur qu'il faut toujours accomplir ces préceptes de patience : en sorte que la volonté ne se départe jamais de ces sentimens de cha-

„ rité , qui font qu'on ne veut point ren-
 „ dre le mal pour le mal. Mais cela n'em-
 „ pêche pas qu'on ne fasse souffrir aux mé-
 „ chans bien des choses qui leur déplai-
 „ sent , & qu'on ne les punisse par une sé-
 „ vérité charitable , qui regarde ce qui
 „ leur est utile , plutôt que ce qui leur
 „ seroit agréable.

S. Augustin nous marque dans ce pas-
 sage quelle doit être notre disposition inté-
 rieure , & quelle doit être notre conduite
 extérieure à l'égard du prochain. « Il
 » faut , dit-il , conserver au-dedans la pa-
 „ tience & la charité , & faire au-dehors
 » ce qui paroîtra le plus utile pour ceux
 » dont nous devons désirer le bien ». Que
 les Jésuites nous disent maintenant , si
 c'est le plus utile pour un homme , que
 de le tuer , particulièrement dans le tems
 qu'il commet un crime. Qu'ils nous di-
 sent , si c'est le plus utile pour un homme ,
 que de l'envoyer sûrement en enfer. S'ils
 sentent bien eux-mêmes qu'on ne peut
 sans folie avoir une telle pensée , qu'ils
 reconnoissent donc aussi que leur doctri-
 ne , qui permet de tuer pour une calomnie
 ou pour un affront , ruine non-seulement
 le précepte du Décalogue , mais généra-
 lement tous les préceptes de la patience
 que nous prescrit l'Evangile ; puisque nous
 les devons observer au-moins dans la pré-
 paration du cœur. Or cette préparation
 du cœur demande que l'on aime intérieu-

134 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

rement ses ennemis , & que l'on fasse à l'extérieur ce qui est le plus utile , non à nous , mais à notre ennemi , *à qui nous devons* , dit saint Augustin , *vouloir du bien.*

Ce qui fait voir en passant avec combien peu de fondement l'apologiste des casuistes oppose à l'autorité de saint Augustin celle de saint Jérôme , qui dans son commentaire sur le 1. chap. de Sophonie , permet d'estropier les voleurs. *Si quelqu'un* , dit-il , *ôte la force à un voleur , ou à un pirate , & qu'il les estropie , l'état où il les réduit leur devient utile.* Car n'est-il pas évident que cela ne fut jamais opposé à la doctrine de saint Augustin ? Ce Pere , ni aucun Théologien n'a jamais nié qu'il ne fût permis d'estropier un voleur. Cela peut être utile au voleur , & personne ne doute qu'on ne le puisse faire par un mouvement de charité. Mais parce qu'il ne peut jamais lui être utile de perdre la vie , quand un homme instruit des maximes de l'Evangile est attaqué par ce voleur , ce qu'il doit faire , c'est d'apporter en se défendant toutes les précautions qui lui sont possibles pour ne lui point ôter la vie , sans laquelle il ne peut plus lui procurer aucun bien.

Cela n'empêche pas , comme je l'ai remarqué des voleurs publics , qu'il n'y ait des raisons particulières qui font que ceux qui tuent certains voleurs , sont ou exempts

DISSERT. SUR L'HOMICIDE. 135

de faute, ou beaucoup moins coupables. Car bien loin qu'ils violent les loix en les tuant, ils ne font au-contraire que ce qu'elles leur permettent, & même ce qu'elles semblent leur conseiller de faire, & s'ils ne font du bien à ces malheureux en les tuant, il est certain qu'ils en font à la république. Mais on ne peut pas se couvrir du même prétexte pour tuer des calomniateurs, ou ceux dont on reçoit quelque injure : puisque non-seulement les loix ne le permettent pas, mais qu'elles le défendent même très étroitement, & que rien ne seroit plus pernicieux à la société civile, que cette licence. C'est pourquoi les Jésuites eux-mêmes, frappés de cette dernière raison, n'osent le plus souvent conseiller dans la pratique les meurtres qu'ils soutiennent être permis dans la spéculation.



SECTION III.

Réfutation des raisons des Jésuites.

§. I.

Réfutation de cette raison, qui est presque l'unique fondement de leur opinion : *L'honneur est plus cher que la vie. Il est donc permis de tuer pour défendre l'honneur, comme pour défendre la vie.*

Nous avons fait voir ci-dessus qu'on ne devoit pas même écouter les Jésuites, bien loin d'être obligés de les réfuter, quand ils apporteroient les raisons les plus plausibles en apparence pour appuyer leur opinion, dès-là qu'elle est fondée sur une exception d'un précepte général, qui est nouvelle & inconnue à tous les siècles passés. Mais ce qui achève de les confondre, c'est que si l'inhumanité de leur opinion excite contre eux l'indignation du public, l'extravagance des raisons sur lesquelles ils l'établissent, ne doit pas moins exciter la raillerie ou la compassion de tout le monde.

Qu'on examine leurs livres tant qu'on voudra, on trouvera que ce dogme dé-

testable , qui permet à un chrétien de répandre pour une injure le sang de son frère , est uniquement appuyé sur ce pitoyable raisonnement : *L'honneur est plus cher que la vie. Or il est permis de tuer un homme pour défendre sa vie. Donc il est aussi permis de le tuer pour défendre son honneur.* Ce cruel sophisme suffit aux Jésuites pour rendre une infinité de personnes les malheureuses victimes , non-seulement de la mort , mais encore de l'enfer ; pour violer un commandement de Dieu très évident ; pour fouler aux pieds l'autorité de tous les Peres & de la tradition , & pour étouffer enfin les sentimens les plus vifs de la nature.

Mais peut-être que ce raisonnement est très fort & très solide ? Il s'en faut bien : rien n'est plus foible , plus vain , plus frivole. Car premièrement , qui ne voit pas qu'il est ridicule d'affoiblir des principes qui sont très clairs & très certains , par des raisons qui sont douteuses & incertaines ; au lieu qu'on doit confirmer des choses douteuses & incertaines , par celles qui sont certaines & évidentes ? C'est un principe certain & évident , qu'il n'est pas permis de tuer pour défendre son honneur , puisqu'il ne s'est trouvé personne pendant quinze cens ans qui en ait douté : ce qui suffit pour dire qu'un dogme théologique est certain & évident. Au contraire beaucoup de grands hommes , ou

138 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

plutôt tous les plus grands hommes ont douté qu'il fût permis de tuer pour sauver sa vie, & l'Eglise n'a point condamné expressément leur sentiment : ce qui est une raison suffisante pour regarder le sentiment opposé comme douteux. La prétention des Jésuites est donc tout-à-fait ridicule. Ils veulent renverser un point très constant dans la discipline chrétienne, par un principe, qui bien loin d'être certain, est très incertain, & approche plus de la fausseté que de la vérité. C'est pourquoi si ces deux choses étoient parfaitement égales, en sorte que tout ce qui est permis pour défendre sa vie, le fût aussi pour défendre l'honneur, en raisonnant juste on en concluroit plutôt qu'il n'est pas même permis de tuer pour sauver sa vie. Car cette égalité parfaite entre la vie & l'honneur étant une fois posée, le raisonnement suivant est incomparablement plus fort & plus conforme au bon sens que celui que les Jésuites nous objectent. Ce qui n'est pas permis pour défendre l'honneur, n'est pas non plus permis pour défendre la vie. Or il n'est pas permis de tuer pour défendre son honneur. Donc il n'est pas permis de tuer pour défendre sa vie.

Mais il n'est pas nécessaire d'avoir recours à ces subtilités. Car le raisonnement des Jésuites est un sophisme, & il n'est appuyé que sur le mauvais sens qu'ils don-

nent à cette maxime commune. *Que l'honneur est plus cher que la vie.* On peut regarder l'honneur en deux manieres, ou par rapport à celui qui le reçoit, ou par rapport aux autres. Cette maxime est fautive, si on considere l'honneur de la premiere maniere, c'est à dire comme un bien particulier à celui qui est honoré, sans aucun rapport à l'utilité des autres ; puisque loin que ce bien soit plus précieux que la vie, il n'y a rien au- contraire qui soit plus méprisable qu'un bien qui dépend du jugement des autres, & qui ne dépend point de la personne qui le possède.

Aussi la recherche d'un tel bien, quand on le désire pour lui-même, est une véritable ambition ; & la complaisance qu'on y prend quand on l'a acquis, est une pure vanité. C'est pourquoi ce Stoïcien dont parle Cicéron, avoit grande raison de soutenir, *Que la gloire n'avoit rien qui pût faire faire à un homme sage la moindre démarche pour l'acquérir.*

Mais pour l'amour de la vie, il est naturel & légitime, quand il est resserré dans les bornes que Dieu lui a prescrites. Car *c'est la nature même, & non l'opinion*, dit saint Augustin, *qui nous inspire l'horreur que nous avons tous de la mort.* C'est Dieu, qui unissant l'ame avec le corps, a donné à l'ame l'inclination qu'elle ressent pour son corps : inclination si forte, que les ames même bienheureuses croient qu'il

140 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

manque quelque chose à leur ténacité, jusqu'à ce qu'elles soient réunies aux corps qu'elles ont animés. Il est donc faux que l'honneur considéré par rapport à nous, soit plus cher & plus précieux que la vie.

Mais si on le considère par rapport aux autres, cette maxime, que l'honneur est plus cher que la vie, a un sens très véritable, mais très éloigné du dessein des Jésuites, c'est-à-dire qu'il faut dans quelques rencontres perdre plutôt la vie que de rien faire contre son honneur. Ainsi un prêtre s'exposera plutôt à la mort, que de donner lieu à personne de le soupçonner de quelque crime. Et un homme d'épée mourra plutôt que de quitter lâchement son poste, ou que de prendre honteusement la fuite. Voilà quel est le soin que nous devons avoir de notre honneur & de notre réputation, & celui auquel les Pères nous exhortent, & que les Conciles nous prescrivent, & entr'autres le IV concile de Tolède tenu l'an 633 (a), celui d'Aix-la-Chapelle de l'an 816 (b), & le VI de Paris de l'an 829 (c).

Yves de Chartres, qui n'a fait que suivre l'esprit & la doctrine de ces Conciles, s'explique ainsi sur ce sujet dans sa lettre

(a) *Cap. 22.*

(b) *L. 1. cap. 112.*

(c) *Cap. 10.*

240 à Geoffroi. « Ceux , dit il , qui font
 ,, profefſion d'une piété ſincere , doivent
 ,, être remplis d'une charité ſi abondante,
 ,, qu'ils s'appliquent autant à procurer le
 ,, ſalut de leur prochain que le leur pro-
 ,, pre. Il faut qu'ils recherchent principa-
 ,, lement ces deux choſes , une conſcience
 ,, pure , & une bonne réputation : une
 ,, conſcience pure par rapport à eux-mê-
 ,, mes , & une bonne réputation par rap-
 ,, port à leur prochain. Car celui qui né-
 ,, glige ſa réputation eſt un cruel , qui
 ,, donne , autant qu'il eſt en lui-même , la
 ,, mort à ſon prochain. Or ceux qui veu-
 ,, lent conſerver leur réputation , doivent
 ,, non-ſeulement ne rien faire que de
 ,, bien , mais éviter encore tout ce qui
 ,, pourroit être interprété en mal avec
 ,, quelque fondement. Saint Paul après
 ,, s'être examiné ſur ces deux choſes ,
 ,, diſoit avec confiance * : *Pour moi je me*
 ,, *mets fort peu en peine d'être jugé par vous ,*
 ,, *ou par quelque homme que ce ſoit. Et je ne me*
 ,, *condamne pas non plus , car ma conſcience*
 ,, *ne me reproche rien.* Quoique nous ſoyons
 ,, extrêmement éloignés de la ſainteté de
 ,, de ce grand Apôtre , nous devons néan-
 ,, moins , avec le ſecours de la grace
 ,, du Seigneur , avoir ſoin de conſerver
 ,, avec une bonne conſcience une répu-
 ,, tation entiere ; de peur que nous ne

* 1. Cor. c. 4. v. 3.

142 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

„ soyons un sujet de chûte & de scandale
 „ à ceux de nos freres qui sont foibles
 „ ou peu éclairés, & qu'ainfi nous ne les
 „ perdions, comme dit l'Apôtre, en sui-
 „ vant même les lumieres de notre con-
 „ science. C'est ce qui arrive ordinaire-
 „ ment quand en présence de ces personnes
 „ curieuses, qui s'érigent en censeurs de
 „ notre conduite, pendant qu'ils négli-
 „ gent de corriger la leur, nous faisons
 „ avec simplicité quelques-unes de ces
 „ actions qui peuvent également être ex-
 „ pliquées en bien & en mal : car ils les
 „ examinent à la rigueur, & en tirent des
 „ conséquences qui quelquefois sont jus-
 „ tes, mais qui quelquefois aussi les jet-
 „ tent dans l'erreur. C'est pourquoi, pour
 „ ménager la foiblesse de nos freres, nous
 „ ne devons rien faire devant les foibles,
 „ dont ils puissent s'autoriser pour justi-
 „ fier leur mauvaise conduite, ou pour
 „ rendre suspecte la simplicité de nos in-
 „ tentions.

Voilà, selon les Peres, comment on
 doit défendre son honneur & conserver sa
 réputation, non en commettant des cri-
 mes, mais en évitant tout ce qui peut
 donner aux autres le moindre soupçon
 que nous en soyons coupables. Que si en
 observant toutes ces regles, nous ne pou-
 vons encore nous mettre à couvert de la
 médifance, les Saints ne nous excitent
 pas à nous venger par la mort de ceux

qui nous calomnient, où à les calomnier à notre tour ; mais ils nous rappellent au témoignage que nous rend notre conscience.

„ Je m'étonne , dit saint Grégoire dans
 „ une de ses Lettres *, que les discours
 „ des hommes vous attristent ainsi, com-
 „ me s'il ne falloit pas toujours rentrer en
 „ nous mêmes , lorsque les hommes nous
 „ louent ou qu'ils nous blâment , & exa-
 „ miner si leurs jugemens s'accordent avec
 „ le témoignage de notre conscience.
 „ Leurs louanges nous doivent causer
 „ une extrême douleur, si nous voyons
 „ que nous ne les méritons pas ; & leurs
 „ médisances une extrême joie, lorsque
 „ nous ne nous sentons pas coupables de ce
 „ qu'ils nous imposent. Car de quelle uti-
 „ lité nous sont leurs louanges, si notre
 „ conscience nous accuse ? Et quel sujet
 „ pouvons-nous avoir de nous attrister,
 „ lorsqu'en même tems que tout le monde
 „ nous condamne , notre conscience nous
 „ rend en secret le témoignage que nous
 „ sommes innocens ? Saint Paul ne dit-il
 „ pas : *Notre gloire est le témoignage de notre*
 „ *conscience ?* Et Job : *J'ai un témoin dans*
 „ *le ciel ?* Si donc nous avons un témoin
 „ au-dedans de nous-mêmes , pourquoi
 „ nous mettre en peine de ce que disent
 „ les insensés ? Que font-ils autre chose

* L. Epist. 45.

144 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

„ par leurs calomnies , imon de souffler
 „ sur la poussiere & de s'en remplir les
 „ yeux , en sorte que plus ils multi-
 „ plient leurs calomnies , moins ils sont
 „ en état de connoître la vérité ? Il faut
 „ néanmoins tâcher de les ramener. Il faut
 „ les avertir doucement & chercher tous
 „ les moyens de les appaiser , nous sou-
 „ venant que c'est de ces sortes de gens
 „ dont la Vérité même a dit : *Mais de*
 „ *peur que nous ne les scandalisons.*

Quoi , dira t-on , n'est il donc pas per-
 mis de défendre son honneur par aucun
 moyen ? Il est permis sans doute de le dé-
 fendre , pourvu que ce ne soit pas la ven-
 geance qui nous y porte , mais la gloire
 de Dieu & l'utilité de nos freres. Mais il
 n'est jamais permis de défendre son hon-
 neur par un crime , & par conséquent ni
 par l'adultere , ni par l'homicide , ni par
 le parjure , ni par la calomnie , ni par quel-
 que autre moyen que ce soit , quand il
 est défendu par les loix divines & hu-
 maines.



§. II.

Où l'on marque en passant la conduite qu'un Théologien pieux & prudent doit garder dans la décision des points de morale.

Après tout ce que je viens de dire, s'il se trouve quelqu'un qui ne soit pas satisfait de mes réponses, qu'il conclue de ce doute, qu'il n'est pas permis de tuer, même pour défendre sa vie, plutôt que de s'imaginer qu'il est permis de tuer pour défendre son honneur. Car un prudent Théologien doit avoir pour règle, de préférer ce qui est certain à ce qui ne l'est pas, & de ne point abandonner ce qui a été approuvé par toute l'antiquité, parce qu'il y trouve de l'obscurité. Mais il doit sur toutes choses prendre extrêmement garde de se laisser surprendre par ces sophismes qui conduisent dans l'erreur peu à peu & sans qu'on s'en apperçoive. Car il en est des extrémités du vice & de la vertu, comme des extrémités du jour & de la nuit. Il est difficile de distinguer si le tems qui est entre la nuit & le jour appartient à l'un ou à l'autre, quoiqu'il soit très certain d'un côté que midi appartient au jour, & de l'autre que minuit appartient

à la nuit. De même dans la morale, ce qui tient comme le milieu dans les vices & dans les vertus, est presque toujours certain ; & à proportion qu'on s'en éloigne, on a plus de peine à distinguer ce qui est bon d'avec ce qui est mauvais.

C'est ce que nous voyons dans la matière même de l'homicide que nous traitons. Car il est constant d'un côté qu'il est permis de faire mourir par autorité publique les criminels : & de l'autre, qu'il n'est pas permis de tuer un homme pour défendre l'honneur, ni un voleur qui s'enfuit après avoir volé. Mais entre ces deux points qui sont certains, il y a plusieurs opinions, les unes plus douteuses que les autres, ou pour parler comme les casuistes, plus ou moins probables, à mesure qu'elles s'approchent ou qu'elles s'éloignent davantage de ces deux points. Que doit faire un Théologien prudent à qui on propose toutes ces opinions différentes ? Il est clair qu'il doit tellement les examiner, qu'il n'abandonne jamais ces deux points fixes & incontestables, & que ce soit par-là qu'il juge de la vérité ou de la fausseté de ces opinions.

Les Jésuites ont justement fait tout le contraire. Le désir de flatter les passions des hommes leur a fait avancer plusieurs opinions incertaines, qu'ils ont prises en-

suite pour des principes sur lesquels ils en ont appuyé d'autres encore plus incertaines. Et peu à peu s'éloignant toujours davantage des véritables principes, ils en sont enfin venus à attaquer des dogmes dont on n'avoit jamais douté dans l'Eglise : tel est celui ci, Qu'il n'est pas permis de tuer des calomnieurs, de faux témoins & de mauvais juges. S'ils continuent ainsi, ou que l'Eglise ne s'oppose pas à leurs entreprises, ils rendront bientôt incertains tous les points de morale, & il n'y aura plus rien de fixe & d'arrêté. Ainsi nous verrons succéder à la morale de Jésus-Christ une philosophie semblable à l'ancien Pyrrhonisme ; & au-lieu des maximes certaines de la vérité, nous n'aurons plus qu'un amas confus d'opinions bizarres & téméraires.



§. III.

Fausse apparence de douceur dont les Jésuites couvrent leur opinion.

Qui auroit cru que les Jésuites eussent osé donner leur opinion, toute cruelle qu'elle est, pour une opinion pleine de douceur? C'est cependant ce que leur apologiste ose faire. Car que n'ose-t-il pas! Il ose appeller l'opinion de Montalte une opinion favorable aux voleurs & aux insolens, & cruelle aux innocens. Il soutient que celle des Jésuites au contraire est la protectrice de l'honneur & de l'innocence.

„ Quand, dit-il, les casuistes disent:
 „ qu'il est permis de tuer pour défendre
 „ le bien & l'honneur, à qui donnent-ils
 „ ce droit? Aux gens de bien, aux innocens. Et contre qui le donnent-ils?
 „ Contre des hommes qui ne vivent que
 „ de leurs propres crimes, & qui ne subsistent que par le malheur d'autrui. . . .
 „ Mais vous, dit-il à Montalte, qui aviez
 „ pris avec tous les Théologiens le parti
 „ des innocens contre les assassins, vous
 „ les quittez tous hardiment pour plaider
 „ la cause du mauvais larron, & appuyer l'insolent contre les personnes

„d'honneur, le voleur contre les riches, & le brigand contre les marchands „.

Quoi donc ! seroit-il bien possible que Montalte, qui exhorte à souffrir les injures avec patience, qui éloigne les hommes du meurtre, opprimât néanmoins l'innocence & favorisât le crime ? Non, ce reproche ne tombe pas sur Montalte ; mais il attaque ouvertement l'Apôtre. Car n'est-ce pas l'accuser d'avoir donné, au-lieu d'un précepte d'humanité & de douceur, un précepte de cruauté, lorsqu'il dit * : *Ne vous vengez pas vous-mêmes, mes très-chers freres, mais donnez lieu à la colere* ? Que dis je ? N'est-ce pas accuser Jésus-Christ même de favoriser le crime & d'opprimer l'innocence, lorsqu'il commande à celui qui a reçu un soufflet sur une joue, de présenter encore l'autre ? Mais les sentimens des Peres sont bien opposés à ceux des Casuistes. Loin de regarder comme les protecteurs & les amis des gens de bien ceux qui les portent à se venger des injures qu'on leur fait, ils les regardent au-contraire comme leurs plus cruels ennemis. Saint Augustin va plus loin. Exciter un homme à la vengeance, c'est, selon lui, faire à son égard l'office du démon. « Avez-vous un enne-

* Rom. c. 13. v. 19.

150 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

» mi, dit ce saint Docteur * ? penſez que
 » vous en avez deux en ſa perſonne con-
 » tre leſquels vous devez combattre ;
 » l'un qui eſt viſible, & l'autre qui eſt
 » caché ; c'eſt-à-dire l'homme que vous
 » voyez, & le démon que vous ne voyez
 » pas, & qui vous attaque par cet hom-
 » me viſible. Cet homme que vous voyez
 » eſt, ſelon la nature humaine, la même
 » choſe que vous ; mais ſelon la foi &
 » la charité chrétienne, il n'eſt pas en-
 » core ce que vous êtes, mais il pourra
 » le devenir. Ainſi puſqu'il y a deux en-
 » nemis en lui, ayez ſoin de les diſtin-
 » guer. Vous appercevez l'un par les yeux
 » du corps, comprenez l'autre par l'eſ-
 » prit. Aimez le premier, déſiez-vous
 » du ſecond. Chacun veut vous ôter ce
 » qui vous donne de l'avantage ſur lui.
 » Le premier voit que vous le ſurpaſſez
 » en richesses, il déſire de vous rendre
 » pauvre. Il voit que vous le ſurpaſſez en
 » honneur, il tâche de vous abaiſſer.
 » Il voit que vous le ſurpaſſez en force,
 » il veut vous rendre foible. Ainſi ſon
 » but n'eſt que de vous ôter, ou au-moins
 » d'affoiblir ce qui vous relève au deſſus
 » de lui. Il en eſt de même de l'autre
 » ennemi qui eſt inviſible. Il ne cher-
 » che qu'à ruiner en vous ce qui vous rend

* In Pf. 54.

» supérieur à lui. C'est quelque félicité
 » passagere qui vous rend supérieur à
 » un autre homme, c'est l'amour de vos
 » ennemis qui vous rend supérieur au
 » démon. Ainsi comme l'homme souhaite
 » avec passion de vous dépouiller de ce
 » bonheur qui vous met au-dessus de lui,
 » le démon veut de même vous ravir la
 » charité qui vous fait triompher de lui.
 » Travaillez donc à garder toujours dans
 » votre cœur l'amour de votre ennemi,
 » puisque cet amour seul vous rend victo-
 » rieux du démon. Que l'homme fasse
 » éclater sa colere au-dehors tant qu'il
 » voudra, qu'il vous ravisse par sa vio-
 » lence ce qu'il lui plaira : si vous ne
 » cessez point d'aimer celui qui vous
 » fait une guerre ouverte, vous avez
 » remporté la victoire sur cet autre en-
 » nemi, qui vous en fait une secret-
 » te ».

Les gens de bien pour lesquels les Jé-
 suites feignent d'avoir tant de tendresse,
 ont donc moins à craindre un voleur qui
 est prêt à les dépouiller, un insolent qui
 attaque leur honneur, ou un médisant
 qui déchire leur réputation, que ce Jé-
 suite qui, prenant les intérêts du diable,
 leur donne des conseils qu'ils ne peuvent
 suivre sans faire mourir leur ame. Ainsi
 ce n'est pas assez de reprocher aux Jé-
 suites la cruauté qu'ils veulent que les

152 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

bons exercent envers les méchans, puisqu'ils sont incomparablement plus cruels envers les bons. Car qui doute que ce ne soit une cruauté plus grande, de ravir à un homme de bien son innocence, que de priver un scélérat de la vie ? Voilà donc en quoi consiste la douceur des Jésuites, à faire perdre aux bons la vie de l'ame, & à ôter aux méchans celle du corps ; à précipiter les uns dans les supplices éternels qu'ils méritoient, & à les faire mériter aux autres ; à mettre ceux-là en enfer, & à fermer à ceux-ci la porte du ciel.



§. IV.

Que rien n'est plus foible que les bornes que les Jésuites, après avoir aboli le commandement de Dieu, mettent quelquefois à leurs maximes, pour arrêter la licence des meurtres qu'elles autorisent.

LEs Jésuites, après avoir ruiné la loi de Dieu qui défend les meurtres, & rompu cette barrière sacrée qui s'opposoit aux emportemens des hommes, ont été contraints eux-mêmes de mettre quelques bornes à cette licence qui suit de leurs maximes sur le meurtre, de peur que les peuples ne se portassent à des excès qui dépeupleroient les Etats, & déshonoreroient la société.

La doctrine des Casuistes qui permet le duel, & qui est si odieuse en France, est, par exemple, une suite nécessaire de ce principe fondamental, *qu'il est permis de tuer pour défendre son honneur.* Aussi les Casuistes étrangers qui n'ont point été arrêtés par la crainte des loix, qui punissent si sévèrement ce crime en France, ont soutenu hardiment qu'il est permis d'accepter, & même d'offrir le duel pour défendre son honneur. Caramuel cite

154 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

beaucoup de Casuistes pour ce sentiment dans sa Théologie fondamentale (a), où il rapporte cet endroit de Carafa, supérieur des Clercs Réguliers (b). « Il est » probable, dit cet auteur, que si un sol- » dat à l'armée, ou un homme de qua- » lité à la Cour, est en danger de perdre » son emploi, sa dignité, ou la faveur » de son prince, ou de son Général, par » le soupçon qu'on aura qu'il est un lâche, » s'il n'accepte les défis qu'on peut quel- » quefois lui faire ; il est probable, dis- » je, que quelques docteurs n'osent pas » condamner qu'il les accepte, seulement » dans le dessein de se défendre. Il faut » dire la même chose si celui qui l'ap- » pelle au combat y ajoute de fréquens » reproches & des injures, & qu'il ne » puisse autrement se délivrer de l'importu- » nité de cet homme, & du deshonor- » neur auquel il s'exposeroit s'il ne se » battoit avec lui. C'est l'opinion expresse » de Layman, *sect. 3. c. 3. num. 4.* qui » cite Navarre *cap. 15. n. 3 & 4.* pour » la première partie de cette conclusion. » C'est aussi celle de Carafa, qui en » cela est conforme à Lessius *de just. & » & jnr. lib. 2. cap. 9. num. 83 & 84.* & » à Hurtado *de Spe & Charit. vol. 2. disp. » 170. sect. 13. §. 106.* & à Filiutius

(a) P. 546.

(b) *Ex tract. 4. sect. 6. Resp. n. 16. p. 347i*

» tom. 2. tract. 29. cap. 8. § 6 *quæro num.*
 » 45 ».

On peut voir dans ce passage combien il y a de Jésuites qui s'accordent tous à soutenir cette opinion, & que Caramuel & Carafa mettent de ce nombre Layman, que l'Apologiste * tâche en vain de défendre ; puisqu'il est certain que ce Casuiste approuve ouvertement le sentiment de Navarre, comme on le peut voir dans le passage entier que les Curés de Paris ont rapporté.

Cependant quoique les Jésuites de France soient en général dans ce sentiment, *qu'il est permis de tuer pour défendre son honneur*, néanmoins il soutiennent ordinairement dans leur livres que le duel n'est pas permis ; mais ils le soutiennent par des raisons qu'ils sçauront bien détruire eux-mêmes quand ils le croiront nécessaire.

Ils disent premièrement que le duel est un péché en France, à cause des ordonnances qui le défendent sous des peines très rigoureuses, & qui dans la conscience obligent sous peine de péché mortel.

Cela pourroit arrêter des gens qui seroient aussi persuadés que je le suis, que ces loix imposent véritablement cette obligation : mais les Casuistes, en sui-

* *Impest. 11.*

156 NOTE SUR LA XIV LETTRE.

vant les principes des Jésuites, n'auront
 pas de peine à se débarrasser quand ils
 voudront de cette raison, & à la renver-
 ser par cette décision rapportée par Esco-
 bar*: « Une loi pénale dans une matiere
 » grave oblige, dit-il, & n'oblige pas en
 » conscience. Elle n'oblige pas, ajoute-
 » t-il, parce que dans le doute on doit
 » suivre l'interprétation la plus favorable,
 » & que la loi doit s'entendre de la
 » moindre peine. Si un législateur, qui
 » peut obliger à la peine temporelle &
 » éternelle, fait seulement mention de la
 » peine temporelle, il semble n'avoir pas
 » eu intention d'obliger à la peine éter-
 » nelle, *cap. in pœnis 94. de regul. juris in*
 » 6. Et selon la loi *Cùm Prætor. ff. de jud.*
 » *cap. Nonne de præsump.* celui qui de
 » deux choses proposées n'en affirme
 » qu'une, est censé nier l'autre. Ainsi Re-
 » ginaldus *tom. 2. lib. 15. cap. 16. sect. 5.*
 » *num. 50.* Villalobos *tom. 1. tract. 2. dub.*
 » *22. num. 2.* Navarre, *cap. 23. num.*
 » *55.* Valentia, *tom. 2. dis. 7. q. 5. pun. 6.*
 » Filiutius, *tom. 2. tract. 21. q. 12. n.*
 » *420.* ont appelé cette opinion probable.
 » J'y souscris aussi, & je ne puis m'em-
 » pêcher en l'approuvant d'admirer que
 » Sotus, *de just. lib. 1. q. 6. a. 5.* l'ait
 » appelée une erreur du peuple, qui s'i-
 » magine fausement qu'il est permis à

* L. 5. sect. 2. prob. 26.

» chacun de transgresser la loi, en se sou-
 » mettant à la peine qui y est portée. Car
 » peut-on traiter ainsi d'erreur une opinion
 » suivie par des docteurs très habiles,
 » que ceux mêmes qui sont d'un sentiment
 » contraire, avouent néanmoins être pro-
 » bable » ?

A cette décision ils ajouteront encore
 cette autre du même Auteur. « Une loi,
 » dit-il, qui défend quelque chose sous
 » peine de mort, de retranchement d'un
 » membre, de prison perpétuelle, ou de
 » confiscation de tous les biens, ou d'une
 » partie considérable, oblige & n'oblige
 » pas sous peine de péché mortel
 » Elle n'oblige pas. Car encore qu'il y ait
 » péché mortel à s'exposer au danger de
 » perdre la vie, ou de souffrir quelque
 » grand dommage, parce qu'alors on
 » viole le cinquième précepte du Déca-
 » logue, on ne peut pas dire néanmoins
 » la même chose de celui qui transgresse
 » une loi qui porte la peine de mort;
 » parce qu'en la transgressant, il ne s'ex-
 » pose pas à un semblable danger; car il
 » peut user d'une telle précaution, qu'il
 » ne se mettra point dans un péril proba-
 » ble de perdre la vie, ou de souffrir
 » un dommage considérable. C'est le
 » sentiment de Reginaldus, *tom. 1. l. 15.*
 » *cap. 6. sect. 5. num. 50*, de Navarre,
 » *Man. c. 23. n. 55 & 56*, de Philiare,

158 NOTE SUR LA XIV. LETTRE

» de *Offic. Sacerd.* tom. 1. p. 2. l. 3. cap.
 » 2. dist. 4, & de plusieurs autres. C'est
 » pourquoi, en suivant cette opinion que
 » j'approuve, je crois que de ce qu'une
 » loi impose la peine de mort, de retran-
 » cher un membre, de prison perpétuelle,
 » des galeres, ou de confiscation des
 » biens; on n'en peut pas tirer un argu-
 » ment suffisant pour montrer, dans le
 » doute, qu'elle oblige sous peine de
 » péché mortel, si d'ailleurs on n'a des
 » preuves certaines que le législateur a
 » eu intention que cette loi pénale obli-
 » geât ceux qui y sont assujettis, non-
 » seulement à la peine qui y est expri-
 » mée, mais encore à celle de se ren-
 » dre coupable d'un péché mortel en la
 » violant ».

On peut voir par-là combien il est fa-
 cile aux Jésuites de rendre inutiles &
 d'éluder ces ordonnances des Rois,
 quand il leur plaira de permettre les
 duels. C'est donc en vain qu'ils les op-
 posent, pour empêcher qu'on ne tire
 cette conséquence de leurs maximes.

Ils disent en second lieu, que cette loi
 du Prince fait qu'il n'y a plus de nécessité
 d'accepter un duel, parce qu'on peut
 sans lâcheté refuser ce que le Prince inter-
 dit, & obéir sans se deshonoré à ses or-
 donnances.

J'approuverois volontiers cette raison,

si elle étoit apportée par d'autres que par des Jésuites. Mais quand on la compare avec leurs maximes, il n'y a rien de plus frivole, & qui mérite davantage d'être méprisé. Car il est vrai qu'en refusant un duel on ne perd point ce véritable honneur, qui consiste à obéir à la loi de Dieu & à celle des Princes ; mais il est faux qu'on ne perde point cet honneur vain, que les Jésuites ont en vue de conserver. Car si on le perd, selon eux, lorsqu'on souffre qu'on nous donne impunément un soufflet, ou qu'on nous arrache une pomme, s'ils veulent parler conséquemment, ils ne peuvent s'empêcher d'avouer qu'on ne le perde aussi en refusant un duel, s'il s'agit sur-tout de personnes de qualité. C'est donc encore une fois inutilement que les Jésuites prétendent par cette raison arrêter la fureur des duels. Si tous les préceptes qui sont contenus dans l'Evangile, si l'exemple d'un Dieu qui naît dans une étable, & qui meurt sur une croix, ne sont pas assez forts pour persuader aux hommes qu'il n'y a point de honte à un chrétien de souffrir un soufflet ; comment les loix des Princes de la terre pourroient-elles convaincre un homme d'épée, qu'il n'y a point de honte à refuser un duel ; qu'il ne se deshonne point par-là devant ces

160 NOTE SUR LA XIV. LETTRE.

hommes furieux & insensés , tels que sont certainement tous ceux qui regardent ces combats comme des combats glorieux ; ce qui comprend presque tout ce qu'il y a de gens de qualité , qui n'ont pas une autre idée du duel ?

On peut voir par-là que quand on a une fois posé en général de mauvais principes dans la morale , c'est inutilement qu'on veut les restreindre par des correctifs & des exceptions arbitraires. Les hommes prévenus du principe se mettent peu en peine de ses vaines restrictions , & en tirent toutes les conséquences que la raison leur fait voir qu'on en peut tirer.

Ainsi, quoique Lessius n'approuve que dans la spéculation qu'on tue un calomniateur , ou un homme qui par un geste , ou par une parole de mépris , nous fait un affront , & qu'il l'improve dans la pratique à cause des inconvéniens qui en peuvent naître , il ne remédie point du tout par cette exception à la malignité du principe qu'il établit. Car comme il est clair qu'on peut , en tuant ce calomniateur , facilement éviter les inconvéniens qu'il craint , des gens instruits dans son école prendront de lui ce principe , qu'il est permis , dans la spéculation , de le tuer , & en concluront avec Escobar , qu'ils le peuvent tuer dans la

DISSERT. SUR L'HOMICIDE. 161
pratique. Cette conclusion est si naturelle,
que si Escobar a parlé un peu plus du-
rement que Lessius, on ne peut nier
qu'il n'ait aussi parlé plus conséquem-
ment à ses principes.





QUINZIEME LETTRE *

E C R I T E

AUX RR. PP. JÉSUITES.

Que les Jésuites ôtent la calomnie du nombre des crimes, & qu'ils ne fassent point de scrupule de s'en servir pour décrier leurs ennemis.

Du 25 Novembre 1656.

MES RÉVÉRENDIS PERES,

Puisque vos impostures croissent tous les jours, & que vous vous en servez pour outrager si cruellement toutes les personnes de piété qui sont contraires à vos erreurs, je me sens obligé pour leur intérêt, & pour celui de l'Eglise, de découvrir un mystère de votre conduite, que j'ai promis il y a long-

* M. Arnauld travailla à cette Lettre avec M. Pascal.

tems, afin qu'on puisse reconnoître par vos propres maximes, quelle foi l'on doit ajouter à vos accusations & à vos injures.

Je sçais que ceux qui ne vous connoissent pas assez, ont peine à se déterminer sur ce sujet; parce qu'ils se trouvent dans la nécessité, ou de croire les crimes incroyables dont vous accusez vos ennemis, ou de vous tenir pour des imposteurs, ce qui est aussi incroyable. Quoi! disent-ils, si ces choses-là n'étoient; des Religieux les publieroient-ils, & voudroient-ils renoncer à leur conscience, & se damner par ces calomnies? Voilà la manière dont ils raisonnent: & ainsi les preuves visibles par lesquelles on ruine vos faussetés, rencontrant l'opinion qu'ils ont de votre sincérité, leur esprit demeure en suspens entre l'évidence de la vérité qu'ils ne peuvent démentir, & le devoir de la charité qu'ils appréhendent de blesser. De sorte que comme la seule chose qui les empêche de rejeter

164 QUINZIEME LETTRE.

Vos médisances , est l'estime qu'ils ont de vous ; si on leur fait entendre que vous n'avez pas de la calomnie l'idée qu'ils s'imaginent que vous en avez , & que vous croyez pouvoir faire votre salut en calomniant vos ennemis ; il est sans doute que le poids de la vérité les déterminera incontinent à ne plus croire vos impostures. Ce sera donc , mes Peres , le sujet de cette Lettre.

Je ne ferai pas voir seulement que vos écrits sont remplis de calomnies , je veux passer plus avant. On peut bien dire des choses fausses en les croyant véritables , mais la qualité de menteur enferme l'intention de mentir. Je ferai donc voir , mes Peres , que votre intention est de mentir & de calomnier : & que c'est avec connoissance & avec dessein , que vous imposez à vos ennemis des crimes dont vous sçavez qu'ils sont innocens , parce que vous croyez le pouvoir faire sans décheoir de l'état de grace. Et quoique vous sçachiez aussi - bien

que moi ce point de votre morale, je ne laisserai pas de vous le dire, mes Peres, afin que personne n'en puisse douter, en voyant que je m'adresse à vous, pour vous le soutenir à vous-mêmes, sans que vous puissiez avoir l'assurance de le nier, qu'en confirmant par ce désaveu même le reproche que je vous en fais. Car c'est une doctrine si commune dans vos Ecoles, que vous l'avez soutenue non-seulement dans vos livres, mais encore dans vos theses publiques, ce qui est de la derniere hardiesse : comme entr'autres dans vos theses de Louvain de l'année 1645 en ces termes : *Ce n'est qu'un péché véniel de calomnier & d'imposer de faux crimes, pour ruiner de créance ceux qui parlent mal de nous. QUIDNI non nisi vtniale sit, detrahentis auctoritatem magnam, tibi noxiam, falso crimine elidere ?* Et cette doctrine est si constante parmi vous, que quiconque ose l'attaquer, vous le traitez d'ignorant & de téméraire.

166 QUINZIEME LETTRE.

C'est ce qu'a éprouvé depuis peu le pere Quiroga Capucin Allemand, lorsqu'il voulut s'y opposer. Car votre pere Dicastillus l'entreprit incontinent, & il parle de cette dispute en ces termes, *de just. l. 2, tr. 2, disp. 12, n. 404. Un certain Religieux grave, pied nud, & encapuchonné, cucullatus gymnopoda, que je ne nomme point, eut la témérité de décrier cette opinion parmi des femmes & des ignorans, & de dire qu'elle étoit pernicieuse & scandaleuse, contre les bonnes mœurs, contre la paix des Etats & des Sociétés, & enfin contraire non-seulement à tous les docteurs catholiques, mais à tous ceux qui peuvent être catholiques. Mais je lui ai soutenu, comme je soutiens encore, que la calomnie, lorsqu'on en use contre un calomniateur, quoiqu'elle soit un mensonge, n'est point néanmoins un péché mortel, ni contre la justice, ni contre la charité : & pour le prouver, je lui ai fourni en foule nos Peres, & les Universités entieres qui en sont composées, que j'ai tous consul-*

tés , & entr'autres le révérend pere Jean Gans , confesseur de l'Empereur ; le révérend pere Daniel Bastele , confesseur de l'archiduc Léopold ; le pere Henri , qui a été précepteur de ces deux Princes ; tous les professeurs publics & ordinaires de l'Université de Vienne (toute composée de Jésuites ;) tous les professeurs de l'Université de Gratz (toute de Jésuites ;) tous les professeurs de l'Université de Prague (dont les Jésuites sont les maîtres ;) de tous lesquels j'ai en main les approbations de mon opinion , écrites & signées de leurs mains : outre que j'ai encore pour moi le révérend pere Pannalossa Jésuite , prédicateur de l'Empereur & du roi d'Espagne ; le pere Pilliceroli , Jésuite , & bien d'autres , qui avoient tous jugé cette opinion probable avant notre dispute. Vous voyez bien , mes Peres , qu'il y a peu d'opinions que vous ayez pris si à tâche d'établir , comme il y en avoit peu dont vous eussiez tant de besoin. Et c'est pourquoi vous l'avez tellement autorisée , que les ca-

168 QUINZIEME LETTRE.

fuistes s'en servent comme d'un principe indubitable. *Il est constant, dit Caramuel, n. 1151, que c'est une opinion probable, qu'il n'y a point de péché mortel à calomnier faussement pour conserver son honneur. Car elle est soutenue par plus de vingt docteurs graves, par Gaspard Hurtado & Dicastillus, Jésuites, &c. de sorte que si cette doctrine n'étoit probable, à peine y en auroit-il aucune qui le fût dans toute la théologie.*

O théologie abominable & corrompue dans tous ses chefs, que si selon ses maximes il n'étoit probable & sûr en conscience, qu'on peut calomnier sans crime pour conserver son honneur, à peine y auroit-il aucune de ses décisions qui fût sûre ! Qu'il est vraisemblable, mes Peres, que ceux qui tiennent ce principe, le mettent quelquefois en pratique ! L'inclination corrompue des hommes s'y porte d'elle-même avec tant d'impétuosité, qu'il est incroyable qu'en levant l'obstacle de la conscience, elle ne se répande

pande avec toute sa véhémence naturelle. En voulez-vous un exemple ? Caramuel vous le donnera au même lieu. *Cette maxime*, dit-il, *du pere Dicastillus, Jésuite, touchant la calomnie, ayant été enseignée par une Comtesse d'Allemagne aux filles de l'Impératrice, la créance qu'elles eurent de ne pécher au plus que véniellement par des calomnies, en fit tant naître en peu de jours, & tant de faux rapports, que cela mit toute la Cour en combustion & en allarme. Car il est aisé de s'imaginer l'usage qu'elles en sçurent faire : de sorte que pour appaiser ce tumulte, on fut obligé d'appeller un bon pere Capucin d'une vie exemplaire, nommé le pere Quiroga, (ce fut sur quoi le pere Dicastillus le querella tant) qui vint leur déclarer que cette maxime étoit très pernicieuse, principalement parmi les femmes ; & il eut un soin tout particulier de faire que l'Impératrice en abolît tout-à-fait l'usage. On ne doit pas être surpris des mauvais effets que causa cette doctrine. Il faudroit admirer*

au-contre qu'elle ne produisît pas cette licence. L'amour-propre nous persuade toujours assez, que c'est avec injustice qu'on nous attaque; & à vous principalement, mes Peres, que la vanité aveugle de telle sorte, que vous voulez faire croire en tous vos Ecrits, que c'est bleffer l'honneur de l'Eglise, que de bleffer celui de votre Société. Et ainsi, mes Peres, il y auroit lieu de trouver étrange que vous ne missiez pas cette maxime en pratique. Car il ne faut pas dire de vous, comme font ceux qui ne vous connoissent pas: Comment ces bons Peres voudroient-ils calomnier leurs ennemis, puisqu'ils ne le pourroient faire que par la perte de leur salut? Mais il faut dire au-contre: Comment ces bons Peres voudroient-ils perdre l'avantage de décrier leurs ennemis, puisqu'ils le peuvent faire sans hazarder leur salut? Qu'on ne s'étonne donc plus de voir les Jésuites calomnieurs: ils le font en sûreté de conscience, & rien ne les en peut em-

pêcher ; puisque par le crédit qu'ils ont dans le monde, ils peuvent calomnier sans craindre la justice des hommes ; & , que par celui qu'ils se sont donné sur les cas de conscience, ils ont établi des maximes pour le pouvoir faire sans craindre la justice de Dieu.

Voilà, mes Peres, la source d'où naissent tant de noires impostures. Voilà ce qui en a fait répandre à votre pere Brisacier, jusqu'à s'attirer la censure de feu M. l'archevêque de Paris. Voilà ce qui a porté le pere d'Anjou à décrier en pleine chaire, dans l'Eglise de S. Benoît à Paris, le 8 Mars 1655, les personnes de qualité qui recevoient les aumônes pour les pauvres de Picardie & de Champagne, auxquelles ils contribuoiient tant eux-mêmes ; & de dire par un mensonge horrible & capable de faire tarir ces charités, si on eut eu quelque créance en vos impostures, *qu'il sçavoit de science certaine que des personnes avoient détourné cet argent, pour*

172 QUINZIEME LETTRE.

l'employer contre l'Eglise & contre l'Etat : ce qui obligea le curé de cette paroisse, qui est un docteur de Sorbonne, de monter le lendemain en chaire pour démentir ces calomnies. C'est par le même principe que votre pere Crasset a tant prêché d'impostures dans Orléans, qu'il a fallu que M. l'évêque d'Orléans l'ait interdit comme un imposteur public, par son Mandement du 9 Septembre dernier, où il déclare, qu'il défend à frère Jean Crasset, prêtre de la Compagnie de Jésus, de prêcher dans son diocèse, & à tout son peuple de l'ouïr, sous peine de se rendre coupable d'une désobéissance mortelle, sur ce qu'il a appris que ledit Crasset avoit fait un discours en chaire rempli de faussetés & de calomnies contre les Ecclesiastiques de cette ville, leur imposant faussement & malicieusement qu'ils soutiennent ces propositions hérétiques & impies : Que les commandemens de Dieu sont impossibles : Que jamais on ne résiste à la grace intérieure : Et que Jésus

Christ n'est pas mort pour tous les hommes, & autres semblables condamnées par Innocent X. Car c'est-là, mes peres, votre imposture ordinaire, & la premiere que vous reprochez à tous ceux qu'il vous est important de décrier. Et quoiqu'il vous soit aussi impossible de le prouver de qui que ce soit, qu'à votre pere Craslet, de ces Ecclésiastiques d'Orléans, votre conscience néanmoins demeure en repos; *parce que vous croyez que cette maniere de calomnier ceux qui vous attaquent, est si certainement permise*, que vous ne craignez point de le déclarer publiquement & à la vue de toute une ville.

En voici un insigne témoignage dans le démêlé que vous eutes avec M. Puys, curé de saint Nisier à Lyon : & comme cette histoire marque parfaitement votre esprit, j'en rapporterai les principales circonstances. Vous sçavez, mes Peres, qu'en 1649 M. Puys traduisit en françois un excellent livre d'un

autre pere Capucin , *touchant le devoir des chrétiens à leur paroisse , contre ceux qui les en détournent , sans user d'aucune invective , & sans désigner aucun Religieux , ni aucun Ordre en particulier.* Vos Peres néanmoins prirent cela pour eux ; & sans avoir aucun respect pour un ancien pasteur , juge en la primatie de France , & honoré de toute la ville , votre pere Alby fit un livre sanglant contre lui , que vous vendîtes vous-mêmes dans votre propre Eglise le jour de l'Assomption , où il l'accusoit de plusieurs choses , & entr'autres , de *s'être rendu scandaleux par ses galanteries , & d'être suspect d'impiété , d'être hérétique , excommunié , & enfin digne du feu.* A cela M. Puys répondit , & le pere Alby soutint par un second livre ses premieres accusations. N'est-il donc pas vrai , mes Peres , ou que vous étiez des calomniateurs , ou que vous croyiez tout cela de ce bon prêtre ; & qu'ainsi il falloit que vous le vissiez hors de ces erreurs , pour

DÉMÊLÉ DE M. PUYS. 175

le juger digne de votre amitié ?
 Ecoutez donc ce qui se passa dans
 l'accommodement qui fut fait en
 présence d'un grand nombre des
 premières personnes de la ville ,
 dont les noms sont au bas de cette
 page * , comme ils sont marqués
 dans l'acte qui en fut dressé le 25
 Septembre 1650. Ce fut en pré-
 sence de tout ce monde que M. Puy
 ne fit autre chose que déclarer :
*Que ce qu'il avoit écrit ne s'adressoit
 point aux PP. Jésuites : qu'il avoit
 parlé en général contre ceux qui éloi-
 gnent les fideles des paroisses , sans
 avoir pensé en cela attaquer la Socié-
 té, & qu'au-contraire il l'honoroit avec*

* M. de Ville , Vicaire Général de M. le Car-
 dinal de Lyon ; M. Scarron , Chanoine & Curé
 de S. Paul ; M. Margat , Chantre ; MM. Bouvand ,
 Seve , Aubert & Dervieu , Chanoines de S. Ni-
 zier ; M. du Gué , Président des Trésoriers de
 France ; M. Groslier , Prévôt des Marchands ; M.
 de Fléchere , Président & Lieutenant Général ;
 MM. de Boissat , de Saint Romain & de Bartoly ,
 Gentilshommes ; M. Bourgeois , premier Avocat
 du Roi au Bureau des Trésoriers de France ; MM.
 de Cotton , pere & fils ; M. Boniel , qui ont tous
 signé à l'original de la déclaration , avec M. Puy
 & le Pere Alby.

amour. Par ces seules paroles il revint de son apostasie , de ses scandales , & de son excommunication ; sans rétractation & sans absolution : & le pere Alby lui dit ensuite ces propres paroles : *Monsieur , la créance que j'ai eue que vous attaquiez la Compagnie dont j'ai l'honneur d'être , m'a fait prendre la plume pour y répondre ; & j'ai cru que la maniere dont j'ai usé M'ÉTOIT PERMISE. Mais connoissant mieux votre intention , je viens vous déclarer , QU'IL N'Y A PLUS RIEN qui me puisse empêcher de vous tenir pour un homme d'esprit , très éclairé , de doctrine profonde & ORTHODOXE , de mœurs IRREPRÉHENSIBLES , en un mot , pour un digne pasteur de votre Eglise. C'est une déclaration que je fais avec joie , & je prie ces Messieurs de s'en souvenir.*

Ils s'en sont souvenus , mes Peres ; & on fut plus scandalisé de la réconciliation , que de la querelle. Car , qui n'admireroit ce discours du pere Alby ? Il ne dit pas qu'il vient se rétracter , parce qu'il a ap-

pris le changement de mœurs & de la doctrine de M. Puis, mais seulement, *parce que connoissant que son intention n'a pas été d'attaquer votre Compagnie, il n'y a plus rien qui l'empêche de le tenir pour catholique.* Il ne croyoit donc pas qu'il fût hérétique en effet ? Et néanmoins après l'en avoir accusé contre sa connoissance, il ne déclare pas qu'il a failli; mais il ose dire au-contraire, *Qu'il croit que la maniere dont il en a usé lui étoit permise.*

A quoi songez-vous, mes Peres, de témoigner ainsi publiquement, que vous ne mesurez la foi & la vertu des hommes, que par les sentimens qu'ils ont pour votre Société ? Comment n'avez-vous point appréhendé de vous faire passer vous-mêmes, & par votre propre aveu, pour des imposteurs & des calomniateurs ? Quoi, mes Peres, un même homme, sans qu'il se fasse aucun changement en lui, selon que vous croyez qu'il honore ou qu'il attaque votre Compagnie, sera

178^e QUINZIEME LETTRE.

pieux ou impie , irrépréhensible ou excommunié , digne pasteur de l'Eglise ou digne d'être mis au feu , & enfin Catholique ou hérétique ? C'est donc une même chose dans votre langage , d'attaquer votre Société , & d'être hérétique ? Voilà une plaisante hérésie , mes Peres ! Et ainsi quand on voit dans vos Ecrits que tant de personnes catholiques y sont appellées hérétiques , cela ne veut dire autre chose , sinon que vous croyez qu'ils vous attaquent. Il est bon , mes Peres , qu'on entende cet étrange langage , selon lequel il est sans doute que je suis un grand hérétique. Aussi c'est en ce sens que vous me donnez si souvent ce nom. Vous ne me retranchez de l'Eglise , que parce que vous croyez que mes Lettres vous font tort : & ainsi il ne me reste , pour devenir catholique , ou que d'approuver les excès de votre morale , ce que je ne pourrois faire sans renoncer à tout sentiment de piété , ou de vous persuader que je ne recherche en cela que votre

CALOMN. DES JÉSUITES. 179
véritable bien ; & il faudroit que
vous fussiez bien revenus de vos
égaremens pour le reconnoître. De
forte que je me trouve étrangement
engagé dans l'hérésie ; puisque la
pureté de ma foi étant inutile pour
me retirer de cette sorte d'erreur ,
je n'en puis sortir , ou qu'en trahis-
sant ma conscience , ou qu'en ré-
formant la vôtre. Jusques-là je fe-
rai toujours un méchant & un
imposteur ; & quelque fidele que
j'aye été à rapporter vos passages ,
vous irez crier par-tout, *Qu'il faut
être organe du démon pour vous im-
puter des choses dont il n'y a ni mar-
que, ni vestige* dans vos livres ; &
vous ne ferez rien en cela que de
conforme à votre maxime & à vo-
tre pratique ordinaire ; tant le pri-
vilege que vous avez de mentir a
d'étendue. Souffrez que je vous en
donne un exemple, que je choisis
à dessein : je répondrai en même-
tems à la neuvieme de vos impos-
tures : aussi-bien elles ne méritent
d'être réfutées qu'en passant

H vj

Il y a dix ou douze ans qu'on vous reprocha cette maxime du pere Bauny : *Qu'il est permis de rechercher directement, PRIMÒ ET PER SE, une occasion prochaine de pécher, pour le bien spirituel ou temporel de nous ou de notre prochain, tr. 4, q. 24* dont il apporte pour exemple : *Qu'il est permis à chacun d'aller en des lieux publics pour convertir des femmes perdues, encore qu'il soit vraisemblable qu'on y péchera, pour avoir déjà expérimenté souvent qu'on est accoutumé de se laisser aller au péché par les caresses des femmes.* Que répondit à cela votre pere Caussin en 1644 dans son *Apologie pour la Compagnie de Jésus*, pag. 128. *Qu'on voye l'endroit du pere Bauny, qu'on lise la page, les marges, les avant-propos, les suites, tout le reste, & même tout le livre, on n'y trouvera pas un seul vestige de cette sentence, qui ne pourroit tomber que dans l'ame d'un homme extrêmement perdu de conscience, & qui semble ne pouvoir être supposée que par l'organe du démon.* Et votre pere

Pintereau, en même style, 1^e. part. p. 24. *Il faut être perdu de conscience, pour enseigner une si détestable doctrine ; mais il faut être pire qu'un démon, pour l'attribuer au pere Bauny. Lecteur, il n'y en a ni marque, ni vestige dans tout son livre.* Qui ne croiroit que des gens qui parlent de ce ton-là, eussent sujet de se plaindre, & qu'on auroit en effet imposé au pere Bauny ? Avez-vous rien assuré contre moi en de plus forts termes ? Et comment oseroit-on s'imaginer qu'un passage fût en mots propres au-lieu même où on le cite, quand on dit *qu'il n'y en a ni marque, ni vestige dans tout le livre ?*

En vérité, mes Peres, voilà le moyen de vous faire croire, jusqu'à ce qu'on vous réponde ; mais c'est aussi le moyen de faire qu'on ne vous croye jamais plus, après qu'on vous aura répondu. Car il est si vrai que vous mentiez alors, que vous ne faites aujourd'hui aucune difficulté de reconnoître dans vos réponses, que cette maxime est dans

le pere Bauny au lieu même qu'on avoit cité : & ce qui est admirable , c'est qu'au-lieu qu'elle étoit *détestable* il y a douze ans , elle est maintenant si innocente , que dans votre neuvieme Imposture p. 10 , vous m'accusez *d'ignorance & de malice , de quereller le pere Bauny sur une opinion qui n'est point rejetée dans l'Ecole*. Qu'il est avantageux , mes Peres , d'avoir affaire à ces gens qui disent le pour & le contre ! Je n'ai besoin que de vous-mêmes pour vous confondre. Car je n'ai à montrer que deux choses. L'une , que cette maxime ne vaut rien ; l'autre , qu'elle est du pere Bauny ; & je prouverai l'un & l'autre par votre propre confession. En 1644 vous avez reconnu qu'elle est *détestable* ; & en 1656 vous avouez qu'elle est du pere Bauny. Cette double reconnaissance me justifie assez , mes Peres ; mais elle fait plus , elle découvre l'esprit de votre politique. Car , dites-moi , je vous prie , quel est le but que vous vous proposez dans

CALOMN. DES JÉSUITES. 183
vos Ecrits ? Est-ce de parler avec
sincérité ? Non, mes Peres, puisque
vos réponses s'entre-détruisent. Est-
ce de suivre la vérité de la Foi ?
Aussi peu ; puisque vous autorisez
une maxime *détestable*, selon vous-
mêmes. Mais considérons que quand
vous avez dit que cette maxime est
détestable, vous avez nié en même
tems qu'elle fût du pere Bauny, &
ainsi il étoit innocent : & quand
vous avouez qu'elle est de lui, vous
soutenez en même tems qu'elle est
bonne, & ainsi il est innocent. De
sorte que l'innocence de ce Pere
étant la seule chose commune à vos
deux réponses, il est visible que
c'est aussi la seule chose que vous y
recherchez ; & que vous n'avez
pour objet que la défense de vos
Peres, en disant d'une même maxi-
me qu'elle est dans vos livres, &
qu'elle n'y est pas ; qu'elle est bon-
ne, & qu'elle est mauvaise : non
pas selon la vérité, qui ne change
jamais ; mais selon votre intérêt,
qui change à toute heure. Que ne

pourrois-je vous dire là-dessus ? car vous voyez bien que cela est convaincant. Cependant rien ne vous est plus ordinaire. Et pour en omettre une infinité d'exemples, je crois que vous vous contenterez que je vous en rapporte encore un.

On vous a reproché en divers tems une autre proposition du même pere Bauny, *tr. 4, q. 22, p. 100.* *On ne doit dénier ni différer l'absolution à ceux qui sont dans des habitudes de crime contre la loi de Dieu, de nature, & de l'Eglise, encore qu'on n'y voye aucune espérance d'amendement : ESTI emendationis futurae spes nulla appareat.* Je vous prie sur cela, mes Peres, de me dire lequel y a le mieux répondu selon votre goût, ou de votre pere Pintereau, ou de votre pere Brisacier, qui défendent le pere Bauny en vos deux manieres : l'un, en condamnant cette proposition, mais en désavouant aussi qu'elle soit du pere Bauny : l'autre, en avouant qu'elle est du pere Bauny, mais en la justi-

CALOMN. DES JÉSUITES. 185
fiant en même tems ? Ecoutez - les
donc discourir. Voici le pere Pin-
tereau , p. 8. *Qu'appelle-t-on fran-
chir les bornes de toute pudeur , & pas-
ser au-delà de toute impudence , sinon
d'imposer au pere Bauny comme une
chose avérée , une si damnable doctri-
ne ? Jugez , lecteur , de l'indignité de
cette calomnie ; & voyez à qui les Jé-
suites ont affaire ; & si l'auteur d'une
si noire supposition ne doit pas passer
déformais pour le truchement du pere
des mensonges ?* Et voici maintenant
votre pere Brisacier , 4^e. part. pag.
21. *En effet le pere Bauny dit ce que
vous rapportez. (C'est dementir le
pere Pintereau bien nettement.)
Mais , ajoute-t-il , pour justifier le
pere Bauny , vous qui reprenez cela ,
attendez quand un pénitent sera à vos
pics , que son Ange gardien hypothe-
que tous les droits qu'il a au ciel pour
être sa caution. Attendez que Dieu le
Pere jure par son chef que David a
menti , quand il a dit par le Saint-
Esprit , que tout homme est menteur ,
trompeur & fragile ; & que ce péni-*

rent ne soit plus menteur , fragile , changeant , ni pécheur comme les autres ; & vous n'appliquerez le sang de Jésus-Christ sur personne.

Que vous semble-t-il, mes Peres, de ces expressions extravagantes & impies, que s'il falloit attendre *qu'il y eût quelque espérance d'amendement* dans les pécheurs pour les absoudre, il faudroit attendre *que Dieu le Pere jurât par son chef*, qu'ils ne tomberoient jamais plus ? Quoi ! mes Peres, n'y a-t-il point de différence entre *l'espérance & la certitude* ? Quelle injure est-ce faire à la grace de Jésus-Christ, de dire qu'il est peu possible que les chrétiens sortent jamais des crimes contre la loi de Dieu, de nature, & de l'Eglise, qu'on ne pourroit l'espérer *sans que le Saint-Esprit eût menti* : de sorte que, selon vous, si on ne donnoit l'absolution à ceux *dont on n'espere aucun amendement*, le sang de Jésus-Christ demeureroit inutile, & on ne l'appliqueroit *jamais sur personne* ? A quel état, mes

Peres, vous réduit le desir immodéré de conserver la gloire de vos auteurs, puisque vous ne trouvez que deux voies pour les justifier, l'imposture, ou l'impiété; & qu'ainsi la plus innocente maniere de vous défendre, est de désavouer hardiment les choses les plus évidentes?

De-là vient que vous en usez si souvent. Mais ce n'est pas encore là tout ce que vous sçavez faire. Vous forgez des Ecrits pour rendre vos ennemis odieux, comme *la Lettre d'un Ministre à M. Arnauld*, que vous débitâtes dans tout Paris, pour faire croire que le livre de la fréquente Communion, approuvé par tant d'Evêques & de Docteurs, mais qui à la vérité vous étoit un peu contraire, avoit été fait par une intelligence secrète avec les Ministres de Charenton. Vous attribuez d'autre fois à vos adversaires des Ecrits pleins d'impiété, comme *la Lettre circulaire des Jansé-*

nistes , dont le style impertinent rend cette fourbe trop grossiere , & découvre trop clairement la malice de votre pere Meinier , qui ose s'en servir *pag. 28* , pour appuyer ses plus noires impostures. Vous citez quelquefois des livres qui ne furent jamais au monde , comme *les Constitutions du Saint Sacrement* , d'où vous rapportez des passages que vous fabriquez à plaisir , & qui font dresser les cheveux à la tête des simples , qui ne sçavent pas quelle est votre hardiesse à inventer & publier des mensonges. Car il n'y a sorte de calomnies que vous n'ayez mise en usage. Jamais la maxime qui l'excuse ne pouvoit être en meilleures mains.

Mais celles-là sont trop aisées à détruire ; & c'est pourquoi vous en avez de plus subtiles , où vous ne particularisez rien , afin d'ôter toute prise & tout moyen d'y répondre : comme quand le pere Brisacier dit : *Que ses ennemis commettent des crimes*

abominables , mais qu'il ne les veut pas rapporter. Ne semble-t-il pas qu'on ne peut convaincre d'imposture un reproche si indéterminé ? Un habile homme néanmoins en a trouvé le secret , & c'est encore un Capucin , mes Peres. Vous êtes aujourd'hui malheureux en Capucins , & je prévois qu'une autrefois vous le pourriez bien être en Bénédictins. Ce Capucin s'appelle le pere Valerien , de la Maison des Comtes de Magnis. Vous apprendrez par cette petite histoire comment il répondit à vos calomnies. Il avoit heureusement réussi à la conversion du prince Ernest Landgrave de Hesse-Rheinsfelt *. Mais vos Peres,

* Il y avoit dans les premieres éditions du Landgrave de Darmstat ; mais c'est une faute. Il faut le Landgrave de Hesse-Rheinsfelt. Car son Altesse le Prince Ernest , Landgrave de Hesse , de la conversion duquel il s'agit ici , n'étoit pas de la Maison de Hesse-Darmstat , mais il étoit fils du prince Maurice , Landgrave de Hesse , & n'étoit pas même l'aîné de ce Prince , & par conséquent n'étoit pas chef de la Maison de Hesse-Cassel , comme il paroît qu'un auteur célèbre l'a cru.

190 QUINZIEME LETTRE.

comme s'ils eussent eu quelque peine de voir convertir uu Prince souverain sans les y appeller, firent incontinent un livre contre lui; (car vous persécutez les gens de bien par-tout) où falsifiant un de ses passages, ils lui imputerent une doctrine *hérétique*. Ils firent aussi courir une Lettre contre lui, où ils lui disoient : *O que nous avons de choses à découvrir, sans dire quoi, dont vous serez bien affligé ! Car si vous n'y donnez ordre, nous serons obligés d'en avertir le Pape & les Cardinaux.* Cela n'est pas mal-adroit; & je ne doute point, mes Peres, que vous ne leur parliez ainsi de moi : mais prenez garde de quelle sorte il y répond dans son Livre imprimé à Prague l'année dernière, pag. 112 & suiv. *Que ferai-je, dit-il, contre ces injures vagues & indéterminées ? Comment convaincrai-je des reproches qu'on n'explique point ? En voici néanmoins le moyen. C'est que je déclare hautement & publiquement à ceux qui me*

menacent , que ce sont des imposteurs infignes , & de très impudens menteurs , s'ils ne découvrent ces crimes à toute la terre. Paroissez donc , mes accusateurs , & publiez ces choses sur les toits , au-lieu que vous les avez dites à l'oreille , & que vous avez menti en assurance en les disant à l'oreille. Il y en a qui s'imaginent que ces disputes sont scandaleuses. Il est vrai que c'est exciter un scandale horrible , que m'imputer un crime tel que l'hérésie , & de me rendre suspect de plusieurs autres. Mais je ne fais que remédier à ce scandale , en soutenant mon innocence.

En vérité , mes Peres , vous voilà mal-menés , & jamais homme n'a été mieux justifié. Car il a fallu que les moindres apparences de crime vous aient manqué contre lui , puisqu'il vous n'avez point répondu à un tel défi. Vous avez quelquefois de fâcheuses rencontres à essuyer : mais cela ne vous rend pas plus sages. Car quelque tems après , vous l'attaquâtes de la même sorte sur un

autre sujet, & il se défendit aussi de même, pag. 151 en ces termes. *Ce genre d'hommes qui se rend insupportable à toute la Chrétienté, aspire, sous le prétexte des bonnes œuvres, aux grandeurs & à la domination, en détournant à leurs fins presque toutes les loix divines, humaines, positives, & naturelles. Ils attirent, ou par leur doctrine, ou par crainte, ou par espérance, tous les Grands de la terre, de l'autorité desquels ils abusent pour faire réussir leurs détestables intrigues. Mais leurs attentats, quoique si criminels, ne sont ni punis, ni arrêtés : ils sont récompensés au-contraire ; & ils les commettent avec la même hardiesse que s'ils rendoient un service à Dieu. Tout le monde le reconnoît, tout le monde en parle avec exécration ; mais il y en a peu qui soient capables de s'opposer à une si puissante tyrannie. C'est ce que j'ai fait néanmoins. J'ai arrêté leur impudence : & je l'arrêterai encore par le même moyen. Je déclare donc qu'ils ont menti très impudemment,*

ment, MENTIS IMPUDENTISSIMÈ. Si les choses qu'ils m'ont reprochées sont véritables, qu'ils le prouvent, ou qu'ils passent pour convaincus d'un mensonge plein d'impudence. Leur procédé sur cela découvrira qui a raison. Je prie tout le monde de l'observer, & de remarquer cependant que ce genre d'hommes qui ne souffrent pas la moindre des injures qu'ils peuvent repousser, font semblant de souffrir très patiemment celles dont ils ne peuvent se défendre, & couvrent d'une fausse vertu leur véritable impuissance. C'est pourquoi j'ai voulu irriter plus vivement leur pudeur, afin que les plus grossiers reconnoissent que s'ils se taisent, leur patience ne sera pas un effet de leur douceur, mais du trouble de leur conscience.

Voilà ce qu'il dit, mes Peres, & il finit ainsi : Ces gens-là dont on sçait les histoires par tout le monde, sont si évidemment injustes, & si insolens dans leur impunité, qu'il faudroit que j'eusse renoncé à Jésus-Christ & à son Eglise,

si je ne détestois leur conduite, & même publiquement, autant pour me justifier, que pour empêcher les simples d'en être séduits.

Mes Révérends Peres, il n'y a plus moyen de reculer. Il faut passer pour des calomniateurs convaincus, & recourir à votre maxime, que cette sorte de calomnie n'est pas un crime. Ce Pere a trouvé le secret de vous fermer la bouche : c'est ainsi qu'il faut faire, toutes les fois que vous accusez les gens sans preuves. On n'a qu'à répondre à chacun de vous comme le pere Capucin, *mentiris impudentissimè*. Car que répondroit-on autre chose, quand votre pere Brisacier dit, par exemple, que ceux contre qui il écrit *sont des portes d'enfer, des pontifes du diable, des gens déchus de la foi, de l'espérance & de la charité; qui bâtissent le trésor de l'antéchrist?* Ce que je ne dis pas, ajoute-t-il, *par forme d'injure, mais par la force de la vérité.* S'amusera-t-on à prouver

qu'on n'est pas porte d'enfer , & qu'on ne bâtit pas le trésor de l'anté-christ ?

Que doit-on répondre de même à tous les discours vagues de cette sorte , qui sont dans vos livres & dans vos avertissemens sur mes Lettres ? Par exemple : *Qu'on s'applique les restitutions , en réduisant les créanciers dans la pauvreté : Qu'on a offert des sacs d'argent à de sçavans Religieux qui les ont refusés : Qu'on donne des bénéfices pour faire semer des hérésies contre la foi : Qu'on a des pensionnaires parmi les plus illustres Ecclésiastiques , & dans les Cours souveraines : Que je suis aussi pensionnaire de Port-Royal , & que je faisois des Romans avant mes Lettres , moi qui n'en ai jamais lu aucun , & qui ne sçais pas seulement le nom de ceux qu'a faits votre apologiste ? Qu'y a-t-il à dire à tout cela , mes Peres , sinon , *Mentiris impudentissimè* , si vous ne marquez toutes ces personnes , leurs paroles , le tems , le lieu ?*

Car il faut se taire, ou rapporter & prouver toutes les circonstances, comme je fais quand je vous conte les histoires du pere Alby & de Jean d'Alba. Autrement vous ne ferez que vous nuire à vous-mêmes. Toutes vos fables pouvoient peut-être vous servir avant qu'on sçût vos principes; mais à présent que tout est découvert, quand vous penserez dire à l'oreille, *Qu'un homme d'honneur qui désire cacher son nom, vous a appris de terribles choses de ces gens-là*, on vous fera souvenir incontinent du *mentiris impudentissimè* du pere Capucin. Il n'y a que trop long-tems que vous trompez le monde, & que vous abusez de la créance qu'on avoit en vos impostures. Il est tems de rendre la réputation à tant de personnes calomniées. Car quelle innocence peut être si généralement reconnue, qu'elle ne souffre quelque atteinte par les impostures si hardies d'une Compagnie répandue par toute la terre, & qui sous des

habits religieux couvre des ames si irreligieuses, qu'ils commettent des crimes tels que la calomnie, non pas contre leurs maximes, mais selon leurs propres maximes? Ainsi l'on ne me blâmera point d'avoir détruit la créance qu'on pouvoit avoir en vous; puisqu'il est bien plus juste de conserver à tant de personnes que vous avez décriées, la réputation de piété qu'ils ne méritent pas de perdre, que de vous laisser la réputation de sincérité que vous ne méritez pas d'avoir. Et comme l'un ne se pouvoit faire sans l'autre, combien étoit-il important de faire entendre qui vous êtes? C'est ce que j'ai commencé de faire ici; mais il faut bien du tems pour achever. On le verra, mes Peres, & toute votre politique ne vous en peut garantir; puisque les efforts que vous pourriez faire pour l'empêcher, ne serviroient qu'à faire connoître aux moins clairvoyans, que vous avez eu peur, & que vo-

198 QUINZIEME LETTRE.
tre conscience vous reprochant ce
que j'avois à vous dire, vous avez
tout mis en usage pour le prévenir.

NOTE PREMIERE

SUR LA XV LETTRE.

*Que la doctrine des Jésuites sur la
Calomnie est fausse, erronée &
hérétique.*

§. I.

*Réfutation de cette doctrine par les principes
établis ci-dessus.*

LA quinzieme Lettre est comme di-
visée en deux parties : la premiere
explique la doctrine des Jésuites sur la
calomnie : & la seconde fait voir qu'ils la
mettent sans scrupule en pratique. De
ces deux parties leur apologiste passe
presque entièrement sous silence la pre-
miere, où Montalte prouve que les Jé-
suites ont ôté la calomnie du nombre des
crimes. L'appréhension qu'il a eue de
s'attirer, en la défendant, la juste indi-
gnation qu'elle mérite, l'a obligé d'en

user ainsi. Mais s'il n'a pas osé la défendre avec cette hardiesse qui fait le caractère de sa Société : il a aussi évité de la condamner, & il a passé avec adresse sur cet article comme sur un pas glissant & difficile.

Mais le nouvel apologiste des Casuistes devenu plus hardi, & croyant que tout est maintenant permis aux Jésuites, soutient ouvertement que la doctrine de *Dicastillus* dans la spéculation, c'est-à-dire, comme il l'explique, *prise en elle-même*, est probable. Il l'approuve même dans la pratique, quand on s'en sert devant les juges. Il a seulement de la peine à l'approuver généralement & dans toute occasion, à cause des inconvéniens qui en peuvent naître.

Avant que d'entrer dans l'examen de la réponse de l'apologiste des Jésuites, je commence par réfuter celui des Casuistes, comme celui qui enseigne plus manifestement l'erreur. Or cela est d'autant plus facile, qu'il n'y a qu'à appliquer à la matière dont il s'agit ici, les principes que j'ai établis plus haut. Car les Jésuites suivent toujours leurs maximes. Ce qui leur a fait ruiner, comme on a vu dans la Lettre précédente, le commandement de Dieu qui défend l'homicide, leur fait ruiner ici celui qui défend la calomnie. Les moyens dont je me suis servi pour combattre la première er-

200 NOTES SUR LA XV LETTRE.

reur, combattent donc également la seconde.

L'autorité de l'Ecriture ne la condamne pas moins clairement. Rien n'est plus évident que ce commandement du Décalogue : *Vous ne porterez point de faux témoignage.* Rien n'est plus formel que cet oracle de saint Paul : *Les médisans n'entreront point dans le Royaume de Dieu.* Les Peres prennent simplement & généralement ces loix de Dieu qui sont simples & générales. Ils imposent pour toutes sortes de calomnies sans distinction les peines les plus graves, & qu'ils n'ont coutume d'imposer que pour les plus grands péchés. « Nous ordonnons, dit le premier Concile d'Arles (a), que ceux qui accusent » faussement leurs freres, soient privés » de la communion jusqu'à la fin de leur » vie.

» Le IV de Carthage veut (b) que l'E- » vêque excommunie ceux qui accusent » leurs freres; & que s'ils se corrigent, » il leur accorde la communion, mais » qu'il ne les admette point dans le » Clergé ».

Le II Concile d'Arles renouvelle le canon du premier : « (c) Que ceux, dit- » il, qui seront convaincus d'avoir im-

(a) C. 14.

(b) C. 55.

(c) C. 24.

» posé faussement des crimes à leurs freres, soient privés de la communion jusqu'à la mort, comme le grand Synode l'a déjà ordonné ».

Le Concile d'Epône dit (a), « Que l'on doit juger un Clerc coupable d'un crime capital, lorsqu'il a été convaincu d'avoir porté un faux témoignage ».

Le premier Concile de Mâcon ne s'exprime pas moins fortement (b). « A l'égard, dit-il, de ceux qui seront convaincus d'avoir accusé faussement des personnes innocentes, soit devant le prince, soit devant les juges, si c'est un ecclésiastique élevé dans quelque dignité, qu'il soit déposé : si c'est un laïque, qu'il soit privé de la communion, jusqu'à ce qu'il ait réparé le mal qu'il a fait, par une pénitence publique & une satisfaction proportionnée à son crime. Or il est évident qu'on doit entendre par ces personnes innocentes, ceux qui ne sont point coupables des crimes qu'on leur impose ».

Le Pape Adrien ordonne (c) « que celui qui aura répandu des libelles, ou publié des choses injurieuses contre la réputation d'un autre, soit fouetté au cas qu'on le découvre, & qu'il ne

(a) C. 13.

(b) C. 18.

(c) *Capitula* 30.

202 NOTES SUR LA XV LETTRE.

» puisse prouver ce qu'il a avancé ; & que
 » le premier entre les mains de qui ces
 » libelles tomberont , soit obligé de les
 » déclarer , s'il ne veut encourir la même
 » peine que s'il en étoit l'Auteur. Si quel-
 » qu'un , dit encore le même Pape (a) ,
 » impose de faux crimes à un évêque , à
 » un prêtre , ou à un diacre , & qu'il ne
 » puisse les prouver , qu'on lui refuse la
 » communion , même à la mort. Si on
 » trouve quelqu'un , dit il encore (b) ,
 » qui lise des libelles diffamatoires , ou
 » qui chante des chansons contre la ré-
 » putation d'autrui , qu'il soit excommu-
 » nié »

Enfin le II concile de Douzi , tenu en
 874 , condamne de même les calomnia-
 teurs sans aucune distinction. « Les loix
 » impériales , dit-il (c) , que l'Eglise em-
 » ploie conjointement avec ses canons
 » pour gouverner les fideles , ordonnent
 » que les calomniateurs , c'est-à-dire ceux
 » qui par de faux rapports contre des
 » personnes innocentes , ont la hardiesse
 » de prévenir les princes contre elles ,
 » soient envoyés en exil , comme des
 » gens qui par-là se sont rendus infâmes.
 » Il n'y a point de raison , disent-elles
 » encore , de différer le châtiment d'un

(a) C. 62.

(b) Cap. 63.

(c) Can. 2.

» calomniateur reconnu pour tel. Car nous
 » ne pouvons souffrir qu'on examine de
 » nouveau des accusations qui n'ont pu se
 » soutenir dans un premier examen, ni
 » qu'on donne ainsi l'allarme à l'innocence
 » par des calomnies qui n'ont aucun fon-
 » dement. Et ailleurs : Que celui qui pro-
 » duira devant le juge une piece, soit
 » obligé à en prouver la vérité. Car c'est
 » une regle établie dans toutes sortes de
 » causes, que celui qui se sert d'une piece
 » la garantisse ; que s'il n'en peut prouver
 » la vérité, qu'il soit arrêté comme cou-
 » pable d'une fausseté ».

Contre toutes ces autorités, les Jé-
 suites s'élevent dans le seizieme siecle,
 & sans aucun témoignage comme sans au-
 cune preuve de la tradition, ils entrepren-
 nent de restreindre l'étendue de ce pré-
 cepte, par une exception nouvelle & in-
 connue jusqu'à eux. Ils osent enseigner
 que ce n'est qu'un péché véniel de re-
 pousser la calomnie par la calomnie. Si
 on leur demande où ils ont pris cette
 exception ; qui est le Pere qui l'a avan-
 cée le premier, ou qui l'a autorisée,
 ils n'en citent aucun. Ils n'apportent, pour
 appuyer cette opinion qu'une seule rai-
 son ; nous en ferons bientôt voir la faus-
 seté. Mais sans l'entendre & sans l'exa-
 miner, qui peut hésiter à les condamner
 par avance de témérité, d'erreur, &
 même d'hérésie ? Car la discipline de

204 NOTES SUR LA XV LETTRE.

l'Eglise & toute la Religion Chrétienne est entièrement détruite, s'il est permis d'inventer après seize siècles des exceptions inconnues à toute l'antiquité, contre des loix générales, & des commandemens de Dieu les plus exprès. Ceux donc qui sont assez hardis pour le faire, ne méritent pas même qu'on les écoute. Leur entreprise porte d'elle-même un caractère évident de fausseté. Ainsi si dans la suite j'examine cette misérable raison, sur laquelle j'ai dit que les Jésuites établissent leur opinion, ce n'est pas qu'ils aient aucun droit de l'exiger ; mais c'est qu'il est utile aux lecteurs d'être instruits de la foiblesse & de l'indignité des chicanes dont ces Casuistes se servent pour éluder & rendre inutile en partie un commandement de Dieu.



§. II.

On réfute la raison par laquelle les Jéfuites prétendent prouver que la calomnie n'est pas un crime.

L'Apologifte des Cafuiftes touche cette raifon , lorsqu'il dit à Montalte * : *Vous deviez, Monfieur le Secrétaire, démontrer qu'un calomniateur a droit & eft maître de fa réputation, quoiqu'il ruine celle d'autrui.* Les autres étendent davantage ce moyen. Mais tout ce qu'ils difent revient à la même chofe, & fe peut réduire à ce raifonnement. Il n'y a point d'injuftice à calomnier celui qui n'a point de droit fur fa réputation. Or un calomniateur n'a plus de droit fur fa réputation : donc on ne commet point d'injuftice en le calomniant : & par conféquent cette calomnie n'eft qu'un péché véniel. Car fi elle n'eft pas injufte, elle n'eft mauvaife que parce qu'elle eft fauffe. Or le menfonge qui ne renferme point d'injuftice, n'eft qu'un péché véniel ; donc la calomnie dans ce cas n'eft qu'un péché véniel.

Avant que d'aller plus loin, & que je découvre les autres illufions de ce raï-

* Pag. 129.

206 NOTES SUR LA XV LETTRE.

sonnement , je dis d'abord que la seconde proposition , qui en fait tout le fondement , est manifestement fausse. Il est faux , dis-je , qu'un calomniateur , ou un homme qui est coupable de quelque autre crime , n'ait pas de droit de ne point passer pour un adultère , si véritablement il n'est pas adultère. Il est faux qu'on puisse lui ôter la réputation d'être chaste , s'il est chaste , quelque crime qu'il ait commis d'ailleurs. La raison en est claire. Car n'étant point coupable d'adultère devant Dieu , & la vérité même lui rendant ce témoignage , on ne peut , sans injustice , lui faire perdre devant les hommes ce qu'il n'a point perdu devant Dieu. Il mérite donc de passer pour un calomniateur , parce qu'il l'est effectivement : mais il ne mérite point de passer pour un adultère , puisqu'il ne l'est pas. Car tout jugement que la vérité condamne est injuste , la justice & la vérité n'étant qu'une même chose. C'est pourquoi celui qui repousse une calomnie par une autre calomnie , se venge d'un crime par un autre crime , & il n'est pas moins coupable que celui qui se vengeroit d'un adultère , en commettant lui-même un adultère. Il est vrai que le crime de celui qui calomnie le premier un homme de bien , peut être plus grand , à cause des circonstances. Mais celui qui calomnie ce calomniateur , n'en est pas

moins calomniateur lui-même. En un mot, tous ceux qui imposent à un autre un crime dont il est innocent, se rendent proprement coupables du crime de calomnie.

Ce qui fait voir avec combien de justice & de raison la Faculté de théologie de Louvain a condamné cette proposition des Jésuites : * *Il est probable que celui qui accuse faussement une personne de quelque crime pour défendre son innocence & son honneur, ne pèche point mortellement. Et si cela n'est pas probable, à peine trouvera-t-on une opinion probable dans toute la théologie.* CENSURE : Cette proposition n'a pas seulement la moindre ombre de probabilité ; mais elle est plutôt le comble de la témérité, donnant une ample licence aux calomniateurs.

Dire que cette opinion n'a pas la moindre ombre de probabilité, comme le dit cette censure, c'est dire qu'elle est une erreur très considérable & très pernicieuse. Elle auroit pu même la qualifier d'hérésie, puisqu'elle est évidemment contraire à l'Écriture sainte & à la tradition dans un point très important. Il est vrai que ce point appartient plutôt aux mœurs qu'à la foi. Mais nous ne sommes pas moins obligés de croire de foi divine les préceptes qui regardent les mœurs, &

* Censure de 1657.

208 NOTES SUR LA XV LETTRE.

qui ont été révélés de Dieu, que nous sommes obligés de croire les dogmes spéculatifs de la Religion, “ Deux choses, „ dit excellemment Pierre le Chantre *, „ sont nécessaires pour le salut ; la voie „ de la foi , & la lumière des mœurs. Si „ donc nous appellons hérétique celui qui „ s’écarte un peu de la foi , si nous le re- „ prenons durement en lui disant qu’il „ n’est pas dans la voie , mais hors de la „ voie , pourquoi ne reprendrons-nous „ pas de même celui qui s’éloigne un peu „ de la lumière des préceptes qui sont la „ règle de nos mœurs ? Pourquoi ne lui „ reprocherons-nous pas qu’il n’est plus „ dans la lumière , mais dans les ténè- „ bres ? Pourquoi ne dirons-nous pas à „ celui qui passe les bornes de la sobrié- „ té , qu’il n’est plus sobre , mais intem- „ pérant ? La foi étant fondée sur des „ mystères , & l’Ecriture nous les propo- „ sant sous des paroles obscures , tout le „ monde convient qu’il seroit facile de „ s’égarer en développant ces obscuri- „ tés , si on se donnoit la liberté de les „ expliquer autrement que les Saints les „ ont expliquées , en ajoutant , en di- „ minuant , en adoucissant ce qui paroît „ trop dur à la raison. Mais pour- „ quoi ne garderons-nous pas la même „ conduite à l’égard de la lumière & de

* *Verbi abbreviati cap. 20.*

„ la regle de nos mœurs , puisqu'elle est
 „ également nécessaire pour le salut ; &
 „ que de plus elle nous a été donnée sous
 „ des paroles claires & évidentes ? Pour-
 „ quoi pourrons-nous , sans tomber dans
 „ une erreur considérable , l'expliquer
 „ selon nos propres pensées , l'adoucir ,
 „ l'obscurcir ou l'altérer de quelque au-
 „ tre maniere que ce soit , ?

Saint Thomas enseigne encore plus
 clairement *, que c'est être véritable-
 ment hérétique , que de nier qu'une chose
 qui est contre un commandement de Dieu
 soit péché. “ Dire , ce sont ses termes ,
 „ que ceux qui se sont obligés par vœu ,
 „ ou par serment , à entrer en religion ,
 „ ne sont point obligés d'y entrer , c'est
 „ une hérésie manifeste. Car quiconque
 „ ose soutenir que ce qui est contre un
 „ commandement de Dieu n'est pas pé-
 „ ché , doit être regardé comme héréti-
 „ que. C'est pourquoi on regarderoit com-
 „ me hérétique quiconque nieroit que la
 „ simple fornication fût un péché , parce
 „ qu'elle est , suivant la doctrine des
 „ Saints , contre ce précepte , *Vous ne*
 „ *commettrez point d'adultere* „. Ce qui
 confirme ce que nous avons établi ail-
 leurs , que c'est une hérésie de s'éloi-
 gner du commun sentiment des Peres ,
 dans l'explication d'un commandement
 de Dieu.

* Quodl. 3. art. 11.

§. III.

Examen de deux argumens de l'Apologiste des Casuistes. Réfutation du premier, par lequel il tâche d'éloigner des Jésuites le soupçon qu'ils mettent en pratique leurs maximes sur la calomnie.

Cette doctrine des Jésuites sur la calomnie est établie par tant de preuves tirées de leurs principaux auteurs, que leur apologiste, & celui des casuistes, n'ont eu rien à opposer contre un fait si constant. Le dernier a seulement pensé à empêcher qu'elle ne fit tort aux Jésuites. Il a bien compris qu'il seroit difficile qu'on ne soupçonnât des docteurs & des défenseurs si zélés de la calomnie, de s'en servir quelquefois, ou au-moins de ne la pas éviter avec autant de soin que le reste des fideles. Il a donc tâché d'éloigner d'eux ce soupçon. Et pour cela il fait deux raisonnemens, dont l'un, selon lui, justifie invinciblement les Jésuites de crime, & l'autre prouve qu'on doit plutôt en accuser leurs adversaires.

Voici le premier. « Tous les Théologiens * de la Société enseignent qu'il

„ faudroit plutôt laisser périr tout le mon-
 „ de , que de commettre un péché véniel.
 „ Or , selon eux , la calomnie est au-moins
 „ un péché véniel ; donc les Jésuites ne
 „ croient pas qu'on peut s'en servir. Donc
 „ ils ne s'en servent pas , & n'inventent
 „ pas des médisances en tout ce qu'ils re-
 „ prochent aux Jansénistes.

Je crains fort que ceux qui connoissent les Jésuites , ne fasse pas grand fond sur ce syllogisme ; mais avouons lui que les Jésuites travaillent à éviter même les péchés véniels. Au-moins est il certain qu'ils ne les évitent pas avec le même soin que les péchés mortels. Il n'y a pas d'apparence qu'ils évitent , par exemple , une parole inutile , un ris immodéré , comme ils font un adultère ou un parjure. Car qui est-ce qui n'éprouve pas combien la pensée que nous avons qu'une faute n'est que vénielle , diminue l'attention que l'esprit devoit avoir à l'éviter ? Lors donc qu'on voit les Jésuites mettre la calomnie & la médisance au rang des paroles inutiles , ce n'est point faire un jugement téméraire , que de les soupçonner de ne pas faire plus de scrupule de calomnier , qu'on a coutume d'en faire de dire des paroles inutiles.

Mais la conjecture & le soupçon n'ont pas de lieu en cette occasion. Leurs calomnies & leurs médisances sont éviden-

212 NOTES SUR LA XV LETTRE.

tes. Elles fauent aux yeux, & font sensibles à tout le monde. Il s'agit seulement de sçavoir quelle en est la cause ; s'ils calomnient contre leur conscience, ou non. Montalte a cru que c'étoit le dernier. Voyant que leurs auteurs ôtoient la calomnie du nombre des crimes, il a regardé celles qu'ils publient contre leurs adversaires, comme une suite de cette maxime ; & il a mieux aimé dire qu'ils calomnient, parce qu'ils croient fausement pouvoir le faire, que non pas qu'ils le fassent contre leur conscience. On voit assez qu'il ne pouvoit juger d'eux plus favorablement ; puisqu'il est constant que le péché est plus grand quand on agit contre sa conscience, que quand on agit sur un faux principe dont on est prévenu.

Mais d'ailleurs il étoit difficile qu'il en jugeât autrement. La facilité avec laquelle on voit que les Jésuites répandent les calomnies, marque assez qu'ils agissent par persuasion, & non pas contre leur conscience. On ne fait point si souvent, ni si facilement, ce que l'on fait contre sa conscience. Il faut donc que les Jésuites croient pouvoir calomnier en sûreté.

En effet, si la crainte de commettre un péché véniel pouvoit arrêter quelques consciences timorées, ils ne manquent pas

de moyens pour lever ce scrupule, & pour exempter la calomnie de péché même véniel. Rien de plus facile selon leurs principes. Car on ne pèche point, selon eux, contre la justice, en repoussant la calomnie par la calomnie : on pèche seulement contre la vérité, ce qui n'est qu'un péché véniel. Si donc on peut faire en sorte qu'on ne pèche pas même contre la vérité, on pourra calomnier sans aucune crainte d'offenser Dieu. Or rien, comme je le viens de dire, n'est plus facile dans leur morale. Il ne faut pour cela qu'avoir recours à leur doctrine des restrictions mentales. Ils enseignent qu'on peut s'en servir dans toutes les rencontres où la justice n'est point intéressée. Elle n'est point intéressée ici. Il est donc permis de s'en servir.

Ainsi les Jésuites croient, par exemple, qu'une femme nuit à leur Société, & qu'il leur est utile que sa réputation soit flétrie, ils peuvent sans aucun scrupule publier qu'elle est une adultere. Cette calomnie ne blesse ni la vérité, ni la justice. Elle ne blesse point la justice, parce qu'ils repoussent la calomnie par la calomnie. Elle ne blesse point non plus la vérité, parce que par une restriction mentale ils entendront, non pas qu'elle est proprement coupable du crime d'adultere, mais seulement qu'elle en est coupable improprement ; soit parce qu'elle porte

214 NOTES SUR LA XV LETTRE.

en elle la concupiscence . qui est la source de l'adultere , soit dans le sens que l'Apôtre saint Jacques dit , que celui qui aime le monde est un adultere. Voilà comme une probabilité vient au secours d'une autre , & lui donne sa dernière perfection.

C'est ce que j'avois écrit d'abord sur des conjectures seulement , & en envisageant les conséquences que l'on pouvoit tirer des principes des Jésuites. Mais je me suis apperçu depuis que la peine de chercher des conjectures & des conséquences pour combattre ces Peres , étoit fort inutile , puisque l'on a Tambourin à la main qui nous dispense de ce travail , en affranchissant la calomnie de l'injustice , & même du mensonge , lorsqu'elle est employée à nous défendre d'une autre calomnie ou d'une injure. On n'a qu'à l'entendre parler *l. 9 , c. 2 , §. 2 , n. 4.* „ Si
„ vous ne pouvez pas vous défendre au-
„ trement d'un témoin injuste , vous est-
„ il permis de lui imposer autant de faux
„ crimes qu'il est nécessaire pour justifier
„ votre innocence ? Je fais à cette ques-
„ tion deux réponses , dont l'une me pa-
„ roît assez probable , l'autre assez incer-
„ taine.

„ Il est probable , selon moi , que si
„ vous le faites , vous ne péchez pas con-
„ tre la justice , & qu'ainsi vous n'êtes pas
„ obligé à restitution. La raison est que

„ l'obligation de défendre la vie exclut
 „ l'injustice de toutes les actions que vous
 „ faites dans la nécessité de vous défendre.
 „ dre.

„ L'incertain , selon moi , est si cela se
 „ peut faire licitement sans aucun péché ;
 „ Le cardinal de Lugo parle ainsi : Il est
 „ certain que cela n'est pas permis....
 „ C'est son opinion ; mais comme l'on fait
 „ consister tout le péché dans le mensonge
 „ & le parjure , la difficulté suivante demeure. Si le mensonge étoit seul & non
 „ accompagné du serment , ce ne seroit
 „ pas un péché mortel : car encore que
 „ ce mensonge eût pour objet un mal considérable que l'on feroit au prochain ;
 „ cependant pouvant lui faire ce mal avec
 „ justice , il ne seroit pas réputé pour
 „ grief. 2. Quand le serment même seroit
 „ ajouté , il ne tiendrait qu'à moi ou
 „ à ceux qui connoïtroient mon innocence ,
 „ ce , de l'é luder par l'équivoque , &
 „ ainsi d'éviter le parjure ou le mensonge ,
 „ moyennant quoi les Docteurs communément , ni de Lugo lui , même ne sont
 „ plus de cette opinion. Que l'on ôte donc
 „ cet inconvénient , & ils cessent d'être
 „ contraires à cette doctrine. Or qu'il me
 „ soit permis d'user d'un serment équivoque
 „ dans une procédure de justice , si
 „ elle n'est pas légitime , c'est ce qu'en-
 „ seigne Castropalao & d'autres *tr.* 3 ,
 „ *disp. du Serment , p. 7 , mem. 1.* Et par

216 NOTES SUR LA XV LETTRE.

„ conséquent la même chose doit être per-
„ mise dans une justice réglée , où le té-
„ moin produit est injuste. Il semble donc
„ que celui qui dans le cas marqué impo-
„ seroit de faux crimes à un témoin faux
„ ou illégitime , le pourroit faire sans pé-
„ cher mortellement. Je déclare néan-
„ moins que cela est encore incertain. Car
„ enfin s'il étoit question de prouver que
„ le faux témoin est un sodomite , un ex-
„ communié , un hérétique ? Ce faux té-
„ moin n'a qu'à se l'imputer , dira quel-
„ qu'un. J'entends bien , mais je ne me
„ rends pas encore pour cela. Car s'il fal-
„ loit , par exemple , contrefaire des écri-
„ tures publiques , pourroit-on induire à
„ cela un notaire à qui mon innocence se-
„ roit connue ? Pourquoi non , direz-
„ vous ? Ce n'est pas-là manquer de fidé-
„ lité envers la république , mais lui être
„ au- contraire très fidele , en prenant
„ ainsi la défense des membres innocens
„ de cette république. Mais si on ouvre
„ cette porte , que deviendront les Tri-
„ bunaux de Justice ? Que l'on ne pro-
„ duise , répondez-vous , que de vrais
„ témoins , comme les loix saintes l'or-
„ donnent. Car en repoussant par telle
„ voie que ce puisse être les faux témoins ,
„ on n'ébranle point les Tribunaux , mais
„ on les affermit. J'entends bien encore
„ cette raison ; mais comme elle ne laisse
„ pas de me paroître dure , je suis bien
„ aise

„ aise de remettre à un autre tems la décision de cette difficulté „

Tambourin ne semble peut-être pas parler assez affirmativement , pour pouvoir , par un discours si vacillant , donner de la probabilité à cette opinion. Mais il n'y a que ceux qui ne sont pas accoutumés au langage casuistique , qui peuvent avoir cette pensée. On n'a qu'à s'en rapporter à Tambourin lui-même. Car cet auteur n'exige pas qu'une opinion soit certainement probable , afin qu'elle soit sûre en conscience ; il suffit qu'elle soit tant soit peu probablement probable. Or c'est ce qu'on ne peut refuser à une opinion dont il avoue qu'il ne peut démontrer la fausseté , & dont les raisons lui paroissent si considérables , que ne pouvant les résoudre sur-le-champ , il remet cet ouvrage à un autre tems. Nous décidons , dit Caramuel , dans sa *Theol. Fondam.* 451 , que toute action humaine est permise , qui ne contredit pas évidemment une loi qui oblige évidemment. Or la seule hésitation de Tambourin fait voir que celui qui , par un serment équivoque , impose de faux crimes à un témoin faux ou illégitime , contre l'injure duquel il doit se défendre ; qui , pour la même fin , suborne des témoins & un Notaire , & contrefait des actes publics , ne lui paroît pas choquer évidemment aucun précepte : car si cela lui paroïssoit ,

218 NOTES SUR LA XV LETTRE.

il n'auroit garde d'hésiter. Donc, dès-là seulement qu'il ne déclare pas cette opinion improbable, il fait entendre qu'elle est probable, & par conséquent sûre.

§. IV.

Réfutation du second argument, où l'on fait voir que les Jésuites ne se donnent pas seulement la liberté de calomnier ceux qui imputent à leur Société des crimes dont elle n'est pas coupable ; mais qu'ils calomnient eux-mêmes ceux qui lui en reprochent de véritables.

LE second argument de l'Apologiste est tel : * « Les Jésuites exemptent » la calomnie de péché mortel, mais seulement quand on en use contre un calomniateur. Or est-il que, de l'aveu même de leurs adversaires, les Jésuites ne regardent les calomnies qu'ils répandent contre les Jansénistes, que comme des péchés véniels. Donc les Jésuites ne calomnient point ; ou s'ils calomnient, ils faut que les Jansénistes avouent qu'ils sont eux-mêmes des calomniateurs ».

* P. 130 & 131.

L'Apologiste n'auroit pas dû dissimuler que Montalte avoit prévenu & ruiné par avance cette objection par cette remarque. « L'amour propre, dit-il, nous » persuade toujours assez que c'est avec » injustice qu'on nous attaque, & à vous » principalement, mes Peres, que la vanité aveugle de telle sorte, que vous » voulez faire croire en tous vos Ecrits, » que c'est blesser l'honneur de l'Eglise, » que de blesser celui de la Société, ».

Afin donc que les Jésuites croient avoir droit de calomnier leurs adversaires en sûreté de conscience, il n'est pas nécessaire que ces adversaires soient en effet des calomniateurs; il suffit que les Jésuites s'imaginent qu'ils le sont, ou simplement qu'ils sont injustes, de publier des choses qui sont désavantageuses à la Société, quand même ils ne diroient rien que de véritable. Or qui peut douter que l'amour aveugle dont ils sont pleins pour eux mêmes, ne leur persuade très aisément l'une ou l'autre de ces deux choses ?

Si l'on dit qu'ils ne connoissent point la vraie théologie, quelque véritable que cela soit, ne s'imaginent ils pas aussi-tôt qu'on les calomnie, parce qu'ils croient qu'on n'a pas une idée assez avantageuse de leur habileté ? Si l'on dit qu'ils corrompent les mœurs des Chrétiens, ne se plaignent-ils pas de même qu'on les calomnie, parce qu'ils regardent les opi-

220 NOTES SUR LA XV LETTRE.

niens les plus absurdes comme de saintes maximes ? Enfin à l'égard même des reproches qu'ils reconnoissent être bien fondés, ne les croient-ils pas, sinon faux, au moins injustes, parce qu'ils prétendent qu'on a tort de répandre dans le public des choses qui peuvent ternir la gloire de leur Société, ce qui suffit pour leur donner droit de les nier sans péché, & d'accuser de mensonge ceux qui les publient ? Aussi ils ne dissimulent point qu'ils ont ce droit, & ils veulent bien que tout le monde le sçache. “ Plusieurs Théologiens & Canonistes, dit ingénument, l'Apologiste des Casuistes *, enseignent qu'un homme à qui on reproche une chose injustement, peut soutenir à celui qui fait ce reproche qu'il en a menti, & qu'il est un impudent calomniateur, quoique le crime ait été commis ”.

C'est pourquoi on ne doit plus s'étonner que l'Apologiste des Jésuites accuse Montalte, dans toutes les pages de son Écrit, de calomnie, de mauvaise foi, de mensonge. Il n'est pas si dépourvu de bon sens, qu'il n'ait bien vu que Montalte rapporte la doctrine des Casuistes avec une entière exactitude : aussi l'Apologiste des Casuistes qui a écrit depuis, a pris le parti d'avouer simplement, presque

* P. 129.

par-tout, que les Casuistes enseignent effectivement ce que Montalte leur attribue. Mais ces injures, cette fréquente répétition d'impostures n'étoit pas inutile pour étourdir les ignorans. C'en étoit assez pour l'obliger à se contrefaire pour un tems, à crier contre Montalte, & à l'accuser mille fois d'*imposture*, malgré son innocence : c'en étoit, dis je, assez pour qu'il eût droit de faire tout cela sans scrupule & sans aucun remords de conscience, suivant la maxime des Jésuites que je viens de rapporter. ON PEUT, disent-ils, SOUTENIR A CELUI QUI NOUS FAIT UN REPROCHE VÉRITABLE, MAIS INJUSTE, QU'IL EN A MENTI, ET QU'IL EST UN IMPUDENT CALOMNIATEUR.

C'est ainsi que la calomnie & le mensonge leur fournissent des armes pour se défendre, & pour se venger tout à la fois de leurs ennemis : c'est-à-dire qu'ils nient hardiment les crimes les mieux prouvés, & dont ils reconnoissent eux-mêmes la vérité ; qu'ils en prennent sujet d'accuser de calomnie ceux qui osent les leur reprocher ; qu'ils leur imposent d'autres crimes inventés à plaisir, & répandent contre eux une infinité de calomnies.

Quelle est l'innocence qui ne sera pas opprimée par les calomnies de tant de bouches médisantes ; ou qui, intimidée

222 NOTES SUR LA XV LETTRE.

par le danger de l'être , n'aimera pas mieux laisser les Jésuites en repos , que d'attaquer inutilement des ennemis qu'elle ne peut espérer de vaincre : C'est ce qui fait que quoiqu'il y ait beaucoup de gens qui connoissent & qui détestent en secret les déréglemens de la Société , il y en a très peu néanmoins qui osent élever leur voix , & se commettre avec un Corps si puissant. Et je regarde comme une providence particuliere de Dieu , que cette Société , devenue en ce siecle plus insolente par son grand crédit , ait attaqué injustement comme elle a fait , des gens uniquement attachés à la vérité , & qui ne craignant & n'espérant rien des hommes , ont exposé ses relâchemens aux yeux de toute la terre. La postérité , plus équitable que notre siecle , reconnoitra peut-être un jour combien on leur est redevable.



NOTE II.

Mauvaise foi de l'Apologiste sur les exemples que Montalte rapporte des calomnies des Jésuites.

IL ne fera pas inutile d'examiner ici ce que l'Apologiste répond à un de ces exemples. C'est celui du pere Pintereau & du pere Caussin, qui nient l'un & l'autre qu'on trouve dans Bauny ce qui y est néanmoins, de l'aveu même de l'Apologiste. Car rien ne fait mieux connoître le génie de la Société que cette réponse.

On a pu voir par les paroles du pere Caussin & du pere Pintereau que Montalte a rapportées, avec quelle hardiesse ils assurent qu'on ne trouve pas dans Bauny le moindre vestige de cette opinion : *Qu'il est permis de rechercher directement, PRIMÒ ET PER SE, une occasion prochaine de pécher, pour le bien spirituel ou temporel de nous, ou de notre prochain.* Cependant il est certain qu'on trouve dans Bauny cette opinion en propres termes, dans l'endroit cité par Montalte. Il est vrai qu'elle est tirée de Basile Ponce. Mais Bauny l'a approuvée en ces termes : Je

224 NOTES SUR LA XV LETTRE.

fouscris , dit-il , *volontiers à l'opinion de Basile Ponce*. Aussi l'Apologiste tombe-t-il d'accord que Bauny est du même sentiment que Basile Ponce. Comment s'y prendra-t-il donc pour justifier le pere Caussin & le pere Pintereau d'un mensonge manifeste & d'une horrible calomnie ? Que peut-il dire à ces expressions emportées du pere Pintereau ? * « Il faut , dit-il , être bien perdu de conscience pour enseigner une si détestable doctrine ; mais il faut être pire qu'un démon pour l'imposer , comme fait Arnould , à la personne du pere Bauny. Lecteur , voyez , s'il vous plaît , l'en droit , non-seulement où vous adresse la marge qu'il vous cite , mais encore tout le livre du Pere , vous n'y trouverez ni marque , ni vestige de cette calomnie , & vous découvrirez le contraire en plus de cent endroits. Arnould , Dieu n'a pas encore abandonné son Eglise jusqu'à ce point , que de lui donner pour docteurs des maîtres d'une si mauvaise doctrine , non plus que pour évangéliste le plus infâme sycophante de la terre ».

Comment justifier un homme qui parle si impudemment contre la vérité ? Ce pas est difficile ; il faut pour l'en tirer toute l'adresse d'un Jésuite. Écoutons donc l'A-

* *Rep. du P. Pint. 1. part. p. 24.*

pologiste. *Cette accusation*, dit-il *, *est une fausseté palpable. Ces paroles* primò & per se, *ne sont point du pere Bauny. C'est déjà-là une pure chicane. Car elles sont de Basile*, dont vous avouez que Bauny approuve le sentiment. Voyons la suite. « Cette décision, ajoute-t-il, peut souffrir deux sens bien contraires. Le premier, que l'on peut s'exposer à une occasion de pécher pour des raisons importantes à la conversion des pécheurs, pourvu qu'on espere avec le secours du ciel de surmonter le péril, & qu'on y soit bien résolu; & c'est le sentiment du pere Bauny..... Le second, qu'on peut s'exposer témérairement à ces occasions, & même les rechercher formellement pour de légères considérations: & de ce sens il n'y en a aucun vestige dans le livre du pere Bauny, & il ne lui peut être imputé que par l'organe du démon, comme dit le pere Caussin ,»

Mais c'est être le plus ridicule de tous les hommes que de parler de la sorte. Il ne s'agit pas ici de sçavoir en quel sens Bauny a pris ces paroles, mais seulement si elles se trouvent dans Bauny, & s'il les approuve. L'auteur de la morale des Jésuites avoit dit simplement, *que selon la doctrine de Bauny il est permis de rechercher*

* Rép. à la 15 Let.

226 NOTES SUR LA XV LETTRE.

directement, primò & per se, les occasions prochaines de pécher, &c. Il n'avoit donné aucun sens à ces paroles, que celui qu'elles présentent d'elles mêmes à l'esprit. Que disent là-dessus le pere Pintereau & le pere Caussin ? Avouent-ils que cette opinion est de Bauny dans un sens, & qu'elle n'en est pas dans un autre ? Nullement. Ils assurent tous deux absolument & sans distinction, qu'on ne trouve dans Bauny aucun vestige de ce sentiment. Vous venez douze ans après, vous dites, pour couvrir leur mensonge, qu'ils ont nié que cette opinion fût dans Bauny, parce que ce casuiste ne la soutient que dans un bon sens. Ne voyez-vous pas que l'équivoque dont vous supposez qu'ils se sont servis, est encore plus honteuse que le mensonge même ?

Voilà donc quelle est la sincérité des Jésuites. Quand on leur reproche quelques passages évidemment mauvais de leurs auteurs, s'ils peuvent inventer un sens qu'ils s'imaginent que ces auteurs n'ont point eu, ils font abstraction de leurs paroles & de tout autre sens ; & avec cette restriction mentale ils crient à l'imposture ; ils jurent hardiment & avec imprécation qu'on ne trouve dans tous leurs Ecrits aucune marque, ni aucun vestige des passages qu'on leur reproche : ils accusent ceux qui prétendent les y avoir trouvés, d'être *les plus infâmes sycophan-*

tes de la terre , les organes du démon , & pires que le démon même.

Je sçais cependant bon gré à l'apologiste , de nous avoir découvert ce merveilleux usage des restrictions mentales. Il est aisé de comprendre maintenant dans quel sens il impute tant d'impostures à Montalte. Il n'a eu qu'à feindre sur chacun des passages qu'il examinait , un sens absurde , & de le leur appliquer intérieurement , pour avoir droit ensuite de se plaindre qu'on attribuoit aux Jésuites des sentimens qu'ils n'avoient point. Mais si cela suffit pour assurer la conscience des Jésuites , cela ne suffit pas pour appaiser l'indignation du public. Et quelque raisonnement que fasse l'Apologiste , le pere Caussin & le pere Pintereau n'en passeront pas moins pour convaincus d'un mensonge manifeste , puisqu'ils ont soutenu l'un & l'autre , qu'on ne trouve dans Bauny aucun vestige d'une opinion qui y est en termes formels.

L'Apologiste justifie donc très mal ces deux Peres , du mensonge que Montalte leur reproche. Mais il justifie encore plus mal le pere Bauny de l'erreur qu'on lui attribue. Il enseigne après Basile Ponce , *qu'il est permis de rechercher une occasion prochaine de pécher pour quelque bien spirituel ou temporel de nous ou de notre prochain.* Or qu'est-ce , selon Bauny , qu'une occasion

228 NOTES SUR LA XV LETTRE:

prochaine ? Il la définit ainsi lui-même *.
 „ C'est , dit-il , tout ce qui est tel de sa
 „ nature , qu'il fait souvent tomber dans
 „ le péché mortel les personnes d'une pa-
 „ reille condition , & dont on est assuré
 „ par l'expérience qu'il produit ordinai-
 „ rement le même effet dans celles dont
 „ il est question „. Cela est net. Cepen-
 „ dant , pour ne pas laisser le moindre dou-
 „ te , Bauny & les Casuistes dont il suit le
 „ sentiment , mettent la chose dans un exem-
 „ ple qui le rend encore plus sensible. Ils
 „ demandent : “ S'ils est permis à chacun
 „ d'aller en des lieux publics pour con-
 „ vertir des femmes perdues , encore
 „ qu'il soit vraisemblable qu'on y péche-
 „ ra , pour avoir déjà expérimenté sou-
 „ vent qu'on est accoutumé de se laisser
 „ aller au péché , par les caresses de ces
 „ femmes , , ?

Voilà , selon Bauny & selon Basile , ce
 que c'est qu'une occasion prochaine : c'est
 cette occasion qu'ils disent qu'on peut re-
 chercher directement : c'est sur cela que
 l'Apologiste a à les défendre : c'est , dis-
 je , cette opinion qu'il soutient *n'être pas*
rejetée dans l'Ecole , & sur laquelle Montalte
n'a pu sans ignorance quereller le pere Bauny.
 Voyons donc quelles preuves il apporte
 pour l'excuser , & pour en diminuer l'hor-
 reur.

* *Theol. Mor. tr. 4. de panit. q. 14. p. 94.*

„ Cela , dit-il * , a été pratiqué par
 „ plusieurs Saints , comme par Judith ,
 „ qui s'exposa , ainsi qu'on scait , pour
 „ sauver les habitans de Béthulie : par S.
 „ Ambroise , qui alloit dans les mauvais
 „ lieux pour en retirer les femmes débau-
 „ chées... Et si ces exemples ne satisfont
 » pas le Janséniste , il peut consulter le
 » sieur d'Andilly , & lui demander si dans
 » la vie des saints Peres des déserts , il n'a
 » pas amplement décrit l'action d'un soli-
 » taire qui se-jetta dans un lieu de débau-
 » che , sous un habit déguisé , pour en re-
 » tirer sa niece , ,.

A-t-on jamais vu une pareille impu-
 dence ? Quoi ! S. Ambroise a pratiqué ce
 que vos casuistes enseignent être per-
 mis ? C'est-à-dire , qu'il n'a point fait de
 difficulté d'aller dans les lieux publics ,
 quoiqu'il eût souvent expérimenté qu'il
 étoit accoutumé de se laisser aller au pé-
 ché par les caresses des femmes qu'il y
 trouvoit ? Car voilà de quoi il s'agit. Ne
 rougissez-vous point de parler d'une ma-
 niere si indigne d'un si grand Saint ? Rou-
 gissez au-moins de votre ignorance , qui
 vous empêche de voir que ces sortes d'oc-
 casions étoient des occasions très éloi-
 gnées pour S. Ambroise , pour Judith ,
 & pour ce Solitaire ; ou plutôt qu'elles
 n'étoient point proprement des occasions

* *Impost. 5.*

230 NOTES SUR LA XV LETTRE.

de pécher pour eux , parce que Dieu leur avoit donné le don de la chasteté , & qu'ils étoient conduits en cela par un mouvement particulier de son esprit ; de sorte que ce n'étoit point témérairement qu'ils s'exposoient à ces sortes de dangers.

Mais vos casuistes permettent la même chose à ceux à qui ces occasions sont véritablement des occasions prochaines de pécher , pour avoir déjà expérimenté souvent qu'ils ont accoutumé de se laisser aller au péché par les caresses de ces femmes. Est-ce donc-là justifier vos confrères du mensonge qu'on leur reproche , que d'en faire de nouveaux , & d'y ajouter la fourberie & l'impiété ? Le pere Caussin & le pere Pintereau ont fait un mensonge , quand ils ont dit que cette opinion n'est point dans Bauny ; & vous , en disant qu'elle y est dans un bon sens , vous ajoutez au mensonge la mauvaise foi & l'impiété.



NOTE III.

Délicateffe des Jéfuites , qui fe plaignent qu'on les a traités trop durement , parce que Montalte dit qu'ils mentent impudemment.

ON peut appliquer ce que je viens de dire touchant le premier paffage de Bauny , au fecond paffage de cet auteur , fur lequel le pere Brisacier & le pere Pintereau font oppofés l'un à l'autre , comme on le peut voir dans la Lettre de Montalte. Car c'eft précifément par la même équivoque que l'Apologifte tâche , mais en vain , de les concilier.

Quant aux plaintes qu'il fait contre Montalte , qu'il accufe de n'avoir pas traité les Jéfuites avec la modération & l'honnêteté ordinaire à fa nation , & d'avoir fui jufqu'en Allemagne pour apprendre à leur dire des injures , parce qu'il leur dit avec le pere Valérien , VOUS MENTEZ IMPUDEMMENT , *Mentiris impudentiffimè* : que peut-on penser d'une délicateffe fi déraifonnable , finon que les Jéfuites ont perdu toute honte ? Quoi ! pendant qu'ils publient tout ce qu'il leur plaît

232 NOTES SUR LA XV LETTRE.

contre des Théologiens catholiques, qu'ils les chargent d'injures, les accusent d'hérésie, & même d'athéisme, qu'ils leur imposent sans fondement les erreurs les plus détestables; qu'ils inventent tous les jours de nouveaux crimes contre eux pour flétrir leur réputation, on sera obligé de réfuter exactement des calomnies si absurdes & si cruelles, ou de les souffrir sans oser rien dire? Les Jésuites mettront donc les gens de bien à toute heure dans la nécessité de confondre par des volumes entiers les calomnies horribles qu'ils publient contre eux, quelque éloignées qu'elles soient du bon sens?

Mais à quoi sert de leur répondre, puisqu'ils recommencent à la première occasion, & qu'ils répètent avec la même hardiesse les impostures qu'on a mille fois détruites? A quoi a servi d'avoir réfuté tant de fois, par d'excellens ouvrages, leurs calomnies sur l'ancienne loi, sur la grace nécessitante, sur la décadence de l'Eglise, sur le concile de Trente, sur l'homicide de soi-même, sur l'obligation de suivre son mouvement intérieur? L'Apologiste ne les répète pas moins pour cela.

Ce n'est donc pas-là comme il s'y faut prendre, pour faire taire des gens de ce caractère. Le meilleur moyen & le plus court est celui du pere Valérien, qui répond à tout par ces deux mots, Vous

CALOMN. DE L'APOLOG. 233
MENTEZ IMPUDEMMENT. C'est ainti
que je réfuterai toutes les calomnies que
l'Apologifte des casuistes répand si libé-
ralement dans son apologie. En effet elles
sont si horribles , si impertinentes , & si
absurdes , qu'on ne les peut réfuter au-
trement. Je prie seulement le lecteur de
jetter les yeux sur le catalogue que j'en ai
fait , & il verra que jamais homme n'a
écrit avec plus d'emportement & de mau-
vaife foi.

*Catalogue des calomnies de l'Apolo-
giste des Casuistes.*

„ IL dit pag. 5. que ses adversaires en-
„ seignent que pour mériter , il n'est pas
„ nécessaire que l'homme soit libre &
„ exempt de contrainte.

„ Pag. 7. Qu'une de leurs maximes est,
„ que les justes doivent en toutes cho-
„ ses suivre les instincts & les mouve-
„ mens de la grace interne qui leur sert
„ de loi , sans avoir égard aux loix exté-
„ rieures , quoique ces mouvemens les
„ contrarient.

„ Page 8. Que selon eux les mouvemens
„ de la concupiscence nous sont imputés
„ à péché , quoiqu'ils préviennent notre
„ liberté.

„ Page 13. Que M. Arnauld a dessein
„ d'abroger la confession auriculaire.

234 NOTES SUR LA XV LETTRE.

„ *Page 16.* Qu'il méprise les bulles
„ des Papes , & reclame honteusement
„ un Concile plus général que celui de
„ Trente.

„ *Page 28.* Qu'une des industries de
„ ses adversaires , est d'ordonner aux pé-
„ cheurs qui s'adressent à eux , de faire
„ des aumônes , afin d'en faire un fond
„ contre l'Eglise , & peut-être contre le
„ repos public.

„ *Page 38.* Que leur Secrétaire avoue
„ qu'il est entièrement ignorant en théo-
„ logie.

„ *Page 39.* Qu'ils poursuivent à dire
„ qu'on peut tenir les cinq proposi-
„ tions , quoique le Pape les déclare
„ hérétiques.

„ *Page 47.* Que l'abbé de Saint-Cyran
„ se propose , comme ayant commission
„ de Dieu , pour redresser les fautes de
„ toute l'Eglise.

„ *Page 48.* Que ses disciples empêchent
„ leurs serviteurs de se confesser quand
„ ils y sont obligés , & d'entendre la Messe
„ les jours de fêtes.

„ *Page 57.* Que leur maniere d'agir
„ donne à plusieurs de violens soupçons
„ que l'esprit de Judas ne possède leur
„ cabale , & qu'ils ne prennent le prétexte
„ des pauvres pour remplir la cassette du
„ sieur N.

„ *Page 73.* Que plusieurs conjecturent
„ avec de grandes probabilités , qu'ils

„ prétendent exterminer le Sacrement
 „ de l'Autel & celui de la Pénitence.

„ *Page 73.* Qu'il paroît assez visible-
 „ ment dans les livres de leurs principaux
 „ auteurs , qu'ils se proposent pour but
 „ d'anéantir le sacrifice de la Messe & de
 „ l'Eucharistie.

„ *Page. 74.* Qu'il est à craindre que ces
 „ réformateurs n'ayent dessein , comme
 „ autrefois Luther & Calvin , d'ôter le
 „ célibat des prêtres.

„ *Page 76.* Que leur adresse pour avoir
 „ de quoi fournir aux frais de la secte ,
 „ est plus raffinée & plus connue que n'a
 „ été celle de Calvin. En mon particu-
 „ lier , ajoute-t-il , j'en ai appris des sou-
 „ plesses qui me surprennent... Je ne veux
 „ pas , dit-il , rapporter en détail les bons
 „ tours que les Jansénistes ont faits pour
 „ duper les personnes de qualité , & pour
 „ disposer de leurs bourses. Je dirai seu-
 „ lement qu'à entendre parler quelques-
 „ uns de ceux qui ont passé par les mains
 „ de leur grand directeur , qui fait tant
 „ le désintéressé , il est merveilleusement
 „ habile en l'art d'amasser des aumônes.
 „ Et quelques uns même croient que si
 „ l'argent & la bonne chère manquoient
 „ tant soit peu à ce prédicateur apostoli-
 „ que & directeur des âmes choisies , il
 „ donneroit bientôt un avertissement à
 „ son auditoire , pareil à celui que donna

236 NOTES SUR LA XV LETTRE.

„ le ministre de Montréal au sien. Cet
 „ homme voulant paroître désintéressé &
 „ contrefaire l'homme apostolique , fit
 „ mine quelque tems de ne pas prêcher
 „ pour la rétribution. Le peuple se con-
 „ tentant de louer sa vertu , ne se mit pas
 „ en peine de lui donner la récompense
 „ accoutumée ; de quoi ce prédicateur se
 „ lassa bientôt ; & dit publiquement en
 „ chaire : *Messieurs , il y a assez long tems*
 „ *que je souffre : si je ne suis payé de mes ap-*
 „ *pointemens , ne pensez pas que je retourne*
 „ *ici faire la bête.*

„ Page 80. Nous sçavons, dit-il , que
 „ les Jansénistes se rient des vœux de
 „ Religion.

„ Page 89. Qu'ils sont bons amis de
 „ Théodore de Beze.

„ Page 123. Qu'ils attaquent tous les
 „ Jurisconsultes avec les Canonistes, &
 „ méprisent l'Ecole de saint Thomas &
 „ celle de Scot.

„ Page 131. Qu'ils laissent en appa-
 „ rence à Notre Dame le nom & la qua-
 „ de Mere de Dieu ; mais à cela près
 „ qu'ils la dépouillent de toutes les pré-
 „ rogatives que la sainte Trinité lui a
 „ données d'avocate, d'asyle, & de mé-
 „ diatrice des pécheurs.

„ Page 132. Quel châtiment, dit-il ,
 „ ne méritent point les Jansénistes &
 „ leur Secrétaire , qui dans la neuvieme

„ Lettre ont composé un Libelle diffamatoire contre la Mere de Dieu ?
 „ Quelle peine peut expier le crime des
 „ Libraires qui impriment des blasphèmes contre la Reine du ciel ? Et quelle
 „ excuse peuvent avoir ceux des habitants de Paris qui ont entendu publier
 „ par les rues ces impiétés , qui les ont lues dans leurs maisons , & qui ont
 „ pris plaisir à ces bouffonneries ? Les Historiens nous apprennent que Dieu
 „ a souvent vengé le déshonneur qu'on faisoit à sa Mere par des châtimens
 „ extraordinaires : les Lettres nous donnent sujet d'en appréhender de pareils. . . Paris ressent déjà de grandes
 „ maladies , qui , peut être , ne sont que des dispositions à de plus dangereuses.
 „ Le vrai moyen de les prévenir , c'est de demander pardon à la Vierge du
 „ déshonneur qu'elle a reçu de ces Lettres , lui promettant de dissiper Port-Royal , & d'exterminer le Jansénisme ; & pour cet impie Secrétaire ,
 „ il devroit craindre ce qu'autrefois on pratiquoit à Lyon envers ceux qui
 „ avoient composé de méchantes pièces : on les conduisoit sur le pont ,
 „ & on les précipitoit dans le Rhône :
 „ *Vae mundo à scandalis ; melius est ut suspendatur mola asinaria collo ejus , & demergatur in profundum maris.*

238 NOTES SUR LA XV LETTRE.

» *Page 138.* Je rapporterois ici , dit-
» il , des cas particuliers de leur hy-
» pocrise , si tout le monde ne con-
» noissoit leur artifice à surprendre le
» peuple.

» *Page 145.* Si nous n'avions pour
» vous plus de discrétion & de charité
» que vous n'en avez pour les casuistes ,
» vous sçavez bien qu'il ne nous seroit
» pas mal aisé de tirer un rideau qui dé-
» couvrirait bien des choses. (Il s'agit
» en cet endroit de la chasteté.)

» *Page 152.* Les Janséistes enseignent
» que c'est péché mortel d'entendre la
» Messe en péché mortel.

» *Page 171.* Le Secrétaire a donné un
» juste sujet de croire qu'il n'est pas si
» chaste que Joseph , & que s'il n'avoit
» été dépouillé d'un autre façon que ce
» Patriarche , peut-être il n'auroit pas
» fait tant d'invectives contre les casuif-
» tes , de ce qu'ils n'obligent pas les
» femmes à restituer à ceux qu'elles ont
» dévalisés par leurs cajoleries.

» *Page 179.* Lorsque la bulle d'Innocent
» XI contre vos cinq propositions fut re-
» çue en France par l'autorité du Roi ,
» ce coup , auquel vous n'aviez pu pa-
» rer , humilia si fort votre fierté , que
» de peur de vous voir abandonnés des
» personnes de condition qui n'avoient
» pas cru que votre doctrine fût héré-

» tique , vous employâtes toutes les sou-
 » missions dont les personnes vaincues
 » ont accoutumé de se servir. Vos con-
 » fédérés qui ont débité vos Lettres
 » avec tant d'ardeur par la France , cou-
 » roient pour lors par les maisons des
 » Grands , & , le ventre contre terre ,
 » prioient qu'on eût égard à leur réputa-
 » tion. Ils ne demandoient qu'un peu de
 » tems pour se défaire de cette perni-
 » cieuse doctrine , qui depuis tant d'an-
 » nées avoit pris racine dans leurs es-
 » prits.

» *Page 185.* Ce qui a donné en partie
 » occasion à Nosseigneurs les Prélats d'e-
 » xiger cette profession de foi , & de
 » s'assurer de la doctrine de ceux à qui
 » on confie les Monasteres de Filles ;
 » c'est qu'ils prévoyoiient que le diable
 » feroit avec le tems plus de dégâts dans
 » ces maisons par ces austérités affectées ,
 » que Luther n'en a fait par ses débau-
 » ches scandaleuses. Quand cet apostat
 » débaucha une Religieuse , il fut long-
 » tems sans l'oser épouser , parce que
 » tout le monde , & même le Duc de
 » Saxe son protecteur , improuverent
 » cette action sacrilège. Mais le diable
 » se prépare maintenant à faire un ravage
 » bien plus horrible. Car si on le laissoit
 » faire ce qu'il prétend , il changeroit en
 » peu de tems un Monastere de vierges

240 NOTES SUR LA XV LETTRE.

» chastes en un ferrail de filles impures ;
 » fans que personne s'en apperçût , & fans
 » qu'on y pût remédier ».

Voilà une petite partie des calomnies honteuses & indignes , dont cette apologie détestable est remplie. J'espere que les Jésuites en auront honte eux mêmes, si jamais ils ont quelque intervalle de bon sens. Monralte m'apprend à imiter le P. Valérien ; & à ne les point réfuter autrement , qu'en déclarant à la face de toute la terre à cet auteur impertinent , & à tous les Jésuites , qu'ils MENTENT IMPUDEMMENT. Ils ne peuvent s'échapper après cette déclaration : il faut qu'ils passent pour des calomniateurs , s'ils ne prouvent toutes ces calomnies , & s'ils ne tirent enfin ce rideau qu'ils nous menacent tant de tirer.

Oui , mes Peres , quittez cette modération affectée , dont vous couvrez votre foiblesse & vos médisances. Tous vos adversaires le veulent bien. Ils ne se plaindront point que vous publiez leurs déréglemens , si vous en connoissez. Prêchez sur les toits ces mysteres d'iniquité. Il n'y en a pas un qui non seulement ne vous le permette , mais même qui ne vous le demaude avec instance. Et je vous répète encore ici ce que Monralte vous dit en un endroit : « Il n'y a plus moyen de reculer , mes Révérends

» Révérends Peres : ne point répondre
 » dans cette occasion, c'est avouer que
 » vous êtes coupables, & passer pour
 » des calomniateurs convaincus. Tous,
 » jusqu'aux plus grossiers, reconnoîtront
 » que si vous vous taisez, votre patience
 » ne sera pas un effet de votre dou-
 » ceur, mais du trouble de votre con-
 » science ».

Au reste, mes Peres, ne croyez pas
 que ce soit le désir de défendre la répu-
 tation des personnes que vous avez dé-
 criées, qui m'oblige à vous parler ainsi.
 J'ai un autre motif plus pressant. Je
 vois avec douleur le danger auquel vous
 exposez le salut d'une infinité de per-
 sonnes simples, qui vous croient trop
 légèrement, & qui se damnent malheu-
 reusement en répétant sur votre parole
 les calomnies que vous leur débitez. Or
 je crois que le meilleur moyen de les
 tirer de l'erreur où elles sont, est de
 leur faire connoître par cette déclaration
 publique, que vous êtes manifestement
 convaincus de mensonge.

Enfin, mes Peres, peut-être ne le
 croirez-vous pas, c'est votre propre
 salut que j'ai principalement en vue.
 Vous ne pouvez rentrer dans la voie
 du salut, si vous ne vous rétractez pu-
 bliquement. Et rien n'est plus capable

242 NOTES SUR LA XV. LETTRE.

de vous y engager, que de vous mettre, comme je fais, dans la nécessité d'avouer ce que tout le monde reconnoitra malgré vous, quand même vous ne l'avoueriez pas.





SEIZIEME LETTRE *

E C R I T E

AUX RR. PP. JÉSUITES.

*Calomnies horribles des Jésuites contre
de pieux Ecclésiastiques & de saintes
Religieuses.*

Du 4 Décembre 1656.

MES RÉVÉRENDIS PERES,

Voici la suite de vos calomnies, où je répondrai d'abord à celles qui restent de vos *Avertissemens*. Mais comme tous vos autres Livres en sont également remplis, ils me fourniront assez de matière pour vous entretenir sur ce sujet autant que je jugerai nécessaire. Je vous dirai donc

* Le plan & les matériaux de cette Lettre ont été fournis par M. Nicole.

en un mot sur cette fable que vous avez semée dans tous vos Ecrits contre Monsieur d'Ypres, que vous abusez malicieusement de quelques paroles ambiguës d'une de ses Lettres *, qui étant capables d'un bon sens, doivent être prises en bonne part, selon l'esprit de l'Eglise, & ne peuvent être prises autrement que selon l'esprit de votre Société. Car pourquoi voulez-vous qu'en disant à son ami : *Ne vous mettez point tant en peine de votre neveu, je lui fournirai ce qui est nécessaire de l'argent qui est entre mes mains*, il ait voulu dire par-là qu'il prenoit cet argent pour ne le point rendre, & non pas qu'il l'avançoit seulement pour le remplacer ? Mais ne faut-il pas que vous soyez bien imprudens d'avoir fourni vous-mêmes la

* Ces Lettres de Jansénius, évêque d'Ypres, furent d'abord imprimées par les Jésuites qui en ont encore les originaux, qui leur ont été remis quand on arrêta M. de S. Cyran ; & depuis ce tems-là le P. Gerberon les a fait réimprimer dans les Pays-Bas, avec des notes très curieuses.

CAL. CONTRE PORT-ROYAL. 245
conviction de votre mensonge par
les autres Lettres de Monsieur d'Y-
pres que vous avez imprimées, qui
marquent visiblement que ce n'é-
toit en effet que des *avances*, qu'il
devoit remplacer? C'est ce qui pa-
roît dans celle que vous rapportez
du 30 Juillet 1619 en ces termes
qui vous confondent : *Ne vous sou-*
ciez pas DES AVANCES, il ne lui
manquera rien tant qu'il sera ici. Et
par celle du 6 Janvier 1620, où il
dit : *Vous avez trop de hâte; & quand*
il seroit question de rendre compte, le
peu de crédit que j'ai ici me feroit
trouver de l'argent au besoin.

Vous êtes donc des imposteurs,
mes Peres, aussi-bien sur ce sujet,
que sur votre conte ridicule du
tronc de S. Merri. Car quel avantage
pouvez-vous tirer de l'accusation
qu'un de vos bons amis suscita à cet
Ecclésiastique que vous voulez dé-
chirer? Doit-on conclure qu'un
homme est coupable, parce qu'il est
accusé? Non, mes Peres. Des gens
de piété comme lui pourront tou-

jours être accusés, tant qu'il y aura au monde des calomniateurs, comme vous. Ce n'est donc pas par l'accusation, mais par l'arrêt qu'il en faut juger. Or l'arrêt qui en fut rendu le 23 Février 1656, le justifie pleinement. Outre que celui qui s'étoit engagé témérairement dans cette injuste procédure, fut désavoué par ses collègues, & forcé lui-même à la rétracter. Et quant à ce que vous dites au même lieu, de ce fameux Directeur, qui se fit riche en un moment de neuf cens mille livres, il suffit de vous renvoyer à Messieurs les curés de saint Roch & de saint Paul, qui rendront témoignage à tout Paris de son parfait désintéressement dans cette affaire, & de votre malice inexcusable dans cette imposture.

En voilà assez pour des faussetés si vaines. Ce ne sont-là que les coups d'essai de vos novices, & non pas les coups d'importance de vos grands Profès. J'y viens donc, mes Peres; je viens à cette calomnie, l'une des

CAL. CONTRE PORT-ROYAL. 247
plus noires qui soient sorties de
votre esprit. Je parle de cette au-
dace insupportable avec laquelle
vous avez osé imputer à de saintes
Religieuses, & à leurs Directeurs,
de ne pas croire le mystere de la trans-
substantiation, ni la présence réelle de
Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Voi-
là, mes Peres, une imposture di-
gne de vous. Voilà un crime que
Dieu seul est capable de punir,
comme vous seuls êtes capables
de le commettre. Il faut être aussi
humble que ces humbles calom-
niées, pour le souffrir avec patien-
ce; & il faut être aussi méchant
que de si méchans calomniateurs,
pour le croire. Je n'entreprends
donc pas de les en justifier, elles
n'en font point suspectes. Si elles
avoient besoin de défenseurs, elles
en auroient de meilleurs que moi.
Ce que j'en dirai ici ne fera pas
pour montrer leur innocence, mais
pour montrer votre malice. Je veux
seulement vous en faire horreur à
vous-mêmes, & faire entendre à

tout le monde, qu'après cela il n'y a rien dont vous ne foyez capables.

Vous ne manquerez pas néanmoins de dire que je suis du Port-Royal; car c'est la première chose que vous dites à quiconque combat vos excès; comme si on ne trouvoit qu'à Port-Royal des gens qui eussent assez de zèle pour défendre contre vous la pureté de la morale chrétienne. Je sçais, mes Peres, le mérite de ces pieux solitaires qui s'y étoient retirés; & combien l'Eglise est redevable à leurs ouvrages si édifiants & si solides. Je sçais combien ils ont de piété & de lumieres. Car encore que je n'aye jamais eu d'établissement avec eux, comme vous le voulez faire croire, sans que vous sçachiez qui je suis, je ne laisse pas d'en connoître quelques-uns, & d'honorer la vertu de tous. Mais Dieu n'a pas renfermé dans ce nombre seul tous ceux qu'il veut opposer à vos désordres. J'espere avec son secours, mes Peres, de vous le

faire sentir ; & s'il me fait la grace de me soutenir dans le dessein qu'il me donne , d'employer pour lui tout ce que j'ai reçu de lui , je vous parlerai de telle sorte , que je vous ferai peut-être regretter de n'avoir pas affaire à un homme de Port-Royal. Et pour vous le témoigner , mes Peres , c'est qu'au-lieu que ceux que vous outragez par cette infigne calomnie , se contentent d'offrir à Dieu leurs gémissemens pour vous en obtenir le pardon , je me sens obligé , moi qui n'ai point de part à cette injure , de vous faire rougir à la face de toute l'Eglise , pour vous procurer cette confusion salutaire dont parle l'Ecriture , qui est presque l'unique remede d'un endurcissement tel que le vôtre : *Imple facies eorum ignominia , & quærent nomen tuum , Domine.*

Il faut arrêter cette insolence ; qui n'épargne point les lieux les plus saints. Car qui pourra être en sûreté après une calomnie de cette nature ? Quoi ! mes Peres , afficher

vous mêmes dans Paris un livre si scandaleux , avec le nom de votre pere Meinier à la tête , & sous cet infâme titre : *Le Port-Royal & Geneve d'intelligence contre le très saint Sacrement de l'Autel* , où vous accusez de cette apostasie , non seulement M. l'Abbé de Saint Cyran & M. Arnauld , mais aussi la Mere Agnès sa sœur , & toutes les Religieuses de ce Monastere , dont vous dites , *page 96* , *Que leur foi est aussi suspecte touchant l'Eucharistie , que celle de M. Arnauld* , lequel vous soutenez , *page 4* , être *effectivement Calviniste* ? Je demande là-dessus à tout le monde , s'il y a dans l'Eglise des personnes sur qui vous puissiez faire tomber un si abominable reproche avec moins de vraisemblance. Car dites-moi , mes Peres : Si ces Religieuses & leurs Directeurs étoient *d'intelligence avec Geneve contre le très saint Sacrement de l'Autel* , ce qui est horrible à penser , pourquoi auroient-elles pris pour le principal

CAL. CONTRE PORT-ROYAL. 251
objet de leur piété ce Sacrement
qu'elles auroient en abomination ?
Pourquoi auroient-elles pris l'ha-
bit du S. Sacrement , pris le nom
de Filles du S. Sacrement , appelé
leur Eglise l'Eglise du S. Sacrement ?
Pourquoi auroient-elles demandé
& obtenu de Rome la confirma-
tion de cette institution, & le pou-
voir de dire tous les Jeudis l'office
du saint Sacrement , où la foi de
l'Eglise est si parfaitement expri-
mée, si elles avoient conjuré avec
Geneve d'abolir cette foi de l'Egli-
se ? Pourquoi se feroient-elles obli-
gées par une dévotion particuliere,
approuvée aussi par le Pape, d'avoir
sans cesse nuit & jour des Reli-
gieuses en présence de cette sainte
hostie , pour réparer par leurs ado-
rations perpétuelles envers ce Sacri-
fice perpétuel, l'impiété de l'hérésie
qui l'a voulu anéantir ? Dites-moi
donc, mes Peres, si vous le pou-
vez, pourquoi de tous les mysteres
de notre Religion elles auroient
laissé ceux qu'elles croient, pour

choisir celui qu'elles ne croiroient pas ? Et pourquoi elles se feroient dévouées d'une maniere si pleine & si entiere à ce mystere de notre foi, si elles le prenoient, comme les hérétiques, pour le mystere d'iniquité ? Que répondez-vous, mes Peres, à des témoignages si évidens, non pas seulement de paroles, mais d'actions ; & non pas de quelques actions particulieres, mais de toute la suite d'une vie entièrement consacrée à l'adoration de Jésus-Christ résidant sur nos autels ? Que répondez-vous de même aux livres que vous appelez de Port-Royal, qui sont tous remplis des termes les plus précis, dont les Peres & les Conciles se soient servis pour marquer l'essence de ce mystere ? C'est une chose ridicule & horrible, de vous y voir répondre dans tout votre libelle en cette sorte : M. Arnauld, dites-vous, parle bien de *Transsubstantiation*, mais il entend peut-être une *Transsubstantiation significative*,

Il témoigne bien croire *la présence réelle* ; mais qui a dit qu'il ne l'entend pas *d'une figure vraie & réelle* ? Où en sommes-nous , mes Peres , & qui ne ferez-vous point passer pour Calviniste quand il vous plaira , si on vous laisse la licence de corrompre les expressions les plus canoniques & les plus saintes , par les malicieuses subtilités de vos nouvelles équivoques ? Car qui s'est jamais servi d'autres termes que de ceux-là , & sur-tout dans de simples discours de piété , où il ne s'agit point de controverses ? Et cependant l'amour & le respect qu'ils ont pour ce saint mystere , leur en a tellement fait remplir tous leurs Ecrits , que je vous défie , mes Peres , quelque artificieux que vous soyez , d'y trouver ni la moindre apparence d'ambiguïté , ni la moindre convenance avec les sentimens de Geneve.

Tout le monde sçait , mes Peres , que l'hérésie de Geneve consiste essentiellement , comme vous le rap-

portez vous-mêmes , à croire que Jésus-Christ n'est point enfermé dans ce Sacrement ; qu'il est impossible qu'il soit en plusieurs lieux ; qu'il n'est vraiment que dans le ciel , & que ce n'est que là où on le doit adorer , & non pas sur l'autel : que la substance du pain demeure ; que le Corps de Jésus-Christ n'entre point dans la bouche ni dans la poitrine ; qu'il n'est mangé que par la foi , & qu'ainsi les méchans ne le mangent point , & que la Messe n'est point un Sacrifice , mais une abomination. Ecoutez donc , mes Peres, de quelle maniere *Port-Royal est d'intelligence avec Geneve dans leurs livres*. On y lit à votre confusion , *Que la Chair & le Sang de Jésus-Christ sont contenus sous les especes du pain & du vin* : 2. Lettre de M. Arnould pag. 259. *Que le Saint des Saints est présent dans le sanctuaire , & qu'on l'y doit adorer* : *ibid.* pag. 243. *Que Jésus-Christ habite dans les pécheurs qui communient , par la présence réelle & véritable , de*

CAL. CONTRE PORT-ROYAL. 255
son Corps dans leur poitrine , quoi-
que non par la présence de son Es-
prit dans leur cœur : Fréq. Com.
3. part. ch. 16. Que les cendres mor-
tes des corps des Saints tirent leur
principale dignité de cette semence de
vie qui leur reste de l'atouchement de
la chair immortelle & vivifiante de Jé-
sus-Christ : 1. p. ch. 40. Que ce n'est
par aucune puissance naturelle , mais
par la toute puissance de Dieu , à la-
quelle rien n'est impossible , que le
Corps de Jésus-Christ est enfermé sous
l'hostie , & sous la moindre partie de
chaque hostie : Theolog. fam. leç. 15.
Que la vertu divine est présente pour
produire l'effet que les paroles de la
consécration signifient : ibid. Que
Jésus Christ qui est rabaisé & couché
sur l'autel , est en même-tems élevé
dans sa gloire ; qu'il est par lui-même
& par sa puissance ordinaire en divers
lieux en même-tems , au milieu de l'E-
glise triomphante , & au milieu de l'E-
glise militante & voyageuse : De la
Suspension , Rais. 21. Que les es-
pes sacramentales demeurent suspen-

256 SEIZIEME LETTRE.

dues, & subsistent extraordinairement, sans être appuyées d'aucun sujet : & que le Corps de Jésus-Christ est aussi suspendu sous les especes ; qu'il ne dépend point d'elles, comme les substances dépendent des accidens : ibid.

23. *Que la substance du pain se change en laissant les accidens immuables : Heures dans la prose du saint Sacrement. Que Jésus-Christ repose dans l'Eucharistie avec la même gloire qu'il a dans le ciel : Lettres de M. de S. Cyran, to. 1. Let. 93. Que son humanité glorieuse réside dans les tabernacles de l'Eglise sous les especes du pain qui le couvrent visiblement ; & que sçachant que nous sommes grossiers, il nous conduit ainsi à l'adoration de sa divinité présente en tous lieux, par celle de son humanité présente en un lieu particulier : ibid. Que nous recevons le Corps de Jésus-Christ sur la langue, & qu'il la sanctifie par son divin attouchement : Lettre 32. Qu'il entre dans la bouche du prêtre : Lettre 72. Que quoique Jésus-Christ se soit rendu accessible dans le saint*

Sacrement , par un effet de son amour & de sa clémence , il ne laisse pas d'y conserver son inaccessibilité , comme une condition inséparable de sa nature divine ; parce qu'encore que le seul corps & le seul sang y soient par la vertu des paroles , vi verborum , comme parle l'Ecole , cela n'empêche pas que toute sa divinité , aussi-bien que toute son humanité , n'y soit par une conjonction nécessaire : Défense du Chapelet du S. Sacrement , pag. 217. Et enfin que l'Eucharistie est tout ensemble Sacrement & Sacrifice : Théol. famil. leç. 15. Et qu'encore que ce Sacrifice soit une commémoration de celui de la Croix ; toutefois il y a cette différence , que celui de la Messe n'est offert que pour l'Eglise seule & pour les fideles qui sont dans sa communion ; au-lieu que celui de la Croix a été offert pour tout le monde , comme l'Ecriture parle : Ibid. pag. 153. Cela suffit , mes Peres , pour faire voir clairement qu'il n'y eut peut-être jamais une plus grande imprudence que la vôtre.

Mais je veux encore vous faire prononcer cet arrêt à vous-mêmes contre vous-mêmes. Car que demandez-vous, afin d'ôter toute apparence qu'un homme soit d'intelligence avec Geneve? Si M. Arnauld, dit votre Pere Meynier, pag. 93. *est dit qu'en cet adorable mystere il n'y a aucune substance du pain sous les especes, mais seulement la chair & le sang de Jésus-Christ, j'eusse avoué qu'il se seroit déclaré entièrement contre Geneve.* Avouez - le donc, imposteurs, & faites - lui une réparation publique. Combien de fois l'avez-vous vu dans les passages que je viens de citer? Mais de plus la Théologie familiere de M. de Saint Cyran étant approuvée par M. Arnauld, elle contient les sentimens de l'un & de l'autre. Lisez donc toute la leçon 15, & surtout l'article second, & vous y trouverez les paroles que vous demandez, encore plus formellement que vous-mêmes ne les exprimez. *Y a-t-il du pain dans l'hostie, & du*

vin dans le calice? Non : car toute la substance du pain & du vin est ôtée pour faire place à celle du Corps & du Sang de Jésus-Christ, laquelle y demeure seule couverte des qualités & des especes du pain & du vin.

Eh bien, mes Peres, direz-vous encore que le Port-Royal n'enseigne rien *que Geneve ne reçoive, & que M. Arnauld n'a rien dit dans sa seconde Lettre, qui ne pût être dit par un Ministre de Charenton?* Faites donc parler Mestrezat comme parle M. Arnauld dans cette Lettre page 237 & suiv. Faites-lui dire : *Que c'est un mensonge insigne de l'accuser de nier la transsubstantiation : Qu'il prend pour fondement de ses livres la vérité de la présence réelle du Fils de Dieu, opposée à l'hérésie des Calvinistes : Qu'il se tient heureux d'être en un lieu où l'on adore continuellement le Saint des Saints dans le Sanctuaire ; ce qui est beaucoup plus contraire à la créance des Calvinistes, que la présence réelle même : puisque, comme dit le Car.*

dinal de Richelieu dans ses contro-
 verses pag. 536. *Les nouveaux Mi-
 nistres de France s'étant unis avec les
 Luthériens qui croient la présence réel-
 le de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ,
 ils ont déclaré qu'ils ne demeurent
 séparés de l'Eglise touchant ce myste-
 re , qu'à cause de l'adoration que les
 Catholiques rendent à l'Eucharistie.*
 Faites signer à Geneve tous les pas-
 sages que je vous ai rapportés des
 livres de Port-Royal , & non pas
 seulement les passages, mais les traités
 entiers touchant ce mystere ,
 comme le livre de la Fréquente
 Comunión , l'Explication des céré-
 monies de la Messe, l'Exercice du-
 rant la Messe, les Raisons de la Sus-
 pension du S. Sacrement , la Tra-
 duction des hymnes dans les Heures
 de Port-Royal , &c. Et enfin , faites
 établir à Charenton cette institution
 sainte d'adorer sans cesse Jésus-
 Christ enfermé dans l'Eucharistie ,
 comme on fait à Port-Royal , &
 ce sera le plus signalé service que
 vous puissiez rendre à l'Eglise ; puis-

CAL. CONTRE PORT-ROYAL. 261
qu'alors le Port-Royal ne fera pas
d'intelligence avec Geneve, mais Ge-
neve d'intelligence avec le Port-
Royal & toute l'Eglise.

En vérité, mes Peres, vous ne
pouviez plus mal choisir, que d'ac-
cuser le Port-Royal de ne pas
croire l'Eucharistie ; mais je veux
faire voir ce qui vous y a engagés.
Vous sçavez que j'entends un peu
votre politique. Vous l'avez bien sui-
vie en cette rencontre. Si M. l'abbé
de Saint Cyran & M. Arnauld n'a-
voient fait que dire ce qu'on doit
croire touchant ce mystere, & non
pas ce qu'on doit faire pour s'y
préparer, ils auroient été les meil-
leurs Catholiques du monde, & il
ne se seroit point trouvé d'équivo-
ques dans leurs termes de *présence*
réelle & de *transsubstantiation*. Mais
parce qu'il faut que tous ceux qui
combattent vos relâchemens soient
hérétiques, & dans le point même
où ils les combattent, comment M.
Arnauld ne le feroit-il pas sur l'E-
ucharistie, après avoir fait un livre

exprès contre les profanations que vous faites de ce Sacrement ? Quoi ! mes Peres , il auroit dit impunément : *Qu'on ne doit point donner le Corps de Jésus-Christ à ceux qui retombent toujours dans les mêmes crimes , & auxquels on ne voit aucune espérance d'amendement ; & qu'on doit les séparer quelque tems de l'autel , pour se purifier par une pénitence sincere , afin de s'en approcher ensuite avec fruit ?* Ne souffrez pas qu'on parle ainsi , mes Peres ; vous n'aurez pas tant de gens dans vos confessionnaux. Car votre Père Brifacier dit , *que si vous suiviez cette méthode , vous n'appliqueriez le sang de Jésus-Christ sur personne.* Il vaut bien mieux pour vous qu'on suive l'esprit de votre Société , que votre Pere Mascarenhas rapporte dans un livre approuvé par vos Docteurs , & même par votre R. P. Général , qui est : *Que toute sorte de personnes , & même les prêtres , peuvent recevoir le Corps de Jésus-Christ le jour même qu'ils se sont souillés par des*

CAL. CONTRE PORT-ROYAL. 263
*crimes abominables : Que bien loin
qu'il y ait de l'irrévérence dans ces
communions , on est louable au-con-
traire d'en agir de la sorte : Que les
confesseurs ne les en doivent point
détourner , & qu'ils doivent au-con-
traire conseiller à ceux qui viennent
de commettre ces crimes de communier
à l'heure même ; parce qu'encore que
l'Eglise l'ait défendu , cette défense
est abolie par la pratique universelle
de toute la terre. Mascar. tr. 4. disp.
5. n. 284.*

Voilà ce que c'est , mes Peres ,
d'avoir des Jésuites par toute la
terre. Voilà la pratique universelle
que vous y avez introduite , &
que vous y voulez maintenir. Il
n'importe que les tables de Jésus-
Christ soient remplies d'abomina-
tions , pourvu que vos Eglises soient
pleines de monde. Rendez donc
ceux qui s'y opposent hérétiques
sur le saint Sacrement , il le faut à
quelque prix que ce soit. Mais com-
ment le pouvez-vous faire après
tant de témoignages invincibles

264 SEIZIEME LETTRE.

qu'ils ont donnés de leur foi? N'avez-vous point de peur que je rapporte les quatre grandes preuves que vous donnez de leur hérésie? Vous le devriez, mes Peres, & je ne dois point vous en épargner la honte. Examinons donc la première.

M. de S. Cyran, dit le P. Meynier, *en consolant un de ses amis sur la mort de sa mere*, tom. 1. Let. 14. *dit que le plus agréable sacrifice qu'on puisse faire à Dieu dans ses rencontres, est celui de la patience : donc il est Calviniste.* Cela est bien subtil, mes Peres; & je ne sçais si personne en voit la raison. Apprenons-la donc de lui. *Parce*, dit ce grand controversiste, *qu'il ne croit donc pas le sacrifice de la Messe. Car c'est celui-là qui est le plus agréable à Dieu de tous.* Que l'on dise maintenant que les Jésuites ne sçavent pas raisonner. Ils le sçavent de telle sorte qu'ils rendront hérétique tout ce qu'ils voudront, & même l'Ecriture sainte. Car ne seroit-ce pas une

CAL. CONTRE PORT-ROYAL. 265
une hérésie de dire, comme fait
l'Ecclésiastique : *Il n'y a rien de
pire que d'aimer l'argent*, *NIHIL est
iniquius quàm amare pecuniam* ;
comme si les adulteres, les homi-
cides & l'idolâtrie n'étoient pas de
plus grands crimes ? Et à qui n'ar-
rive-t-il point de dire à toute heure
des choses semblables ; & que, par
exemple, le sacrifice d'un cœur
contrit & humilié est le plus agréa-
ble aux yeux de Dieu, parce qu'en
ces discours on ne pense qu'à com-
parer quelques vertus intérieures
les unes aux autres, & non pas au
sacrifice de la Messe, qui est d'un
ordre tout différent, & infiniment
plus relevé ? N'êtes-vous donc pas
ridicules, mes Peres ; & faut-il, pour
achever de vous confondre, que je
vous représente les termes de cette
Lettre, où M. de S. Cyran parle du
Sacrifice de la Messe comme du *plus
excellent* de tous, en disant : *Qu'on
offre à Dieu tous les jours, & en tous
lieux, le sacrifice du Corps de son
Fils, qui n'a point trouvé DE PLUS*
Tome IV. *M*

EXCELLENT MOYEN *que celui-là pour honorer son Pere. Et ensuite : Que Jésus Christ nous a obligés de prendre en mourant son Corps sacrifié, pour rendre plus agréable à Dieu le sacrifice du nôtre, & pour se joindre à nous lorsque nous mourons ; afin de nous fortifier en sanctifiant par sa présence le dernier sacrifice que nous faisons à Dieu de notre vie & de notre corps. Dissimulez tout cela, mes Peres, & ne laissez pas de dire qu'il détournoit de communier à la mort, comme vous faites p. 39. & qu'il ne croyoit pas le sacrifice de la Messe. Car rien n'est trop hardi pour des calomniateurs de profession.*

Votre seconde preuve en est un grand témoignage. Pour rendre Calviniste M de S. Cyran, à qui vous attribuez le livre de *Petrus Aurelius*, vous vous servez d'un passage où Aurélius explique, pag. 80, de quelle maniere l'Eglise se conduit à l'égard des Prêtres, & même des évêques qu'elle veut

CAL. CONTRE PORT-ROYAL. 267
déposer ou dégrader. *L'Eglise*, dit-il, *ne pouvant pas leur ôter la puissance de l'Ordre, parce que le caractère est ineffaçable, elle fait ce qui est en elle : elle ôte de sa mémoire ce caractère, qu'elle ne peut ôter de l'ame de ceux qui l'ont reçu : elle les considère comme s'ils n'étoient plus prêtres ou évêques ; de sorte que selon le langage ordinaire de l'Eglise, on peut dire qu'ils ne le sont plus, quoiqu'ils le soient toujours quant au caractère : OB indelebitatem caracteris.* Vous voyez, mes Peres, que cet auteur, approuvé par trois assemblées générales du Clergé de France, dit clairement que le caractère de la prêtrise est ineffaçable, & cependant vous lui faites dire tout au contraire en ce lieu même, *que le caractère de la prêtrise n'est pas ineffaçable.* Voilà une insigne calomnie, c'est-à-dire, selon vous, un petit péché véniel. Car ce livre vous avoit fait tort, ayant réfuté les hérésies de vos confreres d'Angleterre touchant l'autorité épiscopale.

Mais voici une insigne extravagance. C'est qu'ayant faussement supposé que M. de S. Cyran tient que ce caractère est effaçable, vous en concluez qu'il ne croit donc pas la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

N'attendez pas que je vous réponde là-dessus, mes Peres. Si vous n'avez point de sens commun, je ne puis vous en donner. Tous ceux qui en ont se moqueront assez de vous, aussi-bien que de votre troisième preuve, qui est fondée sur ces paroles de la Fréq. Com. 3. *part. ch. 11. Que Dieu nous donne dans l'Eucharistie LA MÊME VIANDE qu'aux Saints dans le ciel, sans qu'il y ait d'autre différence, sinon qu'ici il nous en ôte la vue & le goût sensible, réservant l'un & l'autre pour le ciel.* En vérité, mes Peres, ces paroles expriment si naïvement le sens de l'Eglise, que j'oublie à toute heure par où vous vous y prenez pour en abuser: car je n'y vois autre chose, sinon ce que le concile

CAL. CONTRE PORT-ROYAL. 269
de Trente enseigne *sess. 13. c. 8.*
qu'il n'y a point d'autre différence
entre Jésus-Christ dans l'Eucharis-
tie, & Jésus-Christ dans le ciel,
sinon qu'il est ici voilé, & non pas
là. M. Arnauld ne dit pas qu'il n'y
a point d'autre différence en la ma-
niere de recevoir Jésus-Christ,
mais seulement qu'il n'y en a point
d'autre en Jésus-Christ que l'on re-
çoit. Et cependant vous voulez,
contre toute raison, lui faire dire
par ce passage, qu'on ne mange
non plus ici Jésus-Christ de bouche
que dans le ciel : d'où vous con-
cluez son hérésie.

Vous me faites pitié, mes Peres.
Faut-il vous expliquer cela davan-
tage ? Pourquoi confondez-vous
cette nourriture divine avec la ma-
niere de la recevoir ? Il n'y a qu'une
seule différence, comme je le viens
de dire, dans cette nourriture sur
la terre & dans le ciel, qui est
qu'elle est ici cachée sous des voi-
les qui nous en ôtent la vue & le
goût sensible : mais il y a plusieurs

différences dans la maniere de la recevoir ici & là, dont la principale est que, comme dit M. Arnauld, 3. p. ch. 16. *il entre ici dans la bouche & dans la poitrine, & des bons & des méchans, ce qui n'est pas dans le ciel.*

Et si vous ignorez la raison de cette diversité, je vous dirai, mes Peres, que la cause pour laquelle Dieu a établi ces différentes manieres de recevoir une même viande, est la différence qui se trouve entre l'état des chrétiens en cette vie, & celui des bienheureux dans le ciel. L'état du chrétien, comme dit le cardinal du Perron après les Peres, tient le milieu entre l'état des bienheureux & l'état des Juifs. Les bienheureux possèdent Jésus-Christ réellement sans figure & sans voile. Les Juifs n'ont possédé de Jésus-Christ que les figures & les voiles, comme étoient la manne & l'agneau pascal. Et les chrétiens possèdent Jésus-Christ dans l'Eucharistie véritablement & réelle-

ment, mais encore couvert de voiles. *Dieu*, dit saint Eucher, *s'est fait trois tabernacles : la Synagogue, qui n'a eu que les ombres sans vérité ; l'Eglise, qui a la vérité & les ombres ; & le ciel, où il n'y a point d'ombre, mais la seule vérité.* Nous sortirions de l'état où nous sommes, qui est l'état de foi, que saint Paul oppose tant à la loi qu'à la claire vision, si nous ne possédions que les figures sans Jésus-Christ ; parce que c'est le propre de la loi de n'avoir que l'ombre, & non la substance des choses. Et nous en sortirions encore, si nous le possédions visiblement ; parce que la foi, comme dit le même Apôtre, n'est point des choses qui se voient. Et ainsi l'Eucharistie est parfaitement proportionnée à notre état de foi, parce qu'elle enferme véritablement Jésus-Christ, mais voilé. De sorte que cet état seroit détruit, si Jésus-Christ n'étoit pas réellement sous les especes du pain & du vin, comme le prétendent les hérétiques : & il seroit

détruit encore, si nous le recevions à découvert comme dans le ciel; puisque ce seroit confondre notre état, ou avec l'état du Judaïsme, ou avec celui de la gloire.

Voilà, mes Peres, la raison mystérieuse & divine de ce mystere tout divin. Voilà ce qui nous fait abhorrer les Calvinistes, comme nous réduisant à la condition des Juifs, & ce qui nous fait aspirer à la gloire des bienheureux, qui nous donnera la pleine & éternelle jouissance de Jésus-Christ. Par où vous voyez qu'il y a plusieurs différences entre la maniere dont il se communique aux chrétiens & aux bienheureux, & qu'entr'autres on le reçoit ici de bouche, & non dans le ciel; mais qu'elles dépendent toutes de la seule différence qui est entre l'état de la foi où nous sommes, & l'état de la claire vision où ils sont. Et c'est, mes Peres, ce que M. Arnauld a dit si clairement en ces termes : *Qu'il faut qu'il n'y ait point d'autre dif-*

férence entre la pureté de ceux qui reçoivent Jésus-Christ dans l'Eucharistie, & celle des bienheureux, qu'autant qu'il y en a entre la foi & la claire vision de Dieu, de laquelle seule dépend la différente manière dont on le mange sur la terre & dans le ciel. Vous devriez, mes Peres, avoir révééré dans ces paroles ces saintes vérités, au-lieu de les corrompre, pour y trouver une hérésie qui n'y fut jamais, & qui n'y sçauroit être; qui est qu'on ne mange Jésus-Christ que par la foi, & non par la bouche, comme le disent malicieusement vos Peres Annat, & Meinier, qui en font le capital de leur accusation.

... Vous voilà donc bien mal en preuves, mes Peres; & c'est pourquoy vous avez eu recours à un nouvel artifice, qui a été de falsifier le concile de Trente, afin de faire que M. Arnauld n'y fût pas conforme; tant vous avez de moyens de rendre le monde hérétique. C'est ce que fait le Pere Meinier en cin-

quante endroits de son livre, & huit ou dix fois en la seule page 54, où il prétend que pour s'exprimer en Catholique, ce n'est pas assez de dire que Jésus-Christ est présent réellement dans l'Eucharistie; mais qu'il faut dire : *Je crois AVEC LE CONCILE qu'il y est présent d'une vraie PRÉSENCE LOCALE, ou localement.* Et sur cela il cite le concile *sess. 13. can. 3. can. 4. can. 6.* Qui ne croiroit, en voyant le mot de *présence locale* cité de trois canons d'un Concile universel, qu'il y seroit effectivement? Cela vous a pu servir avant ma quinzieme Lettre; mais à présent, mes Peres, on ne s'y prend plus. On va voir le Concile, & on trouve que vous êtes des imposteurs. Car ces termes de *présence locale, localement, localité*, n'y furent jamais. Et je vous déclare de plus, mes Peres, qu'ils ne sont dans aucun autre lieu de ce concile, ni dans aucun autre concile précédent, ni dans aucun Pere de l'Eglise. Je vous prie

CAL. CONTRE M. ARNAULD. 275
donc sur cela , mes Peres , de dire
si vous prétendez rendre suspects
de Calvinisme tous ceux qui n'ont
point usé de ce terme ? Si cela est ,
le Concile de Trente en est suspect ,
& tous les saints Peres sans excep-
tion. N'avez - vous point d'autre
voie pour rendre M. Arnauld hé-
rétique , sans offenser tant de gens
qui ne vous ont point fait de mal ,
& entr'autres S. Thomas , qui est
un des plus grands défenseurs de
l'Eucharistie , & qui s'est si peu servi
de ce terme , qu'il l'a rejeté au-con-
traire , 3. p. quæst. 76. a. 6. où il
dit : *Nulla modo Corpus Christi est
in hoc Sacramento localiter* ? Qui êtes-
vous donc , mes Peres , pour impo-
ser de votre autorité de nouveaux
termes , dont vous ordonnez de se
servir pour bien exprimer la foi :
comme si la profession de foi dres-
sée par les Papes selon l'ordre du
Concile , où ce terme ne se trouve
point , étoit défectueuse , & laissoit
une ambiguïté dans la créance des
fideles , que vous seuls eussiez dé-

couverte? Quelle témérité de prescrire ces termes aux Docteurs mêmes ! Quelle fausseté de les imposer à des conciles généraux ! Et quelle ignorance de ne sçavoir pas les difficultés que les Saints les plus éclairés ont fait de les recevoir ! *Rougissez donc*, mes Peres, *de vos impostures ignorantes*, comme dit l'Ecriture aux imposteurs ignorans comme vous : *De mendacio ineruditionis tuæ confundere.*

N'entreprenez donc plus de faire les maîtres : vous n'avez ni le caractère, ni la suffisance pour cela. Mais si vous voulez faire vos propositions plus modestement, on pourra les écouter. Car encore que ce mot de *présence locale* ait été rejeté par S. Thomas, comme vous avez vu, à cause que le corps de Jésus-Christ n'est pas en l'Eucharistie dans l'étendue ordinaire des corps en leur lieu ; néanmoins ce terme a été reçu par quelques nouveaux auteurs de controverses ; parce qu'ils entendent seulement par-là,

CAL. CONTRE M. ARNAULD. 277
que le Corps de Jésus-Christ est
vraiment sous les especes, lesquelles
étant en un lieu particulier, le
Corps de Jésus-Christ y est aussi.
Et en ce sens M. Arnauld ne fera
point de difficulté de l'admettre,
puisque M. de S. Cyran & lui ont
déclaré tant de fois, que Jésus-
Christ dans l'Eucharistie est vérita-
blement en un lieu particulier, &
miraculeusement en plusieurs lieux
à la fois. Ainsi tous vos raffinemens
tombent par terre, & vous n'avez
pu donner la moindre apparence à
une accusation, qu'il n'eût été per-
mis d'avancer qu'avec des preuves
invincibles.

Mais à quoi sert, mes Peres,
d'opposer leur innocence à vos ca-
lornies? Vous ne leur attribuez
pas ces erreurs, dans la créance
qu'ils les soutiennent, mais dans
la créance qu'ils vous nuisent. C'en
est assez, selon votre théologie,
pour les calomnier sans crime; &
vous pouvez sans confession ni pé-
nitence dire la Messe, en même

tems que vous imputez à des Prêtres qui la disent tous les jours , de croire que c'est une pure idolâtrie : ce qui seroit un si horrible sacrilège , que vous-mêmes avez fait pendre en effigie votre propre Pere Jarrige * , sur ce qu'il avoit dit la Messe *au tems où il étoit d'intelligence avec Geneve.*

Je m'étonne donc , non pas de ce que vous leur imposez avec si peu de scrupule des crimes si grands & si faux , mais de ce que vous leur imposez avec si peu de prudence des crimes si peu vraisemblables. Car vous disposez bien des péchés à votre gré ; mais pensez-vous disposer de même de la créance des hommes ? En vérité , mes Peres , s'il falloit que le soupçon de Calvinisme tombât sur eux ou sur vous , je vous trouverois en mauvais termes. Leurs discours sont aussi ca-

* Ce Pere Jarrige fut un illustre Jésuite , qui se fit Huguenot , & qui publia dans son apostasie un Livre intitulé , *Le Jésuite sur l'Echaffaut* , où il reproche aux Jésuites les faits les plus odieux.

CAL. CONTRE M. ARNAULD. 279
tholiques que les vôtres : mais leur conduite confirme leur foi , & la vôtre la dément. Car si vous croyez aussi-bien qu'eux , que ce pain est réellement changé au Corps de Jésus-Christ ; pourquoi ne demandez-vous pas comme eux , que le cœur de pierre & de glace de ceux à qui vous conseillez de s'en approcher , soit sincèrement changé en un cœur de chair & d'amour ? Si vous croyez que Jésus-Christ y est dans un état de mort , pour apprendre à ceux qui s'en approchent , à mourir au monde , au péché , & à eux-mêmes ; pourquoi portez-vous à en approcher ceux en qui les passions criminelles sont encore toutes vivantes ? Et comment jugez-vous dignes de manger le pain du ciel , ceux qui ne le feroient pas de manger celui de la terre ?

O grands vénérateurs de ce saint Mystère , dont le zele s'emploie à persécuter ceux qui l'honorent par tant de communions saintes , & à flatter ceux qui le déshonorent par

tant de communions sacrilèges !
 Qu'il est digne de ces défenseurs
 d'un si pur & si adorable Sacrifice ,
 de faire environner la table de Jé-
 sus-Christ de pécheurs envieux ,
 tout sortans de leurs infamies ; &
 de placer au milieu d'eux un prêtre
 que son confesseur même envoie de
 ses impudicités à l'autel , pour y of-
 frir en la place de Jésus-Christ cette
 victime toute sainte au Dieu de sainte-
 teté , & la porter de ses mains souil-
 lées en ces bouches toutes souillées !
 Ne sied-il pas bien à ceux qui pra-
 tiquent cette conduite *par toute la*
terre, selon des maximes approuvées
 par leur propre Général , d'imputer
 à l'auteur de la Fréquente Commu-
 nion , & aux Filles du saint Sacre-
 ment , de ne pas croire le saint Sa-
 crement ?

Cependant cela ne leur suffit pas
 encore. Il faut , pour satisfaire leur
 passion , qu'ils les accusent enfin
 d'avoir renoncé à Jésus-Christ & à
 leur baptême. Ce ne sont pas là ,
 mes Peres , des contes en l'air , com-

CAL. CONTRE M. ARNAULD. 281
me les vôtres ; ce sont les funestes
emportemens par où vous avez
comblé la mesure de vos calom-
nies. Une si insigne fausseté n'eût
pas été en des mains dignes de la
soutenir, en demeurant en celles
de votre bon ami Filleau, par qui
vous l'avez fait naître : votre So-
ciété se l'est attribuée ouvertement ;
& votre pere Meinier vient de sou-
tenir *comme une vérité certaine*, que
Port-Royal forme une cabale secre-
te depuis trente-cinq ans, dont M.
de Saint Cyran & M. d'Ipres ont été
les chefs, *pour ruiner le Mystere de
l'Incarnation, faire passer l'Evangile
pour une histoire apocryphe, extermi-
ner la Religion Chrétienne, & élever
le Dëisme sur les ruines du Christia-
nisme*. Est-ce là tout, mes Peres ?
Serez-vous satisfaits, si l'on croit
tout cela de ceux que vous haïssez ?
Votre animosité seroit-elle enfin as-
fouvie, si vous les aviez mis en hor-
reur, non-seulement à tous ceux
qui sont dans l'Eglise, *par l'intelli-*

gence avec Geneve dont vous les accusez, mais encore à tous ceux qui croient en Jésus-Christ, quoique hors de l'Eglise, par le *Déisme* que vous leur imputez?

Mais à qui prétendez-vous persuader sur votre seule parole, sans la moindre apparence de preuve, & avec toutes les contradictions imaginables, que des Prêtres qui ne prêchent que la grace de Jésus-Christ, la pureté de l'Evangile, & les obligations du Baptême, ont renoncé à leur Baptême, à l'Evangile, à Jésus-Christ? Qui le croira, mes Peres? Le croyez-vous vous-mêmes, misérables que vous êtes? Et à quelles extrémités êtes-vous réduits, puisqu'il faut nécessairement, ou que vous prouviez qu'ils ne croient pas en Jésus-Christ, ou que vous passiez pour les plus abandonnés calomniateurs qui furent jamais? Prouvez-le donc, mes Peres. Nommez cet *Ecclésiastique de mérite*, que vous dites avoir assisté

ASSEMB. DE BOURG-FONT. 283
à cette assemblée * de Bourg-Fon-
taine en 1621, & avoir découvert
à votre Filleau le dessein qui y fut
pris de détruire la Religion Chré-
tienne. Nommez ces six personnes
que vous dites y avoir formé cette
conspiration. Nommez *celui que vous*
dites être désigné par ces lettres A. A.
que vous dites p. 15. n'être pas An-
toine Arnauld, parce qu'il vous a
convaincus qu'il n'avoit alors que
neuf ans, *mais un autre que vous di-*
tes être encore en vie, mais trop bon
ami de M. Arnauld pour lui être in-
connu. Vous le connoissez donc,
mes Peres; & par conséquent, si
vous n'êtes vous-mêmes sans reli-

* Sur cette illustre assemblée de Bourg-Fon-
taine, où l'on prétendoit qu'il s'agissoit d'un
complot de Théologiens, qui devoient renverser
de fond en comble la Religion Chrétienne, on
peut voir le huitieme volume de la *Morale pra-*
tique des Jésuites par M. Arnauld, où ce Docteur
a rassemblé les plus insignes calomnies des Peres
Jésuites contre les Théologiens de Port-Royal,
ou ce qu'ils appelloient vulgairement Jansénistes.
Cette hïstoire y est amplement détaillée, aussi-bien
que beaucoup d'autres, qui font voir ce que les
Jésuites peuvent en ce genre d'escrime.

gion, vous êtes obligés de déferer cet impie au Roi & au Parlement, pour le faire punir comme il le mériteroit. Il faut parler, mes Peres : il faut le nommer, ou souffrir la confusion de n'être plus regardés que comme des menteurs indignes d'être jamais crus. C'est en cette maniere que le bon Pere Valerien nous a appris qu'il falloit *mettre à la gêne*, & pouffer à bout de tels imposteurs. Votre silence là-dessus fera une pleine & entiere conviction de cette calomnie diabolique. Les plus aveugles de vos amis feront contraints d'avouer, *que ce ne sera point un effet de votre vertu, mais de votre impuissance* ; & d'admirer que vous ayez été si méchans que de l'étendre jusqu'aux Religieuses de Port-Royal ; & de dire, comme vous faites *pag. 14* ; que le *Chapelet secret du saint Sacrement*, composé par l'une d'elles, a été le premier fruit de cette conspiration contre Jésus-Christ ; & dans la *p. 95* ; qu'on

LE P. BRISACIER, &c. 285
*leur a inspiré toutes les détestables
maximes de cet Ecrit*, qui est, selon
vous, une instruction *de Déisme*. On
a déjà ruiné invinciblement vos im-
postures sur cet Ecrit, dans la dé-
fense de la censure de feu M. l'Ar-
chevêque de Paris contre votre P.
Brisacier. Vous n'avez rien à y re-
partir; & vous ne laissez pas d'en
abuser encore d'une manière plus
honteuse que jamais, pour attribuer
à des filles d'une piété connue de
tout le monde, le comble de l'im-
piété. Cruels & lâches persécu-
teurs, faut-il donc que les cloîtres
les plus retirés ne soient point des
asyles contre vos calomnies! Pen-
dant que ces saintes vierges adorent
nuit & jour Jésus-Christ au saint
Sacrement, selon leur institution,
vous ne cessez nuit & jour de pu-
blier qu'elles ne croient pas qu'il
soit ni dans l'Eucharistie, ni même
à la droite de son Pere: & vous les
retranchez publiquement de l'Egli-
se, pendant qu'elles prient dans le

secret pour vous & pour toute l'Eglise. Vous calomniez celles qui n'ont point d'oreilles pour vous ouïr, ni de bouche pour vous répondre. Mais Jésus - Christ en qui elles sont cachées, pour ne paroître qu'un jour avec lui, vous écoute, & répond pour elles. On l'entend aujourd'hui cette voix sainte & terrible, qui étonne la nature, & console l'Eglise. Et je crains, mes Peres, que ceux qui endurcissent leurs cœurs, & qui refusent avec opiniâtreté de l'ouïr quand il parle en Dieu, ne soient forcés de l'ouïr avec effroi quand il leur parlera en juge.

Car enfin, mes Peres, quel compte lui pourrez-vous rendre de tant de calomnies, lorsqu'il les examinera, non sur les fantaisies de vos Peres Dicastillus, Gans & Pennalossa qui les excusent, mais sur les regles de sa vérité éternelle, & sur les saintes ordonnances de son Eglise, qui bien loin d'excuser ce cri,

LE P. BRISACIER, &c. 287
me, l'abhorre tellement, qu'elle l'a
puni de même qu'un homicide vo-
lontaire? Car elle a différé aux ca-
lomniateurs, aussi-bien qu'aux meur-
triers, la communion jusqu'à la
mort, par le I & II Concile d'Ar-
les. Le Concile de Latran a jugé in-
dignes de l'Etat Ecclesiastique ceux
qui en ont été convaincus, quoi-
qu'ils s'en fussent corrigés. Les Pa-
pes ont même menacé ceux qui au-
roient calomnié des Evêques, des
Prêtres ou des Diacres, de ne leur
point donner la communion à la
mort. Et les auteurs d'un Ecrit dif-
famatoire, qui ne peuvent prouver
ce qu'ils ont avancé, sont condam-
nés par le pape Adrien à *être fouettés,*
mes révérends Peres, flagellentur.
Tant l'Eglise a toujours été éloignée
des erreurs de votre Société, si
corrompue, qu'elle excuse d'aussi
grands crimes que la calomnie,
pour les commettre elle-même avec
plus de liberté.

Certainement, mes Peres, vous
seriez capables de produire par-là

beaucoup de maux , si Dieu n'avoit
 permis que vous ayez fourni vous-
 mêmes les moyens de les empê-
 cher , & de rendre toutes vos im-
 postures sans effet. Car il ne faut
 que publier cette étrange maxime
 qui les exempte de crime , pour
 vous ôter toute créance. La calom-
 nie est inutile , si elle n'est jointe à
 une grande réputation de sincérité.
 Un médifant ne peut réussir , s'il
 n'est en estime d'abhorrer la médi-
 fance , comme un crime dont il est
 incapable. Et ainsi , mès Peres , vo-
 tre propre principe vous trahit.
 Vous l'avez établi pour assurer vo-
 tre conscience. Car vous vouliez
 médire sans être damnés , & être
de ces saints & pieux calomniateurs ,
 dont parle S. Athanase. Vous avez
 donc embrassé , pour vous sauver
 de l'enfer , cette maxime qui vous
 en sauve sur la foi de vos Docteurs ;
 mais cette maxime même , qui vous
 garantit selon eux des maux que
 vous craignez en l'autre vie , vous
 ôte en celle-ci l'utilité que vous en
 espériez :

LE P. BRISACIER, &c. 289
espérez : de sorte qu'en pensant
éviter le vice de la médifance, vous
en avez perdu le fruit : tant le mal
est contraire à foi-même, & tant il
s'embarrasse & se détruit par sa pro-
pre malice.

Vous calomnieriez donc plus uti-
lement pour vous, en faisant pro-
fession de dire avec S. Paul, que les
simples médifans, *maledici*, sont
indignes de voir Dieu ; puisqu'au-
moins vos médifances en feroient
plutôt crues, quoiqu'à la vérité vous
vous condamneriez vous-mêmes.
Mais en difant, comme vous faites,
que la calomnie contre vos enne-
mis n'est pas un crime, vos médi-
fances ne seront point crues, &
vous ne laisserez pas de vous dam-
ner. Car il est certain, mes Peres,
& que vos auteurs graves n'ancan-
tiron pas la justice de Dieu, & que
vous ne pouviez donner une preuve
plus certaine que vous n'êtes pas
dans la vérité, qu'en recourant au
mensonge. Si la vérité étoit pour
vous, elle combatroit pour vous ;

elle vaincroit pour vous ; & quelques ennemis que vous eussiez , *la vérité vous en délivreroit* , selon sa promesse. Vous n'avez eu recours au mensonge que pour soutenir les erreurs dont vous flattez les pécheurs du monde , & pour appuyer les calomnies dont vous opprimez les personnes de piété qui s'y opposent. La vérité étant contraire à vos fins , il a fallu mettre *votre confiance au mensonge* , comme dit un Prophete. *Vous avez dit : Les malheurs qui affligent les hommes ne viendront pas jusqu'à nous : car nous avons espéré au mensonge , & le mensonge nous protégera.* Mais que leur répond le Prophete ? *D'autant , dit-il , que vous avez mis votre espérance en la calomnie & au tumulte ; sperastis in calumnia & in tumultu ; cette iniquité , & votre ruine sera semblable à celle d'une haute muraille qui tombe d'une chute imprévue ; & à celle d'un vaisseau de terre qu'on brise & qu'on écrase en toutes ses parties , par un effort si puissant & si universel ,*

qu'il n'en restera pas un test avec lequel on puisse puiser un peu d'eau, ou porter un peu de feu : parce que, comme dit un autre Prophete, vous avez affligé le cœur du juste, que je n'ai point affligé moi-même ; & vous avez flaté & fortifié la malice des impies. Je retirerai donc mon peuple de vos mains, & je ferai connoître que je suis leur Seigneur & le vôtre.

Oui, mes Peres, il faut espérer que si vous ne changez d'esprit, Dieu retirera de vos mains, ceux que vous trompez depuis si long-tems, soit en les laissant dans leurs désordres par votre mauvaise conduite, soit en les empoisonnant par vos médifances. Il fera concevoir aux uns que les fausses regles de vos casuistes ne les mettent point à couvert de sa colere ; & il imprimera dans l'esprit des autres la juste crainte de se perdre en vous écoutant, & en ajoutant foi à vos impostures ; comme vous vous perdez vous-mêmes en les inventant, & en les semant dans le monde, Car il ne s'y

faut pas tromper : on ne se moque point de Dieu , & on ne viole point impunément le commandement qu'il nous a fait dans l'Evangile , de ne point condamner notre prochain , sans être bien assuré qu'il est coupable. Et ainsi quelque profession de piété que fassent ceux qui se rendent faciles à recevoir vos mensonges ; & sous quelque prétexte de dévotion qu'ils le fassent , ils doivent appréhender d'être exclus du royaume de Dieu pour ce seul crime d'avoir imputé d'aussi grands crimes que l'hérésie & le schisme à des Prêtres catholiques , & de saintes Religieuses , sans autres preuves que des impostures aussi grossieres que les vôtres. *Le démon*, dit M. de Geneve *, *est sur la langue de celui qui médit , & dans l'oreille de celui qui l'écoute. Et la médisance*, dit S. Bernard , *Cant. 24. est un poison qui éteint la charité en*

* M. de Geneve. C'est le nom qu'on donnoit à S. François de Sales, Evêque & Prince de Geneve, avant sa canonisation, qui se fit en 1665.

l'un & en l'autre. De sorte qu'une seule calomnie peut être mortelle à une infinité d'ames, puisqu'elle tue non-seulement ceux qui la publient, mais encore tous ceux qui ne la rejettent pas.

Mes Révérends Peres, mes Lettres n'avoient pas accoutumé de se suivre de si près, ni d'être si étendues. Le peu de tems que j'ai eu, a été cause de l'un & de l'autre. Je n'ai fait celle-ci plus longue, que parce que je n'ai pas eu le loisir de la faire plus courte. La raison qui m'a obligé de me hâter, vous est mieux connue qu'à moi. Vos réponses vous réussiroient mal. Vous avez bien fait de changer de méthode; mais je ne sçais si vous avez bien choisi, & si le monde ne dira pas que vous avez eu peur des Bénédictins.

Je viens d'apprendre que celui que tout le monde faisoit auteur de vos Apologies, les désavoue, & se fâche qu'on les lui attribue. Il a raison, & j'ai eu tort de l'en avoir soupçonné. Car quelque assurance qu'on m'en eût donné, je devois penser qu'il avoit trop de jugement pour croire vos impostures, & trop d'honneur pour les publier sans les croire. Il y a peu de gens au monde capables de ces excès, qui vous sont propres, & qui marquent trop votre ca-

294 NOTES SUR LA XVI LETTRE.

raîtère , pour me rendre excusable de ne vous y avoir pas reconnus. Le bruit commun m'avoit emporté. Mais cette excuse, qui seroit trop bonne pour vous , n'est pas suffisante pour moi , qui fais profession de ne rien dire sans preuve certaine , & qui n'en ai dit aucune que celle-là. Je m'en repens , je la désavoue , & je souhaite que vous profitiez de mon exemple.

NOTE PREMIERE

SUR LA XVI LETTRE.

Obstination des Jésuites à soutenir les calomnies les plus horribles.

J'Avois toujours cru connoître assez la hardiesse des Jésuites ; mais j'avouerois de bonne foi qu'ils m'ont trompé en cette occasion. Car après avoir vu comment Montalte les avoit convaincus dans sa seizieme Lettre , de calomnies horribles & manifestes , je m'étois imaginé que s'ils n'avoient pas assez de religion pour effacer leur crime par une rétractation publique , au-moins ils ne l'augmenteroient pas en le soutenant opiniâtrément. J'avois été confirmé dans cette pensée par le silence qu'ils avoient gardé sur cette Lettre ,

quoiqu'ils eussent répondu à la dix-septième. Mais je ne puis exprimer quelle fut ma surprise, quand je vis la première fois la réponse qu'ils y ont faite. Je parcourois, un jour que je n'avois rien de mieux à faire, les divers Ecrits qu'ils ont publiés, & qu'on a recueillis en un volume. Je ne pensois à rien moins qu'à celui-ci, lorsque j'aperçus tout d'un coup ce titre au haut d'une page, *Réponse à la seizième Lettre*. Je me mis incontinent à la lire toute entière; mais si j'avois été frappé du titre, je le fus encore d'avantage de la pièce même. J'avoue que je me sentis saisi d'horreur en voyant jusqu'où peut aller la passion, & je ne compris jamais mieux quelle sera la fureur des damnés contre la vérité qui les punira. J'y vis un homme accablé par la force de la vérité, qui fait mille efforts inutiles pour se débarrasser, qui entre en fureur, & se laisse aller à des emportemens qui découvrent également, & la haine implacable qu'il a pour la vérité, & son impuissance contre elle. Car qu'oppose cet auteur furieux aux preuves de Montalte? Affoiblit il en aucune manière les témoignages qu'il apporte des livres de Messieurs de Port-Royal, pour justifier l'intégrité de leur foi sur l'Eucharistie, si l'on peut appeler justifier une foi, qui n'a jamais été atteinte du moindre soupçon? Il avoue au contraire que ces témoignages renferment une con-

296 NOTES SUR LA XVI LETTRE.

cession claire & précise de la foi catholique. Oppose-t-il la moindre chose aux réponses par lesquelles Montalte réfute si solidement, & met en poudre les indignes chicanes des Jésuites sur les deux passages de M. Arnauld ? Il n'ose pas seulement en dire un mot.

Que fait-il donc ? Et comment s'acquitte-t-il de la promesse qu'il fait d'abord, *de nous apprendre quelles raisons ont eues plusieurs sçavans Théologiens, de croire que le Port-Royal, c'est-à-dire la secte des Jansénistes, est d'intelligence avec Geneve, non seulement contre les Jésuites, mais encore contre l'Eglise, & même contre le très saint Sacrement, qui est le plus adorable de nos Mysteres ?*

Oubliant le dessein qu'il vient de se proposer, il commence par s'étendre beaucoup à prouver que les Jésuites sont l'objet de la haine des hérétiques, aussi bien que de celle des Jansénistes : comme si l'Eglise ne se plaignoit pas principalement de cela même, que les Jésuites éloignent par la conduite qu'ils tiennent, & par la corruption de leur doctrine, les hérétiques qu'elle souhaiteroit de ramener dans son sein : comme si elle ne gémissoit pas de voir que les hérétiques jugent de sa morale par celle des Jésuites, & attribuent à tout le Corps les erreurs particulieres de cette Société.

Il passe ensuite au grand lieu commun

des Jésuites , c'est-à dire à leur calomnie sur les cinq Propositions , comme à une ressource toujours prête. Mais Montalte la détruit de fond en comble dans la dix-septieme & dix-huitieme Lettre , comme nous le verrons dans la suite.

Enfin , après plusieurs autres calomnies qui n'ont aucun rapport à son sujet , il vient à celle dont il s'agit ici , & il accuse Port Royal de vouloir abolir les Mystères de l'Eucharistie & de l'incarnation. Il commence ainsi : *Je ne vous jugerai pas* , dit-il , *sur la déposition de M. Filleau , dont le nom & le mérite est néanmoins trop connu pour souffrir le moindre reproche , si ce n'est de la bouche des criminels.* Vous ne le jugerez pas , dites-vous , insigne calomniateur ! Mais Dieu vous jugera sur cette déposition. Il jugera le Pere Meynier votre confrere , qui a appuyé & qui a répandu une si détestable imposture. Il jugera toute votre Société qui l'a soutenue , & il vous condamnera aux mêmes supplices que les médisans & les calomniateurs , si tous tant que vous êtes vous ne vous convertissez.

Je ne vous condamnerai pas même , ajoute-t-il , *sur le refus que vous faites au Pere Meynier , de vous servir de ces termes de présence locale , pour justifier votre créance sur le sujet de l'Eucharistie.* Mais tous ceux qui auront lu la Lettre précédente , vous condamneront pour toutes les calomnies.

298 NOTES SUR LA XVII LETTRE:

qui sont renfermées dans ces paroles. Car il est faux qu'on rejette les termes de *présence locale*, puisque Montalte avoue qu'il y a quelques auteurs Catholiques qui s'en sont servis dans un bon sens. Néanmoins c'est avec raison qu'il se plaint de l'ignorance & de la malice du Pere Meynier, qui ose accuser d'hérésie des Théologiens Catholiques, & qui ont expliqué leur foi dans les termes les plus clairs, par cette seule raison, qu'ils ne se sont pas servis de celui de *présence locale*: terme qui non seulement n'est consacré par aucun Pere, ni par aucun Concile, mais qui même ne s'y trouve en aucun endroit. C'est encore avec raison qu'il se plaint de la hardiesse du même Pere, qui a eu l'impudence de falsifier le Concile de Trente, pour faire croire que ses adversaires n'y sont pas conformes, & d'y insérer les termes de *présence locale* & de *localement*, en quatre ou cinq canons où ils ne furent jamais.

Après ces préludes, l'Apologiste entre ainsi en matière. *Je laisse*, dit il, *vos péchés d'omission, & je vous juge par vos œuvres. Je vous marque dans le seul livre de la Fréquente Communion, qui est le principal sujet de cette dispute, cinq maximes contraires à l'honneur & à la révérence due au saint Sacrement, au moins pour la plus grande partie, que l'Eglise Romaine rejette, & que celle de Geneve approuve.*

CALOMN. DES JÉSUITES. 199

Voyons donc quelles sont ces cinq maximes contre l'honneur & la révérence qui est dûe au saint Sacrement, & qui font tout le fondement de cette accusation atroce, qu'on nie la transsubstantiation & la présence réelle de Jésus Christ dans l'Eucharistie. Nous avons déjà vu deux de ces maximes * dans la Lettre précédente, où Montalte a tellement confondu les Jésuites sur ce point, qu'ils n'ont osé rien répliquer. L'Apologiste ajoute seulement ces trois autres, que je prie tout le monde de remarquer, comme une preuve d'un renversement de raison, qui n'est pas concevable.

La première. *Vous avez osé*, dit-il, *avancer en la page 25 de le Préface, que saint Pierre & saint Paul sont les deux Chefs de l'Eglise qui n'en font qu'un. Que conclut-il de là ?* Donc vous niez que Jésus-Christ soit dans l'Eucharistie.

La seconde. *Vous avez osé dire en la page 268 de ce Livre, que la pratique de l'E*

* La 1. est que Dieu nous donne dans l'Eucharistie la même viande qu'aux Saints dans le ciel, sans qu'il y ait d'autre différence, sinon qu'ici il nous en ôte la vue & le goût sensible, réservant l'un & l'autre pour le ciel. La 2. qu'il faut qu'il n'y ait point d'autre différence entre la pureté de ceux qui reçoivent Jésus Christ dans l'Eucharistie, & celle des Bienheureux, qu'autant qu'il y en a entre la foi & la claire vision de Dieu, de laquelle seule dépend la différente manière dont on le mange sur la terre & dans le ciel.

300 NOTES SUR LA XVI LETTRE.

glise la plus commune dans l'administration des Sacremens, favorise l'impénitence générale de tout le monde. Donc vous niez la transsubstantiation.

La troisieme. Vous avez osé dire, qu'il y a des ames qui seroient ravies de témoigner à Dieu le regret qui leur reste de l'avoir offensé, en différant leur communion jusqu'à la fin de leur vie. Donc vous niez que le Corps de Jésus-Christ soit contenu dans l'Eucharistie sous les especes du pain & du vin.

Je sçais qu'une telle extravagance révoltera d'abord les lecteurs, & qu'une si grande absurdité leur paroîtra incroyable. Cependant je n'exagere rien, je n'impose point. Qu'on lise & relise la réponse des Jésuites, on y verra *page 489 **, que tout ce qu'ils prétendent avoir trouvé contre l'Eucharistie dans le Livre de la Fréquente Communion, se réduit précisément aux trois maximes que je viens de rapporter, & aux deux que Montalte a réfutées. C'est sur ces preuves qu'un Jésuite autorisé par toute la Société, laquelle adopte ses écrits, & les répand sous son nom dans toute l'Europe, accuse publiquement, & à la face de toute la terre, non seulement M. Arnauld, mais tout Port-Royal, & une infinité de personnes pieuses & sçavantes, de nier la transsubstantiation & la présence réelle. Qu'un

* Edition de Liège de 1658.

particulier d'un grand Corps fasse une pareille faute, il n'y a rien là qui me surprenne. Mais qu'un Corps entier comme celui des Jésuites approuve de semblables excès, & extravague jusqu'à ce point; c'est ce qui n'est pas naturel; c'est ce qui est horrible, & qui paroît tout-à-fait incroyable.

Je suis persuadé néanmoins que cela n'est point arrivé sans une providence de Dieu toute particuliere sur son Eglise. Les disputes qui durent depuis si long-tems entre les Jésuites & les défenseurs de saint Augustin touchant les Mysteres de la grace, sont abstraites, difficiles, & au-dessus de la portée de la plupart des gens. Il est facile de tromper les ignorans sur des matieres si embarrassées. Dieu a voulu donner à son Eglise un signe clair & évident, par lequel les plus simples des fideles pussent reconnoître de quel côté étoit l'innocence & la vérité. Les Jésuites assurent que les disciples de saint Augustin soutiennent les cinq Propositions. Les disciples de saint Augustin le nient, & répondent qu'ils n'ont point d'autre doctrine que celle des Thomistes sur la grace efficace. Cette contradiction met nécessairement les simples dans le doute. Car il s'agit-là d'une question qu'ils ne comprennent pas. Mais ces mêmes Jésuites assurent hardiment que les disciples de saint Augustin nient la Transsubstantia-

302 NOTES SUR LA XVI LETTRE.

tion & le Myſtere de l'Euchariftie. Il n'y a rien-là qui ſoit obſcur & difficile. Il eſt clair que les Jéſuites calomnient & mentent impudemment. Que les perſonnes ſimples jugent donc des chofes obſcures par celles qui ſont évidentes, & lorsqu'ils voient les Jéſuites convaincus ſi manifeſtement de calomnies & d'impofitures, qu'ils apprennent de là à ne les pas croire, quand ils accusent leurs adverſaires de ſoutenir maintenant des propoſitions condamnées par les Papes, ou de les avoir ſoutenues autrefois.

N O T E I I.

Histoire du Chapelet du S. Sacrement.

LEs Jéſuites ont de certains lieux communs de calomnies, auxquels ils ont recours toutes les fois qu'ils ſe ſentent preſſés un peu fortement par leurs adverſaires. Mais jamais cette adreſſe ne leur fut plus néceſſaire que dans cette occaſion. Ils avoient oſé, par un aveuglement horrible, accuſer de pieux Eccléſiaſtiques, & un Monaftere de ſaintes filles, de nier la Tranſſubſtantiation & le Myſtere de l'Incarnation. Ils ne pouvoient rien rapporter pour juſtifier leur

DU CHAPELET DU S. SACR. 303

M. Filleau , ni leur Pere Meynier , auteurs de cette imposture , ni la Société qui l'avoit adoptée. Ils ont donc rappelé leurs anciennes fables. Ils ont eu recours à ces fonds inépuisables de calomnies qui ne leur manquent jamais. Tel est l'Ecrit qui a pour titre : *Le Chapelet secret du très saint Sacrement* , qui est devenu célèbre par toutes les disputes qui se sont élevées à son sujet. L'apologiste emploie la plus grande partie de sa Lettre en vaines déclamations contre cet Ecrit , & il feint , par une absurdité tout-à-fait étrange , qu'une priere pour adorer continuellement Jésus-Christ Dieu-Homme résidant dans le très saint Sacrement (car voilà ce que c'est que ce Chapelet) n'a été composé que pour abolir la créance de l'Incarnation & de l'Eucharistie. Ainsi je crois faire plaisir aux Lecteurs , qui pourroient être embarrassés sur un fait dont ils ne sont pas instruits , de faire ici succinctement l'histoire de toute cette dispute , que je tirerai de divers Ecrits imprimés , qui ont paru sur ce sujet.

Vers l'année 1628 , une Religieuse du Monastere de Port-Royal , nommée la Sœur Agnès de Saint Paul , écrivit par l'ordre du Pere de Gondren , Général de l'Oratoire , quelques pensées pieuses qu'elle avoit eues dans l'oraison , & auxquelles elle donna pour titre *le Chapelet secret du très saint Sacrement*. Cet Ecrit , qui

304 NOTES SUR LA XV LETTRE.

n'étoit que de trois ou quatre pages, fut envoyé à M. l'Evêque de Langres, alors Supérieur de cette Maison, qui l'approuva beaucoup. Cette bonne Religieuse n'avoit pas dessein qu'il fût vu par d'autres. Mais je ne sçais par quel hazard il tomba depuis, à son insçu, entre les mains d'autres personnes, qui en firent l'usage que nous dirons bientôt.

Le Cardinal Bellarmin remarque très-judicieusement, qu'il arrive d'ordinaire à ceux qui écrivent de la Théologie mystique, que leurs expressions sont critiquées par les uns, & louées par les autres, parce que tous ne les prennent pas dans le même sens : c'est ce qu'il dit être arrivé à Taulere, qui fut rejeté avec mépris comme suspect dans la foi par Jean Eckius, & défendu comme très orthodoxe par Louis de Blois ; & à Jean Rusbrock, qui fut condamné par Jean Gerson, & justifié par Denis le Chartreux. La même chose arriva au *Chapelet secret*. Car étant tombé entre les mains de feu M. l'archevêque de Sens, qui n'étoit pas ami de M. l'Evêque de Langres, il donna un mauvais sens à la doctrine mystique de cet Ecrit, & le fit condamner par huit Docteurs de Sorbonne, auxquels il cacha le nom de l'Auteur, de peur qu'ils ne jugeassent de son Ecrit, plutôt par sa piété, qui étoit connue de tout le monde, que par le sens que ses expressions présen-

toient d'abord à l'esprit. M. Hallier, Docteur de Sorbonne assez connu, & quelques autres censeurs s'en plaignirent depuis, & dirent ouvertement qu'on les avoit surpris.

Dès que cette censure parut en public, M. l'Evêque de Langres chercha de son côté des Docteurs pour faire approuver ce même Ecrit. Il en trouva dans la Faculté de Paris & dans celle de Louvain. Les approbations des Docteurs de Paris n'ont point été imprimées. Il y en a deux des Docteurs de Louvain qui l'ont été, & qu'on a mise à la tête de la *Défense du Chapelet secret*; l'une de Cornelius Jansénius, depuis Evêque d'Ipres, & l'autre de Libert Fromond. Elles sont si justes, & si avantageuses à cet Ecrit, qu'elles méritent bien que je les insere ici.

Approbation de Libert Fromond.

« C Es désirs d'une ame enivrée de
 » l'amour de Dieu, & transformée
 » en Jésus Christ, ne semblent contenir
 » rien de trop, si l'on entend bien le langage de l'amour, & que l'on considère
 » quelle pensée doit avoir celle qui sort
 » tant heureusement d'elle-même, nage
 » dans l'abîme de la Divinité. A Louvain,
 » le 16 Juillet 1633 ».

Approbation de Jansénius.

« C Omme l'amour agit avec liberté ,
 » il parle aussi avec liberté. Il ne
 » craint point d'omettre des choses dont
 » l'expression sembleroit nécessaire aux
 » hommes , parce qu'il ne parle pas tant
 » de la bouche que du cœur , & qu'é-
 » tant assuré de la pureté de ses senti-
 » mens , il sçait que Dieu qui l'aime pé-
 » netre toutes ses pensées , & supplée
 » par la plénitude de sa connoissance à
 » l'imperfection de ses discours , & au
 » bégayement de sa langue. Ainsi il re-
 » tranche tout ce qui peut arrêter l'ar-
 » deur de ses mouvemens , & l'empê-
 » cher de se répandre tout à la fois dans
 » le sein de Dieu. Il ne se met point en
 » peine d'examiner scrupuleusement ce
 » que signifient les termes , lorsqu'il n'a
 » pas à craindre la calomnie , & qu'il
 » peut , sans l'entremise des paroles , se
 » faire entendre de celui qu'il aime , &
 » dont il est mutuellement aimé. C'est ce
 » que fait voir excellement cette *Défense*
 » ou paraphrase *du Chapelet secret* , suivant
 » laquelle on peut dire avec vérité , que
 » les désirs ardens de cette ame reli-
 » gieuse ne contiennent rien qui ne soit
 » conforme à la foi catholique. A Lou-
 » vain , le 23 Juillet 1633 ».

Les adversaires de ce *Chapelet* voyant

DU CHAPELET DU S. SACR. 307

que les Docteurs étoient ainſi partagés , & que les uns l'approuvoient pendant que les autres le condamnoient , ils n'ofèrent le déferer à la Faculté de Paris. Ils crurent que la Cour de Rome leur ſeroit plus favorable. Ils l'y envoyèrent , dans l'eſpérance qu'il y ſeroit cenſuré. Mais le Pape , par un décret plein de ſageſſe , ne le jugea digne d'aucune cenſure , & ordonna ſeulement qu'il ſeroit ſupprimé , de peur qu'il ne fût un ſujet de ſcandale aux ſimples & aux ignorans *.

Pendant que cela ſe paſſoit à Rome , la querelle ſ'échauffa à Paris. M. l'Abbé de Saint Cyran , auſſi célèbre par la haine implacable que les Jéſuites ont eue pour lui , que par ſa piété & ſa profonde érudition , étoit alors dans cette ville. La retraite dans laquelle il vivoit , & ſon application à l'étude , avoit empêché qu'il

* *Ce Chapelet eſt un Ecrit ſi peu important , que ſi on ne craignoit de bleſſer le reſpect dû à ces grands hommes qui n'ont pas cru devoir le mépriſer , on diroit qu'il ne méritoit ni d'être attaqué , ni d'être défendu. Ce qu'on peut dire plus certainement , c'eſt que ſi M. l'Abbé de S. Cyran avoit eu à le défendre en ce tems ci , & M. Nicole à parler de cette *Déſenſe* telle que nous l'avons , le premier auroit évité quelque expreſſion trop favorable à la nouvelle Spiritualité que l'on vient d'achever de proſcrire , & le ſecond n'auroit jamais ainſi loué ſans réſerve un Ouvrage dont on pourroit abuſer. C'eſt ce que l'on ſçait de M. Nicole même,*

308 NOTES SUR LA XVI LETTRE.

ne fût informé plutôt de cette contestation. Il y avoit déjà quatre ou cinq ans que le *Chapelet* étoit fait, & il ne l'avoit point encore vu. Il n'avoit jamais vu non plus la Religieuse qui l'avoit composé, & ne lui avoit jamais parlé. Mais un Prélat qu'on avoit enveloppé dans cette dispute, voulut sçavoir son sentiment. Cet Abbé examina le *Chapelet*. Il reconnut l'injustice de la censure des huit Docteurs qu'on avoit imprimée. Il en fut indigné, & prit la résolution de défendre l'innocence de l'auteur, quoiqu'il ne le connût point du tout. Il répondit au libelle que le Pere Binet, Jésuite, avoit publié contre ce *Chapelet*. Il détruisit les accusations de ce Pere, & éclaircit ce qu'il y avoit d'obscur dans les paroles de cette Religieuse, avec tant de lumière & de netteté, qu'il sembloit avoir entièrement désarmé ceux qui l'avoient condamné. Cette défense du *Chapelet*, qui est une piece admirable, également remplie de science & de piété, roule toute sur ce fondement. « Pour bien comprendre, » dit-il, cette doctrine, il faut supposer » que la fille ayant dessein d'exalter Jésus Christ par dessus les créatures, elle » le regarde toujours selon la Divinité, » & selon ce qu'il est, non dans les rabaissemens où il s'est réduit volontairement » pour nous, mais dans son être propre & » son éminence divine. Et qu'au-contraindre

» elle regarde les hommes , non dans la
 » condition heureuse où il les avoit mis
 » par la premiere création , mais dans la
 » misere & la bassesse où ils sont tombés
 » par le péché : ce qu'elle fait pour
 » donner gloire à Dieu dans sa propre
 » grandeur , & dans celle du néant &
 » de l'indignité sur quoi il a versé tant de
 » graces & opéré tant de merveilles ; &
 » relever autant Jésus-Christ par lui-mê-
 » me , qu'il s'est humilié pour nous dans
 » le S. Sacrement , lui rendant par sa cha-
 » rité comme le contre-échange de la
 » sienne ».

C'est ainsi que cet illustre Théologien interprète , dans un sens catholique , tout ce qui avoit choqué ces huit Docteurs dans ce *Chapelet*. Son explication parut tellement hors d'atteinte à tout le monde , qu'un auteur qui entreprit de la réfuter par une mauvaise réponse , qu'il intitula , *Examen de la Doctrine du Chapelet secret du très saint Sacrement* , fut contraint d'avouer que le sens que M. de Saint Cyran donnoit aux expressions de cette fille , étoit catholique & très orthodoxe. Et il fut réduit à dire seulement que ce sens n'étoit point le sens naturel du *Chapelet* , mais une *glose* & un sens forcé. M. de Saint Cyran ruina par un second Ecrit toutes ces chicanes ; & il le fit avec tant de clarté , qu'on peut

§ 10 NOTES SUR LA XVI LETTRE.

dire qu'il n'a pas laissé la moindre ombre de difficulté sur cette matiere. Les livres qui ont été faits sur cette dispute sont très rares ; & j'ai eu beaucoup de peine à les trouver. Il n'y en a pas néanmoins qui méritent davantage d'être réimprimés. Car encore que j'aye toujours admiré l'élévation d'esprit de cet illustre Abbé, jamais il ne m'a paru si grand que dans ces Ecrits , par la maniere dont il d m le toutes les difficultés de cette matiere. Il n'est pas croyable avec quelle lumiere il en dissipe les obscurités, avec quelle force il renverse son adversaire , avec quelle solidité il répond à toutes les objections.

J'ai cru que cette histoire ne seroit pas inutile à mes compatriotes. Elle empêchera qu'ils ne soient trompés par les calomnies des Jésuites , & leur fera connoître la fausseté des trois impostures qu'ils avancent sur ce *Chapelet*.

La premiere , quand ils assurent , tantôt que M. de Saint Cyran en est auteur , & tantôt que ce fut par son conseil que la Religieuse le composa ; au lieu qu'il est certain , comme je l'ai rapporté , que cela est arrivé quatre ou cinq ans avant qu'il e t connu , ni vu cette Religieuse , & qu'il e t seulement entendu parler de cet Ecrit.

La seconde , quand ils prétendent

DU CHAPELET DU S. SACR. 311

que cet Ecrit renferme des sens impies & blasphématoires , quoiqu'il ne soit pas moins certain que ces sens sont tout-à-fait éloignés des pensées qu'a eues cette fille , comme on l'a prouvé fort au long dans les deux Livres dont j'ai parlé.

La troisième enfin , quand ils attribuent par la plus grande injustice du monde ces sens impies , qu'ils s'imaginent trouver dans le *Chapelet* , à ceux qui le défendent. Car enfin quel qu'ait été le sens de la Religieuse qui l'a composé , il est tout-à-fait déraisonnable d'attribuer ces sens impies à ceux qui les detestent à la face de toute la terre , & qui nient seulement qu'ils soient renfermés dans un Ecrit qu'ils croient devoir interpréter d'une manière plus favorable.



NOTE III.

*Récit abrégé des miracles faits par
la sainte Epine dans le Monas-
tere des Religieuses de Port-Royal
de Paris.*

IL n'y a rien de plus éloquent dans toute cette Lettre de Montalte, que cet endroit : « Cruels & lâches persé-
» cuteurs, faut-il donc que les cloîtres
» les plus retirés ne soient pas des asyles
» contre vos calomnies ! Pendant que ces
» saintes Vierges adorent nuit & jour
» Jésus-Christ au saint Sacrement, selon
» leur institution, vous ne cessez jour &
» nuit de publier qu'elles ne croient pas
» qu'il soit dans l'Eucharistie, ni même à
» la droite de son Pere, & vous les re-
» tranchez publiquement de l'Eglise,
» pendant qu'elles prient en secret pour
» vous & pour toute l'Eglise. Vous ca-
» lomniez celles qui n'ont point d'oreilles
» pour vous entendre, ni de bouche
» pour vous répondre. Mais Jésus-Christ
» en qui elles sont cachées, pour ne
» paroître qu'un jour avec lui, vous
» écoute & vous répond pour elles. On
» entend aujourd'hui cette voix sainte &
terrible,

MIRACLES FAITS A P. R. 313

» terrible , qui étonne toute la nature ,
» & qui console l'Eglise. Et je crains ,
» mes Peres , que ceux qui endurcissent
» leurs cœurs , & qui refusent avec opi-
» niâtreté de l'ouïr quand il parle en
» Dieu , ne soient forcés de l'ouïr avec
» effroi , quand il leur parlera en ju-
» ge ».

Pour faire comprendre toute la beauté & la force de ces paroles , à ceux de ma nation qui ne sont pas instruits de ce qui s'est passé en France , il est nécessaire d'expliquer ici ce que c'est que cette voix sainte & terrible qui étonne la nature , & qui console l'Eglise. C'est ce que je vas faire en peu de mots , en rapportant les miracles éclatans qu'il a plu à Dieu d'opérer depuis quelques années en faveur d'un Monastere innocent , & opprimé cruellement par les calomnies des Jésuites. Mon dessein est aussi d'en rendre la vérité tellement publique par l'impressiou qui se fera de ces Notes , que les Jésuites qui sont répandues partout , & qui sement leurs calomnies partout , trouvent aussi par-tout des personnes qui soient en état de s'opposer à leurs impostures.

Il y a long-tems que les Jésuites persécutent par toutes sortes de moyens le Monastere de Port-Royal. Leur haine contre cette maison vient de différentes

314 NOTES SUR LA XVI LETTRE.

causés ; mais les principales sont , que la Mere Angelique & la Mere Agnès , sœurs de M. Arnauld , l'ont gouverné long-tems ; que quatre autres de ses sœurs , sa mere , & six de ses nieces , filles du célèbre M. Arnauld d'Andilly son frere , y ont pris le voile ; enfin que M. Arnaud lui-même y a exercé long-tems les fonctions de Prêtre & de Confesseur , ayant trouvé dans ce lieu une retraite très propre à ses études. Les Jésuites ne cessèrent donc depuis plusieurs années de chercher de nouveaux moyens pour perdre une maison qu'ils avoient tant de raisons de haïr. Peu s'en fallut qu'ils ne vinssent à bout de leur dessein en 1656 * , par la tempête qu'ils excitèrent alors contre ce Monastere. Comme la cupidité & la haine ne connoissent point de bornes , tous les maux qu'ils lui avoient déjà fait souffrir ne servoient qu'à animer davantage leur passion. Leur prin-

* Ce dessein de la destruction de Port-Royal ; si long tems médité par les Jésuites , s'est enfin exécuté l'an 1709 , vers la fin du regne du feu roi Louis XIV. Ils furent aidés dans cette entreprise de la foiblesse du cardinal de Noailles , & de l'avidité de M. le Normand , qui , peu satisfait de sa qualité de Chanoine de Saint Honoré & d'Officiel de Paris , voulut encore goûter de l'Episcopat. Enfin M. Pollet , comme un prétendu Elie , y employa tout le zele qu'inspiroit l'ancienne Loi. Ce fut un Missionnaire destructeur & guerrier.

principal dessein étoit d'en faire sortir un grand nombre de Pensionnaires qu'on y élevoit , parmi lesquelles il y en avoit plusieurs d'une naissance distinguée.

On voyoit donc l'orage s'augmenter de jour en jour , on n'entendoit que menaces d'une ruine prochaine. Les Religieuses en cet état , près de se voir enlever par la malignité de leurs ennemis leurs cheres Eleves , & n'ayant aucune espérance du côté des hommes , ne perdirent point la ferme confiance qu'elles avoient en Dieu. Elles ne furent point confondues dans leur attente. Dieu , qui se plaît quelquefois à secourir d'une maniere toute extraordinaire ses serviteurs accablés sous l'injustice des hommes , donna à cette Maison affligée une marque admirable de sa protection.

Elles avoient parmi leurs Pensionnaires une jeune Demoiselle nommée Marguerite Perier * , qui depuis trois ans & demi étoit dangereusement malade d'un ægylops ou fistule lacrymale. Les plus fameux Chirurgiens de Paris avoient inutilement employé tout leur art pour

* Cette Demoiselle étoit niece de M. Pascal : je l'ai vue & connue à Paris il y a plus de trente ans , toujours pleine d'une tendre reconnoissance pour le miracle qui s'est opéré sur elle.

316 NOTES SUR LA XVI LETTRE.

la guérir. La malignité du mal l'emportoit sur l'habileté des Médecins. La matiere fanieufe avoit déjà carié l'os du nez , & le pus qui sortoit de son œil s'étoit percé un passage au travers du palais ; enforte qu'une partie découloit sur le visage , & l'autre partie se déchargeoit dans la gorge. Cette fille étoit devenue par là si affreuse , qu'elle faisoit horreur à tout le monde ; & l'infection de son mal étoit si grande , que les moins délicats avoient bien de la peine à la supporter. Les Chirurgiens étoient donc près d'y appliquer les derniers remedes ; & on étoit résolu d'y mettre le feu. On avoit déjà mandé son pere pour être présent à ce triste spectacle , lorsque Dieu , par un prodige surprenant , délivra tout d'un coup cette jeune fille de sa maladie , & sa famille de la crainte où elle étoit de la perdre.

Il y a à Paris un excellent Prêtre nommé M. de la Poterie , également illustre par sa naissance & par sa piété. La vénération singuliere qu'il a pour les Reliques des Saints , l'a porté à en amasser dans sa chapelle un si grand nombre des plus approuvées , qu'il n'y a point de particulier dans toute l'Europe qui en ait autant que lui. Il avoit eu depuis peu une épine de la couronne

MIRACLES FAITS A P. R. 317

de Notre-Seigneur. Plusieurs Monasteres de Filles de Paris avoient obtenu de lui qu'il la leur envoyât pour l'honorer & lui rendre leurs respects. Les Religieuses de Port-Royal l'ayant appris, & étant touchées des mêmes sentimens de piété, le prièrent de leur faire la même grace; ce qu'il leur accorda. Elles reçurent cette précieuse Relique le Vendredi 24 Mars de l'année 1656. Elles l'exposèrent aussi-tôt à la vénération de toute leur Maison, & les Religieuses allerent toutes la baiser, chacune en son rang. Mademoiselle Périer s'étant approchée à son tour, la Religieuse qui en avoit soin jetta par hazard les yeux sur elle, & l'ayant trouvée plus horrible & plus défigurée qu'à l'ordinaire, elle se sentit touchée de compassion, & lui dit de faire toucher son oeil à la sainte Epine. Cette fille obéit, sans songer à autre chose qu'à faire ce qu'on lui disoit. Mais, ce qui paroît incroyable, dans ce moment même elle fut entièrement guérie. Le trou que cet ulcere avoit fait à son palais, fut aussi-tôt refermé; l'os qui étoit carié fut rétabli dans son premier état; enfin il ne resta pas la moindre marque d'un mal qui étoit si affreux. On fit venir peu de tems après les Médecins & les Chirugiens qui l'avoient vue pen-

318 NOTES SUR LA XVI LETTRE.

dant sa maladie. A peine croyoient-ils ce qu'ils voyoient, à peine pouvoient-ils reconnoître la malade d'avec les autres Pensionnaires, tant la guérison étoit parfaite & entiere.

Les Médecins & les Chirugiens touchés d'une si grande merveille, que les Religieuses tenoient secrette, se crurent obligés de la divulguer. Le bruit s'en répandit aussi-tôt dans tout Paris, & on vit tout le monde accourir en foule à ce Monastere pour y honorer cette sainte Epine. J'étois pour lors à Paris; & comme je m'appliquois quelquefois aux Mathématiques pour me délasser d'autres études plus sérieuses, j'avois fait une grande liaison avec M. Pascal, dont tous les Mathématiciens de l'Europe connoissent l'habileté en ce genre de science. Il étoit oncle de cette Demoiselle, & témoin irréprochable de ce miracle. J'allai comme les autres à Port-Royal, & je demandai à voir cette fille; étant bien-aïse, si je m'en étois rapporté pour sa maladie au témoignage de M. Pascal, qui étoit un homme digne de toute créance, & à celui des Médecins & des Chirugiens, de ne m'en rapporter qu'à moi-même pour sa guérison. Enfin, pour ne laisser aucun lieu au doute, l'autorité de l'Eglise acheva de confirmer ce miracle. Il fut examiné avec toute

MIRACLES FAITS A P. R. 319

l'exactitude possible par les Grands Vicaires de M. l'Archevêque de Paris, assistés de plusieurs Docteurs de Sorbonne. Ils déclarerent par leur sentence du 22 Octobre 1656, de l'avis de ces Docteurs, que cette guérison étoit très certainement surnaturelle, & un miracle de la toute-puissance de Dieu.

Tout le monde jugea aussi-tôt que Dieu avoit voulu faire connoître par ce prodige, l'injustice des calomnies que les Jésuites répandoient contre ce Monastere; car il n'étoit pas vraisemblable que Dieu choisît particulièrement pour étendre ses bénédictions, un lieu où les Jésuites publioient qu'on jettoit les fondemens d'une nouvelle hérésie. Ainsi malgré ces Peres, la violence de la tempête qui étoit près de tomber sur cette Maison, se calma un peu. Tout Paris alla en foule, & va encore, à ce que j'entends dire, tous les Vendredis en dévotion à ce Monastere, qui est situé à l'extrémité d'un des fauxbourgs de la ville. Les Jésuites firent tous leurs efforts pour détourner le peuple de cette dévotion. Ils ne gagnerent rien. Elle augmenta de jour en jour, Dieu faisant connoître combien elle lui étoit agréable par de nouveaux miracles & de nouvelles guérisons qu'il y opéroit. Le sçavant Auteur qui a fait un excellent

320 NOTES SUR LA XVI LETTRE.

Écrit sur cette matière , en rapporte plusieurs. Et depuis que je suis sorti de cette ville , j'ai appris qu'il s'en est fait encore beaucoup d'autres : & j'en apprends tous les jours de nouveaux , entre lesquels il y en a deux sur-tout qui sont remarquables ; dont l'un , après un soigneux examen , fut déclaré authentique le 14 Décembre 1656 , par l'Eglise de Sens , & l'autre par l'Eglise de Paris , le 27 Août 1657.

Mais ce qu'il faut encore plus remarquer , c'est que ces derniers miracles sont arrivés depuis la dispute qui s'étoit élevée au sujet des miracles précédens , depuis la Constitution d'Alexandre VII , & enfin depuis que plusieurs Auteurs avoient publié hautement par toute la France , que la foi des Religieuses de Port-Royal étoit justifiée par ces miracles , & les calomnies des Jésuites détruites par l'autorité de Dieu même. Car voilà quels furent d'abord les sentimens de presque toute la France , & particulièrement de tout Paris. En vain les Jésuites s'efforcèrent de persuader que Dieu permettoit quelquefois que les hérétiques fissent des miracles. Les seules lumières de la piété chrétienne imprimées dans le cœur de tous les Fidéles , ne permettoient pas de croire que Dieu voulût récompenser par des gué-

risons miraculeuses la piété des Peuples qui venoient visiter cette Eglise, si leur dévotion étoit aussi aveugle & aussi pernicieuse que les Jésuites le vouloient faire croire ; & ce qui est encore plus considérable, que Dieu même autorisât par de nouveaux & de continuels miracles des personnes qui, selon eux, en abusoient publiquement pour donner du crédit à leurs erreurs.

Les Jésuites trouverent encore en cela bien moins de créance parmi les plus habiles Théologiens, qui soutinrent tous, comme un sentiment constant & indubitable, que Dieu * « ne fait jamais des » œuvres miraculeuses qui sont visiblement au-delà de toutes les forces de » la nature, & qui ne peuvent être attribuées qu'à un coup extraordinaire » de la puissance infinie, en des tems » & en des circonstances qui puissent » porter les hommes qui en jugent raisonnablement, à entrer, ou à se confirmer dans l'erreur ». C'est pourquoi ils furent indignés de voir que les Jésuites s'abandonnoient tellement à leurs inimitiés particulières contre une Maison qu'ils haïssoient, que pour la priver de l'avantage qu'elle pouvoit tirer des mi-

* Réponse à un Ecrit sur le sujet des Miracles faits à Port-Royal de Paris, de l'an 1656, page 9.

322 NOTES SUR LA XVI LETTRE.

racles que Dieu y opéroit , ils ôtoient à l'Eglise même un de ses plus glorieux caractères , & prenoient en cela le parti du schisme & de l'hérésie.

Voilà ce que j'ai cru devoir rapporter ici pour la consolation des gens de bien , touchant les miracles singuliers dont Dieu a voulu honorer de nos jours son Eglise & ce Monastere. En quoi je n'avance rien dont je n'aye eu soin de m'informer avec la dernière exactitude. Je n'ai pas jugé que je dusse taire de si grandes choses , pour ne point blesser la fausse délicatesse de certains gens que le seul nom de miracles choque. Je veux bien les avertir ici , qu'au-lieu de blâmer la crédulité des autres , ils devroient quitter eux-mêmes cet éloignement qu'ils ont à croire les miracles les plus certains : éloignement qui vient plutôt d'une vaine ostentation d'esprit fort , que de la solidité de leur jugement. Car recevoir aveuglément tous les récits fabuleux de miracles , & rejeter avec opiniâtreté ceux qui sont confirmés par des témoins sûrs & dignes de foi , ce sont à la vérité deux défauts opposés , mais qui sont également grands. L'un est une preuve de légèreté , & l'autre une marque d'impiété. J'ai tâché d'éviter le premier , & je ne me suis pas rendu imprudemment à de simples bruits. C'est aux Lecteurs à éviter le dernier , &

MIRACLES FAITS A P. R. 323
 à prendre garde de douter de la toute-
 puissance de Dieu , de s'imaginer que son
 bras soit raccourci dans ces derniers tems,
 & de vouloir mesurer sa force toute di-
 vine sur la foiblesse de l'homme.



Ovj



DIX-SEPTIEME LETTRE*

E C R I T E

AU R. P. ANNAT, JÉSUIITE.

On fait voir , en levant l'équivoque du sens de Jansénius , qu'il n'y a aucune hérésie dans l'Eglise. On montre par le consentement unanime de tous les Théologiens , & principalement des Jésuites , que l'autorité des Papes & des Conciles écuméniques n'est point infallible dans les questions de fait.

Du 23 Janvier 1657.

MON RÉVÉREND PERE ,

Votte procédé m'avoit fait croire que vous désiriez que nous demeurassions en repos de part & d'autre ,

* Ce fut M. Nicole qui fournit la matière de cette Lettre.

MONTALTE ACCUSÉ D'HÉR. 325
& je m'y étois disposé. Mais vous avez depuis produit tant d'Ecrits en peu de tems, qu'il paroît bien qu'une paix n'est gueres assurée, quand elle dépend du silence des Jésuites. Je ne sçais si cette rupture vous sera fort avantageuse ; mais pour moi, je ne suis pas fâché qu'elle me donne le moyen de détruire ce reproche ordinaire d'hérésie, dont vous remplissez tous vos Livres.

Il est tems que j'arrête une fois pour toutes cette hardiesse que vous prenez de me traiter d'hérétique, qui s'augmente tous les jours. Vous le faites dans ce Livre que vous venez de publier, d'une manière qui ne se peut souffrir, & qui me rendroit enfin suspect, si je n'y répondois comme le mérite un reproche de cette nature. J'avois méprisé cette injure dans les Ecrits de vos confreres, aussi-bien qu'une infinité d'autres qu'ils y mêlent indifféremment. Ma quinzieme Lettre y avoit

326 DIX-SEPTIEME LETTRE.

assez répondu ; mais vous en parlez maintenant d'un autre air, vous en faites le capital de votre défense, c'est presque la seule chose que vous y employez. Car vous dites, *que pour toute réponse à mes quinze Lettres, il suffit de dire quinze fois que je suis hérétique : & qu'étant déclaré tel, je ne mérite aucune créance.* Enfin vous ne mettez pas mon apostasie en question, & vous la supposez comme un principe ferme, sur lequel vous bâtissez hardiment. C'est donc tout de bon, mon Pere, que vous me traitez d'hérétique ; & c'est aussi tout de bon que je vas y répondre.

Vous sçavez bien, mon Pere, que cette accusation est si importante, que c'est une témérité insupportable de l'avancer, si on n'a pas de quoi la prouver. Je vous demande quelle preuve vous en avez ? Quand m'a-t-on vu à Charenton ? Quand ai-je manqué à la Messe, & au devoir des Chrétiens à leur Pa-

MONTALTE ACCUSÉ D'HÉR. 327
roisse? Quand ai-je fait quelque
action d'union avec les hérétiques,
ou de schisme avec l'Eglise? Quel
Concile ai-je contredit? Quelle
Constitution de Pape ai-je violée?
Il faut répondre, mon Pere, ou....
Vous m'entendez bien. Et que ré-
pondez-vous? Je prie tout le mon-
de de l'observer. Vous supposez
premièrement, *que celui qui écrit*
les Lettres est de Port-Royal. Vous
dites ensuite, *que le Port-Royal est*
déclaré hérétique : d'où vous con-
cluez, *que celui qui écrit les Lettres*
est hérétique. Ce n'est donc pas sur
moi, mon Pere, que tombe le fort
de cette accusation, mais sur le Port-
Royal; & vous ne m'en chargez,
que parce que vous supposez que
j'en suis. Ainsi je n'aurai pas grande
peine à m'en défendre; puisque je
n'ai qu'à vous dire que je n'en suis
pas, & à vous renvoyer à mes
Lettres, où j'ai dit que *je suis seul,*
& en propres termes, que *je ne suis*
pas de Port-Royal, comme j'ai fait

328 DIX-SEPTIEME LETTRE.

dans la seizieme qui a précédé votre Livre.

Prouvez donc d'une autre maniere que je suis hérétique, ou tout le monde reconnoîtra votre impuissance. Prouvez par mes Ecrits que je ne reçois pas la Constitution. Ils ne sont pas en grand nombre : il n'y a que seize Lettres à examiner où je vous défie, & vous & toute la terre, d'en produire la moindre marque. Mais je vous y ferai bien voir le contraire. Car quand j'ai dit, par exemple, dans la quatorzieme, *Qu'en tuant, selon vos maximes, ses freres en péché mortel, on damne ceux pour qui Jésus-Christ est mort*, n'ai je pas reconnu visiblement que Jésus-Christ est mort pour ces damnés, & qu'ainsi il est faux, *qu'il ne soit mort que pour les seuls prédestinés*, ce qui est condamné dans la cinquieme Proposition ? Il est donc sûr, mon Pere, que je n'ai rien dit pour soutenir ces Propositions impies, que je déteste de tout mon

MONTALTE ACCUSÉ D'HÉR. 329
cœur. Et quand le Port-Royal les
tiendrait, je vous déclare que vous
n'en pouvez rien conclure contre
moi, parce que, graces à Dieu,
je n'ai d'autre attache sur la terre
qu'à la seule Eglise Catholique,
Apostolique & Romaine, dans la-
quelle je veux vivre & mourir, &
dans la communion avec le Pape
son souverain Chef, hors de la-
quelle je suis persuadé qu'il n'y a
point de salut.

Que ferez-vous à une personne
qui parle de cette sorte; & par où
m'attaquerez-vous, puisque ni mes
discours, ni mes Ecrits ne donnent
aucun prétexte à vos accusations
d'hérésie, & que je trouve ma sû-
reté contre vos menaces dans l'obf-
curité qui me couvre? Vous vous
sentez frappés par une main invisi-
ble, qui rend vos égaremens visi-
bles à toute la terre; & vous essayez
en vain de m'attaquer en la personne
de ceux auxquels vous me croyez
uni. Je ne vous crains ni pour moi,

ni pour aucun autre, n'étant attaché ni à quelque Communauté, ni à quelque particulier que ce soit. Tout le crédit que vous pouvez avoir, est inutile à mon égard. Je n'espère rien du monde, je n'en appréhende rien, je n'en veux rien; je n'ai besoin, par la grace de Dieu, ni du bien, ni de l'autorité de personne. Ainsi, mon Pere, j'échappe à toutes vos prises. Vous ne me sçauriez prendre, de quelque côté que vous le tentiez. Vous pouvez bien toucher le Port-Royal, mais non pas moi. On a délogé des gens de Sorbonne, mais cela ne me déloge pas de chez moi. Vous pouvez bien préparer des violences contre des Prêtres & des Docteurs, mais non pas contre moi qui n'ai pas ces qualités. Et ainsi peut-être n'eûtes-vous jamais affaire à une personne si hors de vos atteintes, & si propre à combattre vos erreurs, étant libre, sans engagement, sans attachement, sans liaison, sans rela-

MONTALTE ACCUSÉ D'HÉR. 331
tion , fans affaires ; affez instruit de
vos maximes , & bien résolu de les
pouffer autant que je croirai que
Dieu m'y engagera , fans qu'au-
cune considération humaine puisse
arrêter ni rallentir mes poursuites.

A quoi vous sert-il donc , mon
Pere , lorsque vous ne pouvez rien
contre moi , de publier tant de ca-
lornies contre des personnes qui
ne sont point mêlées dans nos dif-
férends , comme sont tous vos Pe-
res ? Vous n'échapperez point par
ces fuites. Vous sentirez la force
de la vérité que je vous oppose.
Je vous dis que vous anéantissez
la morale chrétienne , en la sépa-
rant de l'amour de Dieu , dont vous
dispensez les hommes ; & vous me
parlez de *la mort du P. Mester* , que
je n'ai vu de ma vie. Je vous dis
que vos Auteurs permettent de tuer
pour une pomme , quand il est hon-
teux de la laisser perdre ; & vous
me dites *qu'on a ouvert un tronc à*
S. Merry. Que voulez-vous dire de

même, de me prendre tous les jours à partie sur le Livre *de la sainte Virginité* * fait par un Pere de l'Oratoire que je ne vis jamais, non plus que son Livre? Je vous admire, mon Pere, de considérer ainsi tous ceux qui vous sont contraires comme une seule personne. Votre haine les embrasse tous ensemble, & en forme comme un corps de réprouvés, dont vous voulez que chacun réponde pour tous les autres.

Il y a bien de la différence entre les Jésuites & ceux qui les combattent. Vous composez véritablement un corps uni sous un seul chef; & vos regles, comme je l'ai fait voir,

* Ce Livre *de la sainte Virginité* est une traduction que le P. Séguenot, Prêtre de l'Oratoire, avoit faite d'un Livre de S. Augustin. Jusques-là il n'y avoit rien à reprendre; mais ce Pere y joignit quelques remarques bizarres & singulieres, qui ont mérité une juste censure. Et comme ce Livre venoit d'un Pere de l'Oratoire, dont la Congrégation a toujours été attachée à la doctrine de S. Augustin, on voulut en faire retomber le blâme sur ce qu'on appelloit communément Jansénistes.

vous défendent de rien imprimer sans l'aveu de vos Supérieurs, qui sont responsables des erreurs de tous les particuliers, *sans qu'ils puissent s'excuser en disant qu'ils n'ont pas remarqué les erreurs qui y sont enseignées, parce qu'ils doivent remarquer, selon vos ordonnances, & selon les Lettres de vos Généraux Aquaviva, Vitelleschi, &c.* C'est donc avec raison qu'on vous reproche les égaremens de vos confreres, qui se trouvent dans les ouvrages approuvés par vos Supérieurs & par les Théologiens de votre Compagnie. Mais quant à moi, mon Pere, il en faut juger autrement. Je n'ai point souscrit le *Livre de la sainte Virginité*. On ouvreroit tout les tronc de Paris, sans que j'en fusse moins Catholique. Et enfin je vous déclare hautement & nettement, que personne ne répond de mes Lettres que moi, & que je ne répons de rien que de mes Lettres.

Je pourrois en demeurer-là, mon Pere, sans parler de ces autres personnes que vous traitez d'hérétiques, pour me comprendre dans cette accusation. Mais comme j'en fais l'occasion, je me trouve engagé en quelque sorte à me servir de cette même occasion pour en tirer trois avantages. Car c'en est un bien considérable, de faire paroître l'innocence de tant de personnes calomniées. C'en est un autre, bien propre à mon sujet, de montrer toujours les artifices de votre politique dans cette accusation. Mais celui que j'estime le plus, est que j'apprendrai par-là à tout le monde la fausseté de ce bruit scandaleux que vous semez de tous côtés, *Que l'Eglise est divisée par une nouvelle hérésie*. Et comme vous abusez une infinité de personnes, en leur faisant accroire que les points sur lesquels vous essayez d'exciter un si grand orage sont essentiels à la Foi, je trouve d'une

extrême importance de détruire ces fausses impressions, & d'expliquer ici nettement en quoi ils consistent, pour montrer qu'en effet il n'y a point d'hérétiques dans l'Eglise.

Car n'est-il pas vrai que si l'on demande en quoi consiste l'hérésie de ceux que vous appelez Jansénistes, on répondra incontinent que c'est en ce que ces gens-là disent : *Que les commandemens de Dieu sont impossibles aux hommes : Qu'on ne peut résister à la grace, & qu'on n'a pas la liberté de faire le bien & le mal : Que Jésus - Christ n'est pas mort pour tous les hommes, mais seulement pour les prédestinés : & enfin qu'ils soutiennent les cinq Propositions condamnées par le Pape ?* Ne faites-vous pas entendre que c'est pour ce sujet que vous persécutiez vos adversaires ? N'est-ce pas ce que vous dites dans vos Livres, dans vos Entretiens, dans vos Catéchismes, comme vous fîtes encore

les fêtes de Noël à Saint Louis, en demandant à une de vos petites Bergeres : *Pour qui est venu Jésus-Christ, ma fille ? Pour tous les hommes, mon Pere. Et quoi, ma fille, vous n'êtes donc pas de ces nouveaux hérétiques, qui disent qu'il n'est venu que pour les prédestinés ?* Les enfans vous croient là-dessus, & plusieurs autres aussi ; car vous les entretenez de ces mêmes fables dans vos sermons, comme votre Pere Crasflet à Orléans, qui en a été interdit. Et je vous avoue que je vous ai cru aussi autrefois. Vous m'aviez donné cette même idée de toutes ces personnes-là. De sorte que lorsque vous les pressiez sur ces Propositions, j'observois avec attention quelle seroit leur réponse ; & j'étois fort disposé à ne les voir jamais, s'ils n'eussent déclaré qu'ils y renonçoient comme à des impiétés visibles.

Mais ils le firent bien hautement. Car Monsieur de Sainte-Beuve,

Beuve (a), Professeur du Roi en Sorbonne, censura dans ses Ecrits publics ces cinq Propositions longtemps avant le Pape; & ces Docteurs firent paroître plusieurs Ecrits & entr'autres celui de la *Grace Victorieuse* (b), qu'ils produisirent en même-tems, où ils rejettent ces Propositions, & comme hérétiques.

(a) M. Jacques de Sainte-Beuve, l'un des plus habiles Théologiens de son siècle, étoit Professeur de Sorbonne au tems de la censure de M. Arnauld; mais il aima mieux quitter sa chaire, que de condamner contre les règles un Docteur son confrère, dont la doctrine étoit très-orthodoxe. Il se donna depuis sa retraite aux Consultations, & nous avons de lui trois volumes de Résolutions de cas de conscience, remplis d'une connoissance exacte de la morale & de la doctrine des Pères de l'Eglise & des Conciles. Il est mort en 1677, & fut inhumé dans l'Eglise des grands Augustins à Paris. Son *Traité de la Grace*, quoique seulement en manuscrit, a toujours été en grande estime parmi les Théologiens les plus exacts.

(b) Cet Ouvrage de la *Grace Victorieuse de Jésus-Christ*, ou *Molina & ses Disciples convaincus de l'erreur des Pélagiens & des Sémipélagiens*, par le sieur DE BONLIEU, in-4°. Paris, 1651, est un Ouvrage du célèbre M. de la Lane, très connu dans toute la dispute de la matière de la Grace; sur-tout pour avoir été député à Rome par les Evêques, pour y défendre la doctrine de Saint Augustin.

ques, & comme étrangères. Car ils disent dans la Préface, *Que ce sont des Propositions hérétiques & Luthériennes, fabriquées & forgées à plaisir, qui ne se trouvent ni dans Jansénius, ni dans ses défenseurs, ce sont leurs termes.* Ils se plaignent de ce qu'on les leur attribue, & vous adressent pour cela ces paroles de saint Prosper, le premier disciple de saint Augustin leur maître, à qui les Sémipélagiens de France en imputerent de pareilles pour le rendre odieux. *Il y a, dit ce Saint, des personnes qui ont une passion si aveugle de nous décrier, qu'ils en ont pris un moyen qui ruine leur propre réputation. Car ils ont fabriqué à dessein de certaines propositions pleines d'impiétés & de blasphèmes, qu'ils envoient de tous côtés, pour faire croire que nous les soutenons au même sens qu'ils ont exprimé par leur Ecrit. Mais on verra par cette réponse, & notre innocence, & la malice de ceux qui nous ont im-*

*puté ces impiétés, dont ils sont les
uniques inventeurs.*

En vérité, mon Pere, lorsque je les ouïs parler de la sorte avant la Constitution; quand je vis qu'ils la reçurent ensuite avec tout ce qui se peut de respect; qu'ils offrirent de la souscrire, & que M. Arnauld eut déclaré tout cela plus fortement que je ne le puis rapporter, dans toute la seconde Lettre; j'eusse cru pécher de douter de leur foi. Et en effet, ceux qui avoient voulu refuser l'absolution à leurs amis avant la Lettre de M. Arnauld, ont déclaré depuis, qu'après qu'il avoit finettement condamné ces erreurs qu'on lui imputoit, il n'y avoit aucune raison de le retrancher ni lui, ni ses amis, de l'Eglise. Mais vous n'en avez pas usé de même. Et c'est sur quoi je commençai à me défier que vous agissiez avec passion.

Car au lieu que vous les aviez menacés de leur faire signer cette Constitution, quand vous pensiez

qu'ils y résisteroient ; lorsque vous vîtes qu'ils s'y portoient d'eux-mêmes , vous n'en parlâtes plus. Et quoiqu'il semblât que vous dussiez après cela être satisfait de leur conduite , vous ne laissâtes pas de les traiter encore d'hérétiques : *parce , disiez-vous , que leur cœur démentoit leur main , & qu'ils étoient Catholiques extérieurement , & hérétiques intérieurement* , comme vous-même l'avez dit dans votre Réponse à quelques demandes , *pages 27 & 47.*

Que ce procédé me parut étrange , mon Pere ! Car de qui n'en peut-on pas dire autant ? Et quel trouble n'exciteroit-on point par ce prétexte ? Si l'on refuse , dit saint Grégoire Pape , *de croire la confession de foi de ceux qui la donnent conforme aux sentimens de l'Eglise , on remet en doute la foi de toutes les personnes catholiques.* Je craignis donc , mon Pere , que votre dessein ne fût de rendre ces personnes hérétiques , sans

qu'ils le fussent, comme parle le même Pape sur une dispute pareille de son tems : *Parce*, dit-il, *que ce n'est pas s'opposer aux hérésies, mais c'est faire une hérésie, que de refuser de croire ceux qui par leur confession de foi témoignent d'être dans la véritable foi* : *HOC non est hæresim purgare, sed facere.* Mais je connus en vérité, qu'il n'y avoit point en effet d'hérétique dans l'Eglise, quand je vis qu'ils s'étoient si bien justifiés de toutes ces hérésies, que vous ne pûtes les accuser d'aucune erreur contre la foi, & que vous fûtes réduit à les entreprendre seulement sur des questions de fait touchant Jansénius, qui ne pouvoient être matière d'hérésie. Car vous voulûtes les obliger à reconnoître *que ces Propositions étoient dans Jansénius, mot à mot, toutes, & en propres termes*, comme vous l'écrivites encore vous-même : *Singulares, individua, totidem verbis apud Jansenium contenta*, dans vos *Cavill.* pag. 39.

Dès-lors votre dispute commença à me devenir indifférente. Quand je croyois que vous disputiez de la vérité ou de la fausseté des Propositions, je vous écoutois avec attention; car cela touchoit la foi; mais quand je vis que vous ne disputiez plus que pour sçavoir si elles étoient *mot à mot* dans Jansénius, ou non, comme la Religion n'y étoit plus intéressée, je ne m'y intéressai plus aussi. Ce n'est pas qu'il n'y eût bien de l'apparence que vous disiez vrai: car de dire que des paroles sont *mot à mot* dans un Auteur, c'est à quoi l'on ne peut se méprendre. Aussi je ne m'étonne pas que tant de personnes, & en France & à Rome, ayent cru sur une expression si peu suspecte, que Jansénius les avoit enseignées en effet. Et c'est pourquoi je ne fus pas peu surpris d'apprendre que ce même point de fait, que vous aviez proposé comme si certain & si important, étoit faux, & qu'on défia de citer les pages de Jansénius

où vous aviez trouvé ces Propositions *mot à mot*, sans que vous l'ayez jamais pu faire.

Je rapporte toute cette suite, parce qu'il me semble que cela découvrira assez l'esprit de votre Société en toute cette affaire, & qu'on admirera de voir que malgré tout ce que je viens de dire, vous n'avez pas cessé de publier qu'ils étoient toujours hérétiques. Mais vous avez seulement changé leur hérésie selon le tems. Car à mesure qu'ils se justifioient de l'une, vos Peres en substituoient une autre, afin qu'ils n'en fussent jamais exempts. Ainsi en 1653 leur hérésie étoit sur la qualité des Propositions. Ensuite elle fut le *mot à mot*. Depuis vous la mîtes dans le cœur. Mais aujourd'hui on ne parle plus de tout cela; & l'on veut qu'ils soient hérétiques, s'ils ne signent *que le sens de la doctrine de Jansénius se trouve dans le sens des cinq Propositions*.

Voilà le sujet de votre dispute

P iv

présente. Ils ne vous suffit pas qu'ils condamnent les cinq Propositions, & encore tout ce qu'il y auroit dans Jansénius qui pourroit y être conforme, & contraire à S. Augustin; car ils font tout cela. De sorte qu'il n'est pas question de sçavoir, par exemple, *si Jésus-Christ n'est mort que pour les prédestinés*, ils condamnent cela aussi-bien que vous: mais si Jansénius est de ce sentiment-là, ou non. Et c'est sur quoi je vous déclare plus que jamais que votre dispute me touche peu, comme elle touche peu l'Eglise. Car encore que je ne sois pas Docteur, non plus que vous, mon Pere, je vois bien néanmoins qu'il n'y va point de la foi, puisqu'il n'est question que de sçavoir quel est le sens de Jansénius. S'ils croyoient que sa doctrine fût conforme au sens propre & littéral de ces Propositions, ils la condamneroient; & ils ne refusent de le faire, que parce qu'ils sont persuadés qu'elle en est bien différente: ainsi

SUR LE SENS DE JANSÉN. 345
quand ils l'entendroient mal, ils ne
seroient pas hérétiques; puisqu'ils
ne l'entendent qu'en un sens catho-
lique.

Et pour expliquer cela par un
exemple, je prendrai la diversité de
sentimens qui fut entre S. Basile &
S. Athanase touchant les Ecrits de
S. Denis d'Alexandrie, dans les-
quels S. Basile croyant trouver le
sens d'Arius contre l'égalité du Pere
& du Fils, il les condamna comme
hérétiques; mais S. Athanase au-
contraire y croyant trouver le vé-
ritable sens de l'Eglise, il les soutint
comme catholiques. Pensez-vous
donc, mon Pere, que S. Basile, qui
tenoit ces Ecrits pour Ariens, eût
droit de traiter S. Athanase d'héré-
tique, parce qu'il les défendoit? Et
quel sujet en eût-il eu, puisque ce
n'étoit pas l'Arianisme qu'il défen-
doit, mais la vérité de la foi qu'il
pensoit y être? Si ces deux Saints
fussent convenus du véritable sens
de ces Ecrits, & qu'ils y eussent

346 DIX-SEPTIEME LET. L'EGLISE
tous deux reconnu cette hérésie,
sans doute saint Athanase n'eût pu
les approuver sans hérésie : mais
comme ils étoient en différend tou-
chant ce sens, S. Athanase étoit ca-
tholique en les soutenant, quand
même il les eût mal entendus ; puis-
que ce n'eût été qu'une erreur de
fait, & qu'il ne défendoit dans cette
doctrine que la foi catholique qu'il
y supposoit.

Je vous en dis de même, mon
Pere. Si vous conveniez du sens de
Jansénius, & que vos adversaires
fussent d'accord avec vous, qu'il
tient, par exemple, *qu'on ne peut
résister à la grace*, ceux qui refuse-
roient de le condamner seroient hé-
rétiques. Mais lorsque vous dispu-
tez de son sens, & qu'ils croient
que selon la doctrine *on peut résister
à la grace*, vous n'avez aucun sujet
de les traiter d'hérétiques, quelque
hérésie que vous lui attribuez vous-
même ; puisqu'ils condamnent le
sens que vous y supposez, & que

FAILLIBLE DANS LES FAITS. 347
vous n'oseriez condamner le sens qu'ils y supposent. Si vous voulez donc les convaincre, montrez que le sens qu'ils attribuent à Jansénius est hérétique ; car alors ils le feront eux-mêmes. Mais comment le pourriez-vous faire , puisqu'il est constant, selon votre propre aveu , que celui qu'ils lui donnent n'est point condamné.

Pour vous le montrer clairement, je prendrai pour principe ce que vous reconnoissez vous-même , *que la doctrine de la grace efficace n'a point été condamnée ; & que le Pape n'y a point touché par sa Constitution.* Et en effet , quand il voulut juger des cinq Propositions, le point de la grace efficace fut mis à couvert de toute censure. C'est ce qui paroît parfaitement par les avis * des Consulteurs, auxquels le Pape

* Ces avis ou *Vota Consultorum* ont été imprimés plusieurs fois , mais sur-tout à la fin du *Journal de M. de S. Amour* , Livre essentiel pour connoître toutes les intrigues dont on s'est servi dans la condamnation de Jansénius..

348 DIX-SEPTIEME LET. L'EGLISE
les donna à examiner. J'ai ces avis
entre mes mains , aussi-bien que
plusieurs personnes dans Paris , &
entr'autres M. l'évêque * de Mont-
pellier , qui les apporta de Rome.
On y voit que leurs opinions furent
partagées ; que les principaux d'en-
tre eux , comme le Maître du sacré
Palais , le Commissaire du saint Of-
fice , le Général des Augustins , &
d'autres , croyant que ces propo-
sitions pouvoient être prises au sens
de la grace efficace , furent d'avis
qu'elles ne devoient point être cen-
surées : au-lieu que les autres de-
meurant d'accord qu'elles n'eussent
pas dû être condamnées , si elles
eussent eu ce sens , estimerent qu'el-
les le doivent être ; parce que , se-
lon ce qu'ils déclarent , leur sens
propre & naturel en étoit très-éloi-
gné. Et c'est pourquoi le Pape les

* [*L'Evêque de Montpellier.*] Ce fut François
Du Bosquet , qui d'Evêque de Lodève fut fait en
1655 évêque de Montpellier , & mourut en 1676.
C'étoit un des plus sçavans Evêques de son temps
dans les matieres Ecclesiastiques.

FAILLIBLE DANS LES FAITS. 349
condamna, & tout le monde s'est
rendu à son jugement.

Il est donc sûr, mon Pere, que
la grace efficace n'a point été con-
damnée. Aussi est-elle si puissam-
ment soutenue par S. Augustin, par
S. Thomas & toute son Ecole, par
tant de Papes & de Conciles, & par
toute la Tradition, que ce seroit
une impiété de la taxer d'hérésie.
Or tous ceux que vous traitez d'hé-
rétiques, déclarent qu'ils ne trou-
vent autre chose dans Jansénius,
que cette doctrine de la grace effi-
cace. Et c'est la seule chose qu'ils
ont soutenue dans Rome. Vous-mê-
me l'avez reconnu *Cavill. p. 35.* où
vous avez déclaré qu'en parlant de-
vant le Pape, ils ne dirent aucun mot
des Propositions, Ne verbum qui-
dem, & qu'ils employèrent tout le tems
à parler de la grace efficace. Et ainsi,
soit qu'ils se trompent ou non dans
cette supposition, il est au-moins
sans doute que le sens qu'ils suppo-
sent n'est point hérétique, & que

350 DIX-SEPTIEME LET. L'EGLISE
par conséquent ils ne le font point.
Car pour dire la chose en deux
mots , ou Jansénius n'a enseigné
que la grace efficace , & en ce cas
il n'a point d'erreurs : ou il a ensei-
gné autre chose , & en ce cas il n'a
point de défenseurs. Toute la ques-
tion est de sçavoir si Jansénius a en-
seigné en effet autre chose que la
grace efficace ; & si l'on trouve que
oui , vous aurez la gloire de l'avoir
mieux entendu ; mais ils n'auront
point le malheur d'avoir erré dans
la Foi.

Il faut donc louer Dieu , mon
Pere , de ce qu'il n'y a point en ef-
fet d'hérésie dans l'Eglise ; puisqu'il
ne s'agit en cela que d'un point de
Fait , qui n'en peut former. Car l'E-
glise décide les points de Foi avec
une autorité divine , & elle retran-
che de son corps tous ceux qui re-
fusent de les recevoir. Mais elle
n'en use pas de meme pour les cho-
ses de Fait. Et la raison en est que
notre salut est attaché à la Foi qui

FAILLIBLE DANS LES FAITS. 351
nous a été révélée, & qui se con-
serve dans l'Eglise par la Tradition;
mais qu'il ne dépend point des au-
tres faits particuliers qui n'ont point
été révélés de Dieu. Ainsi on est
obligé de croire que les comman-
demens de Dieu ne sont point im-
possibles : mais on n'est pas obligé de
sçavoir ce que Jansénius a enseigné
sur ce sujet. C'est pourquoi Dieu
conduit l'Eglise dans la détermina-
tion des points de la Foi, par l'as-
sistance de son Esprit qui ne peut
errer; au-lieu que dans les choses
de Fait, il la laisse agir par les sens
& par la raison, qui en sont natu-
rellement les juges. Car il n'y a que
Dieu qui ait pu instruire l'Eglise de
la Foi; mais il n'y a qu'à lire Jan-
sénius, pour sçavoir si des proposi-
tions sont dans son Livre. Et de-là
vient que c'est une hérésie de résis-
ter aux décisions de la Foi; parce
que c'est opposer son esprit propre
à l'Esprit de Dieu. Mais ce n'est pas
une hérésie, quoique ce puisse être

352 DIX-SEPTIEME LET. L'EGLISE
une témérité, que de ne pas croire
certains faits particuliers; parce que
ce n'est qu'opposer la raison qui peut
être claire, à une autorité qui est
grande, mais qui en cela n'est pas
infaillible.

C'est ce que tous les Théologiens
reconnoissent, comme il paroît par
cette maxime du Cardinal Bellar-
min de votre Société. *Les Conciles
généraux & légitimes ne peuvent er-
rer en définissant les dogmes de Foi,
mais ils peuvent errer en des questions
de Fait.* Et ailleurs: *Le Pape comme
Pape, & même à la tête d'un Concile
universel, peut errer dans les contro-
verses particulieres de Fait, qui dépen-
dent principalement de l'information
& du témoignage des hommes.* Et le
Cardinal Baronius de même: *Il faut
se soumettre entièrement aux décisions
des Conciles dans les points de Foi;
mais pour ce qui concerne les person-
nes & leurs Ecrits, les censures qui en
ont été faites, ne se trouvent pas avoir
été gardées avec tant de rigueur, parce*

FAILLIBLE DANS LES FAITS. 353
*qu'il n'y a personne à qui il ne puisse
arriver d'y être trompé. C'est aussi
pour cette raison que M. l'Arche-
vêque de Toulouse * a tiré cette re-
gle des Lettres de deux grands Pa-
pes, saint Léon & Pélage II: Que le
propre objet des Conciles est la Foi, &
que tout ce qui s'y résout hors de la Foi,
peut être revu & examiné de nouveau:
au-lieu qu'on ne doit plus examiner de
ce qui a été décidé en matiere de Foi; par-
ce que, comme dit Tertullien, la regle
de la Foi est seule immobile & irré-
tractable.*

*De-là vient qu'au-lieu qu'on n'a
jamais vu les Conciles généraux &
légitimes contraires les uns aux au-
tres dans les points de Foi; parce
que, comme dit M. de Toulouse, il
n'est pas seulement permis d'examiner
de nouveau de ce qui a été déjà décidé en
matiere de Foi: on a vu quelquefois*

* C'est de M. de Marca, dont M. Pascal veut
ici parler. On sçait que cet illustre Prélat fut at-
chevêque de Toulouse avant d'être nommé au
Siege de Paris, dont même la mort l'empêcha de
prendre possession.

354 DIX-SEPTIEME LET. L'EGLISE
ces mêmes Conciles opposés sur des
point de Fait, où il s'agissoit de l'in-
telligence du sens d'un Auteur ;
parce que, comme dit encore M. de
Toulouse après les Papes qu'il ci-
te, *tout ce qui se résout dans les Con-*
ciles hors de la Foi, peut être revu &
examiné de nouveau. C'est ainsi que
le IV & le V Conciles paroissent
contraires l'un à l'autre, en l'inter-
prétation des mêmes Auteurs : & la
même chose arriva entre deux Pa-
pes sur une proposition de certains
Moines de Scythie. Car après que
le Pape Hormisdas l'eut condamnée
en l'entendant en un mauvais sens,
le pape Jean II son successeur, l'exa-
minant de nouveau, & l'entendant
en un bon sens, l'approuva, & la
déclara Catholique. Diriez - vous
pour cela qu'un de ces Papes fut hé-
rétique ? Et ne faut - il donc pas
avouer que pourvu que l'on con-
damne le sens hérétique ou'un Pape
auroit supposé dans un Ecrit, on
n'est pas hérétique pour ne pas

FAILLIBLE DANS LES FAITS. 355
condamner cet Ecrit, en le prenant en un sens qu'il est certain que le Pape n'a pas condamné; puisqu'autrement l'un de ces deux Papes seroit tombé dans l'erreur?

J'ai voulu, mon Pere, vous accoutumer à ces contrariétés, qui arrivent entre les Catholiques sur des questions de Fait touchant l'intelligence du sens d'un Auteur, en vous montrant sur cela un Pere de l'Eglise contre un autre, un Pape contre un autre Pape, & un Concile contre un Concile, pour vous mener de-là à d'autres exemples d'une pareille opposition, mais plus disproportionnée. Car vous y verrez des Conciles & des Papes d'un côté, & des Jésuites de l'autre, qui s'opposeront à leurs décisions touchant le sens d'un Auteur, sans que vous accusiez vos confreres, je ne dis pas d'hérésie, mais non pas même de témérité.

Vous sçavez bien, mon Pere, que les Ecrits d'Origene furent condam-

356 DIX-SEPTIEME LET. JÉSUITES
nés par plusieurs Conciles & par
plusieurs Papes, & même par le V
Concile général, comme contenant
des hérésies, & entr'autres celle de
*la réconciliation des démons au jour
du jugement.* Croyez-vous sur cela
qu'il soit d'une nécessité absolue,
pour être catholique, de confesser
qu'Origene a tenu en effet ces er-
reurs, & qu'il ne fût pas de les
condamner sans les lui attribuer? Si
cela étoit, que deviendrait votre
pere Hailloix, qui a soutenu la pu-
reté de la foi d'Origene, aussi-bien
que plusieurs autres catholiques,
qui ont entrepris la même chose,
comme Pic de la Mirandé, & Gé-
nebrard, docteur de Sorbone? Et
n'est-il pas certain encore que ce
même V Concile général condam-
na les Ecrits de Théodoret contre
saint Cyrille, *comme impies, con-
traires à la vraie Foi, & contenant
l'hérésie Nestorienne?* Et cependant
le pere Sirmond, Jésuite, n'a pas
laissé de le défendre, & de dire

CONTRAIRES AUX CONCIL. 357
dans la vie de ce Pere, *que ces mêmes Ecrits sont exempts de cette hérésie Nestorienne.*

Vous voyez donc, mon Pere, que quand l'Eglise condamne des Ecrits, elle y suppose une erreur qu'elle y condamne; & alors il est de foi que cette erreur est condamnée: mais qu'il n'est pas de foi que ces Ecrits contiennent en effet l'erreur que l'Eglise y suppose. Je crois que cela est assez prouvé; & ainsi je finirai ces exemples par celui du pape Honorius, dont l'histoire est si connue. On sçait qu'au commencement du VII^e siècle l'Eglise étant troublée par l'hérésie des Monothélites, ce Pape, pour terminer ce différend, fit un Décret qui sembloit favoriser ces Hérétiques, de sorte que plusieurs en furent scandalisés. Cela se passa néanmoins avec peu de bruit sous son Pontificat: mais cinquante ans après, l'Eglise étant assemblée dans le VI Concile général, où le pape Agathon présidoit

par les Légats, ce Décret y fut dé-
féré ; & après avoir été lu & exami-
né , il fut condamné comme conte-
nant l'hérésie des Monothélites , &
brûlé en cette qualité en pleine as-
semblée avec les autres Ecrits de
ces Hérétiques. Et cette décision
fut reçue avec tant de respect &
d'uniformité dans toute l'Eglise ,
qu'elle fut confirmée ensuite par
deux autres Conciles généraux , &
même par les papes Léon II , &
Adrien II qui vivoit deux cens ans
après , sans que personne ait trou-
blé ce consentement si universel &
si paisible durant sept ou huit sie-
cles. Cependant quelques Auteurs
de ces derniers tems , & entr'autres
le cardinal Bellarmin , n'ont pas cru
se rendre hérétiques , pour avoir
soutenu contre tant de Papes & de
Conciles , que les Ecrits d'Hono-
rius sont exempts de l'erreur qu'ils
avoient déclaré y être : *Parce*, dit-
il, *que des Conciles généraux pouvant*
errer dans les questions de fait, on

CONTRAIRES AUX CONCIL. 359
*peut dire en toute assurance que le VI
Concile s'est trompé en ce fait-là ;
& que n'ayant pas bien entendu le
sens des Lettres d'Honorius , il a mis
à tort ce Pape au nombre des Héréti-
ques.*

Remarquez donc bien , mon Pe-
re , que ce n'est pas être hérétique,
de dire que le pape Honorius ne l'é-
toit pas , encore que plusieurs Papes
& plusieurs Conciles l'eussent dé-
claré , & même après l'avoir exa-
miné. Je viens donc maintenant à
notre question , & je vous permets
de faire votre cause aussi bonne que
vous le pourrez. Que direz-vous ,
mon Pere , pour rendre vos adver-
saires hérétiques ? *Que le pape Inno-
cent X a déclaré que l'erreur des cinq
Propositions est dans Jansénius ?* Je
vous laisse dire tout cela. Qu'en
concluez-vous , *Que c'est être héréti-
que , de ne pas reconnoître que l'erreur
des cinq Propositions est dans Jansé-
nius ?* Que vous en semble-t-il ,
mon Pere , n'est-ce donc pas ici

360 DIX-SEPTIEME LET. JÉSUITES
une question de Fait de même nature que les précédentes ? Le Pape a déclaré que l'erreur des cinq Propositions est dans Jansénius, de même que ses prédécesseurs avoient déclaré que l'erreur des Nestoriens & des Monothélites étoit dans les Ecrits de Théodoret & d'Honorius. Sur quoi vos Peres ont écrit, qu'ils condamnent bien ces hérésies, mais qu'ils ne demeurent pas d'accord que ces Auteurs les aient tenues : de même que vos adversaires disent aujourd'hui qu'ils condamnent bien ces cinq Propositions, mais qu'ils ne sont pas d'accord que Jansénius les ait enseignées. En vérité, mon Pere, ces cas-là sont bien semblables ; & s'il s'y trouve quelque différence, il est aisé de voir combien elle est à l'avantage de la question présente, par la comparaison de plusieurs circonstances particulieres qui sont visibles d'elles-mêmes, & que je ne m'arrête pas à rapporter. D'où vient donc, mon Pere,
que

que dans une même cause , vos Pères sont Catholiques , & vos adversaires Hérétiques ? Et par quelle étrange exception les privez-vous d'une liberté que vous donnez à tout le reste des Fidèles ?

Que direz-vous sur cela , mon Pere ? *Que le Pape a confirmé sa Constitution par un Bref ?* Je vous répondrai que deux Conciles généraux & deux Papes ont confirmé la condamnation des Lettres d'Honorius. Mais quel fond prétendez-vous faire sur les paroles de ce Bref , par lesquelles le Pape déclare , *qu'il a condamné la doctrine de Jansénius dans les cinq Propositions ?* Qu'est-ce que cela ajoute à la Constitution , & que s'ensuit-il de-là ? Sinon que comme le VI Concile condamna la doctrine d'Honorius , parce qu'il croyoit qu'elle étoit la même que celle des Monothélites ; de même le Pape a dit qu'il a condamné la doctrine de Jansénius dans ces cinq Propositions , parce qu'il a supposé

qu'elle étoit la même que ces cinq Propositions. Et comment ne l'eût-il pas cru ? Votre Société ne publie autre chose ; & vous-même, mon Pere, qui avez dit qu'elles y sont *mot à mot*, vous étiez à Rome au tems de la censure ; car je vous rencontre par-tout. Se fût-il défié de la sincérité ou de la suffisance de tant de Religieux graves ? Et comment n'eût-il pas cru que la doctrine de Jansénius étoit la même que celle des cinq Propositions, dans l'assurance que vous lui aviez donnée qu'elles étoient *mot à mot* de cet Auteur ? Il est donc visible, mon Pere, que s'il se trouve que Jansénius ne les ait pas tenues, il ne faudra pas dire, comme vos Peres ont fait dans leurs exemples, que le Pape s'est trompé en ce point de Fait, ce qu'il est toujours fâcheux de publier : mais il ne faudra que dire que vous avez trompé le Pape ; ce qui n'apporte plus de scandale, tant on vous connoît maintenant.

Ainsi, mon Pere, toute cette matiere est bien éloignée de pouvoir former une hérésie. Mais comme vous voulez en faire une à quelque prix que ce soit, vous avez essayé de détourner la question du point de Fait, pour la mettre en un point de Foi; & c'est ce que vous faites en cette sorte. *Le Pape, dites-vous, déclare qu'il a condamné la doctrine de Jansénius dans ces cinq Propositions : Donc il est de Foi que la doctrine de Jansénius touchant ces cinq Propositions est hérétique, quelle qu'elle soit.* Voilà, mon Pere, un point de Foi bien étrange, qu'une doctrine est hérétique, quelle qu'elle puisse être. Et quoi! si, selon Jansénius, on peut résister à la grace intérieure; & s'il est faux, selon lui, que Jésus-Christ ne soit mort que pour les seuls prédestinés, cela fera-t-il aussi condamné, parce que c'est sa doctrine? Sera-t-il vrai dans la Constitution du Pape, que l'on a la liberté de faire le bien & le mal, & cela sera-t-il faux

dans Jansénius? Et par quelle fatalité sera-t-il si malheureux, que la vérité devienne hérésie dans son Livre? Ne faut-il donc pas confesser qu'il n'est hérétique, qu'au cas qu'il soit conforme à ces erreurs condamnées? puisque la Constitution du Pape est la règle à laquelle on doit appliquer Jansénius, pour juger de ce qu'il est selon le rapport qu'il y aura; & qu'ainsi on résoudra cette question, *sçavoir, si sa doctrine est hérétique*, par cette autre question de Fait, *sçavoir, si elle est conforme au sens naturel de ces Propositions*; étant impossible qu'elle ne soit hérétique, si elle y est conforme; & qu'elle ne soit catholique, si elle y est contraire. Car enfin, puisque selon le Pape & les Evêques, *les Propositions sont condamnées en leur sens propre & naturel*, il est impossible qu'elles soient condamnées au sens de Jansénius, sinon au cas que le sens de Jansénius soit le même que le sens propre & na-

POLITIQUE DES JÉSUITES. 365
turel de ces Propositions, ce qui est
un point de Fait.

La question demeure donc toujours dans ce point de Fait, sans qu'on puisse en aucune sorte l'en tirer pour la mettre dans le Droit. Et ainsi on n'en peut faire une matiere d'hérésie; mais vous en pourriez bien faire un prétexte de * persécution, s'il n'y avoit sujet d'espérer qu'il ne se trouvera point de personnes qui entrent assez dans vos intérêts pour suivre un procédé si

* C'est ce qui est arrivé depuis. Car les Jésuites n'ont pas discontinué de persécuter tous les Ecclésiastiques qui vouloient mettre dans leur signature quelque distinction entre la condamnation des cinq Propositions qui regardent la Foi; & l'attribution de ces mêmes Propositions à Jansénius, qui est un fait qui n'intéresse en rien le fond de la doctrine, sur-tout quand on a soin de s'expliquer, & de dire que l'on condamne lesdites Propositions par-tout où elles se rencontrent, se trouvaient-elles dans Jansénius lui-même; mais qu'on n'ose par délicatesse les attribuer à cet évêque, à moins qu'on ne les montre dans son Livre, pour ne pas taxer inconsidérément d'hérésie un évêque, qui, de l'aveu même des Jésuites, est mort dans le sein de l'Eglise Catholique, avec une parfaite soumission à ses ordres & à ses décisions.

Q iij

injuste, & qui veulent contraindre de signer, comme vous le souhaitez, *que l'on condamne ces Propositions au sens de Jansénius*, sans expliquer ce que c'est que ce sens de Jansénius. Peu de gens sont disposés à signer une Confession de Foi en blanc. Or c'en seroit signer une en blanc, qu'on rempliroit ensuite de tout ce qu'il vous plairoit; puisqu'il vous seroit libre d'interpréter à votre gré, ce que c'est que ce sens de Jansénius qu'on n'auroit pas expliqué. Qu'on l'explique donc auparavant, autrement vous nous feriez encore ici un pouvoir prochain, *abstrahendo ab omni sensu*. Vous sçavez que cela ne réussit pas dans le monde. On y hait l'ambiguïté, & sur-tout en matiere de Foi, où il est bien juste d'entendre pour le moins ce que l'on condamne. Et comment se pourroit-il faire que des Docteurs qui sont persuadés que Jansénius n'a point d'autre sens que celui de la grace efficace, con-

POLITIQUE DES JÉSUITES. 367
fentissent à déclarer qu'ils condam-
nent sa doctrine sans l'expliquer ;
puisque dans la créance qu'ils en
ont, & dont on ne les retire point ,
ce ne seroit autre chose que con-
damner la grace efficace , qu'on ne
peut condamner sans crime ? Ne
seroit-ce donc pas une étrange ty-
rannie de les mettre dans cette mal-
heureuse nécessité, ou de se ren-
dre coupables devant Dieu s'ils si-
gnoient cette condamnation contre
leur conscience , ou d'être traités
d'hérétiques s'ils refusoient de le
faire ?

Mais tout cela se conduit avec
mystère. Toutes vos démarches
sont politiques. Il faut que j'ex-
plique pourquoi vous n'expliquez
pas ce sens de Jansénius. Je n'écris
que pour découvrir vos desseins ,
& pour les rendre inutiles en les
découvrant. Je dois donc appren-
dre à ceux qui l'ignorent , que vo-
tre principal intérêt dans cette dis-
pute étant de relever la grace suffi-

Qiv

sante de votre Molina , vous ne le pouvez faire sans ruiner la grace efficace qui y est tout opposée. Mais comme vous voyez celle-ci aujourd'hui autorisée à Rome , & parmi tous les Sçavans de l'Eglise , ne la pouvant combattre en elle-même , vous vous êtes avisés de l'attaquer sans qu'on s'en apperçoive , sous le nom de la doctrine de Jansénius. Ainsi il a fallu que vous ayez recherché de faire condamner Jansénius sans l'expliquer ; & que pour y réussir , vous ayez fait entendre que sa doctrine n'est point celle de la grace efficace , afin qu'on croye pouvoir condamner l'une sans l'autre. De-là vient que vous essayez aujourd'hui de le persuader à ceux qui n'ont aucune connoissance de cet Auteur. Et c'est ce que vous faites encore vous-même , mon Pere , dans vos *Cavill.* pag. 23. par ce fin raisonnement : *Le Pape a condamné la doctrine de Jansénius. Or le Pape n'a pas con-*

POLITIQUE DES JÉSUITES. 369
damné la doctrine de la grace efficace.
Donc la doctrine de la grace efficace
est différente de celle de Jansénius. Si
cette preuve étoit concluante, on
montreroit de même qu'Honorius,
& tous ceux qui le soutiennent,
sont hérétiques en cette sorte. Le
VI Concile a condamné la doctrine
d'Honorius. Or le Concile n'a pas
condamné la doctrine de l'Eglise.
Donc la doctrine d'Honorius est
différente de celle de l'Eglise. Donc
tous ceux qui le défendent sont hé-
rétiques. Il est visible que cela ne
conclut rien; puisque le Pape n'a
condamné que la doctrine des cinq
Propositions, qu'on lui fait enten-
dre être celle de Jansénius.

Mais il n'importe; car vous ne
voulez pas vous servir long-tems
de ce raisonnement. Il durera assez,
tout foible qu'il est, pour le be-
soin que vous en avez. Il ne vous
est nécessaire, que pour faire que
ceux qui ne veulent pas condam-
ner la grace efficace, condamnent

Q v

Jansénius sans scrupule. Quand cela sera fait, on oubliera bientôt votre argument, & les signatures demeurant en témoignage éternel de la condamnation de Jansénius, vous prendrez l'occasion d'attaquer directement la grace efficace, par cet autre raisonnement bien plus solide, que vous formerez en son tems. *La doctrine de Jansénius, direz-vous, a été condamnée par les souscriptions universelles de toute l'Eglise. Or cette doctrine est manifestement celle de la grace efficace, & vous prouverez cela bien facilement. Donc la doctrine de la grace efficace est condamnée par l'aveu même de ses Défenseurs.*

Voilà pourquoi vous proposez de signer cette condamnation d'une doctrine sans l'expliquer. Voilà l'avantage que vous prétendez tirer de ces souscriptions. Mais si vos adversaires y résistent, vous tendez un autre piège à leur refus. Car ayant joint adroitement la question

POLITIQUE DES JÉSUITES. 371
de Foi à celle de Fait, fans vouloir permettre qu'ils l'en séparent, ni qu'ils signent l'une sans l'autre, comme ils ne pourront souscrire les deux ensemble, vous irez publier par-tout qu'ils ont refusé les deux ensemble. Et ainsi, quoiqu'ils ne refusent en effet que de reconnoître que Jansénius ait tenu ces Propositions qu'ils condamnent, ce qui ne peut faire d'hérésie, vous direz hardiment qu'ils ont refusé de condamner les Propositions en elles-mêmes, & que c'est-là leur hérésie.

Voilà le fruit que vous tireriez de leur refus, qui ne vous seroit pas moins utile que celui que vous tireriez de leur consentement. De sorte que si on exige ces signatures, ils tomberont toujours dans vos embûches, soit qu'ils signent, ou qu'ils ne signent pas; & vous aurez votre compte de part ou d'autre: tant vous avez eu d'adresse à mettre les choses en état de vous être toujours

Q vj

avantageuses, quelque pente qu'elles puissent prendre.

Que je vous connois bien, mon Père; & que j'ai de douleur de voir que Dieu vous abandonne, jusqu'à vous faire réussir si heureusement dans une conduite si malheureuse ! Votre bonheur est digne de compassion, & ne peut être envié que par ceux qui ignorent quel est le véritable bonheur. C'est être charitable, que de traverser celui que vous recherchez en toute cette conduite ; puisque vous ne l'appuyez que sur le mensonge, & que vous ne tendez qu'à faire croire l'une de ces deux faussetés : ou que l'Eglise a condamné la grace efficace : ou que ceux qui la défendent, soutiennent les cinq erreurs condamnées.

Il faut donc apprendre à tout le monde, & que la grace efficace n'est pas condamnée par votre propre aveu, & que personne ne soutient ces erreurs ; afin qu'on sçache que ceux qui refuseroient de signer,

ce que vous voudriez qu'on exigeât d'eux, ne le refusent qu'à cause de la question de Fait ; & qu'étant prêts à signer celle de Foi, ils ne sçauroient être hérétiques par ce refus ; puisqu'enfin il est bien de Foi que ces Propositions sont hérétiques, mais qu'il ne sera jamais de Foi qu'elles soient de Jansénius. Ils sont sans erreur, cela suffit. Peut-être interpretent-ils Jansénius trop favorablement ; mais peut-être ne l'interprétez-vous pas assez favorablement. Je n'entre pas là-dedans. Je sçais au-moins que, selon vos maximes, vous croyez pouvoir sans crime publier qu'il est hérétique contre votre propre connoissance ; au-lieu que selon les leurs, ils ne pourroient sans crime dire qu'il est Catholique, s'ils n'en étoient persuadés. Ils sont donc plus sinceres que vous, mon Pere : ils ont plus examiné Jansénius que vous : ils ne sont pas moins intelligens que vous : ils ne sont donc pas moins croya-

374 DIX-SEPTIEME LETTRE.

bles que vous. Mais quoi qu'il en soit de ce point de Fait , ils sont certainement Catholiques ; puisqu'il n'est pas nécessaire pour l'être , de dire qu'un autre ne l'est pas ; & que sans charger personne d'erreur , c'est assez de s'en décharger soi-même.





L E T T R E

A U R. P. A N N A T,

Confesseur du Roi *,

Sur son Ecrit qui a pour titre :

La Bonne Foi des Jansénistes, &c.

M O N R É V É R E N D P E R E ,

J'ai lu tout ce que vous dites
dans votre Ecrit qui a pour titre :

* Cette Lettre manque dans les éditions ordinaires des LETTRES PROVINCIALES. Je ne l'ai trouvée que dans les deux éditions de ce Livre données par les *Elzevirs*, sous le nom de *Cologne*, chez *Pierre de la Vallée*, en 1757; car il y en a deux de cette même année, qui renferment quelques différences légères. On voit bien qu'elle n'est pas de *M. Pascal*; mais par la manière de raisonner je la crois de *M. Nicole*. Elle a cette justesse & cette précision qui convenoit à cet Auteur. Quoique cette Lettre soit écrite avant la XVII Lettre Provinciale, nous ne laissons pas de la placer ici, pour suivre en cela les éditions de *la Vallée*, d'où elle est tirée.

LA BONNE FOI JANSÉNISTE, &c.

J'y ai remarqué que vous traitez vos adverfaires , c'est-à-dire Mef-
fieurs de *Port-Royal*, d'hérétiques,
d'une maniere fi ferme & fi conf-
tante, qu'il femble qu'il n'est plus
permis d'en douter ; & que vous
faites un boutlier de cette accusa-
tion , pour repouffer les attaques
de l'Auteur des LETTRES AU PRO-
VINCIAL, que vous fupposez être
une perfonne de Port-Royal. Je ne
fçais s'il en eft ou non, mon R. P. &
j'aime mieux croire qu'il n'en eft
pas fur fa parole, que de croire qu'il
en eft fur la vôtre , puis-que vous
n'en donnez aucune preuve. Pour
moi je ne fuis certainement ni ha-
bitant, ni Secrétaire de P. R. mais
je ne puis m'empêcher de vous pro-
pofer quelques difficultés fur cette
qualité que vous leur donnez, aux-
quelles fi vous me fatisfaites nette-
ment & fans équivoque, je me ran-
gerai de votre côté, & je croirai
qu'ils font hérétiques.

Vous sçavez , mon Révérend Pere , que de dire à des gens qu'ils sont hérétiques , c'est une accusation vague , & qui passe plutôt pour une injure que la passion inspire , que pour une vérité , si l'on ne montre en quoi & comment ils sont hérétiques. Il faut alléguer les propositions hérétiques qu'ils défendent , & les livres dans lesquels ils les défendent & les soutiennent comme des vérités orthodoxes.

Je vous demande donc en premier lieu , mon Révérend Pere , en quoi Messieurs de P. R. sont hérétiques ? Est-ce parce qu'ils ne reçoivent pas la Constitution du Pape *Innocent X* , & qu'ils ne condamnent pas les cinq Propositions qu'il a condamnées ? Si cela est , je les tiens pour hérétiques. Mais , mon Révérend Pere , comment puis-je croire cela d'eux , puisqu'il disent & écrivent clairement qu'ils reçoivent cette Constitution , & qu'ils condamnent ce que le Pape a condamné ?

378 DIX-SEPTIEME LETTRE.

Direz-vous qu'ils la reçoivent extérieurement, mais que dans leur cœur ils n'y croient pas ? Je vous prie, mon Révérend Pere, ne faites point la guerre à leurs pensées, contentez vous de la faire à leurs paroles & à leurs Ecrits ; car cette façon d'agir est injuste, & marque une animosité étrange & qui n'est pas chrétienne : & si on la souffre, il n'y aura personne qu'on ne puisse faire hérétique, & même Mahométan, si l'on veut, en disant qu'on ne croit dans le cœur aucun des Mysteres de la Religion chrétienne.

En quoi sont-ils donc hérétiques ? Est-ce parce qu'ils ne veulent pas reconnoître que ces cinq Propositions soient dans le Livre de Jansenius ? Mais je vous soutiens, mon Révérend Pere, que ce ne fut & ne fera jamais matiere d'hérésie, de sçavoir si des propositions condamnées sont dans un livre ou non. Par exemple, quiconque dit que l'Attrition, telle que l'a décrite le

SUR LA BONNE FOI DES JANS. 379
sacré *Concile de Trente*, est mauvaise,
& qu'elle est péché, est hérétique :
mais si quelqu'un doutoit que cette
proposition condamnée fût dans
Luther ou *Calvin*, il ne seroit pas
pour cela hérétique. De même ce-
lui qui soutiendrait comme Catho-
liques les cinq Propositions con-
damnées par le *Pape*, seroit héré-
tique : mais qu'elles soient dans *Jan-*
sénus ou non, ce n'est point ma-
tière de foi, quoiqu'il ne faille pas
pour cela se diviser ni faire schisme.
Ajoutons, mon Révérend Pere,
que vos adversaires ont déclaré
qu'ils ne se mettoient pas en peine
si ces Propositions étoient ou n'é-
toient pas dans *Jansénus*, & qu'en
quelques livres qu'elles soient, ils
les condamnent. Où est donc leur
hérésie, pour dire & répéter avec
tant de hardiesse qu'ils sont héré-
tiques ?

Ne me répondez pas, je vous
prie, que le Pape & les Evêques
disant qu'elles sont dans *Jansénus*,

c'est hérésie de le nier. Car je maintiens que ce peut bien être péché de le nier, si l'on n'est assuré du contraire. Je dis plus, ce seroit schisme de se diviser d'avec eux pour ce sujet; mais ce ne peut jamais être hérésie. Que si quelqu'un qui a des yeux pour lire, ne les y a point trouvées, il peut dire, Je ne les y ai pas lues, sans que pour cela on puisse l'appeller hérétique.

Que direz-vous donc, mon Révérend Pere, pour prouver que vos adversaires sont hérétiques? Vous direz sans doute que M. *Arnauld*, en sa seconde Lettre, a renouvelé une des cinq Propositions. Mais qui le dit? Quelques Docteurs de la Faculté divisés sur cela d'avec leurs freres. Et sur quoi se sont-ils fondés pour le dire? Non pas sur ses paroles, car elles sont de saint *Chrysostôme* & de saint *Augustin*; mais sur un sens qu'ils prétendent avoir été dans l'esprit de M. *Arnauld*, & que M. *Arnauld* nie avoir jamais

SUR LA BONNE FOI DES JANS. 381
eu. Or je crois que la charité oblige
tout le monde à croire un Prêtre &
un Docteur, qui rend raison de ce
qui est caché dans son esprit, & qui
n'est connu que de Dieu. Mais d'ai-
leurs, mon Révérend Pere, la Fa-
culté, non pas divisée, mais unie,
a si souvent condamné vos Auteurs,
& même votre Société toute entiè-
re, que vous avez trop d'intérêt de
ne pas vouloir qu'on regarde com-
me hérétiques tous ceux qu'elle
condamne.

Je ne trouve donc point en quoi
& comment ces personnes que vous
appelez *Jansénistes*, sont héréti-
ques. Cependant, mon Révérend
Pere, si dire à son frere qu'il est *fou*,
c'est se rendre coupable de la gé-
henne du feu, selon le témoignage
de Jésus-Christ dans son Evangile;
lui dire sans preuve & sans raison
qu'il est *hérétique*, est bien un plus
grand crime, & qui mérite de plus
grands châtimens. Toutes ces accu-
sations d'hérésie, qui ne vous coût-

tent rien qu'à les avancer hardiment, ne sont bonnes qu'à faire peur aux ignorans, & à étonner des femmes; mais sçachez que des hommes d'esprit veulent sçavoir où est cette hérésie. Quoi, mon Révérend Pere, *Lessius* sera mis à couvert, quand il aura pour auteur & pour garant de ce qu'il dit, *Victoria* & *Navarre*, & M. *Arnauld* ne le fera pas quand il parlera comme ont parlé *S. Augustin*, *S. Chrysostôme*, *S. Hilaire*, *S. Thomas* & toute son Ecole? Et depuis quel tems l'antiquité est-elle devenue criminelle? Quand la foi de nos Peres a-t-elle changé?

Vous faites tout ce que vous pouvez pour montrer que Messieurs de Port-Royal ont le caractère & l'esprit des hérétiques: mais avant que d'en venir-là, il faudroit avoir montré qu'ils le sont, & c'est ce que vous ne pouvez faire: & je veux faire voir clairement qu'ils n'en ont ni la forme, ni la marque.

Quand l'Eglise a combattu les *Ariens*, elle les a accusés de nier la consubstantialité du Fils avec le Pere éternel. Les *Ariens* ont-ils renoncé à cette proposition? Ont-ils déclaré qu'ils admettoient l'égalité & la consubstantialité entre le Pere & le Fils? Jamais ils ne l'ont fait, & c'est pourquoi ils étoient hérétiques. Vous accusez vos adversaires de dire *que les préceptes sont impossibles*. Ils nient qu'ils l'ayent dit. Ils avouent que c'est hérésie de le dire. Ils soutiennent que ni avant, ni après la Constitution du Pape, ils ne l'ont point dit. Ils déclarent avec vous hérétiques ceux qui le disent. Ils ne sont donc point hérétiques.

Quand les Saints Peres ont déclaré *Nestorius* hérétique, parce qu'il nioit l'union hypostatique du Verbe avec l'Humanité sainte, & qu'il mettoit deux personnes en Jésus-Christ, les *Nestoriens* de ce tems-là, & ceux qui ont continué depuis dans l'Orient, ont-ils re-

noncé à ce dont on les accusoit ? N'ont-ils pas dit : Il est vrai que nous admettons deux Personnes en Jésus-Christ, mais nous soutenons que ce n'est point hérésie ? Voilà leur langage, & c'est pourquoi ils étoient hérétiques, & le sont encore. Mais quand vous dites que Messieurs de *Port-Royal* soutiennent que *l'on ne résiste point à la grace intérieure*, ils le nient, & confessant avec vous que c'est une hérésie, ils en détestent la proposition : tout au-contraire des autres, qui admettent la proposition, & nient que ce soit hérésie. Ils ne sont donc pas hérétiques.

Quand les Peres ont condamné *Eutychès*, parce qu'il ne croyoit qu'une Nature en Jésus-Christ, a-t-il dit que non, & qu'il en croyoit deux ? S'il l'avoit dit, il n'auroit pas été condamné : mais il disoit qu'il n'y avoit qu'une Nature, & prétendoit que de le dire ce n'étoit point hérésie, & c'est pourquoi il étoit

SUR LA BONNE FOI DES JANS. 385
étoit hérétique. Quand vous dites
que Messieurs de *Port-Royal* tien-
nent que *Jésus-Christ n'est pas mort*
pour tout le monde, ou *pour tous les*
hommes, & *qu'il n'a répandu son sang*
que pour le salut des prédestinés, que
répondent-ils ? Disent-ils qu'il est
vrai qu'ils sont de ce sentiment ?
Tout au-contre ne déclarent-ils
pas qu'ils tiennent ce sentiment pour
hérétique ; qu'ils ne l'ont jamais dit
& ne le diront jamais ? Et ils déclarent
qu'ils croient au-contre qu'il
est faux que *Jésus-Christ n'ait ré-*
pandu son sang que pour le salut
des prédestinés ; qu'il l'a aussi ré-
pandu pour les réprouvés qui ré-
sistent à sa grace. Et enfin ils croient
qu'il est mort pour tous les hom-
mes , comme *S. Augustin* l'a cru ,
comme *S. Thomas* l'a enseigné , &
comme le *Concile de Trente* l'a dé-
fini. Cela , mon Révérend Pere ,
ne vaut-il pas pour le moins autant
que de dire qu'on le croit comme
les *Jésuites* le croient , & comme

Molina l'explique ? Ils ne sont donc pas hérétiques.

Quand on a soutenu contre les *Monothélites* deux volontés & deux opérations en Jésus-Christ, *Cyrus* d'Alexandrie, *Sergius* de Constantinople & les autres, ont-ils dit qu'on leur imposoit ? Ont-ils déclaré qu'ils admettoient deux volontés & deux opérations en Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Non, ils ne l'ont pas fait, c'est pourquoi ils étoient hérétiques. Quand vous opposez à Messieurs de *Port-Royal* qu'en cet état de la nature corrompue ils n'excluent & ne rejettent aucune nécessité de l'action méritoire ou démeritoire, sinon la nécessité de contrainte, ils le nient, & enseignent au-contraire que nous avons toujours en cette vie, dans toutes les actions par lesquelles nous méritons & démeritons, l'indifférence d'agir ou de ne pas agir, même avec la grace efficace, qui ne nous nécessite pas, quoiqu'elle nous fasse

infailliblement faire le bien , comme l'enseignent tout les *Thomistes*. Ils ne sont donc pas hérétiques.

Enfin , mon Révérend Pere , quand l'Eglise a repris *Luther & Calvin* de ce qu'ils nioient nos Sacremens , & de ce qu'ils ne croyoient pas la Transsubstantiation , & n'obéissoient pas au *Pape* , ces hérésiarques , auxquels vous comparez si souvent vos adversaires , se sont-ils plaints de ce qu'on leur imputoit ce qu'ils ne disoient pas ? N'ont-ils pas soutenu & ne soutiennent-ils pas encore ces propositions ? Et c'est pourquoi ils sont hérétiques. Quand vous dites à Messieurs de Port-Royal , qu'ils ne reconnoissent pas le *Pape* , qu'ils ne reçoivent pas le *Concile de Trente* , &c. ils se servent , comme ils doivent , du MENTIRIS IMPUDENTISSIME , c'est-à-dire que vous en avez menti , mon Révérend Pere. Car dans les matieres de cette importance il est permis , & même né-

cessaire , de donner un démenti. Ils ne sont donc pas hérétiques ; ou s'ils le sont, ils n'en ont ni le génie , ni le caractère. Nous n'en avons point encore vu de cette sorte dans l'Eglise ; & il est plus aisé de montrer dans leurs adversaires la marque & l'esprit de calomniateurs & d'imposteurs , qu'en eux le caractère d'hérétiques.

Je trouve bien , mon Révérend Pere , que les hérétiques ont souvent imposé aux Catholiques des hérésies. Les *Pélagiens* ont dit que saint *Augustin* nioit le franc arbitre : les *Eutychiens* ont dit que les *Catholiques* nioient l'union substantielle de Dieu & de l'Homme en Jésus-Christ : les *Monothélites* accusoient les *Catholiques* de mettre une division & une contrariété entre la volonté divine & l'humaine de Jésus-Christ : les *Iconoclastes* ont dit que nous adorions les images du culte qui n'est dû qu'à Dieu seul : les *Luthériens* & les *Calvinistes* nous ap-

SUR LA BONNE FOI DES JANS. 389
pellent *Papolâtres*, & disent que le
Pape est l'*AnteChrist*. Nous disons
que toutes ces Propositions sont
hérétiques, & nous les détestons
en même tems, c'est pourquoi nous
ne sommes pas hérétiques. Ainsi je
crains, mon Révérend Pere, que
l'on ne dise que vous avez plutôt
le caractère des hérétiques, que
ceux que vous accusez d'hérésie.
Car les propositions Moliniennes
qu'ils vous objectent, vous les
avouez; mais vous dites que ce ne
sont pas des hérésies. Celles que
vous leur objectez, ils les rejettent,
disant que ce sont des hérésies, &
par-là ils font comme ont toujours
fait les Catholiques; & vous, mon
Révérend Pere, vous faites comme
ont toujours fait les hérétiques.

Mais quand vous vous servez de
leur piété & de leur zele pour la
morale chrétienne, comme d'une
marque de leur hérésie, c'est le der-
nier de vos excès. Si vous aviez dé-
montré qu'ils sont hérétiques, il

vous feroit permis d'appeller tout cela hypocrisie & dissimulation : mais qu'un des moyens dont vous vous servez pour montrer qu'ils sont hérétiques, ce soit leur piété & leur zele pour la discipline de l'Eglise & pour la doctrine des saints Peres, c'est, mon Révérend Pere, ce qui ne se peut souffrir ; aussi nous nous donnerons bien de garde de vous suivre en cela.

Cependant, à vous entendre parler, il semble que c'en est fait, ils sont hérétiques ; il nen faut non plus douter que de *Luther* & de *Calvin*. Mais, mon Révérend Pere, permettez-moi, dans une affaire de cete importance, de suspendre mon jugement, ou même de n'en rien croire, jusqu'à ce que je les voie révoltés contre le Pape, & soutenir les propositions qu'il a condamnées, & les soutenir dans leurs propres termes, ainsi qu'elles ont été condamnées. Car dites-moi, mon Révérend Pere, si ces Messieurs ne

font pas hérétiques, comme je le crois certainement, me justifierez-vous devant Dieu si je les crois hérétiques? Et tous ceux qui sur votre parole les croient hérétiques, & le disent par-tout, seront-ils excusés au tribunal du souverain Juge, quand ils diront qu'ils l'ont lu dans vos Ecrits?

Voilà, mon Révérend Pere, tout ce que j'avois à vous dire; car pour le détail des falsifications prétendues, je vous laisse à l'Auteur des Lettres. Il a déjà fort mal-mené vos confreres qui lui avoient fait de semblables reproches; & il ne vous épargnera pas, si ce n'est qu'après tout il seroit bien inutile de vous répondre; puisque vous ne dites rien de considérable, que ce que vos confreres ont dit, à quoi cet Auteur a très admirablement bien répondu. Car le Livre que vous produisez aujourd'hui est un vieil Ecrit, que vous dites vous-même avoir fait il y a quatre mois; aussi

392 DIX-SEPTIEME LETTRE.

vous n'y dites pas une seule parole de la 10, 11, 12, 13, 14 & 15, qui ont toutes paru avant votre Ecrit; & néanmoins vous promettez dans le titre, *de convaincre de mauvaise foi les Lettres écrites depuis Pâques.* Que diroit-il donc, mon Révérend Pere, à un Livre rempli d'impostures jusqu'au titre?

Ce 15 Janvier 1657.





DIX-HUITIEME LETTRE*

E C R I T E

AU R. P. ANNAT, JÉSUIITE.

On fait voir encore plus invinciblement, par la réponse même du Pere Annat, qu'il n'y a aucune hérésie dans l'Eglise : Que tout le monde condamne la doctrine que les Jésuites renferment dans le sens de Jansénius, & qu'ainsi tous les fideles sont dans les mêmes sentimens sur la matiere des cinq Propositions. On marque la différence qu'il y a entre les disputes de droit & celles de fait, & on montre que dans les questions de fait, on doit plus s'en rapporter à ce qu'on voit, qu'à aucune autorité humaine.

Du 24 Mars 1657.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Il y a long-tems que vous travail-

* La matiere de cette Lettre fut donnée à M. Pascal par M. Nicole.

R v

lez à trouver quelque erreur dans vos adversaires ; mais je m'assure que vous avouerez à la fin qu'il n'y a peut-être rien de si difficile , que de rendre hérétiques ceux qui ne le sont pas , & qui ne fussent rien tant que de l'être. J'ai fait voir dans ma dernière Lettre, combien vous leur aviez imputé d'hérésies l'une après l'autre, manque d'en trouver une que vous ayez pu long-tems maintenir ; de sorte qu'il ne vous étoit plus resté que de les en accuser sur ce qu'ils refusoient de condamner le sens de Jansénius, que vous vouliez qu'ils condamnasent sans qu'on l'expliquât. C'étoit bien manquer d'hérésies à leur reprocher, que d'en être réduits-là. Car qui a jamais ouï parler d'une hérésie que l'on ne puisse exprimer ? Aussi on vous a facilement répondu, en vous représentant que si Jansénius n'a point d'erreur, il n'est pas juste de le condamner ; & que s'il en a, vous deviez les dé-

POINT D'HÉR. DANS L'EGL. 395
clarer , afin que l'on sçût au-moins
ce que c'est que l'on condamne.
Vous ne l'aviez néanmoins jamais
voulu faire , mais vous aviez essayé
de fortifier votre prétention par
des décrets qui ne faisoient rien
pour vous ; puisqu'on n'y explique
en aucune sorte le sens de Janfé-
nius , qu'on dit avoir été condamné
dans ces cinq Propositions. Or ce
n'étoit pas là le moyen de terminer
vos disputes. Si vous conveniez de
part ou d'autre du véritable sens de
Janfénius , & que vous ne fussiez
en différend que de sçavoir si ce
sens est hérétique ou non ; alors
les jugemens qui déclareroient que
ce sens est hérétique , toucheroient
ce qui seroit véritablement en ques-
tion. Mais la grande dispute étant
de sçavoir quel est ce sens de Jan-
fénius , les uns disant qu'ils n'y
voient que le sens de S. Augustin
& de S. Thomas , & les autres
qu'ils y en voient un qui est héré-
tique & qu'ils n'expriment point,

Rvj

il est clair qu'une Constitution qui ne dit pas un mot touchant ce différend, & qui ne fait que condamner en général le sens de Jansénius sans l'expliquer, ne décide rien de ce qui est en dispute.

C'est pourquoi on vous a dit cent fois que votre différend n'étant que sur ce fait, vous ne le finiriez jamais qu'en déclarant ce que vous entendez par le sens de Jansénius. Mais comme vous vous étiez toujours opiniâtrés à le refuser, je vous ai enfin poussé dans ma dernière Lettre, où j'ai fait entendre que ce n'est pas sans mystere que vous aviez entrepris de faire condamner ce sens sans l'expliquer, & que votre dessein étoit de faire retomber un jour cette condamnation indéterminée sur la doctrine de la grace efficace, en montrant que ce n'est autre chose que celle de Jansénius, ce qui ne vous seroit pas difficile. Cela vous a mis dans la nécessité de répondre. Car si vous

POINT D'HÉR. DANS L'EGL. 397
vous fussiez encore obstinés après
cela à ne point expliquer ce sens,
il eut paru aux moins éclairés que
vous n'en vouliez en effet qu'à la
grace efficace; ce qui eût été la
dernière confusion pour vous, dans
la vénération qu'a l'Eglise pour une
doctrine si sainte.

Vous avez donc été obligé de
vous déclarer; & c'est ce que vous
venez de faire en répondant à ma
Lettre, où je vous avois repré-
senté, *que si Jansénius avoit sur ces
cinq Propositions quelque autre sens
que celui de la grace efficace, il n'a-
voit point de défenseurs; mais que
s'il n'avoit point d'autre sens que ce-
lui de la grace efficace, il n'avoit point
d'erreurs.* Vous n'avez pu désavouer
cela, mon Pere; mais vous y faites
une distinction en cette sorte, pag.
21. *Il ne suffit pas, dites-vous, pour
justifier Jansénius, de dire qu'il ne
tient que la grace efficace; parce qu'on
la peut tenir en deux manières: l'une
hérétique, selon Calvin, qui consiste à*

398 DIX HUITIEME LETTRE.

dire que la volonté mue par la grace n'a pas le pouvoir d'y résister : l'autre orthodoxe , selon les Thomistes & les Sorbonistes , qui est fondée sur des principes établis par les Conciles , qui est que la grace efficace par elle-même gouverne la volonté de telle sorte , qu'on a toujours le pouvoir d'y résister.

On vous accorde tout cela , mon Pere , & vous finissez en disant , *que Jansenius seroit catholique , s'il défendoit la grace efficace selon les Thomistes ; mais qu'il est hérétique , parce qu'il est contraire aux Thomistes , & conforme à Calvin , qui nie le pouvoir de résister à la grace.* Je n'examine pas ici , mon Pere , ce point de fait , sçavoir si Jansénius est en effet conforme à Calvin. Il me suffit que vous le prétendiez , & que vous me fassiez sçavoir aujourd'hui , que par le sens de Jansénius vous n'avez entendu autre chose que celui de Calvin. N'étoit-ce donc que cela , mon Pere , que vous vouliez

POINT D'HÉR. DANS L'EGL. 399
dire? N'étoit-ce que l'erreur de Calvin que vous vouliez faire condamner sous le nom du sens de Jansénius? Que ne le déclariez-vous plutôt? Vous vous fussiez épargné bien de la peine : car sans Bulles ni Brefs tout le monde eût condamné cette erreur avec vous. Que cet éclaircissement étoit nécessaire, & qu'il leve de difficultés ! Nous ne savions, mon Pere, quelle erreur les Papes & les Evêques avoient voulu condamner sous le nom du sens de Jansénius. Toute l'Eglise en étoit dans une peine extrême, & personne ne nous le vouloit expliquer. Vous le faites maintenant, mon Pere, vous que tout votre parti considère comme le chef & le premier moteur de tous les conseils, & qui sçavez le secret de toute cette conduite. Vous nous l'avez donc dit, que ce sens de Jansénius n'est autre chose que le sens de Calvin condamné par le Concile. Voilà bien des doutes résolus. Nous sça-

vous maintenant que l'erreur qu'ils ont eu-dessein de condamner sous ces termes du *sens de Jansénius*, n'est autre chose que le sens de Calvin, & qu'ainsi nous demeurons dans l'obéissance à leurs Décrets, en condamnant avec eux ce sens de Calvin qu'ils ont voulu condamner. Nous ne sommes plus étonnés de voir que les Papes & quelques Evêques aient été si zélés contre le sens de Jansénius. Comment ne l'auroient-ils pas été, mon Pere, ayant créance en ceux qui disent publiquement que ce sens est le même que celui de Calvin ?

Je vous déclare donc, mon Pere, que vous n'avez plus rien à reprendre en vos adversaires, parce qu'ils détestent assurément ce que vous détestez. Je suis seulement étonné de voir que vous l'ignoriez, & que vous ayez si peu de connoissance de leurs sentimens sur ce sujet, qu'ils ont tant de fois déclaré dans leurs Ouvrages. Je m'affure que si vous

en étiez mieux informé, vous auriez du regret de ne vous être pas instruit avec un esprit de paix d'une doctrine si pure & si chrétienne, que la passion vous fait combattre sans la connoître. Vous verriez, mon Pere, que non seulement ils tiennent qu'on résiste effectivement à ces graces foibles, qu'on appelle excitantes ou inefficaces, en n'exécutant pas le bien qu'elles nous inspirent; mais qu'ils sont encore aussi fermes à soutenir contre Calvin le pouvoir que la volonté a de résister même à la grace efficace & victorieuse, qu'à défendre contre Molina le pouvoir de cette grace sur la volonté, aussi jaloux de l'une de ces vérités que de l'autre. Ils ne sçavent que trop que l'homme, par sa propre nature, a toujours le pouvoir de pécher & de résister à la grace, & que depuis sa corruption il porte un fond malheureux de concupiscence qui lui augmente infiniment ce pouvoir; mais que

néanmoins, quand il plaît à Dieu de le toucher par sa miséricorde, il lui fait faire ce qu'il veut, & en la maniere qu'il le veut, fans que cette infailibilité de l'opération de Dieu détruise en aucune sorte la liberté naturelle de l'homme, par les secrettes & admirables manieres dont Dieu opere ce changement, que S. Augustin a si excellemment expliquées, & qui dissipent toutes les contradictions imaginaires, que les ennemis de la grace efficace se figurent entre le pouvoir souverain de la grace sur le libre arbitre, & la puissance qu'a le libre arbitre de résister à la grace. Car selon ce grand Saint, que les Papes & l'Eglise ont donné pour règle en cette matiere, Dieu change le cœur de l'homme par une douceur céleste qu'il y répand, qui, surmontant la délectation de la chair, fait que l'homme sentant d'un côté sa mortalité & son néant, & découvrant de l'autre la grandeur & l'éternité

POINT D'HÉR. DANS L'EGL. 403
de Dieu, conçoit du dégoût pour
les délices du péché qui le séparent
du bien incorruptible. Trouvant sa
plus grande joie dans le Dieu qui
le charme, il s'y porte infaillible-
ment de lui-même, par un mou-
vement tout libre, tout volon-
taire, tout amoureux ; de sorte
que ce lui feroit une peine & un
supplice de s'en séparer. Ce n'est
pas qu'il ne puisse toujours s'en
éloigner, & qu'il ne s'en éloignât
effectivement s'il le vouloit. Mais
comment le voudroit-il, puisque la
volonté ne se porte jamais qu'à ce
qui lui plaît le plus ; & que rien
ne lui plaît tant alors que ce bien
unique, qui comprend en soi tous
les autres biens ? *Quod enim am-
plius nos delectat, secundum id ope-
remur necesse est*, comme dit saint
Augustin.

C'est ainsi que Dieu dispose de
la volonté libre de l'homme sans
lui imposer de nécessité ; & que le
libre arbitre, qui peut toujours

résister à la grace, mais qui ne le veut pas toujours, se porte aussi librement qu'inafailliblement à Dieu, lorsqu'il veut l'attirer par la douceur de ses inspirations efficaces.

Ce sont-là, mon Pere, les divins principes de saint Augustin & de saint Thomas, selon lesquels il est véritable que *nous pouvons résister à la grace*, contre l'opinion de Calvin; & que néanmoins, comme dit le Pape Clément VIII*, dans son Ecrit adressé à la Congrégation de *Auxiliis*, Dieu forme en nous le

* Clément VIII fut non-seulement un grand Pape, mais même un grand Théologien & un habile Canoniste. L'Ecrit que l'on en cite ici, fut fait par ce sçavant Pape, dans le tems de la discussion des sentimens des Jésuites, & de ceux des Thomistes sur la Grace. C'est ce qu'on appelle la Congrégation de *Auxiliis Divinae gratiae*. Cet Ecrit a été imprimé par M. de la Lande, à la fin de l'*Eclaircissement du fait & du sens de Jansénius*, sous le nom de *Denis Raymond* in-4°. 1660. On l'avoit déjà imprimé in-4°. en 1655. Il n'est nullement favorable aux sentimens des Jésuites sur la Grace, & se trouve encore dans l'*Historia Congregationum de Auxiliis* du P. Hyacinthe Serry, qui s'étoit déguisé d'abord sous le nom du *Seur le Blanc*.

mouvement de notre volonté , & dispose efficacement de notre cœur , par l'empire que Sa Majesté Suprême a sur les volontés des hommes , aussi-bien que sur le reste des créatures qui sont sous le Ciel , selon S. Augustin.

C'est encore selon ces principes que nous agissons de nous-mêmes , ce qui fait que nous avons des mérites qui sont véritablement nôtres , contre l'erreur de Calvin ; & que néanmoins Dieu étant le premier principe de nos actions , & *faisant en nous ce qui lui est agréable* , comme dit S. Paul , *nos mérites sont des dons de Dieu* , comme dit le Concile de Trente.

C'est par-là qu'est détruite cette impiété de Luther , condamnée par le même Concile : *Que nous ne coopérons en aucune sorte à notre salut , non plus que des choses inanimées* : & c'est par-là qu'est encore détruite l'impiété de l'Ecole de Molina , qui ne veut pas reconnoître que c'est la force de la grace même

406. DIX-HUITIEME LETTRE.
qui fait *que nous coopérons avec*
elle dans l'œuvre de notre salut :
par où il ruine ce principe de Foi
établi par S. Paul, *Que c'est Dieu*
qui forme en nous & la volonté &
l'action.

Et c'est enfin par ce moyen que
s'accordent tous ces passages de
l'Ecriture qui semblent les plus op-
posés : *Convertissez - vous à Dieu :*
Seigneur, convertissez - nous à vous.
Rejetez vos iniquités hors de vous.
C'est Dieu qui ôte les iniquités de son
peuple. Faites des œuvres dignes de pé-
nitence. Seigneur, vous avez fait en
nous toutes nos œuvres. Faites-vous
un cœur nouveau & un esprit nouveau.
Je vous donnerai un esprit nouveau,
& je créerai en vous un cœur nou-
veau, &c.

L'unique moyen d'accorder ces
contrariétés apparentes, qui attri-
buent nos bonnes actions tantôt à
Dieu, & tantôt à nous, est de re-
connoître que, comme dit S. Au-
gustin, nos actions sont nôtres à cause

POINT D'HÉR. DANS L'EGL. 407
du libre arbitre qui les produit ; & qu'elles sont aussi de Dieu , à cause de sa grace qui fait que notre arbitre les produit. Et que , comme il dit ailleurs , Dieu nous fait faire ce qu'il lui plaît , en nous faisant vouloir ce que nous pourrions ne vouloir pas : à Deo factum est ut vellent , quod & nolle potuissent.

Ainsi , mon Pere , vos adversaires sont parfaitement d'accord avec les nouveaux Thomistes mêmes ; puisque les Thomistes tiennent comme eux , & le pouvoir de résister à la grace , & l'infailibilité de l'effet de la grace , qu'ils font profession de soutenir si hautement , selon cette maxime capitale de leur doctrine , qu'Alvarez * , l'un des plus

* Diégo (ou Didacus) Alvarez fut un des plus célèbres Théologiens de l'Ordre de S. Dominique : il vivoit au XVI & XVII siècle , & mourut en 1635. On l'avoit fait venir d'Espagne à Rome en 1596 , pour y soutenir , avec le P. Thomas Lemos , les intérêts de la grace de Jésus-Christ , éternée & comme anéantie par le Jésuite Molina. Il brilla beaucoup dans la fameuse Congrégation de *Auxiliis*. Le Livre d'Alvarez , dont parle

considérables d'entre eux, répète si souvent dans son Livre, & qu'il exprime, disp. 72, n. 4. en ces termes : *Quand la grace efficace meut le libre arbitre, il consent infailliblement ; parce que l'effet de la grace est de faire qu'encore qu'il puisse ne pas consentir, il consente néanmoins en effet : dont il donne pour raison celle-ci de S. Thomas son maître : Que la volonté de Dieu ne peut manquer d'être accomplie ; & qu'ainsi quand il veut qu'un homme consente à la grace, il consent infailliblement, & même nécessairement, non pas d'une nécessité absolue, mais d'une*

ici M. Pascal, a pour titre : *Didaci ALVAREZ de Auxiliis Divinae gratiae & Humanæ Arbitrii Viribus & Libertate, ac legitimâ ejus cum efficacia eorumdem Auxiliorum Concordia Libri XII. in-folio Romæ 161. -- & in-folio Lugduni 1620.* Mais M. Pascal se seroit servi bien plus avantageusement des Ouvrages de Thomas Lemos, s'ils eussent été publiés de son tems ; car on prétend que Lemos fut beaucoup plus sévère observateur de la doctrine de S. Thomas son maître, que ne l'avoit été Alvarez, qui a été l'inventeur de l'espece de *Grace Suffisante* que les nouveaux Thomistes ont admise.

nécessité

D'ACCORD AVEC LES THOM. 409
*nécessité d'infailibilité. En quoi la
grace ne blesse pas le pouvoir qu'on
a de résister si on le veut ; puisqu'elle
fait seulement qu'on ne veut pas
y résister, comme votre Pere Petau
le reconnoît en ces termes, tom. 1.
pag. 602. La grace de Jésus-Christ
fait qu'on persévère infailliblement
dans la piété, quoique non par néces-
sité. Car on peut n'y pas consentir si
on le veut, comme dit le Concile ;
mais cette même grace fait que l'on ne
veut pas.*

C'est-là, mon Pere, la doctrine
constante de S. Augustin, de saint
Prosper, des Peres qui les ont sui-
vis, des Conciles, de S. Thomas, &
de tous les Thomistes en général.
C'est aussi celle de vos adversaires ;
quoique vous ne l'ayez pas pensé.
Et c'est enfin celle que vous venez
d'approuver vous-même en ces
termes : *La doctrine de la grace effi-
cace, qui reconnoît qu'on a le pou-
voir d'y résister, est orthodoxe, ap-
puyée sur les Conciles, & soutenue.*

Tome IV,

S

par les Thomistes & les Sorbonistes.

Dites la vérité, mon Pere, si vous eussiez sçu que vos adversaires tiennent effectivement cette doctrine, peut-être que l'intérêt de votre Compagnie vous eût empêché d'y donner cette approbation publique : mais vous étant imaginé qu'ils y étoient opposés, ce même intérêt de votre Compagnie vous a porté à autoriser des sentimens que vous croyiez contraires aux leurs; &, par cette méprise, voulant ruiner leurs principes, vous les avez vous-mêmes parfaitement établis. De sorte qu'on voit aujourd'hui, par une espece de prodige, les défenseurs de la grace efficace justifiés par les défenseurs de Molina : tant la conduite de Dieu est admirable pour faire concourir toutes choses à la gloire de sa vérité.

Que tout le monde apprenne donc par votre déclaration, que cette vérité de la grace efficace

D'ACCORD AVEC LES THOM. 411
nécessaire à toutes les actions de
piété, qui est si chere à l'Eglise,
& qui est le prix du sang de son Sau-
veur, est si constamment Catholi-
que, qu'il n'y a pas un Catholique,
jusques aux Jésuites mêmes, qui ne
la reconnoisse pour orthodoxe. Et
l'on sçaura en même tems par votre
propre confession, qu'il n'y a pas
le moindre soupçon d'erreur dans
ceux que vous en avez tant accusés.
Car quand vous leur en imputiez
de cachées sans les vouloir décou-
vrir, il leur étoit aussi difficile de
s'en défendre, qu'il vous étoit fa-
cile de les en accuser de cette sorte.
Mais maintenant que vous venez de
déclarer que cette erreur qui vous
oblige à les combattre, est celle de
Calvin que vous pensiez qu'ils sou-
tinssent, il n'y a personne qui ne
voie clairement qu'ils sont exempts
de toute erreur; puisqu'ils sont si
contraires à la seule que vous leur
imposez, & qu'ils protestent par
leurs discours, par leurs Livres &

par tout ce qu'ils peuvent produire pour témoigner leurs sentimens , qu'ils condamnent cette hérésie de tout leur cœur , & de la même manière que font les Thomistes , que vous reconnoissez , sans difficulté , pour Catholiques , & qui n'ont jamais été suspects de ne le pas être.

Que direz-vous donc maintenant contre eux , mon Pere ? Qu'encore qu'ils ne suivent pas le sens de Calvin , ils sont néanmoins hérétiques ; parce qu'ils ne veulent pas reconnoître que le sens de Jansénius est le même que celui de Calvin ? Oseriez-vous dire que ce soit là une matière d'hérésie ? Et n'est-ce pas une pure question de Fait qui n'en peut former ? C'en seroit bien une , de dire qu'on n'a pas le pouvoir de résister à la grace efficace ; mais en est-ce une de douter si Jansénius le soutient ? Est-ce une vérité révélée ? Est-ce un article de Foi , qu'il faille croire sur peine de damna-

SENS DE JANS. SUR LA GRAC. 413
tion? Et n'est-ce pas, malgré vous,
un point de Fait, pour lequel il
feroit ridicule de prétendre qu'il
y eût des hérétiques dans l'Egli-
se?

Ne leur donnez donc plus ce
nom, mon Pere, mais quelque'autre
qui soit proportionné à la nature
de votre différend. Dites que ce
sont des ignorans & des stupides,
& qu'ils entendent mal Jansénius;
ce seront des reproches assortis à
votre dispute: mais de les appeller
hérétiques, cela n'y a nul rapport.
Et comme c'est la seule injure dont
je les veux défendre, je ne me
mettrai pas beaucoup en peine de
montrer qu'ils entendent bien Jan-
sénius. Tout ce que je vous en di-
rai, est qu'il me semble, mon Pere,
qu'en le jugeant par vos propres
regles, il est difficile qu'il ne passe
pour Catholique; car voici ce que
vous établissez pour l'examiner.

*Pour sçavoir, dites-vous, si Jan-
sénius est à couvert, il faut sçavoir*

414 DIX-SEPTIEME LETTRE.

s'il défend la grace efficace à la maniere de Calvin, qui nie qu'on ait le pouvoir d'y résister ; car alors il seroit hérétique : ou à la maniere des Thomistes, qui l'admettent ; car alors il seroit Catholique. Voyez donc, mon Pere, s'il tient qu'on a le pouvoir de résister, quand il dit dans des Traités entiers, & entr'autres au tom. 3. l. 8. c. 20 : Qu'on a toujours le pouvoir de résister à la grace, selon le Concile : QUE LE LIBRE ARBITRE PEUT TOUJOURS AGIR ET N'AGIR PAS, vouloir & ne vouloir pas, consentir & ne consentir pas, faire le bien & le mal ; que l'homme, en cette vie, a toujours ces deux libertés, que vous appelez de contradiction. Voyez de même s'il n'est pas contraire à l'erreur de Calvin, telle que vous-même la représentez, lui qui montre dans tout le chap. 21 : Que l'Eglise a condamné cet hérétique, qui soutient que la grace efficace n'agit pas sur le libre arbitre en la maniere qu'on l'a cru

SENS DE JANS. SUR LA GRAC. 415
*si long-tems dans l'Eglise, en sorte
qu'il soit ensuite au pouvoir du libre
arbitre de consentir ou de ne consentir
pas : au-lieu que, selon S. Augustin &
le Concile, on a toujours le pouvoir
de ne consentir pas si on le veut ; &
que, selon S. Prosper, Dieu donne
à ses Elus mêmes la volonté de persé-
vérer, en sorte qu'il ne leur ôte pas
la puissance de vouloir le contraire.
Et enfin, jugez s'il n'est pas d'ac-
cord avec les Thomistes, lorsqu'il
déclare, cap. 4: Que tout ce que les
Thomistes ont écrit pour accorder l'ef-
ficacité de la grace avec le pouvoir d'y
résister, est si conforme à son sens,
qu'on n'a qu'à voir leurs Livres pour
y apprendre ses sentimens. QUOD
ipsi dixerunt, dictum puta.*

Voilà comme il parle sur tous ces
chefs, & c'est sur quoi je m'imagine
qu'il croit le pouvoir de résister à
la grace ; qu'il est contraire à Cal-
vin, & conforme aux Thomistes,
parce qu'il le dit ; & qu'ainsi il est
Catholique selon vous. Que si vous

avez quelque voie pour connoître le sens d'un Auteur autrement que par ses expressions, & que sans rapporter aucun de ses passages vous vouliez soutenir contre toutes ses paroles qu'il nie le pouvoir de résister, & qu'il est pour Calvin contre les Thomistes, n'ayez pas peur, mon Pere, que je vous accuse d'hérésie pour cela : je dirai seulement qu'il semble que vous entendez mal Jansénius, mais nous n'en ferons pas moins enfans de la même Eglise.

D'où vient donc, mon Pere, que vous agissiez dans ce différend d'une manière si passionnée, & que vous traitiez comme vos plus cruels ennemis, & comme les plus dangereux hérétiques, ceux que vous ne pouvez accuser d'aucune erreur, ni d'autre chose, sinon qu'ils n'entendent pas Jansénius comme vous ? Car de quoi disputez-vous, sinon du sens de cet Auteur ? Vous voulez qu'ils le condamnent ; mais ils

SENS DE JANS. SUR LA GRAC. 417
vous demandent ce que vous entendez par-là. Vous dites que vous entendez l'erreur de Calvin; ils répondent qu'ils la condamnent: & ainsi si vous n'en voulez pas aux syllabes, mais à la chose qu'elles signifient, vous devez être satisfaits. S'ils refusent de dire qu'ils condamnent le sens de Jansénius, c'est parce qu'ils croient que c'est celui de saint Thomas. Et ainsi ce mot est bien équivoque entre vous. Dans votre bouche il signifie le sens de Calvin, dans la leur c'est le sens de S. Thomas; de sorte que ces différentes idées que vous avez d'un même terme, causent toutes vos divisions. Si j'étois maître de vos disputes, je vous interdirois le mot de Jansénius de part & d'autre. Et ainsi, en n'exprimant que ce que vous entendez par-là, on verroit que vous ne demandez autre chose que la condamnation du sens de Calvin, à quoi ils consentent: & qu'ils ne demandent autre chose

S v

418 DIX-HUITIEME LETTRE.

que la défense du sens de saint Augustin & de saint Thomas, en quoi vous êtes tous d'accord.

Je vous déclare donc, mon Pere, que pour moi je les tiendrai toujours pour Catholiques, soit qu'ils condamnent Jansénius s'ils y trouvent des erreurs, soit qu'ils ne le condamnent point, quand ils n'y trouvent que ce que vous-même déclarez être Catholique; & que je leur parlerai comme S. Jérôme à Jean, Evêque de Jérusalem, accusé de tenir huit Propositions d'Origene. *Ou condamnez Origene, dit ce Saint, si vous reconnoissez qu'il a tenu ces erreurs, ou bien niez qu'il les ait tenus.* AUT nega hoc dixisse eum qui arguitur; aut si locutus est talia, eum damna qui dixerit.

Voilà, mon Pere, comment agissent ceux qui n'en veulent qu'aux erreurs, & non pas aux personnes: au-lieu que vous, qui en voulez aux personnes plus qu'aux erreurs, vous trouvez que ce n'est rien de

SENS DE JANS. SUR LA GRAC. 419
condamner les erreurs , si on ne
condamne les personnes à qui vous
les voulez imputer.

Que votre procédé est violent ,
mon Pere ! qu'il est peu capable de
réussir ! Je vous l'ai dit ailleurs , &
je vous le redis encore , la violence
& la vérité ne peuvent rien l'une sur
l'autre. Jamais vos accusations ne
furent plus outrageuses , & jamais
l'innocence de vos adversaires ne
fut plus connue : jamais la grace
efficace ne fut plus artificieusement
attaquée , & jamais nous ne l'avons
vue si affermie. Vous employez les
derniers efforts pour faire croire
que vos disputes sont sur des points
de Foi , & jamais on ne connut
mieux que toute votre dispute n'est
que sur un point de Fait. Enfin vous
remuez toutes choses pour faire
croire que ce point de Fait est vé-
ritable , & jamais on ne fut plus
disposé à en douter. Et la raison en
est facile. C'est , mon Pere , que
vous ne prenez pas les voies natu-

Svj

relles pour faire croire un point de Fait, qui font de convaincre les sens, & de montrer dans un Livre les mots que l'on dit y être. Mais vous allez chercher des moyens si éloignés de cette simplicité, que cela frappe nécessairement les plus stupides. Que ne preniez-vous la même voie que j'ai tenue dans mes Lettres, pour découvrir tant de mauvaises maximes de vos Auteurs, qui est de citer fidèlement les lieux d'où elles sont tirées ? C'est ainsi qu'ont fait les Curés de Paris, & cela ne manque jamais de persuader le monde. Mais qu'auriez-vous dit, & qu'auroit-on pensé, lorsqu'ils vous reprocheraient, par exemple, cette Proposition du Pere Lamy, *qu'un Religieux peut tuer celui qui menace de publier des calomnies contre lui ou contre sa Communauté, quand il ne s'en peut défendre autrement*, s'ils n'avoient point cité le lieu où elle est en propres termes; que quelque demande

SENS DE JANS. SUR LA GRAC. 124
qu'on leur en eût faite, ils se fussent toujours obstinés à le refuser, & qu'au-lieu de cela ils eussent été à Rome obtenir une Bulle qui ordonnât à tout le monde de le reconnoître ? N'auroit-on pas jugé sans doute qu'ils auroient surpris le Pape, & qu'ils n'auroient eu recours à ce moyen extraordinaire, que manque de moyens naturels, que les vérités de Fait mettent en main à tous ceux qui les soutiennent ? Ainsi ils n'ont fait que marquer que le Pere Lamy enseigne cette doctrine *au tome 5, disp. 36, n. 118, page 544 de l'Edition de Douay* ; & ainsi tous ceux qui l'ont voulu voir l'ont trouvé, & personne n'en a pu douter. Voilà une maniere bien facile & bien prompte de vider les questions de Fait où l'on a raison.

D'où vient donc, mon Pere, que vous n'en usez pas de la sorte ? Vous avez dit dans vos Cavill. *que les cinq Propositions sont dans Jan-*

FAILLIBLES DANS LES FAITS. 423
toute la soumission que des enfans
doivent à leur pere, & les membres
à leur chef, qu'on peut l'avoir sur-
pris en ce point de Fait : qu'il ne
l'a point fait examiner depuis son
Pontificat, & que son prédécesseur
Innocent X, avoit fait seulement
examiner si les Propositions étoient
hérétiques, mais non pas si elles
étoient de Jansénius. Ce qui a fait
dire au Commissaire du S. Office,
l'un des principaux Examineurs,
*Qu'elles ne pouvoient être censurées
au sens d'aucun Auteur, Non sunt
qualificabiles in sensu proferentis ;
parce qu'elles leur avoient été présen-
tées pour être examinées en elles-mê-
mes, & sans considérer de quel Auteur
elles pouvoient être, In abstracto, &
ut præscindunt ab omni proferente,*
comme il se voit dans leurs suffra-
ges nouvellement imprimés : Que
plus de soixante Docteurs, & un
grand nombre d'autres personnes
habiles & pieuses, ont lu ce Li-
vre exactement, sans les y avoir

424 DIX-HUITIEME LET. PAPES
jamais vues , & qu'ils y en ont
trouvé de contraires : Que ceux
qui ont donné cette impression au
Pape , pourroient bien avoir abusé
de la créance qu'il a en eux , étant
intéressés , comme ils le sont , à dé-
crier cet Auteur , qui a convaincu
Molina de plus de cinquante er-
reurs * : Que ce qui rend la chose
plus croyable , est qu'ils ont cette
maxime , l'une des plus autorisées
de leur Théologie , *qu'ils peuvent
calomnier sans crime ceux dont ils
se croient injustement attaqués ; &*

* [*De plus de 50 erreurs.*] Il est bon de don-
ner ici le dénouement de la haine des Jésuites
contre Jansénius. Quand on imprima l'*Augustinus*
de Jansénius en 1640 , *Libertus Fromond* , célèbre
Professeur de Louvain , s'avisa de mettre à la fin
du Livre de son ami , qui étoit mort deux ans
auparavant , un Parallele de la doctrine des Jé-
suites sur la Grace avec les erreurs des Marseillois
ou Demi-Pélagiens. Il n'en fallut pas davantage
aux Jésuites pour s'élever contre Jansénius , qu'ils
prisent fausement pour l'Auteur de ce Parallele.
Et comme ces Peres ont effacé depuis long tems de
leur Code la loi du pardon des injures , ils com-
mencerent à s'élever dans les Pays-Bas mêmes
contre le Livre de Jansénius , par un grand Vo-
lume de Theses Théologiques , qui sont fort singu-
lières & très rares , in-folio 1641.

FAILLIBLES DANS LES FAITS. 425
qu'ainfi leur témoignage étant fi
fufpect , & le témoignage des au-
tres étant fi confidérable , on a quel-
que fujet de fupplier Sa Sainteté ,
avec toute l'humilité poffible , de
faire examiner ce fait en préfence
des Docteurs de l'un & de l'autre
parti , afin d'en pouvoir former une
décifion folennelle & réguliere.
*Qu'on afsemble des Juges habiles ,
difoit faint Bafile fur un femblable
fujet , Ep. 75 , que chacun y foit li-
bre : qu'on examine mes Ecrits : qu'on
voie s'il y a des erreurs contre la Foi :
qu'on life les objections & les réponfes ,
afin que ce foit un jugement rendu
avec connoiffance de caufe & dans les
formes , & non pas une diffamation
fans examen.*

Ne prétendez pas , mon Pere , de
faire paffer pour peu fousmis au S.
Siege , ceux qui en uferoient de la
forte. Les Papes font bien éloignés
de traiter les Chrétiens avec cet
empire que l'on voudroit exercer
fous leur nom. *L'Eglife* , dit le Pape

426 DIX-HUITIEME LET. PAPES
S. Grégoire in Job. lib. 8, cap. 1,
qui a été formée dans l'école de l'humilité, ne commande pas avec autorité, mais persuade par raison ce qu'elle enseigne à ses enfans qu'elle croit engagés dans quelque erreur : Recta quæ errantibus dicit, non quasi ex auctoritate præcipit, sed ex ratione persuadet. Et bien loin de tenir à déshonneur de réformer un jugement où on les auroit surpris, ils en font gloire au-contraire, comme le témoigne S. Bernard, Ep. 180. Le Siège Apostolique, dit-il, a cela de recommandable, qu'il ne se pique pas d'honneur, & se porte volontiers à révoquer ce qu'on en a tiré par surprise : aussi est-il bien juste que personne ne profite de l'injustice, & principalement devant le S. Siège.

Voilà, mon Pere, les vrais sentimens qu'il faut inspirer aux Papes ; puisque tous les Théologiens demeurent d'accord qu'ils peuvent être surpris, & que cette qualité suprême est si éloignée de les en ga-

FAILLIBLES DANS LES FAITS. 427
rantir, qu'elle les y expose au-
contraire davantage, à cause du
grand nombre de soins qui les par-
tagent. C'est ce que dit le même
S. Grégoire à des personnes qui
s'étonnoient de ce qu'un autre Pa-
pe s'étoit laissé tromper. *Pourquoi
admirez-vous, dit-il, l. 1, in Dial.
que nous soyons trompés, nous qui
sommes des hommes ? N'avez-vous
pas vu que David, ce Roi qui avoit
l'esprit de prophétie, ayant donné
créance aux impostures de Siba, ren-
dit un jugement injuste, contre le fils
de Jonathas ? Qui trouvera donc étran-
ge que des imposteurs nous surprennent
quelquefois, nous qui ne sommes pas
Prophètes ? La foule des affaires nous
accable ; & notre esprit, qui étant par-
tagé en tant de choses s'applique moins
à chacune en particulier, en est plus
aisément trompé en une. En vérité,
mon Pere, je crois que les Papes
sçavent mieux que vous s'ils peu-
vent être surpris ou non. Ils nous
déclarent eux-mêmes que les Papes*

428 DIX-HUITIEME LET. PAPES
& que les plus grands Rois sont
plus exposés à être trompés, que
les personnes qui ont moins d'occu-
pations importantes. Il les en faut
croire. Et il est bien aisé de s'i-
maginer par qu'elle voie on arrive
à les surprendre. S. Bernard en fait
la description dans la Lettre qu'il
écrivit à Innocent II, en cette sorte :
*Ce n'est pas une chose étonnante , ni
nouvelle , que l'esprit de l'homme puisse
tromper & être trompé. Des Religieux
sont venus à vous dans un esprit de
mensonge & d'illusion. Ils vous ont
parlé contre un Evêque qu'ils haïssent ,
& dont la vie a été exemplaire. Ces
personnes mordent comme des chiens ,
& veulent faire passer le bien pour le
mal. Cependant , très saint Pere , vous
vous mettez en colere contre votre fils.
Pourquoi avez-vous donné un sujet de
joie à ses adversaires ? Ne croyez pas à
tout esprit , mais éprouvez si les esprits
sont de Dieu. J'espere que quand vous
aurez connu la vérité , tout ce qui a
été fondé sur un faux rapport , sera*

FAILLIBLES DANS LES FAITS. 429
*diffipé. Je prie l'Esprit de Vérité de
vous donner la grace de séparer la lu-
miere des ténèbres, & de réprover le
mal pour favoriser le bien. Vous
voyez donc, mon Pere, que le de-
gré éminent où sont les Papes, ne
ne les exempte pas de surprise, &
qu'il ne fait autre chose que rendre
leurs suprices plus dangereuses &
plus importantes. C'est ce que saint
Bernard représente au pape Eu-
gene, de Confid. lib. 2, c. ult. Il
y a un autre défaut si général, que
je n'ai vu personne des Grands du
monde qui l'évite. C'est, saint Pere,
la trop grande crédulité, d'où naissent
tant de désordres. Car c'est de-là que
viennent les persécutions violentes
contre les innocens, les préjugés in-
justes contre les absens, & les coleres
terribles pour des choses de néant, pro
nihil. Voilà, saint Pere, un mal uni-
versel : duquel si vous êtes exempt,
je vous dirai que vous êtes le seul qui
ayez cet avantage entre tous vos con-
frères,*

Je m'imagine , mon Pere , que cela commence à vous persuader que les Papes sont ezposés à être surpris. Mais pour vous le montrer parfaitement , je vous ferai seulement ressouvenir des exemples que vous-même rapportez dans votre Livre , de Papes & d'Empereurs que des hérétiques ont surpris effectivement. Car vous dites qu'Apollinaire surprit le Pape Damase , de même que Célestius surprit Zozime. Vous dites encore qu'un nommé Athanase trompa l'Empereur Héraclius , & le porta à persécuter les Catholiques ; & qu'enfin Sergius obtint d'Honorius ce Décret qui fut brûlé au VI Concile , *en faisant* , dites-vous , *le bon valet auprès de ce Pape.*

Il est donc constant par vous-même , mon Pere , que ceux qui en usent ainsi auprès des Rois & des Papes , les engagent quelquefois artificieusement à persécuter ceux qui défendent la vérité de la

PAPES SUJETS A ÊTRE SURPR. 431
Foi, en pensant persécuter des hérésies. Et de-là vient que les Papes, qui n'ont rien tant en horreur que ces surprises, ont fait d'une Lettre d'Alexandre III une Loi Ecclésiastique, insérée dans le Droit Canonique, pour permettre de suspendre l'exécution de leurs Bulles & de leurs Décrets, quand on croit qu'ils ont été trompés. *Si quelquefois, dit ce Pape à l'Archevêque de Ravenne, nous envoyons à votre Fraternité des Décrets qui choquent vos sentimens, ne vous en inquiétez pas. Car, ou vous les exécuterez avec révérence, ou vous nous manderez la raison que vous croyez avoir de ne le pas faire ; parce que nous trouverons bon que vous n'exécutiez pas un Décret, qu'on auroit tiré de nous par surprise & par artifice.* C'est ainsi qu'agissent les Papes qui ne cherchent qu'à éclaircir les différends des Chrétiens, & non pas à suivre la passion de ceux qui veulent y jeter le trouble. Ils n'usent pas de domi-

432 DIX-HUITIEME LETTRE.

nation, comme disent saint Pierre & S. Paul après Jésus-Christ : mais l'esprit qui paroît en toute leur conduite, est celui de paix & de vérité. Ce qui fait qu'ils mettent ordinairement dans leurs Lettres, cette clause, qui est sous-entendue en toutes : *Si ita est : Si preces veritate nitantur : Si la chose est comme on nous l'a fait entendre : Si les faits sont véritables.* D'où il se voit, que puisque les Papes ne donnent de forces à leurs Bulles qu'à mesure qu'elles sont appuyées sur des faits véritables, ce ne sont pas les Bulles seules qui prouvent la vérité des faits; mais qu'au-contraire, selon les Canonistes mêmes, c'est la vérité des faits qui rend les Bulles recevables.

D'où apprendrons-nous donc la vérité des faits? Ce sera des yeux, mon Pere, qui en sont les légitimes juges, comme la raison l'est des choses naturelles & intelligibles; & la Foi, des choses surnaturelles & révélées.

PAPES SUJETS A ÊTRE SURPR. 433
vélées. Car puisque vous m'y obligez, mon Pere, je vous dirai que, selon les sentimens de deux des plus grands Docteurs de l'Eglise, S. Augustin & S. Thomas, ces trois principes de nos connoissances, les Sens, la Raison & la Foi, ont chacun leurs objets séparés, & leur certitude dans cette étendue. Et comme Dieu a voulu se servir de l'entremise des sens pour donner entrée à la Foi, *Fides ex auditu*; tant s'en faut que la Foi détruise la certitude des sens, que ce seroit au contraire détruire la Foi, que de vouloir révoquer en doute le rapport fidele des sens. C'est pourquoi S. Thomas remarque expressément, que Dieu a voulu que les accidens sensibles subsistassent dans l'Eucharistie, afin que les sens, qui ne jugent que de ces accidens, ne fussent pas trompés : *Ut sensus à deceptione reddantur immunes.*

Concluons donc de-là, que quelque Proposition qu'on nous présente

Tome IV. T

à examiner, il en faut d'abord reconnoître la nature, pour voir auquel de ces trois principes nous devons nous en rapporter. S'il s'agit d'une chose surnaturelle, nous n'en jugerons ni par les sens, ni par la raison, mais par l'Ecriture & par les décisions de l'Eglise. S'il s'agit d'une Proposition non révélée, & proportionnée à la raison naturelle, elle en fera le propre Juge. Et s'il s'agit enfin d'un point de Fait, nous en croirons les sens, auxquels il appartient naturellement d'en connoître.

Cette règle ste si générale, que, selon S. Augustin & S. Thomas, quand l'Ecriture même nous présente quelque passage, dont le premier sens littéral se trouve contraire à ce que les sens ou la raison reconnoissent avec certitude, il ne faut pas entreprendre de les désavouer en cette rencontre, pour les soumettre à l'autorité de ce sens apparent de l'Ecriture; mais il faut

PAPES SUJETS A ÊTRE SURPR. 435
interpréter l'Ecriture , & y chercher un autre sens qui s'accorde avec cette vérité sensible : parce que la parole de Dieu étant infaillible dans les faits mêmes, & le rapport des sens & de la raison agissant dans leur étendue , étant certains aussi, il faut que ces deux vérités s'accordent : & comme l'Ecriture se peut interpréter en différentes manieres , au-lieu que le rapport des sens est unique , on doit en ces matieres prendre pour la véritable interprétation de l'Ecriture , celle qui convient au rapport fidele des sens. *Il faut, dit saint Thomas, 1. p. q. 68. a. 1. observer deux choses , selon saint Augustin : l'une , que l'Ecriture a toujours un sens véritable : l'autre , que comme elle peut recevoir plusieurs sens , quand on en trouve un que la raison convainc certainement de fausseté , il ne faut pas s'obstiner à dire que c'en est le sens naturel , mais en chercher un autre qui s'y accorde.*

T ij

C'est ce qu'il explique par l'exemple du passage de la Genese, où il est écrit *que Dieu créa deux grands luminaires, le soleil & la lune, & aussi les étoiles*; par où l'Ecriture semble dire que la lune est plus grande que toutes les étoiles: mais parce qu'il est constant, par des démonstrations indubitables, que cela est faux, on ne doit pas, dit ce Saint, s'opiniâtrer à défendre ce sens littéral, mais il faut en chercher un autre conforme à cette vérité de Fait; comme en disant *que le mot de grand luminaire ne marque que la grandeur de la lumière de la lune à notre égard, & non pas la grandeur de son corps en lui-même.*

Que si l'on vouloit en user autrement, ce ne feroit pas rendre l'Ecriture vénérable, mais ce feroit au-contraire l'exposer au mépris des infideles; *parce, comme dit saint Augustin, que quand ils auroient connu que nous croyons*

PAPES SUJETS A ÊTRE SURPR. 437
*dans l'Ecriture des choses qu'ils sça-
vent certainement être fausses, ils se
riroient de notre crédulité dans les
autres choses qui sont plus cachées,
comme la résurrection des morts, &
la vie éternelle. Et ainsi, ajoute
saint Thomas, ce seroit leur rendre
notre Religion méprisable, & leur en
fermer l'entrée.*

Et ce seroit aussi, mon Pere;
le moyen d'en fermer l'entrée aux
hérétiques, & de leur rendre l'au-
torité du Pape méprisable, que de
refuser de tenir pour Catholiques
ceux qui ne croiroient pas que
des paroles sont dans un Livre où
elles ne se trouvent point, parce
qu'un Pape l'auroit déclaré par
surprise. Car ce n'est que l'examen
d'un Livre qui peut faire sçavoir
que des paroles y sont. Les cho-
ses de Fait ne se prouvent que par
les sens. Si ce que vous soutenez
est véritable, montrez-le; sinon ne
solicitez personne pour les faire
croire, ce seroit inutilement. Tou-

T iij

tes les puissances du monde ne peuvent, par autorité, persuader un point de fait, non plus que le changer; car il n'y a rien qui puisse faire que ce qui est ne soit pas.

C'est en vain, par exemple, que des Religieux de Ratisbonne obtinrent du pape saint Léon IX un Décret solennel par lequel il déclara que le corps de saint Denis, premier Evêque de Paris, qu'on tient communément être l'Aréopagite, avoit été enlevé de France, & porté dans l'Eglise de leur Monastere. Cela n'empêche que le corps de ce Saint n'ait toujours été, & ne soit encore, dans la célèbre Abbaye qui porte son nom, dans laquelle vous auriez peine à faire recevoir cette Bulle, quoique ce Pape y témoigne avoir examiné la chose *avec toute la diligence possible, diligentissimè, & avec le conseil de plusieurs Evêques & Prélats* : de sorte qu'il oblige étroi-

PAPES SUJETS A ÊTRE SURPR. 439
*tement tous les François , districte
præcipientes , de reconnoître & de
confesser qu'ils n'ont plus ces saintes
reliques. Et néanmoins les Fran-
çois , qui sçavoient la fausseté de
ce fait par leurs propres yeux , &
qui ayant ouvert la châsse y trou-
verent toutes ces reliques entieres ,
comme le témoignent les Histo-
riens de ce tems-là , crurent alors ,
comme on l'a toujours cru de-
puis , le contraire de ce que ce
saint Pape leur avoit enjoint de
croire , sçachant bien que même
les saints & les Prophetes sont su-
jets à être surpris.*

Ce fut aussi en vain que vous
obtîntes contre Galilée un Décret
de Rome , qui condamnoit son opi-
nion touchant le mouvement de la
terre. Ce ne sera pas cela qui
prouvera qu'elle demeure en re-
pos ; & si l'on avoit des observa-
tions constantes qui prouvassent
que c'est elle qui tourne , tous les
hommes ensemble ne l'empêcher-

roient pas de tourner, & ne s'empêcheroient pas de tourner aussi avec elle.

Ne vous imaginez pas de même que les Lettres du pape Zacharie pour l'excommunication de S. Virgile, sur ce qu'il tenoit qu'il y avoit des Antipodes, ayent anéanti ce nouveau monde : & qu'encore qu'il eût déclaré que cette opinion étoit une erreur bien dangereuse, le Roi d'Espagne ne se soit pas bien trouvé d'en avoir plutôt cru Christophe Colomb qui en venoit, que le jugement de ce Pape qui n'y avoit pas été ; & que l'Eglise n'en ait reçu un grand avantage, puisque cela a procuré la connoissance de l'Evangile à tant de peuples qui fussent pèris dans leur infidélité.

Vous voyez donc, mon Pere, quelle est la nature des choses de Fait, & par quels principes on en doit juger : d'où il est aisé de con-

PAPES SUJETS A ÊTRE SURPR. 441
clure sur notre sujet, que si les cinq Propositions ne sont point de Janfénius, il est impossible qu'elles en aient été extraites, & que le seul moyen d'en juger, & d'en persuader le monde, est d'examiner ce Livre en une conférence réglée, comme on vous le demande depuis si long-tems. Jusque-là vous n'avez aucun droit d'appeller vos adversaires opiniâtres : car ils seront sans blâme sur ce point de Fait, comme ils sont sans erreurs sur les points de Foi ; Catholiques sur le Droit, raisonnables sur le Fait, & innocens en l'un & en l'autre.

Qui ne s'étonnera donc, mon Pere, en voyant d'un côté une justification si pleine, de voir de l'autre des accusations si violentes ? Qui penseroit qu'il n'est question entre vous que d'un fait de nulle importance, qu'on veut faire croire sans le montrer ? Et qui oseroit s'imaginer qu'on fît par toute l'Eglise tant de bruit pour rien, *pro nihilo*,

T v.

mon Pere, comme le dit S. Bernard ? Mais c'est cela même qui est le principal artifice de votre conduite, de faire croire qu'il y va de tout en une affaire qui n'est de rien ; & de donner à entendre aux personnes puissantes qui vous écoutent, qu'il s'agit dans vos disputes des erreurs les plus pernicieuses de Calvin, & des principes les plus importans de la Foi ; afin que dans cette persuasion ils employent tout leur zele & toute leur autorité contre ceux que vous combattez, comme si le salut de la Religion Catholique en dépendoit : au-lieu que s'ils venoient à connoître qu'il n'est question que de ce petit point de Fait, ils n'en feroient nullement touchés, & ils auroient au-contraire bien du regret d'avoir fait tant d'efforts, pour suivre vos passions particulieres en une affaire qui n'est d'aucune conséquence pour l'Eglise.

Car enfin pour prendre les cho-

PAPES SUJETS A ÊTRE SURPR. 443
ses au pis , quand même il feroit
véritable que Jansénius auroit tenu
ces Propositions , quel malheur
arriveroit-il de ce que quelques
personnes en douteroient , pour-
vu qu'ils les détestent , comme ils le
font publiquement ? N'est-ce pas as-
sez qu'elles soient condamnées par
tout le monde sans exception , au
sens même où vous avez expliqué
que vous voulez qu'on les condam-
ne ? En feroient-elles plus censu-
rées quand on diroit que Jansénius
les a tenues ? A quoi serviroit donc
d'exiger cette reconnoissance , si-
non à décrier un Docteur & un Evê-
que , qui est mort dans la commu-
nion de l'Eglise ? Je ne vois pas que
ce soit là un si grand bien , qu'il faille
l'acheter par tant de troubles. Quel
intérêt y a l'Etat , le Pape , les Evê-
ques , les Docteurs & toute l'Eglise ?
Cela ne les touche en aucune sorte ,
mon Pere ; & il n'y a que votre So-
ciété seule , qui recevrait véritable-
ment quelque plaisir de cette dissa-

mation d'un Auteur qui vous a fait quelque tort. Cependant tout se remue, parce que vous faites entendre que tout est menacé. C'est la cause secrète qui donne le branle à tous ces grands mouvemens, qui cesseroient aussi-tôt qu'on auroit sçu le véritable état de vos disputes. Et c'est pourquoi, comme le repos de l'Eglise dépend de cet éclaircissement, il étoit d'une extrême importance de le donner; afin que tous vos déguisemens étant découverts, il paroisse à tout le monde que vos accusations sont sans fondement, vos adversaires sans erreurs, & l'Eglise sans hérésie.

Voilà, mon Pere, le bien que j'ai eu pour objet de procurer, qui me semble si considérable pour toute la Religion, que j'ai de la peine à comprendre comment ceux à qui vous donnez tant de sujet de parler, peuvent demeurer dans le silence. Quand les injures que vous leur faites ne les toucheroient pas, celles

PAPES SUJETS A ÊTRE SURPR. 445
que l'Eglise souffre devroient, ce
me semble, les porter à s'en plain-
dre : outre que je doute que des Ec-
clésiastiques puissent abandonner
leur réputation à la calomnie, sur-
tout en matiere de Foi. Cependant
ils vous laissent dire tout ce qu'il
vous plaît ; de sorte que sans l'occa-
sion que vous m'en avez donnée par
hazard, peut-être que rien ne se fe-
roit opposé aux impressions scanda-
leuses que vous semez de tous cô-
tés. Ainsi leur patience m'étonne ;
& d'autant plus qu'elle ne peut m'ê-
tre suspecte ni de timidité ni d'im-
puissance, sçachant bien qu'ils ne
manquent ni de raisons pour leur
justification, ni de zele pour la
vérité. Je les vois néanmoins si
religieux à se taire, que je crains
qu'il n'y ait en cela de l'excès.
Pour moi, mon Pere, je ne crois
pas le pouvoir faire. Laissez l'Eglise
en paix, & je vous y laisserai de
bon cœur. Mais pendant que vous
ne travaillerez qu'à y entretenir le

446 DIX-HUITIEME LETTRE.

trouble, ne doutez pas qu'il ne se trouve des enfans de paix, qui se croiront obligés d'employer tous leurs efforts pour y conserver la tranquillité.





DIALOGUE

D E

GUILLAUME WENDROCK;

*Pour servir d'éclaircissement à la
dix-huitieme Lettre.*

PUISQUE les Jésuites n'ont osé rien dire contre la dix huitieme Lettre, parce qu'ils n'ont pu apparemment résister à la force de la vérité qui les mettoit hors d'état d'y pouvoir répondre, je me trouve ainsi heureusement déchargé de la peine de les réfuter. Car quoique Montalte n'ait rien dit sur l'autorité du Pape que ce qui est constant parmi tous les Catholiques, néanmoins toutes ces sortes de questions sont odieuses par elles mêmes, & on ne les doit agiter que lorsque la nécessité y engage. Je ne veux donc point entrer ici dans la dispute du fait de Jansénius, & je m'abstiens de fortifier, comme je le pourrois, par beaucoup d'exemples tirés de toutes sortes de Théologiens Catholiques, ce que Mon-

talte dit pour montrer que les Papes se font souvent trompés sur des Faits. Je crois seulement devoir ajouter à la fin de cet Ouvrage , une dispute que j'ai eue avec un sçavant homme , mais un peu trop porté pour les Molinistes. Elle est assez agréable par elle-même , & elle convient parfaitement au sujet de cette Lettre. Que dis-je ? Ce fut cette Lettre même qui y donna occasion.

Je l'avois donnée à lire à cet ami , & comme en la lui redemandant je le priai , à l'ordinaire , de me dire ce qu'il pensoit de cet Ouvrage de Montalte : Il est plus heureux , me dit-il , à réprimer la témérité du P. Annat qu'à établir son sentiment propre. Je suis un peu surpris , lui dis-je , du peu de cas que vous faites de cette Lettre , & j'en appelle à vous-même. Dites-moi , je vous prie , si , pour m'arrêter à ce seul point , il y a rien de plus clair , de plus élégant , & de plus véritable que ce qu'il dit sur la grace efficace , qui fléchit & qui tourne la volonté comme elle veut , sans lui ôter le pouvoir de refuser son consentement.

Souffrez , répondit-il , que je vous dise que c'est cet endroit là même qui ne m'a pas paru bien soutenu , ni digne de Montalte. Je sçais que ce sont-là les discours impertinens des Thomistes , & je veux croire , puisque Montalte le veut , que

c'est aussi le sentiment de Jansénius. Mais je ne sçaurois souffrir que Montalte les imite. Il auroit dû laisser aux Scholastiques des puérilités qui ne sont pas moins éloignées du caractère de son esprit, qu'elles le sont de la vérité. Et si vous voulez que je vous dise simplement ce que j'en pense, il m'a, à la vérité, persuadé qu'il est Thomiste; mais il m'a aussi persuadé en même-tems, qu'il n'est pas incapable de donner dans des bagatelles. Car je vous demande s'il y a rien de plus ridicule que ce pouvoir de résister à la grace qui demeure toujours inutile & comme endormi, qui n'a jamais produit, & qui ne produira jamais aucun acte. On peut, dites-vous, résister à la grace efficace: cela est fort bien. Mais comment sçavez-vous qu'on peut résister, puisque jamais personne n'y résiste actuellement? S'il faut vous en croire, on ne pourra jamais convaincre les Charlataus qu'ils mentent, quand ils disent que leur remède spécifique a la vertu de guérir toutes sortes de maladies. Car si on leur dit qu'il n'en a jamais guéri aucune, ils n'ont qu'à répondre, comme les Thomistes, qu'il n'en a pas moins en soi le pouvoir de les guérir, mais un pouvoir qui n'est jamais réduit en acte.

Pendant qu'il se divertissoit à railler ainsi Montalte, je l'écoutai sans l'inter-

rompre pour lui laisser le plaisir de dire tout ce qu'il voudroit. Quand il eut cessé de parler : Je vous entretiendrai une autrefois , lui dis-je , de cette matiere , & peut-être serez vous obligé de rabattre un peu des injustes préventions que vous avez contre cette opinion. Il me suffit que vous rangiez Montalte parmi les Thomistes. Il lui sera aisé , avec un tel secours de soutenir sa cause contre vous. Prenez garde seulement que vous ne souteniez pas si bien votre Molina contre lui. Cependant , puisque vous le reconnoissez pour Thomiste , vous êtes obligé d'avouer qu'il est Catholique.

J'en conviens , dit il , Montalte est Orthodoxe & Thomiste. Et , si vous voulez bien me le permettre , j'ajouterai qu'il dit élégamment des impertinences , mais que ce sont toujours des impertineuces.

C'est ce que nous examinerons , lui répondis-je ; mais prenez garde que ces railleries ne retombent sur vous. En attendant je vous prie de m'accorder une chose qui n'est pas fort difficile. Eh quoi ? dit-il : il n'y a rien que je ne sois prêt à vous accorder , pourvu que vous ne me demandiez point que je me fasse Thomiste. Non , lui dis je : c'est une chose toute différente que je vous demande. Je vous prie seulement de me faire la grace de vous envoler par cette fe-

DE LA GRACE EFFICACE. 451
nêtre, & de vous élever en l'air.

Eh ! me dit-il, êtes-vous raisonnable de me faire une pareille demande ? Pourquoi, repartis je, ne vous la ferois-je pas, puisque vous venez de me promettre que vous m'accorderiez tout ce que je vous demanderois ? Il est vrai, répondit-il, mais c'est tout ce qui est en mon pouvoir, & vous voyez bien que cela n'y est pas. J'en tombe d'accord, lui dis je ; mais si vous avez peur de voler, & de vous voir élever dans les airs, au moins faites moi le plaisir de vous jeter en bas par cette même fenêtre. Allez, me dit-il, vous promener avec vos demandes. Ne vous fâchez point, lui répliquai-je, un peu de patience. Et que feroit-ce donc si je vous demandois quelque chose de plus considérable ? Alors, tout en colere, à quoi tend, me demanda-t-il, tout ce badinage ?

Vous le sçaurez bientôt, lui dis je : il tend à quelque chose de très sérieux, & je vous prie de me répondre comme si je vous parlois sérieusement. Je vous demande donc encore une fois de vous jeter par cette fenêtre. Vous ne sçauriez répondre comme à l'autre demande, que vous ne le pouvez pas. Il est certain, me dit-il, que je le puis, mais je ne le veux pas. Vous avez raison, lui dis je, de ne le vouloir pas, & je suis ravi de voir que

vous ayez tant d'attention à vous conserver. Mais n'obtiendrai-je pas au-moins de vous , que vous vous coupiez le nez , les mains , la langue , ou que vous vous arrachiez les yeux ? Car vous ne pouvez pas nier que vous puissiez faire tout cela. Je tombe d'accord , dit-il , que je le puis. Et bien , ajoutai-je , si vous le pouvez , faites-le donc. Je le puis , répartit-il , mais je ne le veux pas. Accordez-moi donc , lui dis-je , de le vouloir. Je ne veux pas non plus le vouloir , répondit-il. Mais pourquoi , insistai-je , ne voulez-vous pas faire cette expérience de votre liberté ? Car vous aurez parfaitement bien prouvé que vous le pouvez faire , quand vous l'aurez fait. Vous vous moquez de moi , répliqua-t-il , de me demander de telles expériences. Je ne veux pas qu'il m'en coûte tant pour éprouver ma liberté.

Je vois bien , lui dis-je , que vous êtes obstiné à vouloir conserver vos yeux. Mais croyez-vous que je puisse trouver quelqu'un dans cette ville qui veuille bien se les arracher pour me faire plaisir ? Non , certainement , me dit-il , vous n'en trouverez aucun. Pas même dans toute l'Allemagne , ajoutai-je ? Vous n'en trouverez pas , me répondit-il. Et bien n'en trouverai-je point dans tout le reste du monde ? Non , me dit-il , vous n'en trou-

verez point, à-moins que ce ne soit dans les lieux où l'on renferme les fous.

A ce que je vois, lui dis-je, les hommes de ce tems-ci sont bien peu obligeans, & ils aiment bien passionnément leurs yeux. Mais comme vous avez beaucoup étudié l'Antiquité, peut-être me pourrez-vous citer plusieurs exemples d'une telle complaisance. Il est vrai, me dit-il, qu'il y a eu des gens qui se les sont arrachés par chagrin & par emportement, comme on le rapporte d'Œdipe; d'autres l'ont fait pour s'appliquer davantage à la Philosophie, & c'est ce qu'on dit de Démocrite; mais je ne crois pas qu'il s'en soit jamais trouvé, ni qu'il s'en trouve jamais, qui le fassent par complaisance & pour divertir un ami. D'ailleurs il n'y a jamais eu personne assez insensé pour faire une pareille demande, bien loin qu'il se soit jamais trouvé un homme assez fou pour l'accorder. Et cependant, lui dis-je, il n'y a personne qui n'ait pu faire ce que personne n'a jamais fait & ne fera jamais.

Et bien, me dit il, que s'ensuit il de là? ce qu'il s'ensuit, lui dis-je; ne le voyez-vous pas? Vous m'avez accordé en raillant, ce que vous ne m'auriez jamais accordé autrement, étant aussi prévenu que vous l'êtes. Que vous ai-je accordé, reprit-il? Un pouvoir, lui répon-

dis-je, qui a toujours été, & qui sera jusqu'à la fin des siècles sans aucun effet. Car tout le monde a le pouvoir de s'arracher les yeux, même pour se divertir. Il n'y a personne qui ne reconnoisse qu'il le peut faire ; & cependant il n'y a personne qui l'ait voulu, & personne ne le voudra jamais. J'ai donc un pouvoir qui ne passe jamais à l'acte, & une volonté à laquelle je ne résiste jamais.

Mais comprenez-vous bien l'étendue de ce pouvoir ? Car persuaderez-vous jamais à personne d'aller tout nud dans les rues sans nécessité ? C'est pourtant ce que tout le monde peut faire. Persuaderez-vous à un Magistrat d'aller au Palais habillé en Comédien ? à un Prêtre de paroître en public sans chapeau ou sans bonnet quarré ? Et dites-moi, je vous prie, vous qui avez du bien, & qui, comme je le crois, êtes bien aise d'en avoir, si quelqu'un vous prioit de vous réduire à la mendicité, le feriez-vous ? Comment ne renverriez-vous pas celui qui vous en feroit la proposition ?

Examinez donc ce qui se passe dans la vie des hommes, & vous verrez que nous sommes déterminés à presque toutes nos actions par un penchant inflexible, & qu'il y en a peu à l'égard des-

quelles on demeure dans cette indifférence variable & inconstante , ou dans cet équilibre que vous souhaitez. Il n'y a personne qui passe sa vie au lit sans être malade. Il n'y a point d'Allemand qui s'habille parmi nous comme les Turcs , ni de Turc qui , chez eux , s'habille en Allemand. Il n'y a personne en Allemagne qui reçoive le monde sur des tapis comme on fait en Turquie. La coutume , la passion , la crainte de passer pour ridicule , introduisent & établissent une maniere fixe & invariable de faire la plus grande partie des choses. Et l'esprit s'y fait & s'y accoutume tellement , que quoiqu'il n'y ait personne qui puisse agir d'une différente maniere , tous néanmoins agissent uniformément.

Ne sont-ce pas là , je ne dis pas des images , mais autant d'exemples de la chose dont vous vous moquiez tout présentement ? Car que fait la grace efficace ? Elle fait que Dieu devient aimable à l'homme ; qu'il reconnoît que sa vie , sa lumiere , son repos , ses richesses , son salut consistent à s'attacher à lui ; qu'il s'en réjouit ; qu'il est bien aise de dépendre de lui ; & qu'il trouve au contraire que le péché est difforme , horrible , honteux , plein de miseres , & qu'avec tous ses faux attrait il n'a rien de comparable aux biens éternels , en un

456 DIALOG. SUR LA XVIII LET.

mot qu'il l'abhorre & le déteste comme le plus grand de tous les maux.

Après cela pourquoi vous étonnez-vous de ce qu'un homme qui est dans cette disposition, ne résiste point à la grace, quoiqu'il sente en lui-même qu'il a le pouvoir d'y résister ? La cupidité, la coutume, la raison, peuvent déterminer infailliblement la volonté à de certaines actions. Pourquoi la grace ne le pourra t-elle pas faire de même ? Pourquoi craignez-vous que la liberté ne soit blessée par ce penchant infaillible que la grace donne à la volonté, vous qui ne craignez rien pour la liberté, en voyant la volonté suivre tant de penchans infaillibles, qu'elles reçoit de la cupidité, de la coutume, de la raison ?

Après que je lui eus parlé ainsi : Est-ce là, me dit-il, en souriant, où vous en vouliez venir par tout cet artifice ? Il ne falloit point, mon cher ami, vous y prendre de si loin : il n'étoit pas nécessaire de chercher tant de détours, ni d'apporter tant d'exemples. Ce que vous dites est très vrai. Il y a une infinité de choses auxquelles la raison, la coutume, & même la grace, puisque vous le voulez, nous portent infailliblement. Mais comme il n'y a point absolument de contradiction qu'on s'éloigne de la raison, de la coutume, & de la possession ;

session ; il n'y en a point non plus , qu'on résiste en effet à la grace même efficace. Ainsi la différence qu'il y a entre vous & moi , c'est que je suis convaincu que quelque forte que soit la cupidité ou la grace , il se peut faire que la volonté y résiste effectivement si elle le veut : & vous au contraire , vous soutenez avec vos Thomistes , qu'il y a contradiction qu'elle y résiste jamais. Je veux bien admettre une infailibilité morale , mais je rejette l'infailibilité physique que vous admettez , comme contraire à la liberté. Non seulement la volonté pourroit , selon moi , refuser son consentement à la grace , si elle vouloit , mais elle peut encore le vouloir. Je puis me jeter par la fenêtre si je le veux , & je puis aussi le vouloir. Mais pour vous autres quand vous dites , *Que la volonté peut résister à la grace si elle le veut* , vous paroissez dire quelque chose , & vous ne dites rien en effet : car vous niez que personne puisse vouloir y résister.

Mais , cher ami , lui répondis-je , nous sommes presque d'accord : & si nous ne le sommes pas tout-à-fait , ce n'est pas que nous soyons différens dans le fond : c'est plutôt faute de nous bien entendre. Prenez garde seulement que vous appelez *moral* , ce que j'appelle *physique*. Car que voulez-vous que je comprenne , quand vous dites que vous

pouvez vouloir , par exemple , vous arracher les yeux & vous jeter par la fenêtre ? Pourquoi donc ne voulez-vous point ce que vous pouvez vouloir ? C'est , fans doute , parce que vous ne voulez pas vous servir de ce pouvoir que vous avez. Vous pourriez absolument le vouloir , j'en conviens : & quand vous dites que je le nie , vous ne comprenez pas bien mon sentiment Mais parce que vous ne le voulez pas , vous n'avez garde d'avoir la volonté de le vouloir.

Nous pouvons de même toujours résister à la grace efficace , & nous pouvons vouloir y résister. Mais parce que nous voulons y consentir par une volonté que Dieu nous inspire , nous rejettons bien loin la volonté d'y résister. Car la volonté de faire une chose , exclut entièrement la volonté de ne la pas faire. Celui qui veut vouloir , ne veut pas ne point vouloir. Celui qui veut consentir à la grace , veut n'y point résister : ce qu'il pourroit faire s'il le vouloit.

Ainsi , il se fait ici un cercle merveilleux , & il en faut enfin venir à un vouloir dominant auquel tous les autres sont soumis. Ce vouloir vient de la cupidité dans un homme qui n'a point la grace , & il vient de la grace dans un homme qui a la grace efficace.

Ainsi , tant que la grace est plus forte que la cupidité , la volonté ne lui résiste

jamais actuellement. Or parce qu'elle ne lui résiste point, les Peres ont dit quelquefois qu'elle ne peut y résister : ce qui ne signifie pas qu'elle n'a pas en effet le pouvoir d'y résister, mais seulement que la volonté est ferme & constante à ne vouloir pas y résister. Car il n'y a point d'autre impuissance dans la volonté, que cette résolution de ne point vouloir. Or qui m'empêchera maintenant d'appeller *infaillibilité physique*, cet effet infaillible que produit l'amour, quand il est dominant dans le cœur ? Je veux bien aussi que vous l'appelliez moral, pourvu que vous ne lui fassiez rien perdre de son infaillibilité. Vous choisirez donc quand il vous plaira, pour railler, un autre sujet que ce pouvoir impuissant & sans action, comme vous l'appellez ; puisque vous voyez que la vie des hommes est toute pleine de ces sortes de pouvoirs.

Mais cependant, me dit-il, il n'y a point de contradiction que je m'arrache les yeux, & il n'y en a point aussi que je me les veuille arracher. Que dis-je ? Il s'est trouvé des hommes, comme je le remarquois tantôt, qui se les sont arrachés, les uns par désespoir, & d'autres pour s'appliquer davantage à la Philosophie : pourquoi ne se pourroit-il pas faire qu'il s'en trouvât aussi, qui eussent une telle envie d'expérimenter leur liberté, qu'ils se les arrachassent pour en faire

l'épreuve ? N'avez-vous jamais lu que c'est un usage dans les Indes que les Philosophes se brûlent tout vifs, & que les femmes se fassent consumer sur le même bûcher avec le corps de leurs maris ?

Tout cela, lui dis-je, ne sert de rien, & ne vous débarrasse point des difficultés qui se trouvent dans votre opinion. Car tous ces gens là que vous me dites qui se sont arraché les yeux, ou qui se sont brûlés, l'ont fait, ou accablés par quelque calamité, ou séduits par quelque erreur, ou enfin emportés par quelque passion violente. Mais vous n'en trouverez aucun qui l'ait fait sans aucun sujet, & cependant il n'y a personne qui ne le puisse faire. Voilà donc toujours un pouvoir d'agir, qui n'a jamais son effet. Et c'est ce que vous ne voulez pas reconnoître.

J'ai grand tort, répondit-il ; comme s'il étoit étonnant que ces sortes de pouvoirs, dont on ne pense jamais à se servir, n'aient jamais leur effet. Car qui est-ce qui pense à s'arracher les yeux ? Ainsi, on peut dire que nous ne sommes pas même libres à l'égard de ces choses ; puisque pour être libre, il faut qu'on ait la pensée de ne point faire la chose qu'on fait.

Il est fâcheux, lui dis-je un peu en colere, que vous ayez si peu consulté le bon sens avant que de bâtir votre système,

DE LA GRACE EFFICACE. 461

me. Car qu'y a-t-il de plus ridicule, que ce que vous voulez nous donner comme un dogme Théologique, *Que nous ne sommes pas libres, si nous n'avons la pensée de ne point faire ce que nous faisons?* J'en atteste ici votre conscience. Dites-moi, je vous prie, quand vous vous êtes levé aujourd'hui, avez-vous délibéré si vous passeriez tout le jour au lit? Quand vous vous êtes mis à table pour dîner, vous est-il venu dans l'esprit d'en sortir sans manger? Quand vous avez salué toutes les personnes de votre connoissance que vous avez rencontrées dans le chemin, avez-vous pensé à les laisser passer sans les saluer? Quand vous leur avez fait des complimens, avez-vous songé à leur dire des injures? Quand vous parlez, vous vient-il toujours en pensée de vous taire? Quand vous marchez, pensez-vous à ne point marcher? Quand vous payez vos dettes, avez-vous la pensée de faire banqueroute? Quand vous dites la vérité, avez-vous la pensée de mentir? O que vous seriez à plaindre, si vous étiez toujours occupé de pensées aussi déraisonnables!

Faites maintenant l'application de tout ce que je viens de dire, aux exercices de piété par lesquels nous méritons le Ciel. Croyez-vous que quand de pieux Religieux se trouvent au Chœur aux heures marquées pour dire l'Office, ils

ayent toujours la pensée de n'y point aller, & que sans cela leur action ne seroit point méritoire ? Croyez-vous que quand les Fideles viennent à l'Eglise les jours de Fêtes pour y entendre la Messe, ils pensent toujours à violer ce précepte ? Croyez-vous qu'ils aient toujours envie de faire bonne chere quand ils jeûnent ? Si cela est ainsi, rien n'est plus pernicieux que de réprimer ses passions, & de s'avancer dans la vertu ; car rien ne contribue davantage à empêcher ces sortes de pensées, que quand nous accomplissons les devoirs les plus essentiels de la Religion. Et cependant vous dites que sans ces pensées nous ne faisons rien librement, ni qui soit agréable à Dieu.

Je m'apperçois que de si grandes absurdités, non seulement vous font douter de votre sentiment, mais vous en font même revenir tout-à-fait. Reconnoissez donc que la volonté conserve toujours son pouvoir à l'égard des choses auxquelles l'esprit ne pense point, comme à l'égard de celles auxquelles il pense, & que la volonté rejette pour s'attacher à d'autres objets. Reconnoissez, dis je, que ce pouvoir qu'elle conserve toujours, quoique très réel, ne produit néanmoins aucun effet, pendant qu'on a quelque affection dominante qui empêche la volonté de s'en servir, ou que l'on n'a pas la pensée qui seroit nécessaire, afin qu'elle

DE LA GRACE EFFICACE. 463

s'en servît. Ainsi parce qu'un homme sage regarde comme une folie l'épreuve qu'il feroit de la liberté en s'arrachant les yeux, tant qu'il sera dans cette disposition il ne la fera jamais, & cependant il peut toujours la faire. Mais si cet homme changeoit de disposition, c'est-à-dire, s'il devenoit fou, & que la pensée de cette expérience lui vînt dans l'esprit, alors non seulement il la pourroit faire, mais peut-être même qu'il la feroit.

Voilà quel est ce pouvoir de pécher que nous admettons, & qui subsiste avec la grace efficace. Il n'arrive jamais qu'il ait son effet tant que l'impression de la grace efficace sur notre volonté demeure la plus forte. Mais si elle cesse de l'être, ce pouvoir peut alors avoir son effet. C'est pourquoi, quand ceux de votre parti disent que les Jansénistes n'admettent un pouvoir de résister que lorsque les dispositions nécessaires pour agir que la grace met dans le cœur, viennent à changer, ils se trompent s'ils veulent simplement parler du pouvoir. Car les Jansénistes, comme les Thomistes, soutiennent que ce pouvoir de résister ou de pécher, subsiste non seulement avec ces dispositions nécessaires pour agir, mais encore avec l'acte même : mais ils nient qu'il arrive jamais en effet que la volonté résiste, tant que ces dispositions produites par la grace ne sont point changées.

464 DIALOG. SUR LA XVIII LET.

Remarquez donc, je vous prie, combien cette comparaison que vous trouviez si ridicule, vous a rapproché de nous. Vous dites que vous ne voulez pas vous arracher les yeux : nous disons de même qu'un homme qui a la grace efficace, ne veut pas y résister. Vous dites que vous pouvez vous les arracher si vous voulez : nous disons aussi qu'il peut résister à la grace s'il le veut. Vous dites que vous pouvez vouloir vous arracher les yeux, mais que vous ne voulez pas le vouloir : nous disons pareillement qu'il peut vouloir résister à la grace, mais qu'il ne veut pas le vouloir. Vous avouez que vous ne voudrez jamais vous arracher les yeux, à moins que vous ne changiez de disposition : nous disons de même qu'il ne voudra jamais résister à la grace, à moins que la disposition de son cœur ne vienne à changer.

Nous pouvons être d'accord de deux manières, me dit ici mon ami ; ou parce que je me suis rapproché de vous, ou parce que vous êtes revenu à nous. Vous croyez que c'est moi qui me suis rapproché, & moi je pense que c'est vous qui êtes revenu à notre sentiment ; car il me semble que vous vous êtes beaucoup relâché de la dureté de vos principes. Dites plutôt, lui répartis-je, que vous commencez à comprendre cette matière. Car je ne dis rien qu'on n'ait dit une infinité de

fois : mais je suis surpris du peu de soin que vous avez vous autres de vous instruire de nos sentimens. Mais qu'importe que ce soit moi qui me suis rapproché de vous , ou que ce soit vous qui vous êtes rapproché de moi , pourvu que nous soyons d'accord.

Cependant , dit-il , il me reste encore une difficulté sur ce que vous venez de dire. Ou je ne comprenois rien du tout dans la Théologie que vous appelez Augustinienne , ou vous allez voir que vous vous écarterez un peu en cela de vos principes. Ne dites-vous pas que la grace agit sur la volonté , de la même maniere que la passion quand elle est violente , & la coutume quand elle fortifiée par une longue habitude ; & que comme la passion & la coutume laissent à la volonté le pouvoir de leur résister , quoiqu'elles excluent , l'une & l'autre , la volonté de résister en effet ; la grace de même lui laisse aussi le pouvoir , & ne lui ôte que la volonté de résister ?

Oui , répondis-je , mais avec de certaines précautions , dont je vous parlerai quand vous m'aurez proposé vos difficultés. Je vous dirai donc en un mot , continua-t-il , qu'il est vrai que je vous ai accordé , & avec raison , que je ne m'arracherai jamais les yeux tant que je serai dans la disposition où je suis présentement. Et je vous accorde de même

qu'un avare ne jettera jamais de gaieté de cœur son argent dans la rivière. Il faut , pour que cela arrive , que l'esprit change entièrement de disposition. Mais on peut remarquer dans toutes sortes de passions , que quoiqu'on ne résiste jamais à la plus forte , il arrive souvent néanmoins que celle qui dans ce moment est la plus forte , devient la plus foible le moment d'après. Il est bien sûr , par exemple , qu'un avare ne manquera jamais d'accepter un gain qui se présente à faire , sur tout s'il est honnête & légitime , & qu'il ne coure aucun risque en l'acceptant. Mais si quelqu'un le menace de le tuer s'il l'accepte , il y a bien de l'apparence qu'alors il préférera la conservation de sa vie au gain d'une petite somme d'argent. C'est pourquoi on peut dire en général qu'il n'y a point de passion , quelque forte qu'elle soit , qu'il n'en puisse naître une plus forte , qui non seulement puisse l'emporter sur celle là , mais même qui l'emporte effectivement.

Je vous demande donc s'il en est de même de votre grace efficace & victorieuse , & si vous croyez que cette grace , qui est victorieuse dans le tems qu'elle n'a qu'une légère passion à combattre , peut être en effet vaincue à son tour , si la passion devient plus forte & plus violente. Si vous répondez que oui avec nous , je crains fort que vous ne vous écartiez

DE LA GRACE EFFICACE. 467
beaucoup de Montalte & de vos Thomistes.

Je ne m'en écarterai point, lui répondis-je : mais la subtilité de votre objection m'oblige à vous découvrir un secret de la doctrine de saint Augustin, que peu de gens connoissent. On peut considérer la grace efficace en deux manieres, ou séparément & en elle-même, ou conjointement avec la volonté de Dieu, & par rapport à l'effet pour lequel il l'a donnée. Si on la considere en elle même, elle agit sur la volonté de la même maniere que la cupidité : elle n'ôte point le pouvoir de résister, non plus que la cupidité : elle opere certainement & infailliblement son effet, lorsque la cupidité qu'elle combat est moins forte qu'elle, de même que la cupidité le produit infailliblement, quand elle n'est point combattue par une autre cupidité plus forte. Enfin, comme la cupidité qui étoit victorieuse lorsqu'elle n'étoit combattue que par une autre cupidité plus foible, cesse de l'être dès que celle-ci devient à son tour la plus forte ; de même la grace qui étoit victorieuse lorsque la cupidité qu'elle combattoit étoit la moins forte, sera vaincue si la cupidité devient la plus forte. Ainsi il peut arriver qu'un homme surmonte une tentation légère, & qu'il succombe à une plus forte, quoiqu'il ait la même grace dans l'une que dans l'autre.

Vvj

Voilà en quoi la grace convient avec la cupidité : mais voici en quoi elle en diffère , & ce qui fait que la grace agit sur la volonté d'une manière beaucoup plus efficace & plus infaillible que la cupidité. C'est , comme l'enseignent fort bien les Thomistes , qu'il ne faut pas considérer la grace toute seule , mais comme un instrument dans la main de Dieu , & conjointement avec sa volonté efficace & toute-puissante , qui ne peut jamais être vaincue par la volonté humaine. « Si » nous ne croyons cette vérité , dit saint » Augustin (a) , il faut que nous renon- » cions au premier article de notre Foi , » par lequel nous faisons profession de » croire en Dieu tout-puissant. Car il n'est » appelé tout-puissant , que parce qu'il » peut tout ce qu'il veut , & que la vo- » lonté d'aucune créature ne peut empê- » cher l'effet de la sienne qui est toute- » puissante ». Vous n'ignorez pas aussi le beau passage de S. Thomas sur ce sujet. « Cette préparation , dit-il (b) en » parlant de la préparation à la grace » sanctifiante , peut être considérée en- » tant qu'elle vient de Dieu qui meut » l'esprit de l'homme , & alors elle em- » porte avec elle l'effet auquel Dieu l'a » destinée , & elle l'emporte nécessaire-

(a) *Enchir. c. 96.*

(b) *1. 2. quest. 112. art. 3.*

» ment, non, à la vérité, d'une nécessité
 » de contrainte, mais d'une nécessité d'in-
 » faillibilité, parce que la volonté de
 » Dieu ne peut manquer d'avoir son ef-
 » fet ».

C'est pourquoi lorsque Dieu veut faire
 miséricorde à un homme, il choisit des
 moyens proportionnés aux difficultés
 que cet homme a à surmonter. S'il veut
 convertir à lui un cœur dominé par une
 passion violente, il lui donnera une grace
 plus forte que cette passion, & il empê-
 chera que cette passion ne se fortifie. Ainsi
 la grace aura toujours l'effet que Dieu
 s'est proposé en la donnant, & il n'ar-
 rivera jamais que la volonté de la créa-
 ture empêche l'accomplissement de la
 volonté toute-puissante du Créateur.
 C'est ainsi que Dieu surmonte toute ré-
 sistance, soit positivement, comme on
 parle dans l'Ecole, en inspirant pour lui
 un amour plus fort que la concupiscence,
 soit négativement, en éloignant tout ce
 qui pourroit servir à fortifier ou à exciter
 la concupiscence.

De cette manière, me dit mon ami,
 il se pourroit douc faire qu'une même
 grace considérée comme séparée de la
 volonté de Dieu, étant donnée à des
 personnes qui sont dans des dispositions
 différentes, & dans un degré différent
 de cupidité, convertira les uns, & ne
 convertira pas les autres.

Oui sans doute , lui répondis je ; & par-là on peut expliquer très naturellement ce passage qui paroît difficile à bien des gens : *Malheur à vous Corozayn , malheur à vous Bethsaïda , &c.* Mais le tems ne nous permet pas de nous y arrêter présentement. Je dis donc qu'il n'y a nul inconvénient qu'une même grace agisse différemment sur des personnes différemment disposées. Mais je soutiens qu'il n'arrive jamais que la même grace donnée à deux personnes également disposées , convertisse l'une & ne convertisse pas l'autre : ce qui est proprement l'erreur de vos Molinistes.

Je suis content , me dit-il , de votre explication , & elle diminue beaucoup l'éloignement que j'avois pour votre opinion. Il me reste néanmoins encore une petite difficulté. S'il est vrai , comme vous le dites , que cette grace victorieuse , & qui l'emporte sur la cupidité , opere toujours l'effet que Dieu veut qu'elle ait , & que sans cette grace on ne fasse jamais le bien ; pourquoi dit-on qu'entre les Chrétiens les uns sont plus forts & les autres plus foibles ? Car tous me paroissent également foibles : tous ont besoin pour faire le bien , que Dieu leur donne une grace actuelle efficace. Quand il la leur donne , ils font toujours le bien : quand il ne la leur donne pas , ils ne le font jamais. A quoi sert-il donc de s'avan-

DE LA GRACE EFFICACE. 471

cer dans la vertu, si l'on demeure toujours aussi foible? Ou peut-on dire que l'on y soit avancé, lorsqu'on a toujours besoin des mêmes secours, avec lesquels ceux qui n'ont pas encore commencé, feront le bien d'une manière aussi infailible que ceux qui ont fait le plus de progrès dans la vertu?

La difficulté, lui dis je, est digne de vous, & elle mérite qu'on y fasse une attention particulière. Néanmoins ce que nous venons de dire, a dû vous faire apercevoir en partie comment on peut y répondre, quoique son entière solution dépende encore d'autres principes. Il est certain premièrement, que plus on est avancé dans la vertu, moins la cupidité est forte. Une personne chaste n'éprouve pas les mêmes attaques de la concupiscence, qu'éprouve une personne qui ne l'est pas. C'est pourquoi, comme les tentations de celle-là sont moins fortes, elle y résiste aussi plus facilement que celle-ci, & les surmonte avec la même grace avec laquelle l'autre y succombe.

On peut apprendre de là quelle est l'imprudence de ceux qui entretiennent leurs passions, & qui n'évitent pas les occasions de pécher. Car il y en a plusieurs à qui Dieu donne, dans de certains tems, des graces qui n'ont point leur effet, parce qu'elles trouvent la cupidité trop forte, & qui l'auroient eu

pleinement , si elles l'avoient trouvée plus foible. C'est pourquoi nous devons tous veiller & travailler continuellement à réprimer nos passions , autant que nous le pouvons , afin d'être plus disposés à recevoir la grace , quand il plaira à Dieu de nous la donner. Et entre plusieurs autres conséquences que l'on peut tirer de ces principes , il est clair que personne ne peut se plaindre que cette doctrine sur la grace porte au désespoir & à la paresse. Car on a toujours à travailler. On doit toujours s'appliquer à dompter ses passions , sinon par le motif de la charité , au moins par celui de la crainte. *Faites , faites , dit S. Augustin , par la crainte de la peine , ce que vous ne pouvez encore faire par l'amour de la justice.*

Mais à quoi me serviront ; me dit-il , ces efforts humains , puisque Dieu ne trouve rien d'agréable en nous que ce qu'il a opéré lui-même par son esprit , comme vous nous le répétez si souvent ? Ils vous serviront , lui dis-je , & afin que vous soyez moins mauvais , & afin que la grace trouve moins de résistance dans votre volonté. De plus , je vous prie de bien remarquer ceci. Quoique ces efforts humains qui naissent de l'amour - propre soient effectivement mauvais , encore qu'ils le soient moins que les crimes dont ils nous détournent ; néanmoins ils ressemblent quelquefois tellement aux actes de

la charité, que le plus souvent on ne peut pas les distinguer d'avec ces actes. Car Dieu a voulu que nous ignorions en cette vie si son amour habite en nous, & que lors même que nous croyons bien faire, nous ne puissions discerner si c'est la charité, ou un amour secret de nous-mêmes, qui est le principe de ces actions.

Comme donc on ne peut pas distinguer parfaitement les actions qui viennent de l'esprit de Dieu d'avec celles qui viennent purement des efforts de l'homme, on a toujours à travailler, comme je le viens de dire. On doit toujours s'exercer dans la vertu, jeûner, prier, faire l'aumône, réprimer ses passions, & vider son cœur, autant qu'on le peut, de toutes les affections humaines. Ceux qui vivent de la sorte, ne sont pas pour cela dans une assurance pleine & entière, parce qu'ils peuvent faire tout cela par un amour-propre; mais néanmoins ils ont une juste confiance & un grand sujet d'espérer d'être véritablement à Dieu, parce qu'il est très rare que l'amour-propre contrefasse la charité pendant toute la vie, & parce qu'au-moins ils sont assurés d'être du nombre de ceux parmi lesquels il y en aura peu de réprouvés. Ceux au-contraire qui vivent selon le monde, ont très peu de sujet d'espérer, parce qu'ils sont du nombre de ceux dont l'Ecriture & la Tradition unanime des Peres nous assurent qu'il

Y en aura très peu qui se convertiront sincèrement à la mort, & qui arriveront au salut.

Il est donc constant qu'en ce sens les uns sont plus forts que les autres, parce que les uns sont moins foibles que les autres, & que la concupiscence s'oppose moins dans les uns que dans les autres à la loi de l'esprit. Mais il y a encore une autre raison plus immédiate, que je vous prie de bien peser, selon laquelle il est vrai de dire que les uns peuvent ce que les autres ne peuvent pas. C'est qu'en effet la volonté des uns a plus de force que celle des autres. Car quoiqu'il soit vrai que l'ordre que Dieu garde dans la dispensation de ses graces, ne dépende que de sa volonté, & qu'ainsi il soit libre de les dispenser comme il lui plaît, & selon ses desseins impénétrables, dont nous devons adorer la justice sans vouloir les approfondir témérairement, il garde néanmoins un certain ordre dont il est rare qu'il s'éloigne. Et voici en quoi cet ordre consiste. C'est que Dieu donne des graces actuelles plus ou moins fortes à proportion de la disposition habituelle où est l'ame. Il répand dans le cœur de ceux qui sont parvenus à un degré éminent de sainteté, un amour beaucoup plus pur & plus ardent; il les unit à lui d'une manière bien plus particulière, en sorte qu'ils tendent toujours vers les biens éternels, & méprisent tellement tout ce qui passe, qu'ils ne sont

ni ébranlés par les plaisirs du siècle , ni effrayés par ses menaces. Telle étoit la disposition des Martyrs , lorsqu'ils confessoient avec joie Jésus-Christ au milieu des plus cruels supplices. Telle a été encore de nos jours celle d'un grand nombre de saintes Vierges , comme de sainte Thérèse , qui auroit souhaité de souffrir les plus horribles tourmens.

Mais à proportion qu'une ame est moins avancée dans la vertu , elle reçoit aussi pour l'ordinaire des graces moins abondantes ; & ainsi elle succombe à des tentations , auxquelles ces ames fortes résisteroient sans aucune peine. C'est pourquoy on peut dire très proprement dans ce sens , qu'il y a des ames plus fortes les unes que les autres , & qu'il y en a qui peuvent ce que les autres ne peuvent pas.

Ce n'est pas que tous ne puissent en quelque maniere : car on doit reconnoître dans tous ceux qui sont justifiés par la grace sanctifiante , un pouvoir éloigné , qui même est aidé pour l'ordinaire par des secours actuels. Mais c'est qu'il y en a quelques-uns qui peuvent d'une maniere particuliere , parce qu'à proportion de la grace sanctifiante qu'ils ont dans un degré plus éminent , ils reçoivent ordinairement ces graces efficaces & actuelles par lesquelles on surmonte les plus grandes tentations. Et d'autres , au-contre,

476 DIALOG. SUR LA XVIII LET.

ayant un moindre degré de sainteté , reçoivent aussi des graces moins fortes , avec lesquelles ils surmontent , à la vérité , de légères tentations ; mais avec lesquelles , selon le langage des Peres , ils ne peuvent surmonter les grandes tentations.

Voilà le fondement de cette grande & importante maxime de la Vie Chrétienne , qui défend aux foibles qui ne sont pas encore bien *enracinés dans la charité* , de rien entreprendre au-dessus de leurs forces , ou de s'engager dans des emplois où l'on est exposé à de grandes tentations. C'est ce que S. Grégoire le Grand enseigne dans beaucoup d'endroits , & ce que l'on trouve dans les Livres de piété qui sont entre les mains de tout le monde. Voici comme en parle l'excellent Auteur de l'Imitation de Jésus , la gloire de notre Allemagne. « Quelques * imprudens , » dit il , se sont perdus par une chaleur » de dévotion , parce qu'ils ont voulu » faire plus qu'ils ne pouvoient ; & » sans considérer que ce qu'ils entrepre- » noient n'étoit pas proportionné à leur » foiblesse , ils ont plutôt suivi leur pro- » pre sens que la lumiere de la raison. Et » pour avoir trop présumé , & avoir en- » trepris plus que Dieu n'exigeoit d'eux , » ils ont bientôt perdu la grace qu'ils

» avoient reçue. Ils se sont trouvés pau-
 » vres & misérables, eux qui croyoient
 » déjà être enlevés jusque dans le Ciel.
 » Ils ont été ainsi humiliés, pour leur ap-
 » prendre qu'ils n'avoient aucune force
 » pour s'élever & voler jusqu'à moi,
 » mais qu'ils devoient se mettre à l'abri
 » sous l'ombre de mes ailes ».

J'ai dit que c'est-là l'ordre que Dieu garde d'ordinaire dans la dispensation de les graces, parce qu'il arrive que Dieu élève quelquefois en très peu de tems de certaines ames au plus haut degré de la perfection, & qu'il donne à d'autres qui sont peu avancées dans la vertu, une grace si puissante qu'elle fait surmonter des tentations qui paroissent beaucoup au-dessus de leurs forces. Et au contraire il souffre aussi quelquefois que les plus grands Saints succombent à des tentations très légères, pour abattre l'orgueil de l'homme, & lui apprendre que *celui qui se glorifie, ne se doit glorifier que dans le Seigneur.*

Je vous ai dit quel est mon sentiment, & sur vos difficultés, & sur toute cette matiere. Dites-moi, je vous prie, toute dispute à part, ce que vous pensez présentement de notre doctrine. Je vous le dirai une autrefois, me répondit-il; car il ne suffit pas pour juger de ces sortes de choses, d'en avoir entendu parler en passant, il faut les avoir examinées à loisir. Je veux bien cependant vous ren-

dre ce témoignage , que vous ne défendez pas mal une cause , je ne dis pas mauvaise , (car je commence à me délier de nos principes) mais au-moins équivoque ; & au-lieu du compliment que je me préparois à vous faire en vous adressant ces paroles de Festus , rapportées dans les Actes des Apôtres : Vous êtes insensé , mon cher Wendrock , toutes vos subtilités vous ont fait perdre le jugement ; je vous dirai plutôt avec **le** roi Agrippa : Il ne s'en faut gueres que vous ne me persuadiez de me rendre Thomiste ou , comme l'on dit , Janséniste. Ce n'est pas là , lui dis-je , ce que je vous demande. Je serai content pourvu que vous soyez toujours très attaché à la vérité & à l'Eglise Catholique , que vous soyez équitable envers tout le monde , & que vous ne vous jettiez point à l'aveugle dans toutes ces brouilleries. Assurez-vous , me répondit-il , que si vous ne souhaitez que cela de moi , vous l'avez obtenu.

FIN.





4 v. 15

